This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book thaï was prcscrvod for générations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's bocks discoverablc online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose légal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other maiginalia présent in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journcy from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we hâve taken steps to prcvcnt abuse by commercial parties, including placing lechnical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use thèse files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain fivm automated querying Do nol send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character récognition or other areas where access to a laige amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for thèse purposes and may be able to help. + Maintain attributionTht GoogX'S "watermark" you see on each file is essential for informingpcoplcabout this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it légal Whatever your use, remember that you are lesponsible for ensuring that what you are doing is légal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countiies. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can'l offer guidance on whether any spécifie use of any spécifie book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liabili^ can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps rcaders discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full icxi of ihis book on the web at|http: //books. google .com/l

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en maige du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages apparienani au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adressefhttp: //book s .google . coïrïl

The text on this page is estimated to be only 16.38% accurate

I QytuL. à(efl. S~S HARVARD COLLEGE LIBRARY FROM THE UBRARY OF GEOHGE EDWARD RICHARDS THE GIFT OF ANNA M. RICHARDS 1919

The text on this page is estimated to be only 3.35% accurate

,ES FIANCÉE aiovANin HABTnrELiii TOUR IMIEMIKn t 1 PAllIS m .MitiAiiiii: Il \":! l'-f ■! ■r FT

The text on this page is estimated to be only 9.63% accurate

ALESSANDRO MANZONI LES FIANCÉS QIOVANNI MARTINELLI : l■l(L■;^f iRiî PARIS LIBRAIRIE HACHETTE ET C70, nour.EVAKn s.mnt-oeru.mn, 79 1901

The text on this page is estimated to be only 6.29% accurate

. . 53 HASVAHO COUESE Ulfm i

The text on this page is estimated to be only 17.39% accurate

PREFACE DU TRADUCTEUR Il y a bientôt un demi-sidcle que ftit publiée à Paris la seule traduction française qui ait été faite du célèbre roman historique italien / Promessi Sposi (Les Fiancés), de Manzcni; et, si l'on considère la baute valeur de ce livre, il y a lieu d'être surpris que, dans une période de t«mps aussi longue, il ne se soit trouvé, en France, personne qui ait tenté d'en Èiire aoe nouvelle et meîlleui-e traduction. Celle qui existe, en effet, fourmille de fautes grandes et petites, de non-sens, de contre-sens, de quiproquos qui dénaturent le texte en une foule d'endroits et font, çà et là, dire à Manzoni de ces inepties qui auraient dù certainement mettre en garde l'esprit et arrêter la main d'un traducteur mieux avisé. Toutefois laissons la les fSiutes de traduction auxquelles une insnfllsante connaissance de la langue italienne peut, jusqu'à an certain point, servir d'excuse. Mais ce qui n'est pas excusable, ce qui mérite même le blâme le plus sisïére, c'est que, sans même s'être donné la peine d'en avertir le lecteur, le traducteur se soit permis de tronquer l'ouvrage de Manzoni et d'en supprime;- do son autorité privée, non pp.* seulement quelques pbrasee.

The text on this page is estimated to be only 18.57% accurate

^k tacitement et ^k notre illustr II PHËfACB DU TOIDUOTËDB quelques lignes par-ci par-là, mais des paj^s entières (chap. XXIV, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVII etXXXVUI), et jusqu'au quart (chap. XXXII), jusqu'au tiers (chapitre XXVIII), jusqu'à la moitié (chap. XXXI) de certains chapitres ; et ce qui n'est pas moins grave, ce qui outrepasse même toute licence, c'est que le traducteur se soit aussi permis de faire table rase de presque toutes les citations et de tous les renvois aux sources authentiques auxquelles Manzoni a laborieusement et sci-upuleusemeni puisé pour nous faire les deux admirables récits de la famine et de la peste ; enlevant ainsi à ces récils leur caractère positivement historique, et laissant au lecteur la faculté de croire que Manzoni a pris dans son imagination la description qu*il nous donne de ces deux terribles âéaux. Quoi qu'il eu soit, et malgré ses nombreuses imperfections, cette traduction a néanmoins sufd à établir en France la ri'^putation de ce livre, et à donner de son auteur la haute opinion que sa belle intelligence et son noble cœur lui ont à si juste titre et ai universellement méritée. Mais, b. coup siir, bien des réserves ont dû être faites in petto par les lecteurs compétents qui, en France, n'ont pu juger l'ouvrage do Manzoni que sur la traduction en question; et ces réserves n'étaient que trop légitimes. C'est dans le but de leur enlever tout prétexte, en rétablissant la lettre et l'esprit de cet admirable livre dans leur vérité, dans leur exactitude et dans leur intégrité les plus scrupuleuses, que j'ai entrepris cette nouvelle traduction des Promeisi Siiosi, que j'offre aujourd'hui au public. En m'imposant cette tâche si ardue, je n'ai pas eu, jedois bien l'avouer, seulement en vue un intérêt littéraire d'ordre purement spéculatif; je me suie aussi, et surtout, inspiré d'un sentiment de patriotique susceptibilité. Du moment, en effet, où le hasard a fait tomber sous mes yeux cette traduction des Fiancés, et que j'ai eu ainsi l'occasion d'en relever les nombreux défauts, mon amour-propre national 'est révolté à l'idée de laisser plus longtemps ces défauls tacitement et impunément courir au compte et à la charge de notre illustre Manzoni, et de laisser croire au public fran

The text on this page is estimated to be only 14.88% accurate

FcerACB ùa TSADocrEUR m çais qu'un auteur qui aurait écrit un oiivra,;j émaUlé de pareilles inepties eût pu âtre porté au^ nues par le public itallea, et son livre être accueilli dans toute la péninsule paruQ mouvement si unanime et si persistant de sympathie et d'admiration. Aucune autre traduction, j'ose l'affirmer, ne pourra surpasser celle-ci, en tant qae fidélité ft l'original. Quant à la pureté du style, elle pourra, sans doute, laisser a désirer et prêter aux sÔTéritâs de la critique : aussi je réclame pour cette partie do mon travail toute Ciudulgence des lecteurs. 11 est, hélas ! bien dîCBcite, en effet, de pouvoir jamais parvenir a écrire d'une manière irréprochable une langue étrangère quand on a d^a souvent tant de peine à écrire correctement sa propre langue maternelle. Qu'il me aoit permis, on terminant, de payer ici un juste et public tribut de reconnaissance & mou excellent et illustre ami Luigi Zini pour tous les utiles renseignements et les précieux conseils qu'il m'a, avec un si affectueux empressement, prodigués dans le cours de ce travail, et qui ont assurément, dans plus d'une circonstance, grandement «latribué à m'en faciliter les moyens et & i«ndre ma tâclie [ilus légère.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

J

The text on this page is estimated to be only 12.78% accurate

INTRODUCTION « L'Histoire se peut vraymeiit définir vne guerre illvstre contre le Temps, pource que luy ostant des mains lesannSea ses prisonnières, ains àesiti faictes cadauers, elle les resueitte & la rie, les passe en reveuë et les range de nouueau en bataille. Mais les illvstres Champions qui en vna telle Arène font moisEoa de Palates et de Lavriors, ne rttuissent que les dëspouilles les plus riches et les plus bi'illantes,enibaiimans auec leurs enores les Exploits des Priaces et Potentats et Personnages tiltrez, et o^rdissans auec l'aiguille tres-deliéo de rintellect les flis d'or et de soye qui forment vne perpetnelle broderie d'Actions glorieuses. (Toutesfoîs il n'est pas permis à ma foiblesse de s'eslener 4 de tels argutaens et sublimitez périlleuses en s'aduenL tarant dans les Labyrinthes des intrigues Politiques et au ieu des éclats des Trompettes guerrières : seulement Mit eu cognoissance de fiiicts mémorables, encore qu'ils iiducnus ii des geiiï du commun peuple et de petite l'ay eutreprins d'en laisser le souuenir à la Peste

The text on this page is estimated to be only 17.41% accurate

ritd, en faie&nt de tout exactement et fidûllement la Récit, ou soit la Relation. On verra ea tcclle, renfermées dans -vn cstroict Théâtre, de Ivctueu ses Tragédies d'horreurs et des Scènes d'estrange iiiegchanceté,auecdes intermèdes d'Entreprises vertueuses et de hontez angeliques opposées aux opérations diaboli

The text on this page is estimated to be only 17.50% accurate

INTRODUCTIOH. TII que les noms no sont que de purs, de treB-purs accidens... » Mais quand j'aurai eu l'héroïque constance de transcrire cette histoire de ce man'iscrit à dertii effacé et couvert de ratures, et que je l'aurai, comme on dit, mise au jour, se trouverît-tril ensuita quelqu'un qui ait la constance de la lire? Cette réflexion dubitative, née de la difllculté de déchiffi cr un griffonnage qui venait après acddens, me fit euspemlre mon travail de copiste , et songer plus sérieusemeat à co qu'il convenait de faire. 11 est bien vrai, disais-je à part moi en feuilletant le manuscrit, il est bien vrai que cette grêle de pointes d'esprit et de figures de rhétorique ne continue pas ainsi tout au long jusqu'au bout de l'ouvrage. Le bon sixcmHsle (1) a voulu tout d'abord faire un peu étalage de son érudition; maie ensuite, dans le cours de la nari'ation, et parfois pendant d'assez longs traits, le style coule d'une façon bien plus naturelle et plus simple. Oui; mais comme il est vulgaire! comme il est ennuyeux 1 comme il est incorrect! fdiotismes lombards à foison, phrases de la langue employées a contre-sens,syntaxe arbitraire, périodes boiteuses. Puis, par surcroît, quelques élégances espagnoles seraées çà et là ; et, ce qui est pis encore, dans les endroits les plus terribles ou les plus touchants de l'histoire, à chaque occasion d'e\eiter la surprise ou de donner à réfléchir, à tous ces passages, en somme, qui demandent, en effet, un peu de rhétorique, mais d'une rhétorique sobre, fine et de bon goût, ce bi-ave homme ne manque jamais d'y en fourrer de celle dont il a assaisonné sa préface. Et alors, en assemblant avec une admirable habileté deux qualités en apparence si (1] On appelle sixcentistes (secentisti) les écrivains de ta fin du seizième et de la plus grande partie de dix-septième siècle, époque de décadence des lettres ea Italie. On désigne, par cootre, sous "e troieeentistcs (trircentUti) ceux do la fin du traizièmïet i partie du quatorzième siècle, époque glorieuse 4 âearireat les Dante, les Pétrarque, les Boecace, etc. Note du Ifaducletir,

The text on this page is estimated to be only 22.43% accurate

no UTBODDCTION. opposées, il trouve moyen d'être à la foia trivial et préteurtietix dans la mâme page, dane la même période, dans le même mot. Bref, des déclamations ampoulées, composées de force solécismes valgaires.', et partout cette pédanterie vaniteuse qui est le caractère propre des écrits du seizième siècle dane notre pays. En vérité ce n'est pas chose à pouvoir décemment présenter aux lecteurs d'aujourd'hui : ils eont trop judicieux, et trop dégoûtés de ce genre d'extravsr gances. Il est, ma foi, très-heureux que cette bonne pensée me soit venue au début de ce malencontreux travail : aussi Je m'en lave les mains. Sur le point toutefois de rassemblerces vieilles paperasses pour les resserrer, je regrettais qu'une histoire aussi belle dût rester toujours inconnue; car, eo tant qu'histoire, il se peut que le lecteur soit d'un autoe avis, mais, quant à moi, elle m'a semblé fort intéressante. — Pourquoi ne pourrait-on pas, pcnsai-je, prendre de ce manusc^t la série des faits, et en reconstituer le style? Aucune objection valable ne s'étant présentée & cette idée, le parti en fut aussitôt embrassé. Et voilà l'origine du présent livre, exposée avec une ingénuité égale à l'imporiânce du livre lui-même. Cependant quelques-iins des faits, et certains usages décrits par notre auteur nous avaient semblé si inouïs, si étranges, pour ne pas dire plus, qu'avant d'y ajouter foi, nous avons voulu consulter d'autres témoins, et nous nous sommes imposé ta tâche de fouiller dans les mémoires au temps, pour nous assurer si vraiment le monde allait alors de cette feçon. Une telle recherche dissipa teua nos doutes : & chaque pas nous rencontrions des choses semblables, et même de plus exorbitantes; et, ce qui nous a paru encore plus décisif, nous avons rencontré jusqu'à quelques-uns des personnages, dont n'ayant jamais entendu parler que par notre manuscrit, nous étions en doute s'ils avaient réellement existe. Et, à l'occasion, nous citerons quelques-uns

The text on this page is estimated to be only 19.25% accurate

INTaODDCTIOB. IX de ces témoignages, afin de donner créance aux clioees auxquelles, en l'aison mome de leur étrangeté, le lecteur serait davautage tenté de la reftaser. Mais, en r^atarit comme intolérable le style de notre an'ciir, quel style y avons-nous substitué? Voilà le point «^ l'if al. Quiconque, sans en être prié, se mêle de refcire le trar vail d'autrui, s'expose à. rendre un compte sévère du sien propre, et en contracte en quelque Borte l'obligatioa'. C'est là une régie de fait et de droit à laquelle nous ne prétendons nullement nous soustraire ; et même, pour nous y cone plein gré, nous aous étions proposé de donner ici, point par point, raison de la manière d'écrire que nous I KTOQS employée ; et, à cette fin, nous sommes allé, durant tonl le temps de ce travail, cherchania deviner les critiques possibles et probables, avec l'intention de les réfuter toutes d'avance, une à une. Et là n'aurait pas été la difficulté, attendu que (non? devons le dire pour rendre hommage à la vérité) il ne se présentait pas à notre esprit une seule oritique qu'il n'y vînt en même temps une réponse victoriense; de ces réponses qui, je ne prétends pas dire résolvent, mais déplacent les questions. Souvent même, en mettant deux critiques aux prises entre elles, nous les faisions battre l'une par l'autre; ou, en les examinant bien à fond, en les comparant attentivement, nous parvenions à découvrir et à démontrer que, bien qu'ainsi opposées en apparence, elles n'en étaient pas moins d'un môme genre, provenaient l'une et l'autre deçà qu'on ne prenait pas assez garde aux faits et aux principes sur lesquels devait être basé le jugement; et, les mettant alors, à leur grande surprise, entesable, nous les envoyions promener bras dessus, bras de»3B. Il n'y aurait jamais eu d'auteur qui prouvât avec un« e évidence qu'il avait bien fait. Miiis quoi? lorsque nous Il à récapituler toutes ces objections et toutes s pour les l'auger avec un certain ordre, misé

X INTTlODUCPnON. ricorde! il y avait de quoi en faire un volume. Ce que voyant, nous avons abandonné notre projet, et cela "pout deux raisons que le lecteur trouvera certainement concluantes : la première, c'est qu'un livre employé à en justifier un autre, que dis-je, à justifier le style d'un autre, pourrait sembler chose ridicule ; la seconde, c'est que, des livres, il y en assez d'un & la fois, quand ce n'est pas déjà de trop. i. •i /^>ji.^.'

The text on this page is estimated to be only 15.53% accurate

LES FIANCÉS DE MANZONI CHAI^lïRb; l'IlKMIFlR Des dcax bras du lac de Cflme, celui qui s'étend au midi est enfermé entre deux cliaînes nou interrompues de montagnes qui, tantôt rentrant, tantût feisant saillie, en d'itoupent les bords en une foule de baies et de golfes. A un certain moment, ce bras vient presque tout à coup a se resserrer et & prendre le cours et l'appai'enoe d'un Beuve entre un promontoire à droite et un ample coteau à gauche; et le pont qui, en cet endroit, réunit les deux rive.'^ rend encore plus sensible à l'œil cette lu'usque transformation ; il semble marquer le point où le bc finit et où l'Adda recommonce pour reprendre ensuite le nom de lac Ift où les deux, rives, en s'éloignant de nouveau, permettent aux eaux de s'étendre et de ralentir leur cours

s LBS FIANCÉS DB MANZONl ' Pendant an certain temps, le coteau s'élôve avec ije i pente douce et uniforme ; puis il devient escarpé et anfr^r. i tueux, formant ici des monticules, làde petits vallons, ailleuib des crêtes, sur d'autres points des plateaux, suivant l'ossature des deux montagnes et le ravage des eaux. L'extrême bord de la rive, entrecoupé par les bouches des torrents, est presque entièrement formé de gravier et de gros cailloux ; tout le reste est couvert de champs et de vignobles parsemés de villages, de hameaux et de villas ; sur quelques points, se trouvent des bois qui s'élèvent et se pro^ longent jusque sur la montagne. Lecco, le plus important de ces villages, et qui donne son nom au territoire, est situé à une petite distance du pont^ sur le bord du lac ; et parfois il lui arrive de se trouver en partie dans le lac même lorsque celui-ci vient à grossir : c'est aujourd'hui un très-gros bourg qui s'achemine à devenir une ville. Au temps où se passèrent les événements que nous entreprenons de raconter, ce bourg, déjà considérable, était aussi une place forte, et avait, en conséquence, l'honneur de loger un commandant, et l'avantage de posséder une garnison permanente de soldats espagnols qui enseignaient la modestie aux jeunes ûlles et aux femmes du pays, caressaient de temps en temps les épaules de quelque père ou de quelque mari et, vers la an de l'été, ne manquaient jamais de se répandre dans les vignobles pour y éclaircir les raisins et rendre plus légères aux paysans les fatigues de la vendange. De l'un ft l'autre de ces villages, des hauteurs au lac et d'une hauteur à l'autre, serpentant dans les petits vallons interposés, couraient et courent encore aiyourd'hui beaucoup de petits sentiers tantôt escarpés, tantôt plans, tantôt doucement inclinés, enfermés le plus souvent entre deux murs construits avec de gros cailloux et tapissés çà et là de vieux lierres qui, se substituant au mortier dévoré par leurs barbes, cimentent la maçonnerie toute verdoyante de leur luisant feuillage. Dans quelques parties de leur parcours, ces sentiers sont encaissés et comme ensevelis entre les deux murs, de telle sorte que le voyageur, en levant les yeux, ne découvre autre chose que le ciel et quelque cime de mon

The text on this page is estimated to be only 20.48% accurate

r Lse FiAHcie db manzoni. Jagoe. Ailleurs, ce soDt des terrasses, ici tournant sur le twrd d'un plateau, là se détachant ea saillie sur la pente, comme un long escalier, soutenues extérieurement par des mura qui descendent à pic, en gUise de bastions, mais qui ne tfêlÈvent au-dessus du sentier qu'à la hautonr d'un parapet; et, en ces endroits, le regard du voyageur peut libremeat emlDrasser les plus variées et les plus riantes perspectiTCE. D'un côté, s'étend la plaine azurée du lac, coupée par iloa iatJimes et des promontoires et, sur ses rives, de graliieus paysages que l'onda réfléchit la tête en bas;de l'autre oûté, l'Adda qui, à peine sortie des arches du pont, se répand (le nouveau en un petit lac, puis se resserre et se prolonge jusqu'à l'horizon en brillants méandres; en haut, les rocs superposés des montagnes, qui surplomblent au-dessus de la Wte de l'observateur ; au-dessous, les pentes cultivées, les Pillages, le pont; en face, la rive opposée du lac et, en la remontant du regard, le mont qui l'enferme. Vers le déclin du jour, le 7 de novembre de l'année 1628, après nne paisible promenade, s'en retournait lentement chez lui, en suivant un de ces sentiert,, don Abbondio ••*, curé d'un des villages dont il vient d'être parlé. Notre auteur ne nous donne pas même le nom du village : voilà donc ilqa deux réticences. Il disait tranquillement son office, et parfois, entre un psaume et l'autre, il refermait le bréviaire sur l'index de la main droite, qu'il y laissait en guise de slguet; puis, mettant les deux mains derrière le dos, et la 'Jroite,avec le livre à demi fermé, dans la paume de la main îmche, il poursuivait son chemin les yeux baissés, poussant letemps à autre du pied vers le mur les cailloux qui embaiv fassaient le sentier, et donnait ainsi une plus facile audience aux pensées oisives qui étaient venues tenter son esprit, pendant que ses lèvres récitaient toutes seules leurs compiles. Sortant ensuito de ces pensées, il levait les yeux vers la montagne qui se dressait devant lui et y contemplait machiiialement les dernières clartés du soleil couchant dont les layons, s'échappant à travers les crevasses de la montagne -pposée, projetaient çà et là, sur les saillies des rochers, de l"iges et inégales bandes de pourpre. Puis, ayant ouvert I de nouveau le bréviaireet récité quelques autres versets, il Vwriva à un détour du sentier, où il avait l'iiabitude de tou*

 jours lever les yeux de dessus le livre et de regarder devant lui; et c'est ce qu'il fit aussi ce jour-là. Après ce détour, le sentier courait en droite ligne peutêtre une soixantaine de pas, puis il se bifurquait à la manière d'un Y : la bifurcation de droite s'élevait vers la montagne, et était le chemin qui menait au presbytère; celle de gauche descendait dans la vallée jusqu'à un des torrents; et, de ce côté, le mur extérieur du sentier,en guise de parapet, n'arrivait qu'à la hanche du voyageur. Les murs intérieurs des deux sentiers, au lieu de se réunir à angle, aboutissaient à une petite chapelle formant pan coupé et sur laquelle étaient peintes certaines figures allongées, serpentantes, terminées en pointe, qui, dans la pensée de l'artiste et aux yeux des habitants du voisinage, avaient la prétention de figurer des flammes ; et, alternant avec ces flammes , certaines autres figures impossibles à décrire et qui avaient la prétention encore plus grande de représenter les âmes du purgatoire; âmes et flammes, le tout couleur de brique sur un fond grisâtre, avec quelques dégradations par ci, par là. Une fois qu'il eut franchi le détour , le curé , dressant, selon sa coutume, les regards vers la chapelle, vit là une chose à laquelle il ne s'attendait guère, et qu'il aurait bien voulu ne pas voir. Deux hommes se tenaient, l'un vis-à-vis de l'autre, au confluent, pour ainsi dire, des deux sentiers l'un d'eux, à califourchon sur le parapet, laissait pendre au dehors une des jambes et posait l'autre pied sur le sentier; son compagnon se tenait debout, adossé contre le mur intérieur, les bras croisés sur la poitrine. Le costume, la contenance et ce que, de l'endroit où était le curé, l'on pouvait saisir de leurs figures, ne permettaient de conserver aucun doute concenrant leur condition. Ils avaient, l'un et l'autre, la tête enveloppée d'un filet vert retombant sur l'épaule gauche, terminé par un gros gland, et d'où s'échappait sur le front un énorme toupet; deux épaisses et longues moustaches annelées à leur extrémité; le pourpoint serré autour de la taille par un luisant ceinturon de cuir d'où pendaient , accrochés à des griffes , deux pistolets ; une petite corne remplie de poudre retombait sur leur poitrine en guise de breloque; au côté droit de leurs braies larges et boufi^antes, était une poche d'où sortait le manche d'un coutelas; à Inu fc-V

The text on this page is estimated to be only 16.05% accurate

LBa FIANcSa DE MANZOKI. 8 cOM gaache, pendait une rapière a vaste poignée travaillée Ijour, en lameade laitoa disposées en cliillre, fournies et étiiicelantes. Au premier coup d'œil, il était facile de les reconnaître pour des individus de l'espèce des bravi. Cette espèce, aujoui'd'hui entièrement perdue, était alors , Tâs-florissanta en Lombardie, et déjà très-ancienne. Pour œusqui n'en auraient aucune idûe, voici quelques fragments Je documents authentiques qui pourront leur donner unono'ion suffisante de ses principaux caractères, des efforts mis M œuvre pour l'éteindre, et de sa tenace et vigoureuse vitalité. Dès le 8 avHlde l'année 1583, l' Illustrissime et EscellentisÊtrae Seigneur Don Carlos d'Aragon, Prince de Caste Ivetrano, Due de Terranuova, Marquis d'Avola, Comte de Burgeto. I^nd Amiral et grand Connétable de Sicile, Gouverneur de Milan et Capitaine Général de Sa Majesté Catholique en Italie. pleinement informé de l'intotÉrable misère dans laquelle a vécv el ril encore cette ville de Milan à cauee ûks bravi et vagabonds, fniblie contre eux un an-êl de bannissement, fi déclare et spécifie lievoir élre compris dims cet arrêt, et devoir être retenus pour liravi et vagabonds... tutis cettio qui, étant étrangers ou mime appartenant au payt, n'ont aucune profession ou, l'ayant, ne l'exercent pat,... mais, sans salaire ou quand bien mémemoyenlant salaire, s'altachintù la personne de quelque chevalier ougenUlhomme, officier ou marchand... pour luipréter aide ou mainforte, ou plutôt, aijoi qu'on est en droit de le présumer, pour tendre des embiKhes à autrui... Il ordonne & tous ces individus d'avoir & vider le pays dans l'espace de six jours, déci'ôte la peine des galères contre les l'écalcitrants, et doiine&tong les officiers de justice les pouvoirs les plus amples et les plusétrangementillimitéfipourl'exécutiondecet arrêt. Mais, l'année suivante, au 12 avril, ledit Seigneur, s'apercevant que cette ville est, comme devant, pleine desdits bravi vivant deret-lttf comme ih vivaient auparavant, sans aucun changementdan^ leurs kabitudi^s, et sans diminution dans leur nombre, publie

 ne soit prouvé à sa charge,,,, par le seul fait de sa réputation dp. bravo, et sans autre indice, puisse, par lesdits juges et par chacun d*eux, être soumis à la corde et à la torture, par manière d*in formation,.,, et, encore bien qu'il ne s* avouée coupable d'aucun crime, qu'il soU néanmoins envoyé aux galères pendant les sus^ dites trois années, à cause de sa seule réputation et de son titre de bravo, comme dessus. Tout cela, et le reste que nous passons sous silence, parce que Son Excellence est décidée à vouloir être obéie d'un chacun. £n entendant ces paroles si énergiques, si formelles et accompagnées de tels ordres, émanant d'un si haut Seigneur, il vous prend grande envie de croire qu'à leur seul retentissement tous les bravi ont dû disparaître pour toujours. Mais le témoignage d'un autre Seigneur non moins puissant ni moins fourni de titres nous oblige à croire tout le contraire. Et celui-ci, c'est l'Illustrissime et Excellentissime Seigneur Juan Fernandez de Yelasco, Connétable de Gastille, grand Camérier de Sa Majesté, Duc de la ville de Prias, Comte de Haro et de Castelnovo, Seigneur de la Maison de Velasco et de celle des sept Infants de Lara, Gouverneur de l'État de Milan, etc. Le 5 juin de l'année 1593 , pleinement informé, lui aussi, de combien de dommage et de quelle ruine sont... les bravi et vagabonds, et de l'influence détestable que cette sorte ae gens exerce contre le bien public et au mépris de la justice y... leur ei^oint de nouveau d'avoir à purger le pays de leur présence dans le délai de six jours, répétant, à peu de choses près, les mêmes menaces et les mêmes prescriptions que son prédécesseur. Plus tard, le 23 mai de l'année 1598, in formée à son grand regret, que... chaque jour davantage, en cette ville et en cet Etat, va croissant le nombre de ces individus (bravi et vagabonds), et que, de leur party il n'est question que d^ embuscades suivies j aussi bien de jour que de nuit, de blessures, d'homicides, de vols et de toutes autres sortes de crimes auxquels ils se livrent avec d'autant plus d'audace que ces dits bravi se fient sur l'appui de leurs chefs et fauteurs; ... il prescrit de nouveau les mêmes remèdes, en forçant la dose, ainsi que cela se pratique contre les maladies rebelles. ûuec/iacwn,conclue-t-il, se garde donc sérieusement de contrevenir, en aucu7ie de ses dispositions, à la présente ordqp.nance, car, au lieu d'éprouver la climence de Son Excellence, il éprouvera sa rigueur et sa colère,.,.

The text on this page is estimated to be only 16.71% accurate

f(ta (tant Wcn résolue et déterminée à ce que cet avertissement toit jiéremptoire et le dettiier. Tel ne fut pas Tavis de riUnstrissime et Excellentissime Seigneur, le Seigneur Don Pedro Enriquezde Acevedo, Comte , de Fuentes, Capitaine et Gouverneur de l'État de Milan; tel ne flit pas son avis et pour de bonnes raisons. Pleinimetit i informé de toutes les misères que fiiat souffrir à cette uiiie et à ' cet Mat les bravi qui y abondent en si grartd nombre,... et décidé à extirper radicalement cette semaiee s» pernicieuse, le 16 décembre 1600, il publie un nouvel avertissement plein de mesures sévères, avec la ferme détermination qu'eltet soient toutes et entièrement exicutées acec la dernière rigueur, et sans espoir de rémission. Il faut croire toutofois qu'il ne s'y appliqua pas avectoute cette bonne volonléqu'il savait mettre en œuvre pour ourtiir des intrigues et pour susciter des ennemis k son grand ennemi, Henri IV; car, sur ce point, l'histoire fait foi commeat il parvint, en effet, a armer contre ce roi le duc de Savoie, à qui il fit perdre plus d'une ville; et comment il liai'vint à faire conspirer le duc de Biron à qui il fil perdre h Iftli!. Mai?, en ce qui regarde celle graine ai pernicieuse des bravi, c'est cliose certaine qu'elle pullulait encore le 22 septembre de l'année 1612, date t laquelle l'Illustrissime et Exeellentissime Seigneur Don Juan de Mendoza, Marquis de la Hynojosa, Gentilhomme, etc., Gouverneur, etc., songea sérieusement & l'extirper. A eet effet, il envoya à Pandoifo et Marco Tullio Malatesti, typographes du roi, l'ordonnance babituelle, corrigée et augmentée, pour qu'ils eussent a l'imprimer, & la totale eitermination des bravi. Mais ceux-ci vécurent encore pour essuyer, le 24 décembre de l'année 1618, les mêmes coups, voire même plus rudes, de la part de l'Illustrissime etEïcellentissime Seigneur, leSeigneur Don Oomez Suarezde Figueroa, Duc de Feria, etc.. Gouverneur, etc. Cela nonobstant, et les bravi ayant encore survécu à ces nouvelles blessures, l'Illustrissime et Excel lent issi me Seigneur, te Seigneur Gonzalo Fernandez de Cordova, sous le gouvernement duquel eut lieu la promenade dedon Abbondio, s'était trouvé dans la jiécessité de recorriger et de réimprimer l'étemelle oiïtonnaDCô contre les 6ratJ» le 5 octobre 1627, c'est-à-dire, unan, unmois, et dcuxjours avant ce môморable évcncmcut.

8 LES FIAKCâS DE MANZONI. Et cette publication ne fut pas la dernière ; mais nous ne pensons pas devoir faire mention des subséquentes, étrangères à la période historique de notre récit. Nous n'en citerons qu'une seule du 13 février de Tannée 1632, dans laquelle T Illustrissime et Excellentissime Seigneur el Duque de Feria, pour la seconde fois gouverneur, nous apprend que ks plus grandes scélératesses proviennent de ceux que l'on appelle braxH. Cela suffit à nous donner la certitude qu'il y avait encore des bram à Tépoque dont nous parlons. Que les deux garnements que nous avons dépeints plus haut fussent là postés dans Tattente de quelqu'un, la chose était par trop évidente ; mais ce qui causa le plus de déplaisir à don Abbondio, ce fut d'acquérir, d'après certains indices, la certitude que la personne attendue, c'était luimême. En effet, à sa première apparition, ces deux personnages avaient échangé un regard d'intelligence, en levant la t^ avec un mouvement d'après lequel, on comprenait qu'ils avaient dit, tous deux en môme ten^s : le voici. Celui qui se tenait à cheval sur le parapet s'était levé en rànie» nant sa jambe sur le chemin; l'autre s'était éloigné du mur, et tous deux s'avançaient à sa rencontre. Don Abbondio, tenant toujours son bréviaire ouvert devant lui, comme s'il lisait, lançait là-haut ses regards pour épier leurs mouvement?^, et, les voyant se diriger juste vers lui, mille pensées l'assaillirent au môme instant. Aussitôt, à là hâte, il se demanda à lui-même si, entre les bravi et lui, il n'y aurait pas quelque issue de par le sentier, à droite ou à gauche; mais de suite il se rappela que non. Il fit alors un rapide examen de conscience pour rechercher s'il n'aurait pas péché contre quelque puissant, contre quelque vindicatif; mais, même au milieu de son trouble, le témoignage de 6a conscience venait le consoler et le rassurer. Les bravi, toutefois, s'approchaient toujours en le regardant fixement. Il glissa l'index et le médius de la main gauche en dedans de son col de rabat, comme pour le rajuster, et, promenant les deux doigts autour de son cou, il tournait de cette façon la tête en arrière, en faisant en môme temps des contorsions de bouche, et regardait du coin de l'œil, aussi loin qu'il pouvait, si quelqu'un n'arrivait pas; mais il ne vit personne. 11 jela, par-dessus le parapet, un rapide coup d'œil dans les j ï ^r\^

The text on this page is estimated to be only 20.21% accurate

LES FUSCÉB DE HAHZOHL 9 champs : persoBne; un autre plus timide aur le i^emin qui montait devant lui : personne, hormis les bravi. Que faire? Rebrousser chemin, il n'en était plus temps : s'enfliir, équivalait û dire : poursuivez-moi ou pis encore. Ne pouvant éviter le danger, Û 8e porta résolument à sa rencontre, car les moments de cette incertitude lui étaient alors devenus si pénibles qa'il n'avait plus d'autre désir que celui de les abréger. 11 hâta le pas, récita un verset à voix plus haute, s'étudia à donner & sa physionomie la meilleure expression de calme et d'hilarité qu'il lui fut possible, il fit même tons ses efforts pour apprêter un sourire; et, lorsqu'il se trouva nez & nez avec les deux particuliers, il dit & part soi : < Nous 7 sommes; — et il s'arrêta tout court. — Seigneur curé! dit l'un d'eux, en lui plantant les yeux dans les yeux, — Qu'y art-il pour votre service? répondit aussitôt don Abbondio, en levant les yeux de dessus le livre et tenant celui-ci tout grand ouvert, suspendu entre ses deux mains. ' — Vous avez l'intention, poursuivit l'autre avec le ton menaçant et courroucé de quelqn'un'qui surprendrait son inférieur sur le point de commettre une mauvaise action^vous avez l'intention de marier demain Renzo Tramagllno et Lucia Mondella! — C'estrà-dire... répondit d'une voix tremblante don Abbondio : c'estrà-dire. Ces messieurs sont hommes du monde, et savent très-bien comment vont ces choses-là. Le pauvre curé n'y est pour rien : ils manigancent leur affaire entre eux. et puis... et puis ils viennent vers nous, comme on irait toucher un billet chez le banquier ; et nous... nous sommes les humbles serviteurs de tout le monde. — Or bien, dit le bravo d'une voix contenue, mais avec te ton solennel du commandement, ce mariage ne doit s'effectuer ni demain , ni jamais. — Mais que ces messieurs, répliqua don Abbondio avec la voix humble et douced'un homme qui essaie de persuader un impatient, maia que ces 'messieurs daignent se mettre il ma place. Si la ciiose dépendait de moi... ils doivent pourtant bien compreridr'e que moi. je n'y ai aucun intérêt. — C'est bien, interrompit le bravo ;si la chose devaif se dt'cidcr par des discours, vous nous mettriez dans le sac. W

The text on this page is estimated to be only 22.43% accurate

lA LB9 FlANCiS DI HANZONI. Nous n'en savons ni n'en voulons savoir ilavaniage. Homme averti... voua m'entendez. — Mata ces messieurs sont trop justes, trop raieoDnables... — Mais , interrompit cette fois l'autre compagnon qui n'avait encore rien dit, « mais le mariage ne se fera p&a, OG et ici un gros juron, ou celui qui te fera ne s'en repentira pas, car il n'en aura pas le temps, et un autre juron. — Silence, silence, reprit l'autre interlocuteur; le seigneur curé a trop l'expérience du monde; et nous sommes de braves gens qui ne voulons lui faire aucun mal, pourvu qu'il soit prudent. Seigneur curé, l'illustrissime seigneur don Rodrigo, notre maître, vous présente ses respectueuses amitiés. > Ce nom lit sur l'esprit de don Abbondio l'etTet que, dans le plus fort d'une nuit d'orage, produit un éclair qui illumine les objets d'une lueur vague et fugitive, et accroît la terreur. Ifi pauvre homme Ht, comme par instinct, une profonde révérence et dit : c Si ces messieurs pouvaient me conseiller... — Oh! vous conseiller, vous qui savez le latin! interrompît encore le bravo avec un rire moitié gouailleur, moitié féroce. C'est votre affaire. Et surtout gardez-vous bien d'ouvrir la bouche sur cet avertissement que nous vous donnons pour votre bien; autrement... hem!... ce serait ni plus ni moins que si vous faisiez ce certain mariage. En somme, que faudra-tril dire en votre nom & rillustrlssime seigneur don Rodrigo? — Expliquez-vous, seigneur curé. — ... Prêt,... toujours prêt à l'obéissance. Et, en profàrant ces paroles, il ne se rendait pas bien compte à luimême s'il s'engageait par une promesse, ou s'il n'envoyait qu'un compliment banal. Les bravi prirent ou affectèrent de prendre la chose dans sa signification la plus sérieuse. — Parfaitement, seigneur curé; et bonne nuit, » dit l'un d'eux en prenant congé avec son compagnon. Don Abbondio qui, quelques instants auparavant, aurait^ donné Tin œil de la tête pour les éviter, aurait mainten&n|| i

The text on this page is estimated to be only 21.98% accurate

LEB FIANCfia DE HINZOKI. It bien voulu prolonger la conversalion et les pourparlers. Messieurs,... commença-Hl, en fermant le livre des deux mains; mais eux, sans plue T écouter, prirent le chemin par lequel lui-même était venu, et s'éloignèrent en ctianlant une ignoble chanson que je ne me permettrai pas Je transcrire. Le pauvre don Abbondio resta un moment la bouche béante et comme abasourdi ; puis il prit, k son tour, celle des deux voies qui conduisait au presbytère, mettantàgrand' peine les jambrà l'une devant l'autre, comme s'il avait été saisi de crampes, et dans un état d'esprit dont le lecteur pourra plus tïicilement se faire l'idée lorsque nous l'aurons mis un peu mieux au courant du caractère de ce personnage et des tristes conditions de l'époque dû sa mauvaise étoile l'avait fait naitre. DonAbbondio(le lecteur a déjà pus'en apercevoir) n'avait pas été doué par la nature d'un cœur de lion. Mais, dès ses premières années, il avait dû se convaincre que la pire situation, dans ce temps-là, était celle d'un animal sans serres et sans griffes, et qui néanmoins n'éprouvait pas d'inclinalion à se laisser dévorer. La force légale ne couvrait d'aucune protection Thonime paisible et inoffensif, et qui n'aurait pu compter sur aucun autre moyen pour se faire respecter d'autrui.Ge n'est pas que les lois et les peines fissent dC-faut contre les violences privées, au contraire; les lois pleuvaient à verse; las crimes étaient énumérés et particularisés avec la plus minutieuse prolixité; les peines follement exorbitantes; et non-seulement, mais, presque pour chaque cas pai'ticulîer, susceptibles d'aggravation selon le bon plaisir du législateur lui-même et selon le caprice de cent exécuteui's ; et les procédures nes'appliquaientqu'ù enlever ft l'accusé toute garantie capable d'empêcher le juge de prononcer une condamnation : les A'agmenta que nous avons cités des ordonnances contre les bravi en sont un faible, mais tidéle écliantillon. Malgi^ tout cela, et même en grande partie & cause de cela, ces ordonnances, réimprimées et renforcées de gouver.nement en gouvernement, ne servaient qu'à attester d'une manière pompeuse l'impuissance de leurs auteurs; ou bien, si elles produisaient quelque effet immédiat, c'était celui surtout d'ajouter encore de aouvellea îexations ù toutes celles que

 les gens faibles et paisibles enduraient déjà de la part des perturbateurs, et d'aiguiser l'astuce et d'accroître la violence de ces derniers. L'impunité était organisée et avait des racines si profondes, que les ordonnances ne pouvaient les atteindre, encore moins les ébranler. Tels étaient les asiles, tels les privilèges de certaines classes, les uns reconnus par la force légale, les autres tolérés avec di^pit, mais en silence, ou contestés par de vaines protestations ; mais , dans le fait, soutenus et défendus par ces classes elles-mêmes, et presque par chaque individu, avec la fiévreuse activité de l'intérêt particulier et avec la jalouse susceptibilité da point d'honneur. Or cette impunité menacée et attaquée, mais jamais détruite par les ordonnances, devait naturellement, à chaque menace et à chaque agression, redoubler d'efforts et employer de nouvelles ruses pour se maintenir. Il en était effeotivement ainsi ; et, à l'apparition d'une ordonnance ayant pour objet de réprimer les malfaiteurs, ceux-ci cherchaient I et puisaient dans leur force réelle de nouveaux moyens et de plus efficaces pour continuer leurs exploits que la loi avait / précisément en vue d'empêcher. Toutes ces ordonnances pouvaient bien entraver à chaque pas et molester Fhomme débonnaire, dépourvu de force propre et de protection; car, dans l'intention d'avoir tout le monde sous la main afin de prévenir ou de punir chaque délit, elles assigettissaient, à tout propos, le pauvre partiôulier aux volontés arbitraires de mille magistrats et de tous leurs agents. Mais celui qui, avant de commettre un crime, avait pris ses mesures pour se réfugier à temps dans un couvent, dans un château, où les sbires n'auraient jamais osé mettre le pied; celui qui, sans autres précautions, endossait une livrée par laquelle venaient à se trouver engagés à sa défense l'orgueil et l'intérêt d'une famille puissante, de toute une caste, celui-là avait ses coudées franches dans toutes ses opérations, et pouvait impunément se moquer du vain fracas des ordonnances. Parmi ceux-là mêmes à qui était confié le soin de les faii'a exécuter, d'aucuns appartenaient, par leur naissance, à la classe privilégiée, d'autres s'y rattachaient comme clients ; les mis et les autres,. soit par éducation, par intérêt, par habi* k

The text on this page is estimated to be only 22.04% accurate

LES FIANCES DE HANZONl. 13 tQde on par imitation, en avaient embrassé les maximes, et ee seraient bien donné de garde de les yioler pour l'amour d'un chiffon de papier affiché aux coins des rues. Quant aux agents siibalternes immédiatement chargés de l'exécution, lora même qu'ils eussent été entreprenants comme des héros, obéissants comme des moines et dévoués conmie des martyrs, ils n'auraient pas encore jamais pu en venir à bout, inférieurs qu'ils étaient en nomhre & ceux avec lesquels ils ae seraient ainsi mis en guerre, et avec la probabilité d'être le plus souvent abandonnés, voire môme sacrifiés par œas-là mêmes qui, en abstraction et, pour ainsi dire, en théorie, leur donnaient l'ordre d'agir. Mais, en outre de cela, ces agents étaient généralement les plus abjects et les plQB tristes snjete de leur temps : leur emploi était tenu en profond mépris même par ceux auxquels il aurait dû inspirer une salutaire terreur, et leur titre était considéré comme une injure. Il était donc bien naturel que ces misérables, au lieu de risquer, et même de sacrifier leur vie dans des entreprises impossibles, vendissent aux gens puissants non-seulement loiu' inaction, mais souvent aussi leur connivence, se réservant d'exercer leur autorité exécrée et la force dont ils étaient réellement investis dans les occasions où ils pouvaient opprimer sans danger, c'est-à-dire, en vexant l9B gens paisibles et sans défense. L'homme qui veut faire la guerre auxautres ou qui craint à chaque instant qu'on ne la luifasse, cherche naturellement des amis et des alliés. Aussi, dans ce temps-ià, se trouvait portée à son plus haut point la tendance des individus à se liguer en classes , & en former de nouvelles et à s'efforcer chacun d'augmenter le plus possible la puissance de celle & laquelle il appartenait. Le clergé veillait à la défense et à l'extension de ses immunités, la noblesse défendait ses privilèges, le militaire ses exemptions. Les marchands, les artisans étaient enrôlés en maîtrises et en confréries, les jurisconsultes formaient une ligue, les médecins mêmes une corporation. Chacune de ces petites oligarchies avait sa force spécialeet propre; dans chacune d'elles l'individu trouvait l'avantage d'employer à son profit personnel, à proportion de son autorité et de son habileté, les forces réunies

The text on this page is estimated to be only 22.44% accurate

14 LES FIANCES DB HAHZONI. d'une Qombreuse «>llectivité. Les plus honnêtes ne se prévnlaient de cet avantage que pour leur propre défense, les rusés et les malfaiteurs en usaient pour accomplir des scélératesses auxquelles leurs moyens personnels n'auraient pu suffire, et pour s'en assurer l'impunité. Toutefois les forces de ces différentes ligues étaient trèsinégales; et, dans les campagnes principalement, le noble riche et violent, avec une bande de bravi , et entouré de paysanB hcibitués par tradition de famille et intéressés ou contraints à se regarder presque comme les sujets et les soldats de leur maître, exerçait Ik un pouvoir auquel aucune antre fraction de ligue n'aurait pu que très-dtfBcilcment tfinir tête. Notre Abbondio, qui n'était ni noble, ni riche, ni vaillant, s'était donc, presque au sortir de l'enfance, aperçu qu'il était, au milieu de cette société, comme un pot de terre contraintdeftbire route en compagniede beaueoupde pots de fer, n avait, en conséquence, obéi d'assez bon gré au vœu de ses parents qui voulurent le faire prêtre. A dire vrai, il n'avait guère réilécbi ni'aux obligations ni au but élevé du ministère auquel il se vouait. S'assurer les moyens de vivre avec quelque aisance, et entrer dans une classe puissante et respectée, lui avaient semblé deux raisons plus que suffisantes pour un tel choix. Mais une classe quelconque ne pourvoit à l'individu et ne l'assure que jusqu'à un centaiii point : aucune ne le dispense de se faire & lui-même un système particulier de conduite. Don Abbondio, continuellement absorbé dans tes préoccupations de sa propre sûrete, faisait peu de cas de ces avantages qu'il n'aurait pu se procurer qu'en s*employant beaucoup ou en se risquant un peu. Son système consislait essentiellement à éviterteutes les;c,'>:itestat.ions,etàcéderdans celles qu'il ne pouvait éviter. Neutralité désarmée dans teutes les guerres qui éclataient auteur de lui. tantôt à pro pos des querelles, alors très-fréquentes, entre ofSciers et nobles, entre nobles et magistrats, entre bravi et soldats, et jusque dans les rixes entre deux paysans, qu'un mot faisait naitre et qui se décidaient à coups de poing et & coups de couteau. Lorsqu'il se trouvait absolument forcé de prendre parti pour l'un des combattants, il se rangeait du côte d (1

The text on this page is estimated to be only 20.55% accurate

LES riiscéa db manzoiti. 15 plus fort, toajours toutefois à l' arrière-garde, et en tAchant de faire voir & l'autre qu'il ne lui était pas volontairement ennemi. Il semblait lui dire ; Mais pourquoi n'avea-vous pas snétrevous-mémele plus fort? je meserais misde votre côté. Se teDant à l'écart des puissants, fermant les yeux sur leurs injustices capricieuses et passagères, s'iDClinant humblement devant celles qui partaient d'une inteotion pins sé> pieose et plus réfléchie- contraignant, A force de courbettes et de grimaces respectueuses, même les plus faronches et tes plus hautains ft lui adresser un sourire lorsqu'il les rencontraitsur son chemin, le pauvre homme avait réussi à passer la soixantaine sans de fortes bourrasques. Ce n'est pas à dire toutefois qu'il n'eflt, lui aussi, sa petite dose de venin; et cet exereice irritant de toujours endurer, cette nécessité de donner si souvent raison aux autres, tant de pilules amères avalées en silence, lui avaient échauffé la bile à tel point que, s'il n'avait pas pu de temps à autre l'exhaler quelque peu, sa santé aurait eu certainement à en Booirrir. Mais ccrmTae, après tout, il ; avait au monde et sous sa main dcspei'sonnesqu'U connaissait très-bien comme incapables d'aucune mëchaDCetâ, aussi ponvait-il quelquefois se décharger sur elles d'une mauvaise humeur longuement contenue, et se passer la fantaisie de quelque boutade et de quelque emportement II tort et & travers. C'était aussi tin rigide censeur de tous ceux qui ne réglaient pas leur conduite sur la sienne, & condition toutefois qu'il pût exercer sa censure sans aucun danger, même éloigné. Pour lui, l'homme battu était tout au moins un imprudent; l'homme toé avait toujours été un brouillon. Celui qui, pour avoir entrepris de soutenir ses di'oits contre un puissant, s'en revenaitlatéte fracassée, don Abbondio savait toujours lui trouver quelques torts; et la chose n'était pas iifflcîle, car le tort et la raison ne se peuvent jamais sépnr rer par une coupe tellement nette que chacune des deux parties ne retienne exclusivement que tout l'un ou tout l'autre. Mais il déclamait surtout contre ceux de ses conCrùres qui, & leurs risqueset périls, prenaient la défense d'un faible opprimé contre un puissant oppresseur. Il appelait cela s'acheter des soucis àbeauxdenierscompiauts et vouloir enti'eprcudre de redresser les pattes aux

16 LB8 FIANCÉS DB MANZONI. chiens (1); il disait aussi, et très-sérieusement, que c'était là se mêler de choses profanes au détriment de la dignité du ministère sacerdotal. Toutefois, ces sortes de sermons, il avait toujours soin de ne les faire qu'entre quatre yeux ou en trèspetit comité ; et il s' emportait avec d' autant plus d' animation contre ses confrères qu'il les savait d'autant moins susceptible» de s'offenser d'une chose qui les touchât personnellement. Il avait ensuite une sentence favorite qui était toujours la conclusion de ses discours sur ces matières; à savoir, qu'à un galant homme qui fait attention à lui et sait se tenir à sa place, il ne lui arrive jamais de mauvaises rencontres. Je laisse maintenant à mes vingt-cinq lecteurs à s'imaginer l'impression que dut faire sur l'esprit du pauvret la rencontre dont il vient d'être parlé. L'effroi que venaient de lui causer ces deux horribles visages et ces paroles terrifiantes ; les menaces d'un seigneur bien connu pour ne jar mais menacer en vain ; un système de vie douce et paisible, qui lui avait coûté tant d'années d'efforts et de patience, bouleversé tout d'un coup, et un pas à franchir étroit et scabreux, un pas dont nul ne pouvait entrevoir l'issue; toutes ces pensées bourdonnaient tumultueusement dans la tête baissée du pauvre don Abbondio. — Si encore avec ua non clair et net on pouvait envoyer Renzo se promener, passe ; mais il voudra des raisons, et moi, pour l'amour du ciel! que voulez-vous que je lui réponde? Et... et... et puis c'est que, lui aussi, il a une tête!... un agneau si rien ne le pique, mais si on veut le contredire... eeeh! Etpuis,éperdument épris comme il est de cette Lucia, amoureux comme... Diables de jeunes gens qui, pour ne savoir que faire, s'amoir sachent, veulent se marier, ne pensent plus qu'à cela, et n^ se donnent aucun souci des tribulations ni des embarras où ils mettent un galant homme. Oh ! pauvre moi ! Voyez si ce n'est pas jouer de malheur que ces deux affreux brigands soient venus se planter là, juste sur mon chemin, et s'en prendre à moi! Est-ce que j'y suis pour quelque chose, moi? Est-ce

(1) Gli è un voler drizzarlegambeai cam (c'est vouloir redresser les pattes aux chiens) : locution proverbiale très-usitée en Italie pour exprimer une entreprise impossible où l'on perd son temps et sa peine; elle correspond k la locution française ; C'est vouloir laver la tête d'un more» Note du traducteur.

The text on this page is estimated to be only 21.80% accurate

LES fiahcEb de hahzohi. 17 que par hasard c'est moi qui veux me marier? que ne se ont-ils pas plutôt adressés... Oh ! voyez quelle fatalité, que les à-propos ne me viennent jamais à l'espnt qu'après coup! Si j'avais donc eu tout ù l'heure l'idée de les engager à aller porter leur message... Mais, à ce moment, il sentit que se repentir de n'avoir pas été le conseiller et le complice d'une iniquité était chose oon moios inique, et il tourna toute la colère de son âme contre cet autre qui venait ainsi lui ravir GOB repos. Il ne connaissait don Rodrigo que de vue et de réputation, et n'avait jamais eu avec lui d'autres rapports que d'incliner le menton sur sa poitrine et d'abaisser son chapeau jusqu'à terre les quelques rares fois qu'il l'avait rencontré sur son chemin. Dana plus d'une occasion il Ini était arrivé de défendre la réputation de ce seigneur contre ceux qui, en soupirant eten levant les yeus au ciel, maudissaient à voix basse quelqu'un de ses exploits; et cent fois il avait dit que c'était un respectable gentilhomme. Mais, en ce moment, il lai envoyait du fond du cœur toutes ces épithôtes qu'il ii"aTait jamais entendu lui appliquer par d'autres sans bien vile les interi'ompre et s'en montrer scandalisé. Dans ce désordre d'idées, parvenu à ta porte de sa maison qui était située à l'entrée du village, il mit vivement dans la serrure la clef qu'il tenait déjà toute prête dans sa main, il ouvrit, il entra, il referma soigneusement la porte et, impatient de se trouver en sûre compagnie, il appela anssitôt : « Perpétua! Perpétua! » tout en se dirigeant vers la salle où celle-ci devait être, sans aucun doute, en train d'apprôter la table pour le souper. Ainsi que chacun peut facilement le comprendre. Perpétua était la gouvernante de don Abbondio, servante tldèleet dévouée, qui savait obéir et commander selon l'occasion, endurer, quand il le fallait, la mauvaise humeur et les iCantaisies de son maître pour, au besoin, iui faire a son tour endurer les siennes qui devenaient de jour en jour plus fréquentes depuis qu'elle avait passé l'âge canonique de quarante ans, étant restée fllle parce qu'elle avait, disait^lle, refusé tous les partis qu'on lui avait présentés, ou parce que, disaient ses amîas ellen'avait jamais trouvé un chien qui voulût d'elle.

 € J'y vais, » répondit Perpétua en posant sur la table, h la place accoutumée, le cruchon du vin favori de don Abbondio ; et elle se dirigea tranquillement vers lui ; mais elle n'était pas encore arrivée à la porte de la salle, qu'il y entra lui-même d'un pas si embarrassé, avec un regard si sombre et les traits si bouleversés qu'il n'aurait même pas fallu des yeux aussi exercés que ceux de Perpétua pour s'apercevoir de suite qu'il lui était arrivé quelque chose d'extraordinaire. « Miséricorde ! qu'avez^-vous donc, mon bon maître? — Rien, rien, répondit don Abbondio en se laissant tomber tout haletant sur son grand fauteuil. — Comment, rien? C'est à moi, que vous voudriez faire croire cela? bouleversé comme vous l'êtes? Pour sûr, il doit vous être arrivé quelque grave accident. — Oh ! pour l'amour du ciel ! quand je dis rien, ce n'est rien ou c'est quelque chose que je ne puis dire. — Que vous ne pouvez dire? pas même à moi? Qui donc alors prendra soin de vous, de votre santé? qui donc vous donnera un bon conseil ? — Par pitié, taisez-vous!... et surtout n'apprêtez pas autre chose : donnez-moi seulement un verre de mon vin. — Et vous voudriez me soutenir que vous n'avez rien? dit Perpétua en remplissant le verre et en le tenant ensuite à la main, comme si elle n'eût voulu le lui donner qu'au prix de la confidence qui se faisait si longuement attendre. — Donnez, donnez, fit don Abbondio, lui prenant le verre d'une main mal assurée et l'avalant aussitôt d'un seul trait, comme s'il se fût agi d'un breuvage médicinal. — Voulez-vous donc que je sois forcée d'aller demander à l'un et à l'autre ce qui est arrivé à mon maître? dit Perpétua, debout devant lui, les mains renversées sur les hanches et les coudes tournés en avant, le regardant fixement, comme si elle eût voulu lui soutirer des yeux son secret. — Pour l'amour de Dieu! point de bavardages, point de criailleries : il y va... il y va de la vie ! — De la vie? — De la vie. — Vous savez pourtant bien que chaque fois que vous m'avez dit quelque chose, là, en confidence, je n'ai jamais...

The text on this page is estimated to be only 19.37% accurate

LEB FCAKCÉS DE MANTONI. 19 — Ah! mon Dieu oui, comme cette fois que... > Perpétua s'aperçut qu'elle avait touché une fausse note; aussi, changeant subitement de ton ; < Mou cher maître, dit^«lle d'une vois ëmue et bien faite pour émouvoir, vous Bavez quel a toujours été mon attacliement pour vous; et si mûntenant j'insiste pour savoir ce que vous avez, c'est par pore sollicitude, parce que je voudrais pouvoir vous être de quelque Becours, vous donner un bon conseil, vous soulager l'esprit... > Le fait est que don Abbondio éprouvait peut-être autant le besoin de se décharger de son pénible secret que Perpétua avait envie de le connaître; c'est pourquoi, après avoir de plus en plus faiblement repoussé ses nouveaux et toujours plus pressants assaute, après lui avoir faitplus d'une foisjurar qu'elle n'en soufflerait pas mot, avec beaucoup de pauses et beaucoup d'bélas, il lui raconta finalement son misera- ^ ble cas. Lorsqu'on en vint à la révélation du terrible nom de celui de qui partait le message, il fallut que Perpétua prêtât un nouveau et plus solennel serment ; et don Abbondio, & pyine ce nom fatal prononcé, se renversa sur le dossier du fauteuil en poussant un bruyant soupir; puis, levant lesdeux mains dans une attitude qui tenait & la fois du commandement et de la priâre, il s'écria : * Pour l'amour de Dieu! — Miséricorde! s'écria, à son tour, Perpétua. Oh! le brigand ! oh I le despote ! ch ! quel homme sans crainte de Dieu ! — Voulez-vous vous taire? ou voulez-vous me perdre tout a fait? ^ Oh! U0U8 sommes ici tout seuls, et personne ne nous écoute. Mais comment allez-vous faire, mon pauvre maître? — Voyea-vous, dit don Abbondio avec un accent de dépit, voyez-vona les bons conseils qu'elle sait me donner! Elle me demande comment je ferai ! comme si c'était elle qui se tixiuvât dans l'embarras et que ce tût à moi de i'en tirer. — Mais je l'aurais bien, moi, mon faible avis à vous donner; mais ensuite... — Mais ensuite, voyons. ^ Mon avis serait que, puisque tout le monde s'accorde û dire que notre archevêque est un saint, un homme d'cnerfrie et qui n'a pas peur de ces vilains mufeaux-lâ, et que, chaque foio qu'il peut faire échec h quelqu'un du ces in

 solents despotes pour défendre un curé, il est dans la jubilation; moi, je dirais et je dis que vous devriez lui écrire une belle lettre pour l'informer comme quoi... — Voulez-vous vous taire? voulez-vous vous taire? Sontrce là des conseils à donner à un pauvre homme? Et quand j'aurais reçu une bonne balle dans le dos... que Dieu m'en préserve! l'archevêque me Tôterait-il? — Allons donc! les balles ne se distribuent pas comme des dragées : et où en serions-nous, grand Dieu ! si ces chiens devaient mordre chaque fois qu'ils aboient? Et d'ailleurs, j'ai toujours vu que ceux qui savent montrer les dents et en imposer, on leur porte respect ; et c'est justement parce que vous n'avez jamais voulu vous montrer, qu'aujourd'hui nous en sommes réduits à ce point que tout le monde vient , sauf votre respect, nous... — Voulez-Vous vous taire? — Oh! je me tais tout de suite; mais il n'en est pas moins vrai que, lorsque l'on aperçoit quelqu'un qui est toujours et en toute circonstance disposé à se laisser manger la laine... — Encore une fois, voulez-vous vous taire? Le moment est vraiment bien choisi pour de pareilles niaiseries ! — Enfin, soit : vous y penserez cette nuit; mais, en attendant, ne commencez pas par vous faire du mal vous-même et par vous détruire la santé ; mangez un morceau. — Oui, j'y penserai , répondit, en grommelant, don Abbondio,bien sûrement j'y penserai ; et qui est-ce qui devra y penser, si ce n'est moi? Puis il se leva et, je ne veux rien prendre, continua-t-il, rien, rien : j'ai bien tout autre envie que de prendre. Je le sais, moi aussi, que ce sera à moi d'y penser. Hélas ! il a fallu que ce soit justement sur ma tôto que cette ttiile vienne à tomber! — Avalez au moins cette autre petite goutte, dit Perpétua en lui versant à boire. Vous savez bien que c'est la meilleure panacée pour votre pauvre estomac. — Eh ! il s'agit bien de panacée, il s'agit bien de panacée, il s'agit bien de panacée! » Et, cela disant, il prit un flambeau et, continuant à grommeler : € Petite bagatelle! à un bravo homme comme moi ,

The text on this page is estimated to be only 16.21% accurate

LES ElAirCËS DB UANZOHI. 21 et corïiment cela se passera-Hl demain?» et autres semblables lamentations, il se dirigea vers sa chambre pour s'aller coucher. Parvenu sur le seuil de la porte, il s'arrêta un instant, se retourna vers Perpetjia.se posa l'index sur les lùvres et dit d'un ton lent et solennel ; < Pour l'amour de !)ieul » et il disparut.

CUAPITRK 11 .Oe raconte que le prince de Gondé dormit d'un profond sommeil la nuit qui précéda la journée de Rocroy; mais, d'abord, il était tiès-fatiguô et, en second lieu, il avait déjà" pris toutes les dispositions nécessaires et arrêté le plan de ce qu'il devait faire le lendemain matin. Don Abbondio, au contraire, ne savait encore qu'une chose, c'est que le lendemain serait un jour de bataille ; en conséquence il dépensa la plus grande partie de la nuit en pénibles délibérations. Ne tenir compte ni delà sommation inique ni des menaces, et passer outre à la célébration du mariage, c'était un parti qu'il ne voulut même pas s'arrêter à discuter. Faire à Renzo la confidence de ce qui était intervenu, et chercher avec lui quelque moyen... Dieu Ten préserve ! € Gardez-vous bien d'ouvrir la bouche sur tout cela... autrement... hem » ! lui avait dit l'un de ces bravi; et, le souvenir de ce hem lui retentissant dans la mémoire, don Abbondio non-seulement repoussa bien vite loin de lui l'idée d'eafreindre un tel ordre, mais il se repentait même d'en avoir jasé avec Perpétua. Fuir! mais où? et puis après? Que d'embarras et que de comptes à rendre ! A chaque parti qu'il rejetait, le pauvre diable se retournait sur l'autre côté. L'expédient qui lui sembla le meilleur, ce fut de tâcher de gagner du temps en amusant Renzo avec de bonnes paroles. 11 se souvint fort à propos qu'il ne manquait plus que pou de ié.-.

The text on this page is estimated to be only 19.40% accurate

LES riAScia t)S mahzoki. 8S jours pour arriver au temps prohibé pour les mariages; et Ei pendant ces quelques jours je puis arriver à eadormir ce garçon, j'aurai ensuitedeuz mois devautmoi; et, en deux mois, it peut luriver tant de choses! Il rumina ensuite dans ea tête les prétextes à pouvoir mettre en avant; et, bien qu'ils loi semblassent un pou légers, il allait toutefois se rassurant avec la pensée que sou autorité aurait pu les faire passer comme étant de juste poids, et que sa vieille expérience lui donnerait de grands avantages sur un jeune homme inexpérimenté. € Nous verrons, se disait-il à In ['même : lui, ne pense qu'A sa belle; mais moi, je pense & ma peau :1e plus intéressé dans cetteaffaire, c'est moi; sanscompterque jesuialeplusavisé. Mon cher garçon, si ta démangeaison est grande, je ne sais qu'y fikire; mais, quant & moije ne veux pas être le dindon de la farce. > Son ^prit s'étant ainsi k peu prés arrêté & un parti, il put finalement prendre un peu de sommeil ; mais quel sommeil! quels rêves! Bravi, don Rodrigo, Renzo, sentiers, rocbers, fliitea, poursuites, cris, mousquetades. Le premier moment do réveil à la suite d'un grand malbeur ou lorsqu'on se trouve dans un grave embarras* est toiijours un moment trâs-amer, L'esprit, â peine réveillé, s'en va vers les pensées habituelles de la vie tranquille précédente ; mais le souvenir du nouvel ëtat de choses se dresse aussitôt brutalement devant lui, et, de cette subite comparaison, il en ressort une douleur plus vive et plus poignante. Après avoir péniblement savouré œ moment, don Abbondio récapitula â la hâte ses projets de la nuit, s'y arrêta d'une manière plus décidée, les coordonna du mieux qu'il put, se leva, s'habilla et se mit à attendre Renzo tout & la fois avec crainte et avec impatience. Lorenzo, ou plutôt, ainsi qu'on l'appelait communément, Benzo ne se fit pas longtemps attendië. Apeinejugea-t^ilquo l'heure était venue où il pouvait sans indiscrétion se présenter chez le curé , il s'y rendit avec cette joyeuse hâte qui sied à un jeune homme de vingt ans qui doit en ce jour épouser celle qu'il aime. Resté orphelin dès son adolescence, il exerçait le métier de fileur de soichért^dilaire, pour ainsi dire, dan^ ea famille; métier assez lucratif aiitreloJs, mais, ù celte

 époque, déjà tombé en décadence : non pas, toutefois, au point qu'un habile ouvrier n'en pût tirer de quoi vivre honnêtement. Le travail allait diminuant de jour en jour, mais rémigration continuelle des ouvriers, attirés dans les États voisins par des promesses, des privilèges et de gros . salaires, faisait qu'il n'en manquait pas encore à ceux qui restaient dans le pays. En outre de cela,Renzo possédait un petit coin déterre qu'il faisait cultiver, «t qu'il cultivait luimême dans la saison où il n'avait pas d'ouvrage à la filature ; de sorte que, à tout prendre, pour un homme de sa condition, on pouvait le dire aisé. Et bien que cette année fût encore moins abondante que les précédentes, et que Ton commençât déjà à éprouver une véritable disette, néanmoins lui qui, depuis qu'il avait jeté ses vues sur Lucia, était devenu très-économe, se trouvait suffisamment pourvu de ressources et n'avait pas à courir après son pain. Il se présenta devant don Abbondio en grande tenue, avec des plumes de diverses couleurs au chapeau, son poignard au beau manche dans la petite poche de ses braies, et avec un air de fête rehaussé d'une certaine crânerie très-commune en ce temps-là, même chez les hommes leç plus paisibles. L'accueil réservé et mystérieux que lui fit don Abbondio contrasta singulièrement avec les manières joviales et décidées du jeune homme. « Aurait-il quelque chose par la tête? » se demanda Renzo à lui-même; puis il dit : * Je viens, seigneur curé, pour savoir quelle est l'heure qui vous conviendra pour que nous nous trouvions à l'église. — De quel jour voulez-vous parler? — Comment, de quel jour? Vous ne vous souvenez donc pas que c'est aujourd'hui le jour fixé? — Aujourd'hui? répliqua don Abbondio, comi\es'il en entendait parler pour la première fois. Aujourd'hvi... aujoui> d'hui... ayez patience, mais aujourd'hui je ne puis pas. — Aujourd'hui vous ne pouvez pas! qu' est-il donc arrivé? — D'abord, voyez-vous, je ne me sens pas du tout bien. — J'en suis très-fâché; mais ce que vous aurez à faire demande si peu de temps et si peu de peine... — Et puis, et puis, et puis... — Et puis quoi, seigneur curé?

The text on this page is estimated to be only 19.13% accurate

LB8 FIAHCËS DE KANZOHI. 25 — Et puis il y a des difficulWs. — Des dimcult^s! quelles difflcultéa piiuWI donc y avoirT — ' Il faudrait être à notre plEice pour connaître tous lea euTiuis qu'il y a dans ces sor{«s de matières, tous Icscomptôs qu'il nous faut en rendre. J'ai décidément trop bon eœup : moi, je ne pense jamais qu'à lever les obstacles, ft tout aplanir, & faire les choses selon le bon plaisir des autres; et, pendant ce 1«mps~l&,je néglige mes devoirs; ce qui m'attire des reproches et pis encore. ~ Mais, au nom du ciel , ne me tenez pas ainai sur la corde', et dii«s-moi une bonne fois ce qu'il y a. — Vous ne savez donc pas combien et combien de formalités sont nécessaires pour faire un mariage en règle. — Ilteut bien que j'en sache quelque chose, répondît Renzo qui commençait ft se f&cher, car vous m'en avez déjà'assez rompu la tête tous ces jours passés. Mais maintenant, est-ce que chaque chose n'est pas en ordre! est-ce qu'on n'apas (ait tout ce qui était à faireî — Tout, tout... vous la croyez, vous; parce que, ayez patience, l'imbécile c'est moi qui néglige mon devoir pour ne pas faire languir les gens. Mais maintenant... enfin, je saie ce que je dis. Nous autroB, pauvres curés, nous sommes plar Gés entre l'enclume et le marteau ; vous, vous êtes impatients: et, pauvre jeune homme, je le conçois, c'est bien naturel; d'un autre cAté, les supérieurs... enfin, on ne peut pas tout dire : et, en fin de compte , c'est nous — Mais, encore une fois, expliquez-vous : quelle est cette aatre formalité qu'il faut remplir, comme vous dites? nous la remplirons séance tenante. — Savez-vous combien il y a d'empêchements dirimants? — Eh ! que voulez-voua que je sache, moi, de vos empêchements? — Error, ctmdilio, votwn, cognatio.critnen.cuttus tUsparitas, vis, ordo... Si sis affinis... — EstHSe que vous vous moquez de moi, par hasard? Que lîable voulez-vous que je fasse, moi, de votre latinorum? — Eh bien! si vous ne savez pas les choses, ayezpatience •t remettez-vous-en Ek qui les sait. — Arrivons au faitU»

The text on this page is estimated to be only 29.59% accurate

26 hE3 FIANCÉS DE MANZONI. — Allons, mon cher Renzo, ne vous emportez pas. Je suis tout prêt à faire... tout ce qui dépend de moi. Moi, Toyczvous, je Voudrais vous voir heureux ; car je ne vous veux que du bien, moi* Eh!..* quand je pense que vous aviez une existence 6i tranquille IQu'esIn^ qui vous manquait? Faut-il qu'il vous soit venu le caprice de vous marier!... -^ Que signifient de pareils discours, cher seigneur curé! interrompit brusquement Renso«6ur le visage duquel se pei> gnaient à la fois la surprise et la colère^ — Oh ! je dis cela, c'est pour dire; ayez patience, c'est pour dire. Ce qu'il y a de certain, c'est que je voudrais voub voir heureux. — Mais enfin, enfin... — Enfin, mon cher enfant, dans tout ceci il n'y a. rien do ma faute; la loi, ce n'est pas moi qui l'ai faite; et, avant de conclure un mariage, nous sommes positivement obligés do faire beaucoup, beaucoup de recherches pour bien nous assurer qu'il n'y a pas d'empêchements* — Arriverez-vous au fait, et me diress-vous une fois quel est cet empêchement qui est survenu? — Ayez patience, mon ami;oe ne sont pas là de ces choses & pouvoir ainsi expliquer sur le bout du doigt. Il n'en sera rien, je l'espôre; mais il n'en est pas moins vi>ai que ces recherches , nous sommes obligés de les faire. Le texte est clair et formel t Antequammatrimonium denunciet.. — Je vous ai déjà dit que je ne veux pas de latin. — Mais il faut pourtant bien que je vous explique. é. — Mais ne les avez-vous pas déjà faites, ces recherches? — Je ne les ai pas toutes faites comme je l'aurais dû, vous dis-je. — Pourquoi ne les avesi-voûs pas faites en leur temps? Pourquoi me dire que tout était fini? Pourquoi attendre? — Ah! voilà que vous me reprochez ma trop grande bonté. J'ai Voulu abréger les choses pour vous obliger plus promptement; mais... mais maintenant il m'est surVenu... enfin, je le sais, moi. — Et que voudriez-vous que je fisse? — Que vous prissiez patience pour quelques jours. Après tout, mon cher enfant, quelques jours ne sont pas l'éternité! Ayez donc patience.

 — Combien de temps? — Nous sommes à bon port, se dit à lui-même don Abbondio; et, d'un air plus affectueux que jamais : Allons, dit-il : dans quinze jours je tâcherai de faire... — Quinze jours ! en voilà bien une autre histoire ! On a fait tout ce que vous avez voulu, on a fixé le jour, voici le jou^ arrivé; et maintenant vous venez me dire d'attendre quinze jours! Quinze!... reprit-il ensuite d'une voix plus élevée et plus colère, allongeant* le bras et frappant Tair du poing; et qui sait quelle diablerie il aurait accolée avec ce quinze, si don Abbondio ne Pavait interrompu à temps en lui prenant l'autre main avec une douceur timide et empressée : Allons, allons! ne vous emportez pas, pour l'amour du ciel. Je verrai, j'essaierai si en une semaine... — Et que vais-je dire à Lucia? — Qu'il y a eu une bévue de ma part. — Et les commérages du monde? — Oh! rien ne vous empêchera de dire que c'est bion moi qui ai fait une sottise par mon trop d'empressement, par ma trop grande complaisance : vous pouvez jeter toute la faute sur moi. Puis-je parler mieux? Va pour une semaine. — Et puis il n'y aura plus d'autre empêchement? -T Quand je vous dis... — Eh bien! je vais me tenir tranquille pour une semaine ; mais retenez bien ceci que, passé ce temps, je ne me paierai plus de belles paroles. En attendant, je vous présente mes respects. » Et, cela dit, il s'en alla en faisant à don Abbondio un salut moins profond que de coutume et en lui lançant un coup d'oeil plus expressif que respectueux. Arrivé ensuite dans la rue et s'acheminant à regret vers la maison de sa fiancée, au milieu de son dépit il repassait dans sa mémoire l'entretien qu'il venait d'avoir avec le curé, et il le trouvait toujours plus étrange. L'accueil froid et embarrassé de don Abbondio, sa conversation inquiète et entortillée, ses deuxyeux gris qui, tandis qu'ilparlait, s'échappaient toujours de côté et d'autre , comme s'ils avaient craint de se rencontrer avec les paroles qui lui sortaient de la bouche; cette affectation de faire comme s'il entendait parler pour la première fois de ce mariage déjà si expressément réglé d'un commun accord, et surtout cette insistance

 h faire sans cesse allusion à quelque grande difficulté, sans jamais rien dire de clair ni d'explicite; toutes ces circonstances réunies donnaient à penser à Renzo qu'il pouvait bien y avoir là-dessous un tout autre mystère que celui que dou Abbondio avait voulu lui laisser entrevoir. Le jeune homme s'arrêta un instant, incertain s'il n'allait pas revenir sur ses pas pour aller mettre le curé au pied du mur et le forcer à s'expliquer plus catégoriquement; mais, sur ces entrefaites, il leva les yeux et aperçut Perpétua qui marchait devant lui et entrait dans un petit potager peu distant du presbytère. 11 l'appela au moment où elle ouvrait la porte, pressa le pas, la rejoignit, la retint sur le seuil et, dans le dessein de découvrir quelque chose de plus positif, il se mit à lier conversation avec elle. « Bonjour, Perpétua : j'espérais qu'aujourd'hui nous nous serions réjouis tous ensemble. — Eh! à la volonté de Dieu, mon pauvre Renzo... — Obligez-moi donc d'un petit service : le seigneur curé m'a débité un tas de raisons auxquelles je n'ai rien pu comprendre : es1>-ce que vous ne pourriez pas mieux m' expliquer le motif pour lequel il ne peut ou ne veut pas nous marier aujourd'hui? — Oh! pouvez-vous penser que je connaisse les secrets de mon maître? — Je le disais bien, moi, qu'il devait y avoir un mystère làdessous, pensa Renzo ; et, pour le tirer au clair ,il continua : Allons, ma bonne Perpétua, nous sommes des amis ; ditesmoi ce que vous savez, et tirez d'embarras un pauvre garçon. — Triste chose que de naître pauvre, mon cher Renzo ! — C'est bien vrai, répondit celui-ci , se confirmant toujours davantage dans ses soupçons; et, tâchant de serrer la question de plus près : c'est bien vrai; mais sied-il bien aux prêtres de faire de la peine au pauvre monde? — Écoutez, Renzo; je ne puis rien dire, parce que... je ne sais rien; mais ce que je puis vous certifier, c'est que mon maître ne veut faire tort ni à vous ni à personne, et que, dans tout cela, il n'y a rien de sa faute. — A qui donc est la faute? demanda Renzo, en affectant un certain air distrait, mais le cœur en suspens et l'oreille attentive.

The text on this page is estimated to be only 21.63% accurate

LES FIAHCÉe DE MANZONl. 29 — Quand je vous dis que je ne sais rien... Ohl pour ladéfense de mon maître, je puis parler ; car cela me fait mal, d'eatendre qu'on Taccuse de vouloir faire de la peine à qaelqn'un. Pauvre saint homme! s'il pèche, celui-là, c'est bien par trop de bonté. Ati ! par exemple, je ne dis pas qu'il n'y ait pas dans ce monde des brigands, des despotes, des hommes sans crainte de Dieu... ~ Des despotes ! des brigands ! pensa Renzo ; il ne peut pas être là question des supérieurs. Allons, dit-il ensuite en dissimulcuit & grand 'peine l'agitation qui le gagnait de plus en plus, allons, dites-moi qui c'est. — Ahl vous voudriez me faire parler; et moi, je ne puis pas parler, parce que... je ne sais rien; et, quand je ne sais rien, c'est comme si J'avais juré de me taire. Vous pourriez bien me mettre à la torture, que tous ne me tireriez pas aae parole de 1» bouche. Adieu ; c'est du temps de perdu pour l'un comme pour l'autre, > Cela disant, elle entra & la bâte dans le potager et en referma la. porte. Renzo, lui ayant rendu son salut, rebroussa chemin en allant tout doucement, tout doucement pour que le bruit de ses pas ne donnât pas l'éveil à Perpétua de la direction qn'il prenait; mais, lorsqu'il fut hors de portée des oreilles de la bonne femme, il pressa le pas et, en un clin d'œil, il fut à la porte de don Ahbondio. 11 entra, courul droit à la petite salle où il l'avait laissé, l'y trouva et marcha sur lui d'un air décidé et les yeux rouges de colfire. «Ehl eh! qu'est-ce que cela signilleî dit don Abbondio. — Quel est cet infâme despote, dit Renzo avec l'accent d'un homme qui est déterminé à vouloir obtenir une réponse catégorique, quel est cet infâme despote qui veut m'empécher d'épouser Lucia? — Qui? quoi? qu'est-ce? balbutia le pauvre homme pris au dépourvu, avec un visage devenu tout àcoup blême et flasque comme un chiffon que l'on vient de sortir de la lessive. Puis, tout en bajhutiant, il bondit de son fauteuil pour s'élancer vers la porte. Mais Renzo qui, sans doute, avait prévu le mouvement et se tenait sur ses gardes, s'y précipita avant loi, la ferma et en mit la clef dans sa poche. — Ah ! ah ! parlerez-Tous maintenant, seigneur curé? Tout le monde ronnaît mes affaires, excepté moi. Je veux les

 connaître, moi aussi,)our de Dieu! Comment se nomme-t-il, ce brigand? — Renzo! Renzol par pitié, prenez garde & ce que vous faites; songez au salut de votre âme. ' — Je songe que je veux le savoir de suite, sur T heure. Et, ainsi disant, il porta, peut-être sans en avoir conseience, la main au manche du poignard qui sortait de sa poche. — Miséricorde! s'écria don Abbondio d'une voix étranglée. -- Je veux le savoir. — Qui donc vous a dit?... —Assez, assez; plus de détours. Parlez clair et parlez vite. — Vous voulez donc ma mort? — Je veux savoir ce que î'ai le droit de savoir. — Mais, si je parle, le suis ou homme mort. Ma vie ne doit-elle pas m'être chère ? — Eh bien ! alors, parlez. Cet eh bienl alors fut prononoé avec une telle énergie, le visage de Renzo devint si menaçant que don Abbondio ne put môme plus songer à la possibilité de lui désobéir. — Me promettez-vous, me jurez-vous, dit-il, de n'ai parler à personne, dei ne jamais dire?... — Je vous promets que je commets un excès, si vous ne me dites pas de suite, à l'instant le nom de ce misérable. A cette nouvelle adjuration, don Abbondio, avec le visage et le regard de quelqu'un à qui l'arracheur de dents a déjà mis la tenaille dans la bouche, articula : > Don... — Don? répéta Renzo, comme pour aider le patient à prononcer le reste; et il se tenait courbé, l'oreille penchée sut sa bouche, les bras tendus en arrière et les poings serrés. — Don Rodrigo ! proféra précipitamment le pauvre torturé, en ne faisant presque qu'une seule de ces quelques syllabes et en glissant sur les consonnes, partie à cause de son grand trouble, et partie parce que, en appliquant le peu de liberté d'esprit qui lui restait à chercher, si elle était possible, une transaction entre ses deux frayeurs, il semblaii vouloir escamoter et faire disparaître le mot fatal à l'instant même où il était contraint de le laisser sortir de sa bouche. — Ah chien! hurla Renzo. Et comment art-il lait? Que vous a-t-il dit pour?... *:

The text on this page is estimated to be only 19.90% accurate

— Comment, n'eat-ce pas? Comment? répondit d'une voix presque indignée don Abbondio qui, aprëE le grand sacrifice qu'il Ten&it de consommer, se sentait, en quelque sorte, devenu le créancier de Renzo : Comment, n'estr Tonten parlant ainsi, il avait sorti la clef de sa poche et il allait ouvrir. Don Abbondio le suivit et, pendant que Renzo toornait la clef dans la serrure, il se mit tout près de lui et.avec un regard sérieux et plein d'anxiété, lui levant devant les yeux les trois premiers doigts de la main droite, comme s'il avait voulu , à son tour, l'aider à répondre à ce qu'il allait lui demander : « Jurez au moins... lui dit-il. — Je puis avoir en tort; excusez-moi, répondit Renzo en i>uvrant la porte et en se disposant à sortir.

 — Jurez... répliqua don Abbondio en lui saisissant le bras d'une main tremblante. — Je puis avoir eu tort, » répéta Renzo en se dégageant de cette étreinte; et il partit comme une flèche, coupant ainsi court à la discussion qui, à Tégal d'une dispute de littérature, de philosophie ou autre, aurait pu durer six siècles, attendu que ch,acune des deux parties ne faisait que répéter son propre argument. « Perpétua, Perpétua,» s'écria don Abbondio, après avoir vainement rappelé le fugitif. Perpétua ne répondit pas, et don Abbondio ne savait plus où il en était. Il est arrivé plus d'une fois à des personnages d'une bien autre importance que don Abbondio de se trouver dans des situations si difficiles, dans une si grande perplexité qu'ils n'avaient pas cru pouvoir recourir à un meilleur expédient, que de se mettre au lit avec la fièvre. Cet expédient, don Abbondio n'eut pas la peine de l'aller chercher : il vint s'offrir à lui tout naturellement. La frayeur du jour précédent, la nuit qu'il venait de passer dans une veille si pleine d'angoisses, la peur qu'il sortait à l'instant même d'éprouver, l'anxiété de ce que lui réservait l'avenir produisirent leur effet. Consterné, abasourdi, il se jeta sur son fauteuil, commença à ressentir quelques frissons, se regardait les ongles en soupirant et appelait de temps à autre d'une voix tremblante et irritée : Perpétua! Celleci arriva finalement portant un énorme chou sous le bras et avec un air tout tranquille, comme si de rien n'avait été. Je fais grâce au lecteur des lamentations, des condoléances, des accusations , des justifications , des : vous seule avez pu parler, et des : non, je n'ai rien dit; et de toutes les querelles, en un mot, de cette tumultueuse conversation. Nous dirons seulement que don Abbondio donna ordre à Perpétua de bien barricader la porte, de ne plus remettre les pieds dehors et, si quelqu'un venait à frapper, d'avoir à répondre de la fenêtre que le seigneur curé s'était mis au lit avec la fièvre. Il gravit ensuite lentement, péniblement l'escalier en répétant de trois marches en trois marches: me voilà dans de beaux draps ! et il se mit tout de bon au lit oil nous allons le laisser. Cependant Renzo cheminait d'un pas rapide vers sa mai\

 son, sans parti pris sur ce quMl allait faire, mais possédé d'une vague frénésie de commettre quelque étrange et terrible excès. Ceux qui se donnent Todieux plaisir de provoquer, d'opprimer et de se rendre, d'une manière quelr conque, nuisibles à leur prochain, sont coupables non-seulement du mal qu'ils font par eux-mêmes-, mais aussi du désordre moral auquel ils entraînent les pauvres persécutés, Kenzo était un jeune homme doux et paisible et ennemi du sang, un garçon franc, loyal et abhorrant toute trahison ; mais, en ce moment, son cœur ne battait plus que pour le * meurtre, son esprit n'était plus occupé qu'à méditer un guet-apens. Il aurait voulu courir chez don Rodrigo, le saisir à la gorge et,... mais il se souvenait que sa demeure était une sorte de forteresse , garnie de bravi au dedans , bien gardée au dehors ; que les amis et les serviteurs bien connus étaient seuls admis à y entrer librement, sans être toisés de la tête aux pieds, qu'un pauvre petit artisan inconnu n'y pourrait mettre le pied sans être soumis à un minutieux examen, et que lui... lui surtout n'y serait peut-être que trop connu. Il songeait alors à aller prendre son mousquet, à se tapir derrière une haie et y attendre si jamais le hasard avait conduit cet homme à diriger ses pas tout seul de ce côté; et, s'abîmant avec une joie féroce dans cette malsaine contemplation , il se figurait entendre un bruit de pas, à ce bruit, lever doucement la tête, reconnaître le scélérat, épauler le mousquet, mettre l'homme en joue, lâcher la détente, le voir tomber, le voir agoniser, lui lancer une terrible malédiction et s'enfuir ensuite à toutes jambes pour s'aller mettre en sûreté de l'autre côté de la frontière. Et Lucia? A peine ce nom fut-il venu se mettre en travers de ces sombres hallucinations, que les meilleures et les plus douces pensées auxquelles l'esprit de Renzo était accoutumé y rentrèrent et s'y précipitèrent en foule. Use souvint des dernières recommandations de ses parents, il se souvint de Dieu, de la Vierge et des Saints; il songea au bonheur qu'il avait tant de fois éprouvé de se sentir pur de tout crime, à l'horreur qu'il avait tant de fois ressentie à la nouvelle d'un assassinat; et il se dégagea de ce rêve, de ce cauchemar de sang avec épouvante, avec reraords et, en môme temps, avec une sorte de joie de n'avoir rien fait

 autre chose que de rêver. Mais la pensée de Lucia, com bien d'autres pensées n'entraînait-elle pas à sa suite! Tant d'espérances, tant de promesses, un avenir si longtemps caressé et si fermement tenu pour certain, et ce jour si ardemment soupiré ! Et comment, avec quelles paroles apprendre à Lucia une semblable nouvelle? Et ensuite quel parti prendre? Comment parvenir à faire d'elle son épouse en dépit des persécutions de ce puissant débauché? Et, au milieu de tout cela, s'élevait à chaque instant dans son esprit, non pas précisément un soupçon formulé, mais quelque chose de vague, comme une ombre jalouse, qui le tourmentait. Cette persécution de don Rodrigo ne pouvait évidemment avoir d'autre mobile qu'une brutale passion qu'il ressentait pour Lucia. Et Lucia? qu'elle lui en eût jamais fourni le moindre prétexte, qu'elle lui eût jamais donné la moindre lueur d'espérance? C'était là une idée qui ne pouvait séjourner un seul instant dans l'esprit de Renzo. Mais en étaiirelle informée? Cet homme pouvait-il avoir conçu cette infâme passion sans qu'elle s'en fût aperçue? Aurait-il poussé les choses à un tel point avant de l'avoir tentée de quelque manière? Et Lucia ne lui en avait jamais dit un mot, à lui, son ûancé! En proie à ces méditations douloureuses, il passa devant sa propre maison, qui était située au milieu du village qu'il traversa, et se dirigea vers celle de Lucia, qui était M' extrémité opposée. Cette maisonnette était séparée de la rue par une petite cour close de murs. Renzo, en entrant dans la cour, entendit un caquetage confus et persistant qui partait d'une chambre de l'étage supérieur. Il comprit que ce ne pouvaient être que des amies et des commères du voisinage venues pour faire cortège à Lucia; et il ne voulut pas se montrer au milieu de cette joyeuse réunion, bouleversé comme il était et porteur d'une semblable nouvelle. Une petite fille qui se trouvait dans la cour accourut au-devant de lui en criant : « Le marié I le marié! — Chut ! Bettina, tais-toi! lui dit Renzo. Viens ici et écoute-moi : monte chez Lucia, tire-là à part et dis lui tout bas à l'oreille... mais que personne ne l'entende ni ne s'en doute, vois-tu, dis-lui que j'ai à lui parler, que je l'attends dans la salle du rez-de-chaussée, et qu'elle vienne sur le champ. »

The text on this page is estimated to be only 19.51% accurate

LEH PIAKCÉa DB MANZOXF. 85 La petite fille monta, en courant, Pescalier, bien joyeufc et toata ilôre d'avoir une miesion Gecrète k remplir. Lncia sortait, en ce moment même, toute parée des mains de Ba mdra. Les amies se disputaient la mariée et lui fiiisaient presque violence pour qu'elle se laissât admirerj et elle allait s'escrimant avec cette modestie un peu rustique des paysannes, se bisait de son coude bouclier au visage qu'elle penchait sur sa poitrine, et lançait ses longs et noirs Boupcils, tandis que sa bouche s'ouvrait & ud sourire. Ses noirs et abondants cheveiiï, qne partageait au-desens du front une raie blanche et déliée, s'enroulaient derrière la tûte Ba plusieurs tours de tresses, axés par de longues épingles d'argent régulièrement disposées en éventail, presque comme les rayons d'une brillante auréole. Cette manière decoifFure estencore en usage aujourd'hui chez les paysannes du Milanais. Elle avait autour du cou un collier de perles de grenat alternées avec- des boutons d'or à filigrane : elle partait un magnifique corset de brocart k ramages, avec les manches séparéeset nouées autour de l'épaule par de beaux nibaos; une jupe courte,en bourre de soie, montée & petits plis tr^-serrés; des bas de soie rouge, et deux petites pantoufles également de soie, enricliies de broderies. Indépen damment de tous ces atours qui constituaient la toilette exceptionnelle du jour des noces, Lucia avait sa parure ordinaire, celle d'une modeste beauté rehaussée, en ce jour, et rendue encore plus attrayante par les doux sentiments qui se peignaient sur ses traits ; nue joie tempérée par un léger . trouble, et cette suave tristesse qui apparaît à tout instant Bnr le visage des mariées et qui, loin d'en gâter la beauté, lui imprime an cachet tout particulier. La petite Bettina se faufila parmi les femmes qui entouraient Lucia, s'approcha de celle^ïi, lui fit adroitement comprendre qu'elle avait quelque chose k lui dire et lui glisïa son petit mot à Toreille. < Je vais un instant et je reviens, * ditLncia k ses amies, et elle descendit en toute hâte. En voyant le visage bouleversé de Renzo, sa contenance agitée : « Qu'y a-tril! lui difrelle, saisie d'un vague pressentiment de terreur. — Lucia ! répondit Renzo : ponr aujourd'hui tout est k vaul'eau, et Di^u sait quand nous pourrons être mari et femme,

 — Quoi? »dit Lucia toute troublée. Renzo lui raconta succinctement l'histoire de cette matinée ; elle écoutait avec une mortelle anxiété, et lorsqu'elle entendit prononcer le nom de don Rodrigo. « Ah! s'écria-t-elle en devenant toute rouge et tremblante, jusqu'à ce point ! — Vous saviez donc?.., dit Renzo. — Hélas! répondit Lucia, mais à ce point! — Que saviez-vous? — Oh ! ne me faites pas parler, ne me faites pas pleurer. Je cours chercher ma mère et congédier les femmes : il nous faut être seuls. > Tandis qu'elle s'en allait, Renzo murmura : € Et vous ne m'en avez jamais rien dit! — Ah! Renzo! » répondit Lucia en se retournant un instant sans s'arrêter. Renzo comprit très-bien que son nom prononcé en ce moment par Lucia, et avec un tel accent, voulait dire : Si je me suis tue, pouvez-vous douter que ce ne soit pour des motifs légitimes et purs? En attendant, la bonne Agnese (ainsi s'appelait la mère de Lucia) dont les soupçons et la curiosité avaient été mis en éveil par le petit mot à Toreille et par la subite disparition de sa fille, était descendue pour voir ce qui se passait de nouveau. Lucia la laissa avec Renzo, retourna auprès des femmes réunies là-haut et , s'effbrçant de donner à son visage et à sa voix la meilleure expression possible, elle leur dit : « Le seigneur curé est malade et, pour aujourd'hui, on ne pourra rien faire. » Cela dit, elle les salua sans beaucoup de cérémonies, et redescendit. Les femmes défilèrent l'une après l'autre et se répandirent deçà et delà, racontant l'événement et allant vérifier si don Abbondio était réellement malade. La vérité du fait coupa court à toutes les conjectures qui déjà commençaient à poindre dans leurs cervelles, et à se faire jour dans leurs entretiens par des propos tronqués et mystérieux.

The text on this page is estimated to be only 16.96% accurate

CBAPiTRE III Lncia entra dans la salle du rez-de-chaussâe pendant que Renzo, en proie à une vive agitation, était en train de mettre Agnese au courant des événements ; celle-ci l'écoutait avec nne agitation non moins vive. Tous deux se tournèrent vers celle qui devait en savoir plus long qu'eus, et dont ils attendaient*un éclaircissement qui ne pouvait ëtt?e que douloureux : tous deux laissant percer fi travers leur douleur, avec Tamour différent que chacun d'eux portait à Lucta,un courroux également différent de ce qu'elle eût pu leur cacher quelque chose, et surtout une chose de cette importance. Agnese, bien qu'impatiente d'entendre les révélations de sa fille, ne put s'empêcher de lui adresser un reproche : < Ne rien dire à ta mère d'une chose semblable! — Oh ! je vais maintenant tout vous dire, répondit Lucia en s'essuyant les yeux avec son tablier. — Parle, parle! Parlez, parle/ ! s' écrièrent à la fois la mère et le âancé. — Bonne Sainte Vierge! s'exclama Lucia. Qui aurait jamaiscru que les choseseuviendraieiitàce point! >Et, d'une voix entrecoupée par les sanglots, elle raconta comme quoi, peu de ^ars auparavant, tandis qu^elle revenait de la Glsrture.et qu'elle s'était trouvée un peu en arrière de ses compagnes, don Rodrigo, ayant passé devant elle accompagné d'un autre seigneur, avait essayé de l'enti-etenir par des propos, 'lisait-elle, pas hûnnétesj mais qu'elle, sans l'écou

The text on this page is estimated to be only 21.14% accurate

89 LBB FIAHCÉB DB HANZONI. ter, avait h<1té le pas et rejoint ses compagnes ; et qu'à ee moment elle avait entendu l'autre seigneur partir d'un éclat do rire, et don Rodrigo s'écrier : panons. Le jour suivant, ces deux personuages s'étaient de nouveau trouvéssur son chemin; mais Lncia avait eu soin de se tenir au milieude ses compagnes et de passer sans lever les yeux ; et, pendant que l'autre seigneur ricanait, don Rodrigo avait dit : « Nous verrons, nous verrons. Par le plus grand des bonheurs, continua Lucia, ce jour-là était le dernier des travaux de la filature. Tai aussitôt raconté... — Raconté à qui? demanda Agnese, allant, non sans quelque dépit, au-devant du nom du confident préféré. — Au père Cristoforo, en confession, ma bonne mère, répondit Lucia avec un affectueux accent d'excuse. Je lui ai tout raconté la dernière fois que noiis sommes allées ensemble à l'église du couvent; et, si vous l'avez remarqué, ce matin-là je n'en finissais pas de mettre la main tantôt à une cbose, tantôt & une autre, afin de gagner du temps et d'attendre que d'autres personnes du pays vinssent & passer allant du même c4té que nous, pour foire routa en leur coŒpagnie;car, depuis cette rencontre, les cbemins me lïtisaient si peur!... » Au nom révéré du père Cristoftiro, le courroux d'Agnese s'apaisa. < Tu as bien tait, dit-elle; mais pourquoi ne pas tout raconter aussi à ta mère? » Lucia avait eu pour cela deux excellentes raisons: la première, c'est qu'elle avait craint d'affliger et de tourmenter la bonne femme par une chose à laquelle celle-ci n'aurait pu trouver aucun remède; la seconde, c'est qu'en faisant une telle confidence à sa mère , elle avait craint le risque i voir bientôt circuler de bouche en bouche une histoire que tout commandait détenir soigneusement secrète; d'autant plus que Lucia espérait que son mariage aurait coupé à sa source cette abominable persécution. De ces deux raisons, elle n'allégua que la première. « Et à vous, ditrtlle ensuite, en se tournant vers Renzo, de ce ton qui vent faire entendre à un ami que le tort a été de soncôté:et à vous, devais-je aussi vous eu parler?Hélas! vous ne le savez maintenant que trop. , — Et le père Cristoforo, que t'a-t^il dit? demanda Agnese.

The text on this page is estimated to be only 19.00% accurate

LES FIASCES DB KAKZOHI, SO — Il m'adit que je devais tâcher de hâter \6 plus possible mon mariage ; que, jusque-là, il était prudent de me tenir renfermée; de bien prier Dieu, et qu'il espérait que cet homme, ue me voyant plus, ne songerait plus à moi. Et ce fat à cause de cela que je me fis violence, poursuivit-elle, en se toumaat de nouveau vers Renzo, sans toutefois lever les yeux sur lui, et en devenant toute rouge, c« lut h cause de cela, qn'au risque de passer pour une effrontée, je vous priai moi-même de faire en sorte de presser les choses et de conclure notre mariage avant l'époque qui avait été Sxée. Qui sait ce que vous avez dû penser de mol '. mais moi, je le faisais pour le bien, je suivais le conseil qui m'en avait été donné, et je tenais pour certain,... et. ce matin même, l'étais si loin de penser... Ici Lucia s'arrt:ta tout court et se mit & fondre en larmes. — Ah damné ! ah brigand ! ah assassin ! s'écriait Renzo, parcourant la chambre de long en large, et empoignant & chaque instant le manche de son couteau. — Oh! Quelle affaire, pour l'amour de Dieu!» s'exclamait AgD^e. Le jeune homme s'arrêta subitement devant Lucia qui sanglotait; il la fixa d'un regard où perçaient a !a fois la tendresse, la douleur et la rage, et il s'écria : < Celui-ci est le dernier coup qu'aura fait cet infâme assassin '. -~ Ah! non, Renzo, pour l'amour du ciel ! interrompit Lucia. Non, non, pour l'amour du ciel! Il y a un Dieu aussi pour les pauvres gens; et comment voudriez-vous qu'il vînt à notre aide si nous folsions du malt — Non, non, pour l'amour du ciel! répétait Agnese. — Renzo, dit tout à coup Lucia, d'un air d'espérance et de plus calme résolution : Vous avez un métier, et moi, je sais travailler : allons-nous-en si loin d'ici que cet homme n'entende jamais plus parler de nous. — Ah! Lucia! et ensuiteî Nous ne sommes pas encore mari et femme! Le curé consentira-t-il à nous diilivrer le certificat d'état libre! (I) Cet homme?... si nous ûtions mariés, oh alors!... > U) I! cuialo vnrrù egli farci Irt fcde ai siato rtiero? C'est-i-illre, atterttr comme quoi noua sommes libre» l'nn et Tautre, et qu'auriin impCcbcmcat dirimant ne s'oppose à notre mariage. Nqte du l,-iulu,:ls.ir.

The text on this page is estimated to be only 21.65% accurate

40 LBS FIANOBB SB HAHZO»!. Lucia ee remit il pleurer ; et tous trois demcurùrcnt un instant plongés dans un profond silence, et dans une attitude de consternation qui contrastait de la manière I& plus pénible avec la ponape et l'éclat de leurs vêtements. < Écoutez, mes enfants; écoutez mon avis, dit Agnese, après quelques moments de réflexion. Je suis venue au monde avant vous ; et, le monde, je puis me vanter de le connaître un peu. 11 ne faut pas trop s'effrayer, après tout ; le diable n'est pas aussi noir qu'on veut bien nous le dépeindre. A nous autres, pauvres gens, les écheveaux nous paraissent plus emmêlés, parce que nous n'en savons pas trouver le bon bout; mais combien de fois un conseil, un simple petit mot d'un homme qui a étudié... je sais bien ce que je veui dire. Suivez donc mon avis, Renzo, allez à Lecco, infonnezvous-y dn docteur Azzecca-Garbugli (1), racontea-lui... Mais ne l'appelez pas ainsi, pour l'amour de Dieu! c'est un sobriquet. Il faut dire le seigneur docteur... Comments'appelle-t-il donc d^àîOli! tiens, je ne le sais pas, son vrai nom : tout le monde l'appelle ainsi. N'importe : demandez ce docteur grand, aec, pelé, qui a le nez rouge et une envie de fï^mboise sur la joue. — Je le coimais de vue, dit Renzo. — Ëb bien ! continua Agnese, voilà ce qui s'appelle nn homme '. Moi, qui vous parle, j'ai vu bien des gens empêtrés comme des poussins dans l'étoupe, et qui ne savaient où donner de la tête; et qui, après avoir passé une heure entre quatre yeux avec le docteur AzzeccarGarbugli (faites bien attention de ne pas l'appeler de ee nom), je les ai vus,di&-je, qui, après cela, s'en moquaient. Tenez ; ces quatre chapons, pauvres bêtes! à qui je devais moi-même tordre le cou pour le banquet de ce soir, eh bien! prenez-les et portez-les-lui; car, chez ces seigneurs, il ne faut jamais y aller les mains vides. Racontez-lui tout ce qui est arrivé, et puis vous verrez que, là, sur le bout des doigts, il vous dira de ces choses qui, à nous, ne nous viendraient jamais & l'esprit, quand bien même nous passerions une année entière à yréflécbir. > Renzo adopta très-volontiers cet avis, Lucia l'approuva, et Agnese, toute flère de l'avoir donné, sortit, l'une après (1) Obcrche-chicanah

The text on this page is estimated to be only 22.43% accurate

LBe FIAHCâa TE MAHEOHI. O. l'autre, les pauvres betes de la mue oO oq les avait engraissées, rassembla les huit pattes , comme si elle eût feit un bonqnet de fleurs, les noua avec une ficelle et les remit dans la main de Renzo qui, après avoir donné et reçu quelques paroles d'encouragement et d'espérance, sortit par une petite porte du jardin, afin de ne pas être remarqué -par les eofantfi qui se seraient mis à courir après lui en criant -. le marié! le marié! Traversant ainsi les'champs ou, comme los gêna du pays les appellent, les lienx, il s'en alla par de petits sentiers, frémissant de rage & la pensée de sa mésaventure, et ruminant le discours qu'il devait faire au docteur Azzecca-Garbugli. Maintenant je laisse à penser au lecteur ce qu'eurent & souffrir en route ces pauvres bêtes ainsi liées, et tenues par les pattes, la tâte en bas, dans }a main d'un homme qui, agité par tent de passions , accompagnait du geste les pensées qui se pressaient en désordre dans son esprit -. dans de certains moments de colère, ou de résolution, ou de désespoir, étendant violemment le bras, il leur donnait de si terribles secousses, qu'il faisait bondir ces quatre maltaeureuses tètes pendantes, lesquelles, faute de mieux, s'escrimaient en se becquetant l'une l'autre, ainsi que cela arrive trop souvent entre compagnons d'infortune. Arrivé au bourg, il s'informa de l'habitation du docteur; elle lui fut indiquée et il y alla. En entrant; il fut saisi de cette timidité que les pauvres gens dépourvus d'instruction éprouvent à l'approche d'un seigneur et d'un savant : tous les discours qu'il avait préparés s'évanouirent de sa mémoire; mais il jeta un coup d'œil aux chapons, et il reprit courage. Étant entré dans la cuisine, il demanda à ta servante si leseigneur docteur était visible. La servante aperçut les Volailles et, habituée qu'elle était à de pareils présents, elle leur mit la main dessus; mais Kenzo fit mine de vouloir les retenir, parce qu'il désirait que le docteur vît et sût qu'il apportait quelque chose. Le docteur survint justement au moment même où la servante disait -■ donnez-moi ça, et passez ft l'étude. Renzo fit une grande révérence au docteur qui l'accueillit avec bonté et lui dit d'un ton bienveillant : * Venez mon garçon » ; et il le fit entrer avec lui dans l'étude. Cette étude était une vaste chambre, dont trois des côtés i.Àt

 étaient tapissés de tableaux représentant les portraits des douze Césars; le quatrième était occupé par une grande étagère remplie de vieux bouquins tout poudreux; au milieu, était placée une table surchargée d'assignations, de suppliques , de brochures et d'ordonnances ; autour de la table, trois ou quatre sièges, et, à F un des côtés, un énorme fauteuil à bras, muni d'un dossier haut et carré dont les coins étaient surmontés de deux ornements en bois sculpté qui se dressaient en forme de cornes, et recouvert en cuir de vache fixé par de grosses broquettes, dont quelques-unes, tombées depuis longtemps, laissaient au cuir la liberté de se recoquiller çà et là. Le docteur était en robe de chambie, c'est-à-dire, affublé d'une vieille robe devenue toute crasseuse et qui, bien des années auparavant, lui avait servi dans les jours de grand appa^rat, lorsqu'il allait à Milan plaider quelque grande cause. Il ferma la porte, et encouragea le jeune homme par ces mots : c Mon enfant, exposezmoi votre cas. — Je voudrais vous dire deux mots en confidence. — Je vous écoute, répondit le docteur : parlez. Et il s'assit sur son fauteuil. Renzo, debout devant la table, faisant, de la main droite, tourner son chapeau dans la main gauche, reprit : Je voudrais- que vous me disiez, vous qui avez étudié... — Racontez-moi la chose telle qu'elle est, interrompit le docteur. — Je vous prie de m'excuser, seigneur docteur : nous autres , pauvres gens, nous ne savons pas bien parler. Je voudrais donc savoir... — Que Dieu vous bénisse ! vous êtes tous pareils : au lieu de raconter la chose, vous commencez toujours par faire des questions, parce que vous avez déjà votre plan en tête. — Pardonnez-moi, seigneur docteur. Je voudrais savoir si, en faisant des menaces à un curé pour l'empêcher de celébrer un mariage, on est passible d'une peine. — Je comprends (dit à part soi le docteur qui, en réalité, n'avait rien compris) ; je comprends. Et aussitôt il prit un air sérieux, mais d'un sérieux mêlé de compassion et de sollicitude ; il serra fortement les lèvres, et en lit sortir un certain son inarticulé qui impliquait un sentiment que ses pre

The text on this page is estimated to be only 17.37% accurate

LBB PlAHCâB DE HANZOHI. 43 miëreB paroles exprimèrent ensuite d'une manière plus explicite. C'est un cas grave, mon garçon, un cas prôva. Vous avez hien ftiit de vous adresser a moi. C'est un eas aussi clair que le jour, prévu dans cent ordonnances, et... tenez, dans une ordonnance de l'année dernière, du seigneur (iouvemeur actuel. Attendez un instant; je vais de suite vous la ftiire voir et toucher du doigt. » Et, cela disant, il se leva de son fiiuteuil et fourra les mEÛns dans ce chaos de paperasses, les mettant sens dessus dessous, comme s'il eût jeté du blé dans un boisseau. «Où diable est-elleî arrive, arrive donc! Il faut avoir tant de choses soQs la main ! mais elle ne doit pas être loin, assurément; car c'est une ordonnance très-importante. Ah!)a voici, la voici. 11 îa prit, la déploya, regarda la date et, ayant pris un air encore plus sérieux, il s'écria : Du 15 octobre 1627 ! Effectivement, aile est do l'année dernière; ordonnance toute fraîche ; ce sont celles qui font le plus peur. Savez-vouB lire, mou en&utT — Quelque peu, seigneur doctfiur. — Eh bien! suivez-moi de l'œil, et vous verrez. » Et, tenant en l'air l'ordonnance toute grande déployée, il commença à lire, glissant rapidement et presque sans arti. culer, sur certains passages, et appuyant distinctement et avec beaucoup d'expression sur certains autres, suivant le besoin, «Bien que par l'ordonnance publUe par l'ordre du seigneur Dut de Fcrta, en date du 14 décembre 1630, et con/irmÉe par l'Illustrissime et BweeUentissime Seigneur, le Seigneur Gonzala Fernandez de Cordova, et cœtera, il uit été pourvu pariles moyens extraordinaires et rigoureux à la répression des actes de violence, de concussion et autres actes vexatoires que d'aucuns osent commettre contre ces Vassaux si dévoués de Sa Majesié; ce nonobstant, la fréquence de ces excès et la malignUé, et cœtera, se sont accrues à un tel point, que Son Ex.cellence s'est vue dans la nécessité, et cœtera. Cest pourquoi, ayant pris l'aois du Sénat et d'une Junte, et cœtera. Elle a résolu de publier laprf.KKte. Et, pour commencer par les actes vexatoires, l'expérience ayant démontré qu'un griiHd nombre d'individus, aussi bien dans les villes que dans ks campagrics, entendez-vous î de i»t État, se

 livrent tyranniqnement à des c(mcussion$, et oppriment les faibles de mille manières^ comme, par exemple, en les c&ntraignant par la violence à faire des contrats d'achats, deg fermages, et cœ^ tera : où est-oe donc? ah! voici; écoutez : à faire ou à ne pas faire tels maiiages, . . . Hein ? — C^est mon cas, dit Renzo. — Écoutez,' écoutez ; il y a bien autre chose encore ; nous verrons ensuite la peine : à porter ou à ne pas porter témoignage; à ce que celui-ci ait à quitter le lieu qu'il h

The text on this page is estimated to be only 15.94% accurate

LES FIANCÉS DB HANZOHI. 45 CoqDtn, quelque bravo de profession, se disait-il ft lui-même. < Ah ! ah! lui dit-il ensuite, vous vous êtes donc fait raser letoupettVous avez agi de prudence;toutefois, puisque tous vouliez tous mettre entre mes mains, la chose n'était Traiment pas nécessaire. Assurément votre cas est grave; mais vous ne savez pas les tours de force que je suis capable de faire, au besoin, pour sauver un client. > Pour bien comprendre cett« sortie du docteur, il faut sa-' voir ou plutôt se' rappeler qu'ft cette époque les bravi de profeseiou et les malfaiteurs de toute espèce avaient coutume de porter nu long toupet qu'ils abaissaient ensuitesur le visage, comme une visière, lorsqu'ils étaient sur le point d'attaquer quelqu'un, an cas où ils jugeaient nécessaire de se déguiser, et si l'entreprise était de celles qui exigeaient tout & la fois force et prudence. Les ordonnances n'étaient pas restées muettes A l'égard de cette coutume. Son Excellence (le marquis de la Hynojosa) ordonne que quiconque portera les cheveux assez longs pour lui couvrir le front jusqu'aux sourcils inclusivement, ou bien portera des tresses soit devant, soit derrière les oreilles, encourra une amende de (rois cents iats; et, s'il est insolvable, la peine de trois avs de galères, pour la première fois, et, en cas de récidive, outre la peine ei-dessus, une plus grande encore pécurtiaire et corporelle, à la discrétion de Son Excellence. Au cas, toutefois, oii l'on serait affecté de calvitie, ou pour tout autre motif légitime, soit de difformité, soit de cicatrice, il tera permis aut personnes qui en seront atteintes, eu égard à la décence et -par considération pour leur lanté, de porter les cheveux juste aussi long qu'il sera nécessaire pour cacher ces défauts, et rien déplus; et il demeure expressément «nf«niiu queceluiqui, abusant de celte permission , viendrait à dépasser les limites tracées par la bienséance ou par la stricte nécessité, se rendrait passible de la peine édictée contre les autres contrevenants. Il est aussi, par ordre de Son Excellence, enjoint aux barbiers, sous peine d'une amende de cent écus et de trois traits de corde à leur donner en place publique, et de peine encore plus grande, même corporelle, à la discrétion, comme dessus, de ne laisser à ceux qu'ils tondront aucune espèce des susdites tresses, toupets, boucles, ni de cheveux plus longs que d'ordinaire, pas pl'is fUr le front que sur les tempes, ni derrière les oreilles ;

 mais qu'ils aient à les couper tous d'égale longueur, comme dessus; le cas des chauves ou autres infirme^ excepté, ainsi qu'il vieyit d'être dit. Le toupet était donc presque une partie de l'armure et un signe distinctif des bravaches et des malfaiteurs; d'où leur est venu ensuite le nom de toupets (ciuffi) par lequel on les désignait communément. Cette appellation est restée et subsiste encore dans le dialecte lombard,, quoique avec une signification beaucoup plus adoucie; et il n'y a peut-être pas un seul de nos lecteurs milanais qui ne se souvienne d'avoir, dans son enfance, entendu, soit ses propres parents, soit son maître d'école, soit quelque ami de la maison ou quelque vieux serviteur dire de lui : c'est un toupet (un ciuffo), c'est un petit toupet (un ciuffetto), € En vérité, et foi de pauvre garçon, répondit Renzo, je n'ai jamais de ma vie porté de toupet. — Nous n'en ferons rien, reprit le docteur en hochant la tête et en souriant d'un air tout à la fois malicieux et im* p^,tient. Si vous n'avez pas confiance en moi, nous n'en ferons rien. Celui qui ment au docteur, voyez-vous, mon enfant, est un imbécile qui sera forcé de dire la vérité au juge. A un avocat, il faut lui raconter les choses claires et nettes : c'est notre affaire ensuite de les embrouiller. Si vous voulez que je vous vienne en aide il faut tout me dire depuis A jusqu'à Z, le cœur sur la main, coname à votre confesseur. 11 faut d'abord me nommer la personne qui vous adonné la mission : ce ne peut être naturellement qu'un personnage important; et, dans ce cas, j'irai moi-môme lui faire une visite, un acte de convenance. Je n'irai pas lui dire, bien entendu, que vous m'avez raconté que c'est de lui que vous avez reçu cette mission : fiez-vous à moi. Je lui dirai que je viens implorer sa protection pour un pauvre jeune homme calomnié. Et, de concert avec lui, je prendrai toutes les mesures nécessaires pour conduire l'affaire à bonne fin. Vous comprenez bien que, en se sauvant lui-même, il vous sauvera aussi. Que si maintenant cette équipée est une afl'aire qui vous soit toute personnelle, eh bien ! je ne me dédis pas pour cela : j'en ai tiré d'autres de bien plus mauvais pas... Pourvu que vous ne soyez pas allé vous heurter à quelque personnage considérable, entendons-nous bien, je m'engage à vous tirer 1

The text on this page is estimated to be only 19.51% accurate

LES FIA D 11 NI 47 d'embarras : avec un peu d f 1 il s bien. 1! (aa% aussi que vous me d qu II t mme on dit, la personne offensée ; et, s t la co d t n la qoaHté et l'humeur du particulier, n raslnya at pas plus d'avantage & le tenir en éeliec par nos protections, ou & lui imputer quelque affaire criminelle, et lui mettre, comme on dit, une puce à l'oreille ; car, voyez-vous, pour qui sait bien manier les lois, personne n'est coupable et personne n'est innocent. Qaant au curé, si c'est un homme judicieux, il se tiendra à l'écart; si c'est un de ceux qui ont la tête trop prés du bonnet, il y a remède aussi pour ceux-là. De tout mauvais pas on peut se tirar; mais il j tant un homme car pable : et votre cas est sérieux, sérieux, Tops dis-je, trèssérieux. L'ordonnance parle clair ; et si l'affaire devait se décider entre la justice et vous, pour ainsi dire , enfre quatre yeux, vous ne seriez pas blanc. Je vous parle en ami : les sottises, il faut les payer ; et si vous voulez vous en tirer poliment, la chose sera facile avec de l'argent, de la sincérité, de la confiance en qui vous veut du bien, et de l'obéissance pour faire tout ce qui vous sera suggéré. > Pendant que le docteur débitait cette longue tirade, Renzo était 1&, deboat, immobile, le regardant avec une attention qui t«|iait presque de l'extase, conmie ferait un badaud s' arrêtant tout ébahi sur la place publique à contempler un bateleur qui, après s'être fourré dans la bouche de l'étoupe, encore de l'étoupe, et toujours de l'étoupe, en tire ensuite du ruban, encore du ruban et toujours du ruban, k n'en pas voir la tin. Toutefois, lorsqu'il eut bien compris ce que le docteur voulait dire, et l'équivoque qu'il avait iïiite, il lui coupa te ruban dans la bouche par ces mots : « Oh ! seigneur docteur, mais comment avez-vous donc compris la chose? elle est justement tout au rebours. Moi, je n'ai menacé personne; je ne (^is pas de ces choses-là, moi. Vous pouvez bien demander à tont mon village, et tout le monde vous dira que je n'ai jamais eu rien k démêler avec la justice. La coquinerie, c'est à moi qu'on l'a faite; et c'est pour cela que je viens auprès de vous poiir savoir comment il faut que je m'y prenne pour que justice me soit rendue; et je suis, ma foî, bien content d'avoir vu cette ordonnance. — Diable! s'exclama le docteur en écarquillant les yeux.

The text on this page is estimated to be only 15.65% accurate

;b «ahoSb db KANzoïri. 48 Quel galimaiias me faites-Tous donc? C'est pourtant i Vous et«s tous pareils! EsWl possible que vous ne siwhi jamais dire clairement les choses comme elles soatî — Mais, seigneur docteur, ftiites excuse ; vous ne m' avez pas donné le temps. Je vais maintenant vous contée chose telle qu'elle est. Vous saurez donc que je devaisépo sep atyourd'hui, et ici la vois de Renzo devint tout éms que je devais épouser aiyourd'hui une jeune personne qua courtise depuis cet été; et aiyourd'hui,commej'ai rhonnei de vous le dire, Était le jour arrêté avec le seigneur curé, tout était arrangé pour cola. Puis voilà qu'au beau momt le seigneur curé commence ft mettre en avant des bi, , mais et de si drâjes de raisons... enfin, bref, pour ne] vous ennuyer, je vous dirai que je l'ai tait chanter, moi, com de juste, et qu'il a Uni par m'avoner qu'il lui avait été l tendu, sous peine de la vie, de faire ce mariage. Ce deapo de don Rodrigo... ~ Oh! assez, interrompit aussitôt le docteur en frençai le sourcil, en ridant son nez rouge et en tordant la boudu oti. assez. Que ma venez-vous rompre la tête avec vos baj vernes? Faites de ces ragots-là entre vous autres quiï" savez pas peser vos paroles; et ne venez pas en étourdir l, oreilles d'un galant homme qui sait ce qu'elles valent. Alla allez : vous ne savez ce que vous dites ; je ne me comme pas avec des enfants; je ne veux pas entendre de e commérages, de ces prapos en l'air. — Je vous jure... — Allez-vous-en, vous dis-je : que voulez-vous que je fin de vos serments I Cela ne me regarde pas : je m'en lave H mains. Et il se les frottait et les tournait l'Ime sur l'aot» comme s'il se les lavait réeUeœent. Apprenez à parler ■ j ne vient pas surprendre ainsi un galant homme. > Renzo avait beau répéter : mais écoutez, mais écoutoa le docteur, cnant toujours comme un roquet qui aboie J poussait des deux mains vers la porte ; et, lorsqu'il l'y en acculé, il l'ouvrit tflute grande, appela la servante et la dit : « Rendez de suite à cet homme ce qu'il a apporta, je ne veux rien de lui, je ne veux rien. » ^^ Cette femme n'avait jamais, depuis le temps (]u'elle éta dans cette maison, eiécuté un ordre semblable ; mais il 1

The text on this page is estimated to be only 23.14% accurate

était donné d'un ton si formel, qu'elle n'bêsiia pas & obéir. Elle prit les quatre malheureuses bêtes et les remit à Renzo d'un certain air de pitié et de mépris qui semblait vouloir dire : il faut que ton cas soit bien pendable , mon pauvre garçonl Renzo voulait faire des cérémonies, maie le docteur fut inébranlable; alors, tout interdit, tout abasotirdi et plus endévé que jamais, te pauvre garçon dut se remettre eu main les vietimes reftisées, s'en aller et reprendre le chemin du village pour aller raconter aux deux femmes le beau résultat de son expédition. Celles-ci, pendant son absence, après avoir tristement quitté leurs habits de noce pour l'humble vétementde tous lesjours, se mirent à délibérer de nouveau, Lucia en sanglotant et Agnese en soupirant. Apres que cette dernière eut longuement parlé des grands effets que l'on devait espérer des conseils du docteur,Luciaajoutaqu'ilfallatttâcherdea'aider de toutes les manières ; que le père Cristoforo était non-seulement un homme de bon conseil, mais aussi capable d'intervenir de sa personne lorsqu'il s' a^ssait de venir an secours des pauvres gens, et que ce serait une excetleuto chose que de pouvoir l'instruire de ce qui était arrivé. En effet, dit Agnese; et toutes deux se mirent k chercher par quel moyen on pourrait le lui îsire savoir ; car, d'aller elles-mêmes au couvrait, éloigné d'environ deux milles, ce n'était pas une entreprise ft laquelle elles eussent voulu se risquer ce jour-là; et, certes, aucun homme sensé ne se fût avisé de leur en donner le conseil. Mais, tandis qu'elles pesaient le pour et le contre des partie & prendre, ou entendit iï-apper à la porto et, au même instant, une voix prononcer tout doucement, mais distinctement : Deo gratiag. Lucia, se figurant bien qui ce pouvait être, s'empressa d'aller ouvrir; et aussitôt entra, en inclinant la tête, un frère lai quêteur capucin, portant sur l'épaule gauche sa longue besace dont il tenait l'ouverture tortillée et serrée avec les deux mains sur sa poitrine. < Oh! frère Galdino! dirent les deux femmes. — Le Seigneur soit avec vous, dit le frère. Je viens pour ta quête des noix. ~- Va cherchep les noix pour les t>ons pères, dit Agnese. Lucia se leva et se dirigea vers l'autrechambre; mats, avant d'y entrer, elle s'ariêta un instant derrière frère Galdino,

n^ 50 Lies FIAyCÉS DR MANZ0N3. qui était resté debout, dans la même attitude; et, se metr tant l'index sur la bouche, elle lança à sa mère un coup d'œil significatif qui non-seulement demandait le silence avec une expression de tendresse et de prière, mais qui semblait aussi l'imposer avec un certain air d'autorité. Le quêteur, en -reluquant Agnése du point éloigné ;où il se tenait, lui dit : « Et ce mariage ? C'est pourtant bien aujourd'hui qu'il devait avoir lieu: j'ai remarqué dans le pays comme un remue-ménage, comme quelque chose qui indique tm événement. Qu' est-il arrivé ? — Le seigneur curé est malade, et il a fallu différer ; se nâta de répondre la bonne femme. Si Lucia ne lui avait pas fait ce signe, la réponse aurait probablement été tout autre. Et comment va la quête? dit-elle ensuite pour détourner la conversation. — Pas trop bien, ma bonne dame, pas trop bien. Voici tout ce que j'ai récolté. Et, cela disant, il ôta la besace de dessus son épaule et la fit danser entre ses deux mains. Voici tout ce que j'ai récolté ; et, pour ramasser cette belle abondance, j'ai dû frapper à dix portes. — Eh! c'est que Tannée est mauvaise, frère Galdino; et lorsqu'il faut se mesurer le pain, tout se mesure avec beaucoup plus de parcimonie. — Et pour faire revenir le bon temps, quel remède y aVil, ma bonne dame? L'aumône. Avez-vous entendu parler de ce miracle des noix qui eut lieu, il y a déjà bien des années, dans notre couvent de la Romagne? — Non vraiment : contez-le-moi. — Oh ! vous devez donc savoir que, dans ce couvent, il y avait un de nos bons pères qui était un saint, et qui s'appelait le père Macario. Un jour d'hiver, passant par un sentier à travers un champ d'un de nos bienfaiteurs, homme de bien, lui aussi, le père Macario vit ce bienfaiteur près d'un grand noyer, avec quatre paysans qui, la hache levée, étaient en train de déchausser l'arbre pour en mettre les racines au soleil. Que faites-vous donc à ce pauvre arbre? demanda le père Macario. Eh ! mon père , voilà déjà bien des années qu'il ne veut plus me donner de noix, et moi, j'en fais du bois. Ne faites pas cela, ne faites pas cela, dit le bon pore : sachez que cette année il rapportera plus de noix que"^

The text on this page is estimated to be only 17.32% accurate

LBe FIAHCâa DE HANSOHI, 5l Ceuilles. Le bienfaiteur, qui savait bien quel était celui qui faisait cette prédiciioa, ordonna de suite aux travailleurs de jeter de nouveau la terre sur les raciue.i ; et, ayant appelé le. bon père qui poursuivait son chemin ; P^i'e Macai-io, lui dit-il, la moitié de la récolte sera pour le couvent. La noavelle de cette prédiction t^t bientât dans t^iutes les bouches; et les bonnes, gens de se porter eu foule pour admiior le Doyer. Effectivement, au printemus, il se couvrit de fleurs, et puis arrivèrent des noix, des noix & foison. Le cher bienfaiteur n'eut pas la joie de les gauler; car, avant la récolte, il alla recevoir dans le ciel la récompense de sa charité. Mais le miracle n'en fut que plus grand, comme vous allez ie voir. Ce digne homme avait laissé après lui uu âls d'une nature bien différente de la sienne. Or donc, au moment de la récolte, le frère quêteur alla pour en recevoir la moitié qui devùt revenir au couvent; mais le jeune homme St l'étonné, comme s'il ignorait la promes^f e de son père ; et il eut la témérité de répondre qu'il n'avait jamais entendu dire que les capucins eussent le secret de faire pousser des Doix. Savez-vous maintenant ce qui advint ?Ua jour (écoutez ceJle-ci) un jour, ce mauvais sujet avait invité plusieurs de ses amis de le même trempe, et, tout en faisant gogaille, il leur racontait l'histoire du noyer et raillait les moines. Ces garnements eurent la curiosité d'aller voir ce tas démesuré de noix, et il les conduisit au grenier. Mais (écoutez & présent) il ouvre la porte, il se dirige vers l'endroit où avaient été entassées les noix; et, pendant qu'il dit : regardez, il regarde lui-même et Q voit... quoi? Un beau tas de feuilles sèches de noyer. Ce fut-il un bel exemple, cetui-ljlt Et le couvent, au lieu d'y perdre par cette aumOne dont il venait d'être frustré, y gagna, au contraire; car, api'Os un si remarqoable événement, la quête des noix rendait tant et tant, qu' un bienfaiteur, touché de compassion pour le pauvre fi'êro quêteur, fit don au couvent d'un âne pour aider le frère ù porter les noix à la maison. Et l'on faisait tant d'huile, que chaque pauvre venait en prendre selon son besoin; car nous autres, nous sommes comme la mer qui reçoit l'eau de tous les côtés et la disti'ibue de nouveau à tous les fleuves. •> A ce moment, reparut Lucia avec le tablier lellement plein le noix, qu'elle ne le soutenait qu'avec pciiio en le tenant

 par les deux coins à bras tendus. Tandis que frère Galdino, ayant derechef ôté la besace de dessus son épaule, la posait à terre et en déployait l'ouverture pour y introduire l'abondante aumône, la mère jeta à Lucia, d'abord un regard étonné, puis un regard de reproche pour sa trop grande prodigalité; mais Lucia lui répondit par un autre coup d'œil qui voulait dire : Je vous expliquerai le pourquoi. Frère Galdino ne tarissait pas en éloges, en souhaits, en promesses, en remercîments; et, ayant rechargé sa besace, il se disposait à partir, quand Lucia, le retenant : « Je voudrais vous prier d'un service, lui dit-elle; je voudrais que vous disiez au bon père Cristoforo que j'aurais grand besoin de lui parler, et qu'il me fasse la charité de venir de suite chez nous, dans nôtre pauvre maisonnette, parce qu'il m'est impossible d'aller moimôme à l'église. — Vous ne désirez que cela? Il ne se passera pas une heure, que le père Cristoforo sera informé de votre désir. — Je me fie à vous. — N'en doutez pas. » Et, cela dit, il s'en alla un peu plus courbé, mais plus content qu'il n'était venu. En voyant une pauvre fillette envoyer quérir avec tant de familiarité le père Cristoforo, et le frère quêteur se charger du message sans plus de surprise ni de façons, que personne ne s'avise de penser que ce Cristoforo fût un moine à la douzaine, quelque personnage vulgaire à pouvoir traiter sans égards. C'était, au contraire, un homme jouissant d'une grande autorité auprès des siens et dans tout le cantoa; mais telle était, à cette époque, la condition des capucins, que rien n'était, pour eux , ni trop infime ni trop élevé. Protéger les faibles et être protégé par les puissants; entrer danstles palais et dans les chaumières avec la même contenance d'humilité et d'assurance; être parfois, dans la même maison, un objet de passe-temps et un personnage sans l'avis duquel rien ne se décidait; demander partout l'aumône, et la faire ensuite à tous ceux qui venaient la demander au couvent ; un capucin était accoutumé à tout cela. Dans ses pérégrinaticns, il pouvait aussi bien lui arriver de se rencontrer avec un prince qui lui venait respectueusement baiser le bout du cordon, qu'avec une bande de petits polissons qui, faisant mine de se quereller entre eux, s' amu

The text on this page is estimated to be only 21.31% accurate

LES FIANCâB DR UAHZONL 53 saient ft l'éclabousser jusqu'à la barbe. A cette époqne. le mot moiiiÊ n'était prononcé qu'avec le plus profond mépris ou avec la plus profonde vénération; et les capucins, peutêtre plus encore que les religieux de tout autre ordre, étaient l'objet des deux sentiments opposés, etéprouvaient la bonne et la mauvaise fortune; car, ne possédant rien, portant nn habit différant d'une façon pins étrange que les autres de celui de tout le ibonde, faisant plus ouvertement profession de se soumettre ft toutes les humiliations, ils s'exposaient de plus prâs k la vénération et au mépris que ces choses peuvent inspirer, suivant la nature diverse et les diverses opinions des hommes. Frère Galdino une fois parti, < Quoi ! tant de noix ! s'écria Âgnese : en une année comme celle-ci! — Pardonnez-moi, maman, répondit Lucia; mais si nous avions fait une aumône pareille à celle des autres, flpère Galdino auraitété obligé de courir encore, Dieu saitcombien de temps, avant d'avoir rempli sa besace; Dieu sait quand il aurait pu rentrer au couvent ; et, avec tous les bavardages qu'il aurait faits et entendus en route, Dieu sait s'il se serait souvenu... — C'est juste : tu as raison, et puis... et puis tout cela, c'est autant de charité qui ne saurait jamais porter que de bons fhiits, > répondit Agnese qui, malgré ses petite d(Sfauts, était, en an de compte, une trës-braye femme, et qui se serait, comme on dit, arraché les entrailles pour cette fille unique, en laquelle elle avait placé tonte son affection. Sur ces entrefaites, arriva Renzo et, en entrant avec une mine tout à la fois piteuse et courroucée, il jeta leschapons sur une table ; et ce fVit, pour ce jour-là, la dernière mésaventure réservée II ces malheureuses bâtes. < Beau conseil que vous m'avez donné, ma foi ! dit^il à Agnése. Vous m'avez adressé la k un dréle de personnage, a quelqu'un qui se soude vraiment de venir en aide aux pauvres gens! Et aussilét il se mit k raconter son entretien avec le docteur. Agnose, stupéfaite d'un si triste résultat, voulait entreprendiu de prouver que, malgré tout, son conseil était bon, et que Renzo, pour sûr, avait dA ne pas savoir faire les choses comme il fout ; mais Lucia interrompit cette discussion inutile, en annonçant qu'elle espérait avoir

 trouvé un meilleur appui. Renzo accueillit encore cette espérance, comme cela arrive à tous ceux qui sont dans Tinfortune et dans rembarras. Mais, si le père Cristoforo, ditil, n'y trouve pas remède, j'y en trouverai un, moi, d'une manière ou d'une autre. Les femmes conseillèrent à Renzo le calme, la patience et la prudence. « Demain, dit Lucia, le père Cristoforo viendra pour sûr, et vous verrez qu'il trouvera quelque moyen, de ceux que nous autres, pauvres gens, ne saurions pas même imaginer. — Je l'espère bien, dit Renzo; mais, en tous cas, je saurai me faire raison ou me la faire faire. 11 y a une justice, dans ce monde, finalement! Pendant ces douloureux entretiens et toutes les allées et venues que nous avons racontées, cette journée s'était écoulée, et il commençait à faire nuit. — Bonsoir, dit tristement Lucia à Renzo qui ne pouvait se résoudre à s'en aller. — Bonsoir , répondi1>-il encore plus tristement. — Quelque saint viendra à notre secours, répliqua la jeune fille. Usez de prudence, je vous en supplie, et armez-vous do résignation. » La mère y ajouta quelques autres conseils de la môme nature ; et le pauvre fiancé s'en alla le cœur agité par une effroyable tempête, et répétant toujours ces étranges paroles : Il y a une justice, dans ce monde, finalement! Tant ' 1 est vrai qu'un homme "accablé par de grandes douleurs ou arrive souvent à ne plus savoir cô qu'il dit.

The text on this page is estimated to be only 19.62% accurate

CHAPITRE IV Le soleil n'était pas encore entièrement levé & l'horizon, que déik le père Cristoforo siytait de son couveat de Pesearenico et, gravissant la cOte, s'acheminait vers la maisonnette des deux pauvres femmes qui l'attendaient comme le Messie. Pescarenico est un petit hameau situé sur la rive gauche de l'Adda ou, pour mieux dire, du lac, uu peu en a^ al du pont : c'est un petit groupe de cabanes habitées pi'esnue exclusivement par d^ pêcheurs, et ornées çâ et là de tramails et de filets étendus pour sécher. Le couvent, dont les bâtiments subsistent encore aujourd'hui, était situé en dehors du petit pays dont l'entrée lui faisait face, et dont il était séparé par la route qui conduit de Lecco à Bergame. Le ciel était pur : a mesure que le soleil s'élevait derrière la montagne, on voyait sa clarté descendre rapidement des sommets des monts oppofiés et se déployer, pour ainsi dire, le long des pentes et jusque dans la vallée. Une légère brise d'automne, détaehautdes rameaux les leuilles desséchées du mûrier, les laissait ensuite tomber mollement h quelques pas du pied de l'arbre. A droite et à gauche, dans les vignobles, les branches encore tenduef de la vigne brillaient par leur rouge feuillage aux nuances variées; et les petits champs nouvellement labourés tranchaicfitpar leur teinte brune sur la couleur des autres que le chaume recouvrait encore tout blanchâtre et étiucelant de mille gouttelettes de rosée. La

III Wll 56 LES FIANCéS DE MAK2om. scène était riante; mais chaque figure humaine qui s'y mouvait vous attristait le regard et la pensée. A tout instant, on y rencontrait des mendiants hâves et couverts de haillons, les uns vieillis dans le métier, le plus grand nombre contraints d^epuis peu par la misère à tendre la main. Ils passaient sans mot dire à côté du père Cristoforo, le regardaient d'un air touchant et, bien qu'ils n'eussent rien à espérer de lui, attendu qu'un capucin ne maniait jamais d'argent, ils lui faisaient un salut de remercîment* pour F aumône qu'ils avaient déjà reçue ou qu'ils allaient recevoir au couvent. Le spectacle des cultivateurs répandus dans les champs avait quelque chose d'encore plus douloureux. D'aucuns s'en allaient jetant en terre leurs semences, clair-semées, avec parcimonie et à contre-cœur, comme celui qui livre & l'aventure une chose qui lui est par trop chère ; d'autres poussaient la bêche comme à regret et retournaient nonchalamment la glèbe. La jeune fille, triste et émaciée, traînant par la corde au pâturage la petite vache efflanquée et aux mor melles flétries, regardait attentivement et se baissait de temps à autre, se hâtant de soustraire à la pauvre bête, pour la nourriture de la famille, quelque herbe dont la faim avait enseigné que les hommes, eux aussi, pouvaient se nour^ rir . La vue de ces navrants objets doublait à chaque pas la tristesse du pauvre moine qui cheminait le cœur déjà serré par le triste pressentiment qu'il allait probablement apprendre la nouvelle de quelque malheur. Mais pourquoi prenait-il un si grand souci de Lucia? Et pourquoi, à son premier appel, s'était-il mis en route avec un si grand empressement, comme à l'appel du père provincial? Et quel était donc ce père Cristoforo? Autant de questions auxquelles il est nécessaire de répondre. Le père Cristoforo de *** était un homme plus près de soixante que de cinquante ans. Sa tête rase (sauf la petite bande de cheveux qui, selon la coutume des capucins, la ceignait par le milieu, comme une couronne) se relevait par instants avec un mouvement qui laissait percer je ne sais quoi de fier et d'inquiet, mais retombait aussitôt par réflexion d'humilité. La barbe grise et longue qui lui couvrait les joues et le menton, faisait encore davantage ressortir les nobles formes de la partie supérieure du visage. /

The text on this page is estimated to be only 22.79% accurate

LBB rUNOâa SS UAN20SI. fit auxquelles une alistinence depuis longtemps habituelle avait plus ajouté de gravité que fait perdre de sa primitive expression. Ses yeux caves se tenaient le plus souvent baissés & ■terre; mais ils brillaient parfois d'un subit éclat, comme deux chevaux fringants, tenus par la bride par un cocher , avec lequel ils savent par habitude qu'il n'y a pas ti avoir le dessus, et qui, néanmoins, se* permettant de temps eu temps quelque écart qu'une bonne secousse du mors leur fait bientût e: Le père Cristoforo n'avait pas toujours été ainsi, ni ne s'était pas toujours appelé Cristoforo : son nom de baptême était Ludovico. 11 était flis d'un marchand de '" (ces astérisques proviennent toutes de l'extrémo circonspection de notre anonyme) qui, sur ses dernières années, se trouvant à la tête d'une assez grande fortune, et n'ayant que ce flIs unique pour héritier, avait renoncé au commerce et s'était mis à mener une vie de grand seigneur. Dana cette nouvelle condition et au milieu de cette oisiveté, il commença bientût à ressentir une trôs-grande honte de tout le temps qu'il avait dépensé à faire quelque chose d'utile en ce monde. Obsédé par cette espèce de monomanie, il étudiait tous les moyens.de faire oublier qu'il avait été marchand; il aurait voulu pouvoir l'oublier lui-même. Mais le comptoir, les ballots, la brasse, le journal se dressaient sans cesse devant sa mémoire, comme l'ombre de Banco & Macbeth, même au milieu du somptueux apparat des festins et du sourire flatteur des parasites. &t il serait impossible de dire tous les soins mïjmtieux, les précautions infinies que ces malheureux devaient prendre afin d'éviter toute parole, tout propos qui , même de loin, eût semblé faire allusion & l'ancien état de leur amphytrion. Un jour, pour n'en citer qu'un exemple, un jour, au dessert, au moment de la pins vive et de la' plus franche gaîté (et i! eût été difficile de dire lequel était le plus joyeux, ou des convives d'avoir desservi, ou du maître de la maison d'avoir servi le dîner), il se divertissait avec une supériorité amicale aux dépens d'un de ses invités, le plus honnête mangeur du monde. Celui-ci, pour riposter k la plaisanterie, mais sans la moindre idée de malice et tout à fait avec la candeur d'un enfïint, répondit : « Oh !

The text on this page is estimated to be only 21.71% accurate

6S LEB FIANCâe DE MAUZOKI. moijefïiîs oreille de marchand (1). » Lni-même fat anseitAt frappé par le son de la parole qui venait de lui échapper de la bouche, et il jeta furtivement un regard inqiliet sur le visage de l'araphytrion, qui s'était aussitôt rembruni : tons deux auraient donné quelque chose pour pouvoir reprendre leur visage déridé d'auparavant; mais cela n'était plus possible. Les autres convives pensaient, chacun de leur côté, au moyen d'étouffer ce petit scandale etde faire une diversion; mais, tandis qu'ils pensaient, ils se taisaient, et ce silence mettait le scandale encore plus en relief. Chacun évitait de rencontrer le regard des autres; chacun sentait que chacnn était en proie & la même préoccupation qu'il s'efforçait de dissimuler. A partir de ce moment toute gaité fut bannie pour ce jour ; et le pauvre imprudent ou malavisé, pour mieux dire, ne reçut plus d'invitation. C'est ainsi qne le pare de Ludovlco passa ses dernières années dans des transes continuelles, craignant sans cesse d'être le point de mire de quelque raillerie, sans jamais réâécliir qu'il n'y a pas plus de ridicule à vendre qu'à acheter, et que cette profession, dont il rougissait à cette heure, il l'avait pourtant exercée pendant de nombreuses années, & la face de tout le monde et sans l'ombre d'un remords. 11 lit élever son flis noblement, selon les exigences de l'époque, et autant que le lui permettaient les lois et les coutumes : il lui donna des maîtres de littérature et d'équitation; etil mourut en le laissant l'iche et tout jeune encore. Ludovico avait contracté des habitudes de grand seigneur; et les flatteurs, au milieu desquels il avait grandi, l'avaient aocoutumé à être traité avec beaucoup de respect. Mais, lorsqu'il voulut se mêler aux principaux personnages de la ville, il trouva des manières bien différentes de celles auxquelles on l'avait habitué, et il s'aperçut que, pour vivre dans leur société, ainsi qu'il l'aurait souhaité, il lui fallait faire une nouvelle école, toute de patience et de soumission, se tenir tûujom:^ dans un rang subalterne et se résigner à avaler bien souvent des pilules très-amères. Un tel genre de vie ne (1) Fore orecchie da mercante éqnWaat, en français, à a Faite la aoQtde oreille %, Note du iradiicitw.

The text on this page is estimated to be only 19.80% accurate

LES FIANCÉS DB HAMKONl. fi9 s'accordait ni avec l'éducation, ni avec le caractère de Lu(lovico. Il s'éloigna d'eux plein de dépit; mais il ne s'en tenait à l'écari qu'à conlre-cœui-, car il lui semblait que ceux-là seuls auraient da Sire ses vrais compagnons ; il les aurait voulus toutefois plus traitables. Tiraillé entre cettâ inclination et cette haine, ne pouvant les hanter familièrement et voulant pourtant avoir affaire & eux de quelque maniôre, il s'était mis k lutter avec eux de luxe et de magnificence, s'attiirant ainsi & plaisir des inimitiéE , des jalousies et des ridicules. Son caractère tout & la fois honnête et emporté l'avait ensuite entraîné de bonne heure dans d'autres compétitions beaucoup plus sérieuses. Il éprouvait une horreur' instinctive et profonde pour les vexations et les injustices; et cette horreur était rendue chez lui encore plus vive par la qualité des personnes qui en commettaient davantage et, pour ainsidire, à là journée, et qui étaient celles précisément qu'il haïssait. Pour satisfaire ou pour cultiver toutes ces passions à la fois, il prenait de grand cœur la défense d'un faible opprimé, il s'engageait k d^ouer les plans d'un oppresseur, il s'entremettait dans une querelle, il s'en attirait une autre sui- les bras; si bien que peu à peu il en était venu à se constituer, en quelque sorte, le protecteur des persécutés et le vengeur des injures. La tâche était lourde ; et il ne faut pas demander si le pauvre Ludovico eut des ennemis, des tracas et de fâcheuses rencontres. Outre la guerre extérieure, il était ensuite continuellement tourmenté par des combats intérieurs; car, pour venir à bout d'une entreprise (sans parler de celles où il avait le dessons), il se trouvait lui-même dans la nécessité de souvent recourir à la violence et & la ruse, moyens que sa conscience se refusait & approuver. Il lui fallait s'entourer de bon nombrede bravaches; et ,autantpour sa sûreté personnelle, que pour en obtenir à l'occasion un coup de main plus vigoureux, il était forcé de les choisir parmi les plus déterminés, autrement dit, les pluS scélérats, et de vivre avec les coquins par amour pour la justice. A tel point que, plus d'une fois, soit découragé par une mauvaise réussite, soit tourmenté d'un péril imminent, soit fatigué de toujours se tenir Mur ses gardes, soit dégoûté de son entourage , soit préoec«pô de l'avenir, à cause de son patrimoine qui se

The text on this page is estimated to be only 19.84% accurate

60 LES PIAKCâB DE consumait de jour en jour en bonnes œuvres et en expéditions hasardeuses, plus d'une fois, dis-je, il lui était venu la fantaisie de se faire moine. C'était, en ce temps-là,, le moyen te plus commun dé se tirer d'embarras. Mais ce qui vraieemblablcment serait pendant toute sa vie demeuré à l'état de simple velléité, prit tout à coup le caractère d'une détermination irrévocable, par .suite d'an accident, le plus grave et le plus terrible qui lui fût encore arrivé. Il s'en allait un jour par une des rues de sa ville natale, ac«)mpagné d'un ancien commis de magasin, que son pare avait métamorphosé en majordome, et suivi de deux bravi. Le majordome, qlii avait nom Cristoforo, était an homme d'environ cinquante ans, dévoué depuis sa jeunesse & BOQ maître qu'il avait vu venir au monde, et dont les appointements et les libéralités le faisaient vivre, lut, sa femme et huit enfants. Ludovico vit venir de loin on certain seigneur, arrogant et despoto de profession, Â qui il n'avait jamais parléde sa vie, mais qui le détestait cordialement et & qui il rendaitcordialement la pareille; car c'est un des avaittages de ce bas monde, que de pouvoir haïr et être haï sang Ee connaître. Cet outrecuidant personnage, suivi de quatre bravi. s'avançait tout droit, avec une démarche altière, la tâte haute, l'insolence et le mépris sur les lèvres. Tous deux cheminaient en rasant le mur; mais Ludovico (notez bien ceci) le rasait par ta droite; et cela, d'après un usage établi, lui donnait le droit (voyez un peu où va se fourvoyer te di'oit!) de ne point s'éloigner du mur pour céder le pas & qui que ce fût; et l'on attachait, dans ce temps-l&, une importance capitale à des niaiseries de ce genre. Le survenant prétendait, au contraire, s'arroger ce droit en sa qualité de gentilhomme, et que Ludovico eût à lui céder le pas ; et cela, en vertu d'un autre usage également établi. Car, en ceci comme en bien d'autres choses, il y avait deux usages opposés, tons deux en vigueur, sans qu'il fût possible de décider lequel devait avoir la prééminence; ce qui donnait prétexte k des disputes et à des luttes, chaque fois qu'une mauvaise tûte venait à se heurter & une autre de même trempe. Nos deux personnages marchaient donc l'an vers l'autre, tous deux collés ft la muraille, comme deux figures ambulantes en bas-relief, Lorsqu'ils furent nez & nez, te sar

The text on this page is estimated to be only 19.36% accurate

LES riAHOSS DB UANZOHI. 61 Tenant dressa superbement la tête, toisa Ludovico et loi dit d'un air hautain et d'un toa impérieux : « Prenez le bas du — Prenez-le vous-même, riposta Ludovico;j'ai Tavantage itu pas. — Avec vos pareils, le pas m'appartiendra toujours. -- Oui, sr l'arrogance de vos pareils pouvait être une loi p^ur les miens, > i^s deux escortes s'étaient arrêtées, chacune derrière mn chef, se regardant de travers, la main a la dague, prêtes au combat. Les personnes qui passaient par la rue s'arrêtaient, puis se retiraient à quelque distance pour observer ce qui en allait advenir; et la présence de ces spectateurs stimulait toujours davantage T amour-propre des deux rivaux. « A bas, vil parvenu, ou je t'apprendrai une bonne fois les égards qu'on doit ans gentilshommes. — Vous mentez en m'appelaiit vil. — Tu mens en disant que j'ai menti. > Cette réponse était dans les règles. * Et si tu étais chevaltci* comme je le suis, ajoutait-il, je te voudrais faire voir, avec la cape et l'épée, que c'est toi, qui en as menti. — Le prétexte est bon pour vous dispenser d'avoir le courage a la hauteur de votre insolence. — Jet«z-moi ce drûle dans la boue, dit le gentilhomme, en se tournant vers les siens. — Voyons cela! dit Ludovico en reculant vivement d'un pas et en portant la main à l'épée. — Téméraire! cria l'autre en dégainant la sienne : je la briserai lorsqu'elle sera souillée de ton vil sang. » Ils se précipitèrent ainsi l'un sur l'autre; les serviteurs des deux côtés s'élancèrent à la défense de leurs maîtres. Le combat était inégal, non-seulement par le nombre, mais aussi parce que Ludovico visait plutôt à parer les coups de son adversaire et a le désarmer, qu'a !e tuer: mais celui-ci voulait sa mort â tout prix. Ludovico avait déjà reçu au bras gauche un coup de poignard d'un bravo et une légère êgratignure a la joue, et son principal adversaire fondait sur lui pour l'achever, lors'|iie Cristoforo, voyant son maître dans ce péril extrême, se précipita aveo Bon poignard sur le

 seigneur. Celui-ci, tournant alors toute sa rage contre Cristoforo,le transperça de son épée. A cette vue, Ludovico furieux, hors de lui, plongea la sienne dans le ventre du provocateur qui tomba mourant presque au même instant que le pauvre Cristoforo. Les bravi du gentilhomme, déjà malmenés, voyant leur maître à terre, prirent la fuite : ceux de Ludovico, passablement aussi maltraités et balaft*és, ne voyant plus personne à qui faire face, et ne voulant pas se trouver enveloppés par les spectateurs qui déjà accouraient de toutes parts, jouèrent des jambes et s'esquivèrent d'un autre côté. Ludovico demeura seul, avec ces deux funestes compagnons à ses pieds, au milieu d'une foule compacte. * Comment cela est-il arrivé? Il y en a un. Il y en a deux. Il lui a fait une boutonnière au veùtre. Qui est-ce qui est tué? C'est ce despote, cet arrogant. Oh!. Jésus, Marie, quel massacre! Qui cherche trouve. 11 n en faut qu'une pour les payer toutes. Lui aussi a fini de faire des siennes. Quel coup ! Cela va être une terrible affaire ! Et cet autre pauvre malheureux! Miséricorde! Quel spectacle! Secourez-le; secourez-le. Il est frais, lui aussi, celui-là. Voyez comme il est arrangé! Il perd tout son sang. Sauvez-vous, pauvre homme, sauvezvous ! Ne vous laissez pas prendre. > Ces paroles, qui dominaient toutes les autres au milieu du tumulte confiis de la foule, exprimaient le vœu général ; et, au conseil, succéda bientôt le secours. L'événement avait eu lieu tout près d'une église de capucins,qui, comme chacun sait, était alors un asile inaccessible aux sbires et à tout cet ensemble d'hommes et de choses que l'on appelait la justice. Le meurtrier blessé et à moitié évanoui y fut conduit ou plutôt porté par la foule, et les moines le reçurent des mains du peuple qui le leur recommandait en disant :« C'est un honnête homme qui vient de tuer un orgueilleux chenapan : il l'a fait pour sa propre défense :ily a été poussé malgré lui. > C'était la première fois que Ludovico trempait ses mains dans le sang ; et, bien que le meurtre fût, dans ce temps-là, chose trop commune, et que les oreilles de chacun fussent habituées à l'entendre raconter, et les yeux à le voir, néanmoins, en voyant l'homme mort pour lui, et l'homme mort par lui, Ludovico fut saisi d une impression inconnue, inexprimable; ce fut pour lui une révélation de sentiments jusqu' alors complètement E-i.

The text on this page is estimated to be only 20.64% accurate

LES FIANCÉS DE HANZONI. 63 ignorés. Lachutede son ennemi, l'altération de ses traits qu'eo un instant il venaitdeToir passer de la menace et de la fureur &. l'afbissement et au calme solennel de la mort, ce fut un spectacle qui transforma toat à conp l'^me du meurtrier. Entraîné daas le couvent, il ne savait presque pas ni oft il Otait ni ce qn'il faisait ; et lorsqu'il reprit ses sens, il se trouva dans un lit de l'infirmerie, entre les mains du frëre chirurgien (les capucins en avaient ordinairement on dans chaque couvent) qui appliquait de la charpie et des bandes sur les deux blessures qu'il avait reçues dans cette rencontre. Le père qui était particulièrenient chargé du eoîn d'assister les moribonds , et qui avait souvent rempli de semblables missior.3 sur la voie publique, fut appeléen toute h&te sur !e lieu du combat. Revenu peu d'instants api'ës, il entra dans l'infirmerie et, s'étant approché du lit où gisait Ludovico : « Console*-vous, lui dit-il, au moins il est mort en chrétien, et il m'a chargé de vous demander votre pardon et do vous apporter le sien. * Ces paroles firent entièrement revenir a lui le pauvre Ludovico, et réveillèrent tlans son esprit, d'une manière plus distincte et plus vive, les sentimente qui s'y pressaient et s'y confondaient tumnltueueement : la douleur de la perte d'un ami dévoué, l'effi'oi et le remords du coup que sa main avait frappé, et, en même temps, une poignante compassion pour l'homme qu'il avait tué. « Et l'autre! demanda-t^il au père avec une vive anxiété. — L'autre venait d'expirer quand je suis arrivé, » Sur ces entrefaites, les avenues et les alentours dn couvent fourmillaient de curieux; maie les' sbireSj étant intervenus, tirent déguerpir la foule, et se mirent aux aguets & une certaine distance des portes du couvent, de façon, toutefois, que personne n'en pût sortir inaperçu. Un frère du mort, deux de ses cousins et un vieil oncle vinrent aussi, armés de pied en cap.avec une nombreuse escorte de bravi, et se mirent à faire la ronde autour du couvent, en jetant des regards de dépit et de menace aux musards qui les lorgnaient et qui n'osaient pas dire tout haut : C'est bien fait ; mais qui le laissaient assez comprendre par l'expression de leurs visages. Aussitôt que Ludovico eut pu rassembler ses idées, il fit appeler un père confesseur, et le pria de se rendre auprès

The text on this page is estimated to be only 21.92% accurate

do la, reuve de Cristoforo pour lui demander pardon, en sod nom, d'avoir été la cause, bien involontaire assui-ément, de l'irréparable malheur qui venait de la frapper, et pour lui doiiuer en même temps TasBurance qu'il prenaità sa charge le soin de toute sa famille. Envisageant ensuite la gravité de sa présente situation, il sentit renaître en lui plus vive et plus ferme que jamais la pensée qui d^à pluB d'une tbis ^'était vaguement présentée à son esprit, celle de se fïûre moine ; il lui sembla que Dieu lui-même l'eût mis sur la voie, et lui eût, en quelque sorte, donné un signe de sa volonté en le faisant arriver dans un couvent en une ' semblable conjoncture; et le parti fut arrêté. Il Rt demander le père gardien et lui exposa son dessein. 11 en eut pour réponse qu'il fallait bien se garder de toute résolution irréfléchie, mais que. si telle était son intention persistante, il ne lui serait pas opposé de refbs. Alors Ludovico s'empressa de mander un notaire, et lui flt dresser un acte de donation de tout ce qui lui restait (qui était encore un assez beau denier) à la famille de Cristoforo : il donna une somme à la veuve, comme pour Lui constituer une seconde dot, et le reste aux enfants. La résolution de Ludovico ne pouvait pas venir plus à propos pour ses hôtes qui,;â cause de lui, se trouvaient dans on assez grave embarras. Le renvoyer du couvent et, par là, le livrer, en quelque sorte, aux mains de la justice, c'est-à-dire à la vengeance de ses ennemis, ce n'était pas nn parti que l'on pût seulement discuter. C'eût été la même chose que de renoncer à leurs propres privilèges, discréditer le couvent dans l'esprit de toute la population , s'attirer l'animad version de tous les capucins de l'univers pour avoir laissé violer les droits de tous, et soulever contreeux toutes les autorités ecclésiastiques qui se considéraient alors comme les tutrices de ces droits. D'autre part, la famille du défliat, très-puissante et forte de ses nombreuses adhérences, avait jupé de vouloir, à tout prix, tirer vengeance de l'affront qu'elle venait de subir, et déclarait son ennemi quiconque ' tenterait d'y faire obstacle. L'histoii'e ne dit pas que le mort fût, de sa part, l'objet de bien vifs regrets, ni qu'une seule larme eût été versée sur sa mémoire dans toute la parenté ; elle dit seulement qu'ils brûlaient tous d'avoir dans leors

The text on this page is estimated to be only 20.74% accurate

LES FlAHCJtS DE griffes le meurtrier mort ou vif. Or celui-ci, en prenant l'haut de capucin, coupait court à toutes les difficultés et conciliait toutes choses. Il faisait, en quelque sorte, amende honorable, il s'imposait une pénitence, il s'avouait, implicitement coupable et renonçait à toute compétition : c'était, en somme, un ennemi qui dépose les armes. Les parants du mort pouvaient d'ailleurs, si cala leur convenait, se pereitader et se vanter qu'il s'était fait moine par désespoir et -pour échapper & leur colëre. Quoi qu'il en soit, réduire an homme & se dépouiller de ses biens, & se raser la tête, à marclier nu-pieds, à dormir sur la paille et à vivre d'aumânes, pouvait paraître une punition suffisante même fX l'offensé le plus orgueilleux. Le père gardien se présenta avec humilité et avec la meilleure grâce du monde au frère du déftmt et, après mille protestations de respect pour son illustre maison et du désir qu'avait toute la communauté de lui complaire en ee qui serait possible, il lui parla du repentir de Ludovico et de la détermination qu'il avait prise; lui fusant très-délicatement entendre que sa maison pouvait bien, de la Borte,Be considérer comme eatistaite.etinsinuaut ensuite avec beaucoup d'onction et avec encore plusd'adresse que la chose, etitretle ou non son agrément, n'était pas de celles sur lesquelles il fût possible de revenir. Le fr^e entra dans des trausports de colère que le capucin liûssa s'évaporer, en disant de temps en temps : « C'est une douleur trop légitime. > Passant ensuite de l'exaltation h la bravade, lo Geign^ir s'écria que, de toutes les manières, sa famille saurait hien se donner la eatis&ction qui lui était due ; et le capudu, quoi qu'il en pensât, se garda bien de le contredire. Finalement il demanda, il imposa, comme première condition, que le meurtrier de son frère serait sur-lenihamp éloigné de cette ville. Le capucin, qui déjà d'avance avait délibéré d'en agir ainsi, lui répondit qu'il le ferait, laissant croire & l'autre, si cela lui était agréable, que c'était par déférence et par soumission £t sa volonté; et, ft fbrce de diplomatie, tout fut arrangé. De cette manière, tout le monde Se trouva content : contente la famille du défunt, qui se lirait ainsi avec bonnenr d'un engagement difScild; contents les moines, qui sauvaient, du même coup, un homme et leurs RroprespriviléggessansEefaireaucunennemiîContentsles amar

 teurs de chevalerie, qui voyaient une affaire intéressante se terminer honorablement ; content le peuple, qui voyait gortir d'embarras un homme possédant toutes ses sjrmpathies, et. qui jouissait, par-dessus le marché, du spectacle d'une conversion ; content finalement, et plus que tous les autres, malgré sa douleur, notre Ludovico qui commençait une vie d'expiation et de servitude pouvant, sinon réparer, au moins racheter ses erreurs et émousser l'intolérable aigmllon du remords qu'il portait dans son cœur. La pensée que sa résolution pût être attribuée à la peur l'affligea un instant; mais il s'en consola aussitôt en songeant que même cet injuste jugement serait pour lui un moyen de plus de pénitence et d'expiation. Ainsi, à trente ans, il endossa le sac de capucin; et étant, selon l'usage, obligé de quitter son nom pour en prendre un autre, il en choisit un qui lui rappelât sans cesse ce qu'il avait à expier ; et il se nomma frère Cristoforo. La cérémonie de la prise d'habit à peine terminée, le père gardien lui intima l'ordre d'aller faire son noviciat à ***, soixante milles plus loin, et d'avoir à se préparer à partir le lendemain. Le novice s'inclina profondément et demanda une grâce : « Permettez-moi, mon père, dit-il, qu'avant de quitter «ête ville où j'ai versé le sang d'un homme, où je laisse une famille cruellement blessée, je lui donne au moins réparation du scandale, que je témoigne au moins le regret que j'épfiouve de ne pouvoir racheter le dommage, en demandant pardon au frère du défunt et en essayant de lui ôter du cœur la rancune, si Dieu le permet. » 11 sembla au père gardien qu'une telle démarche, outre qu'elle était bonne en soi, pouvait servir à réconcilier toigours davantage la noble famille avec le couvent; et il se rendit en toute hâte auprès de ce seigneur, afin de lui soumettre la demande du frère Cristoforo. A une proposition aussi inattendue, cet homme éprouva d'abord une grande surprise; mais, à cette première impression, succéda bientôt un réveil de l'ancien courroux tempéré, toutefois, par un sentiment de vaniteuse satisfaction. Après avoir réfléchi un instant :« Qu'il vienne demain,» dit-il; et il désigna l'heure. Le père gardien revint au couvent apporter au novice la permission demandée.

The text on this page is estimated to be only 23.00% accurate

LES ÏTAHCAS DB UANZOHI. 67 Le gentilhomme comprit aussitôt que plus cette amende eerait solennelle et éclatante, plus sou crâdit grandirait auprès de toute la parenté et auprès du public ; et que ce serait (pour le dire avec une formule d'élégance toute moderne) une magnifique page dans l'histoire de sa famille. !I Ht en grande hftte prévenir tous les parents que, le letidemaiu, à midi, ils eussent ft bien vouloir se donner la peine (ainsi 8' exprimait-on dans ce temps-là) de se rendre chez loi pour y recevoir une satisfaction commune. A midi, le palais fourmillait de seigneurs de tout âge et de tout sexe ; c'était un va-et-vient, un péle-méle de grandes capes, de longues aigrettes, de durandals pendantes, nn mouvement cadencé de collerettes empesées et tuyautées, un frAlement, un enchevêtrement de queues traînantes d'une foule de simarre^i damassées. Les antichambres, lacour etlarueëtaientremplies . de laquais, de pages, de bravi et de curieux. Frère Cristoforo vit cet appareil, il en devina le motif, en éprouva un léger trouble; mais, un instant après, il se dit : < Tantraieuz; je l'tù tué en public, en présence d'un grand nombre de ses ennemis ; là a eu lieu le scandale, ici aura lieu la répara- . tion.> Ainsi, les yeux baissés vers la terre, avec le frèrecompagnon à ses côtés, il franchit le seuil de cette maison, traversa la cour au milieu d'une foule qui le toisait avec une curiosité peu cérémonieuse, gravit l'escalier et, à travers une autre foule, toute composée de dames et de seigneurs, qui s'ouvrit sur son passage, suivi de cent regards, il arriva en présence du maître de la maison. Celui-ci, entouré des parents les plus proches, se tenait debout au milieu de là salle, raide, le menton fièrement relevé, le regard fixé à terre, la main gauche appuyée sur le pommeau de l'épëe. et serrant avee la droite le collet de sa cape sur sa poitrine. n y a quelquefois sur le visage et- dans l'attitude d'uD homme une expression si spontanée, on dirait presque une effusion de ses sentiments les plus intimes, que son cœur sera jugé d'une voix rnianirae par n'importe quelle foui» de spectateurs. Le visage et l'attitude de frère Cristoforo firent aussitét clairement comprendre & tous les assistants qu'il n'avait point été poussé à se faire moine et à venir se soumettre à cette humiliutlou par un sentiment de crainte et

commença déjà à lui concilier tous lc3 esprits. Quand il aperçut Toffensé, il hâta le pas, se jeta à ses pieds, croisa les mains sur sa poitrine et, inclinant sa tête rase, il lui dit : « Je suis le meurtrier de votre frère. Dieu sait si je voudrais vous le rendre, même au prix de tout mon sang; mais ne pouvant vous oûi^ir que de stériles et tardives excuses, je vous supplie de les accepter pour Tamour de Dieu. > Tous les regards étaient fixés sur le novice et sur le personnage à qui il parlait ; toutes les oreilles 'étaient attentives. Lorsque frère Cristoforo se tut, il s'éleva dans touto la salle un murmure de compassion et de respect. Le gentilhomme, qui se tenait dans une attitude affectée de dignité hautaine et de colère comprimée, se sentit décontenancé par ces paroles; et, se penchant vers celui qui était à ses pieds, « Levez-vous, lui dit-il d'une voix altérée. L'offense... il est vrai que le fait... mais l'habit que vous portez... non-seulement pour cela, mais aussi pour vous... Levez-vous, mon père... Mon malheureux frère... je ne le puis nier... était un chevalier... était un homme... un peu prompt... un peu vif. Mais tout arrive par la permission de Dieu. Qu'il n'en soit plus question. Mais, mon père, vous ne devez paç rester dans cette attitude. > Et, le prenant par les bras, il le releva. Frère Cristoforo, debout, mais la tête baissée, répondit : « Jo puis donc espérer que vous m'avez accordé votre pai-don! Et, si je l'obtiens de vous, de qui ne dois-je pas l'espérer? Oh ! si je pouvais entendre sortir de votre bouche ce mot de pardon ! — De pardon? dit le gentilhomme : Vous n'en avez plus besoin. Mais pourtant, puisque vous le souhaitez, certes, certes, je vous pardonne du fond du cœur, et tous... — Tous, tousl » s'écrièrent d'une voix unanime les assistants. Le visage du moine s'illumina d'une joie reconnaissante sous laquelle, toutefois, perçait encore une humble et profonde componction du mal auquel la rémission des hommes était impuissante à porter remède. Le gentilhomme, vaincu par cet aspect, transporté par l'émotion générale, jeta ses bras autour du cou de Cristoloro, et lui donna et en reçut le baiser de réconciliation, € Bravo! très-bien ! » Tel fat le cri qui, à ce moment, éclata

The text on this page is estimated to be only 23.39% accurate

de touteB les parties de la salle; et aussitôt la foule s'ébranla et vint se presser autour du moine. Sur ces entrefaites, arrivaient des serviteurs avec une abondante provision de rafratchissements. Le gentiltiomme se rapprocha de notre Cristoloro qui faisait mine de vouloir se retirer, et lui dit : t Mon père, veuillez accepter quelque petite chose : donnezmoi cette preuve de votre amitié. > Et il se mit en devoir de le servir avant tous les autres-, mais lui, s' excusant et opposant une douce et cordiale résistaoce, c Ces sortes de choses, dit-il, ne sont plus faites pour moi ; mais que Dieu me garde de refuser vos dons. Je suis sur le point de me metti'e en voyage : daignez me faire apporter un pain, alln que Je puisse dire d'avoir joui de votre charité, d'avoir mangé de votre pain, et obtenu une marque de votre pardon. » Le gentilhomme, profondément ému, ordonna qu'il fût fait ainsi que le moine le demandait; et aussitôt vint un majordome en grand costume, portant un pain sur un plat d'argent, et le présenta au père qui, l'ayant pris et ayaut rendu grâces, le déposa daus son cabas. Il demanda ensuite la permission de prendre congé et, après avoir de nouveau embrassé le maître de la maison et tous ceux qui, étant plus rapprochés de lui, purent s'en emparer un instant, il se dégagea d'eux & grande peine. 11 eut ensuite tort à faire, dans les antichambres, pour se débarrasser des laquais, voire môme des bKLvi, qui lui baisaient, qui le bas de l'habit, qui le cordon, qui le capuchon; et finalement il se trouva dans la rue, porté comme en triomphe et accompagné d'une foule de peuple jusqu'à une des portes de la ville, par où il sortit, commençant son pédestre voyage vers le lieu qui lui était désigné pour son noviciat. Le frère et les parents du défunt, qui s'étaient apprêtés à savourer en ce ,iouc les tristes voluptés de l'orgueil, se trouvèrent, au lieu de cela, remplis de la joie sereine du pardon et de la bienveillance. La compagnie s'entretint encore quelque temps, avec une bonhomie et une cordialité insolites, de sujets auxquels personne, en venant là, n'était certainement préparé. Au lieu de réparations obtenues, d'injures vengées, de résistances surmontées, les louanges du novice, le bonheur de la réconciliation, les domeeurs de la mausuétude lurent les stùets de la conversaticu. Tel qui,

 pour la cinquantième fois, aurait raconté connue quoi le comte Muzio, son père, avait su, en cette fameuse coigoncture, mettre à la raison ce certain marquis Stanislao, qui était ce rodomont que chacun sait, parla, au contraire, de la pénitence et de la patience admirables d'un certain frère Simon, mort déjà depuis plusieurs années. Tous les invités une fois partis, le maître de la maison, encore tout ému , ne pouvait revenir de son étonnement en se rappelant ce qu'il avait entendu et ce que lui-môme avait dit; et il marmottait entre ses dents : « Diable de capucin! (il faut bien que nous transcrivions fidèlement ses jparoles) diable de capucin! pour peu qu'il fût encore resté là quelques minutes à mes genoux, j'allais bientôt lui demander pardon moi-même de ce qu'il m'a tué mon frère. » Notre histoire note expressément qu'à partir de ce jour cet homme devint un peu moins violent et un peu plus traitable. Cependant le père Cristoforo cheminait avec une consolation telle qu'il n'avait jamais ressentie depuis ce terrible jour à l'expiation duquel sa vie entière devait être désormais consacrée. Le silence était imposé aux novices, et il observait sans peine cette loi, tout absorbé qu'il était dans la pensée des fatigues, des privations et des humiliations qu'il aurait à endurer pour racheter sa faute. S' étant arrêté, à l'heure de la réfection, chez un bienfaiteur de l'ordre, il mangea avec une sorte de volupté du pain du pardon; mais il en réserva un morceau et le remit dans son cabas, afin de toujours le conserver comme un précieux souvenir. Notre intention n'est pas de faire ici l'histoire de sa vie claustrale : nous dirons seulement que, remplissant toujours avec bonheur et avec le plus grand soin les devoirs qui lui étaient ordinairement assignés, c'est-à-dire de prêcher et d'assister les moribonds, il ne laissait jamais éctiapper une occasion d'en exercer aussi deux autres qu'il s'était lui-même imposés, à savoir, de concilier les différends et de protéger les opprimés. Dans ce penchant, et sans que lui-même s'en rendît compte, il y entrait, pour une certaine part, son ancienne habitude et un certain petit reste de cet esprit belliqueux que ni les humiliations ni les macérations n'avaient jamais pu complètement dompter en lui. Son langage était ordinairement doux et humble; mais s'agissait-il de justice ou de vô

The text on this page is estimated to be only 20.84% accurate

LES riAMCâS DB UÂNZOMI. 11 riU mécoQQues, il s'animait aussitôt de son ancienne ardeur qni.modifiâe et mêlée d'une emphase EoleuDelle acquisedaas rbabitude de la chaire, donnait à son langageua cachet tout particuUer. Tout en lui, la contenance et l'aspect, annonçait une lutte longue et opiniâtre entre une nature ardente et Ëuseeptible, et une volonté opposée, habituellement victorieuse, toujours en garde et dirigée par des motifs et des inspirations d'un ordre supéiieur. Vu sien confWre et ami, qui le connaissait & fond, l'avait une fois comparé & ces paroles par trop expressives dans leur forme originelle, que de certaines personnes, quoique fort bien élevées d'ailleurs, lorsque La passion les déborde, prononcent en les mutilant par la suppression ou le changement de quelque lettre; paroles qui, sous ce déguisement, rappellent pourtant encore à l'esprit leur primitive énergie. Si une pauvre inconnue, se trouvant dans le triste cas de Lucia, eût demandé l'aide du père Cristoforo, il serait accouru immédiatement. Maintenant, s'agissant de Lucia, il s'empressa d'autant plus d'accourir qu'il connaissait da< Vantageet qu'il admirait l'innocente candeur de cette jeune Qlle; qu'il avait déjà tremblé pour les dangers qu'elle courait et ressenti une profonde indignation pour l'ignoble persécution dont elle était devenue l'objet. Il s'ajoutait à tout cela que, l'ayant lui-même conseillée, pour le mieux, de n'en rien dire à personne et de se tenir tranquille , il craignait . maintenant que son conseil ne fût devenu cause de quelque filcheux résultat; et, à la sollicitude qu'éveillait en lui ce pnr sentiment de charité qui était, pour ainsi dire, inné dans son cœur, venait s'ajouter, dans le cas présent, l'angoisse du scrupule qui souvent tourmente les gens de bien. Maispendantquenous nous sommes arrêté àraconterThi»toire du père Cristoloro. le voilà qui est arrivé : il s'est présenté sur le seuil de la porte, et les deux lemmes, quittant le manche du dévidoir qui tournait et grinçait sous leurs mains, se sont vite levées en s'écriant au mâme instant ; € Oh! père Cristofoio! suyez bénil >

The text on this page is estimated to be only 20.28% accurate

CHAPITRE V Le père Cristoforo s'arrêta un instant mv le pas de la porte, et a peine eut-il jeté nn coup d'oeil sur les deus femmes, qu'il dût aussitôt s'apercevoir que ses pressentiments ne l'avaient point trompé. Aussi, avec cet accent d'interrogation qui va au-devant d'une réponse douloureuse, et relevant sa longue barbe grise par un léger mouvement en arrière de la tête, «Hé bien?» dit-il. Lucia, pour toute réponse, se mit A fondre en larmes. La mëre commençait & se répandre en excuses d'avoir osé..., mais il s'avança, s'assit sur un petit escabeau à trois pieds, et coupa court & toutes les excuses en disant à Lucia : « Calmez- vous, ma pauvre enfant. Et vous, dit-il ensuite à Agnese, racontez-moi ce qui est arrivé. > Tandis que la bonne femme lui faisait, du mieux qu'elle pouvait, son triste récit, le moine devenait de toutes les couleurs, et tantôt il levait les yeux au ciel, tantôt il frappait la terre du pied. Une fois l'histoire terminée, il se couvrit le visage des deux mains, et s'écria : < Oh ! mon Dieu, mon Dieu! jusqu'à quand?. . .Mais.sans achever la phrase, s'étajit de nouveau tourné vers les deux femmes : Infortunées! dit-il : Dieu vous a visitées. Pauvre Lucia! — Oh! mon père, vous ne nous abandonnerez pas, u'estrce pas? dit Lucia en sanglotant. — Vous abandonner! répondit-il. Grand Dieu! et de que' froal o£Ci'ai-je l'implorer pour moi.si je venais & vousabarir

hÈ8 FIANCÉS DE MANZONI. 73 donner? Vous abandonner en cet état ! Vous qu'il me confie ! Ne vous découragez pas : il viendra à votre aide. Il voit tout : il peut se servir même d'une faible créature comme moi pour confondre un...» Voyons, réfléchissons à ce que Ton pourra faire. C5ela disant, il appuya le coude gauche sur son genou, pencha la tête, mit son front dans la paume de sa main, et saisit, de la droite, sa ttiarbe et son menton, comme pour fixer et concentrer toutes les facultés de £on esprit. Mais plus il considérait attentivement la situation , et plus il s'apercevait combien elle était pressante et difficile, et com^ bien, d'autre part, étaient faibles, incertains et dangereux les remèdes auxquels on pouvait recourir. Faire honte à don Abbondio, et lui faire sentir combien il manque à son devoir? Honte et devoir ne sont pour lui que de vains mots du moment qu'il a peur. Et, pour lui faire peur moi-môme, de quels moyens puis-je disposer qui soient capables de lui en inspirer une plus grande que celle qu'il a pour sa peau ? Instruire de tout le cardinal-archevêque, et invoquer son autorité ? -Il y faut du temps ; et, en attendant? et puis? Et quand bien même cette malheureuse innocente serait épouse, serait-ce un frein pour cet homme?... Qui sait jusqu'où il peut aller? Et comment lui résister? Comment? Ahl si je pouvais,, pensait le pauvre moine, si je pouvais induire mes Irêres d'ici et ceux de Milan à prendre fait et cause!... Mais ce n'est pas une affaire qui intéresse la communauté ; je serais abandonné. D'ailleurs cet homme passe pour être l'ami du couvent, il se donne pour partisan des capucins : ses bravi ne sont-ils pas, en ellet, venus plus d'une fois se réfugier chez nous? Je me trouverais tout seul de mon côté; je pourrais peut-être aussi passer pour un austère pédant, pour un brouillon, pour un chicanier ; et, ce qui est bien plus, par une tentative inopportune, je pourrais courir le risque de rendre encore pire la condition de cette malheureuse. Ayant pesé le pour et le contre de l'un et de l'autre parti, le meilleur lui parut d'aller droit à don Rodrigo lui-même, et d'essayer de le détourne]^ de son infâme dessein par les prières, par les terreurs de l'autre vie, et môme de celle-ci, si cela était possible. Au pis-aller, on pourrait au moins, par cette voie, se rendre compte d'une manière plus certaine du degré d'entôto^

The text on this page is estimated to be only 20.19% accurate

74 LES FIANCÉE DE UAKZONI. méat que don Rodrigo apportait à son ignoble entreprise, dccoavrir quelque chose de plus sur ses intentions et se ré* Tandis que le moine était ainsi & méditer, Renzo, qui, pour les raisons que chacun deyiae, ne pouvait rester loin de cette maison, était apparu devant la porte; mais, voyant le père Cristoforo absorbé dans ses réflexions, et les femmes qni lui ftiieaient signe de ne point l'interrompre, il se tenait sur le sonil, immobile et silencieux. En levant la t£t« pour communiquer aux femmes son projet, le père l'aperçât et le salua d'un air d'amitié, que la compassion rendait, en ce moment, encore plus affectueux que de coutume. « Elles vous ont dit...n'estrce pas, mon père? lui demanda Renzo d'une voix émue, — Malbeureusement; et c'est pour cela que je suis ici. — Que dites-vous de ce scélérat...? — Que veux-tu que]e dise de iuiî 11 est loin d'ici; à quoi serviraient alors mes paroles? Mais à toi, mon cber Renzo, ft toi, je te dis d'avoir confiance en Dieu, et que Dieu ne t'abandonnera pas. — Bénies soient vos paroles! s'écriale jeuneihomme. Vous n'êtes pas de ceux qui donnent toujours .tort aux pauvres gens. Mais le seigneur curé et ce seigneur docteur... — A quoi bon réveiller des souvenirs qui ne peuvent seivir qu'à te tourmenter inutilement? Je ne suis qu'un pauvre moine; mais je te répéterai ce que j'ai dit ft ces braves femmes : quelque faibles que soient mes moyens, je les mets à votre service et je ne vous abandonnerai pas. — Ob ! vous n'êtes pas comme les amis du monde ! Les propres à rien! Si j'avais ajouta foi aux belles protestations que ces gens-lË me faisaient au bon temps; ch I eh ! Ils étaient prêts à donner bur sang pour moi; ils m'auraient soutenu contre le diable ! Si j'avais eu un ennemi î... je n'avais qu'à faire un signe ; et il n'aurait pas mangé longtemps du pain. Et maintenant, si vous voyiez comme ils se tirent a l'écart,,. > Ici Renzo, levant les yeux sur le moine, vit que son vijage s'était tout rembrunii et comprit qu'il venait de dire une glisse sottise. Unis, en voûtant essayer de la réparer.

The text on this page is estimated to be only 21.00% accurate

LES FIAHOis SE H&HZONI, 75 allaits'embaprassant et s'embroaillant de pins en plus : « Je voulais dire... je n'entends pas par là... enfin... je voulais dire... — Que voulais-tu dire ? Eh -quoi? tu avais donc entrepris de gâter mon œuvre avant qu'elle fût commencée! Il est heureux pour toi que tu aies été désabusé à temps. Quoi ! ta allais en quête d'amis... quels amis!... qui, l'eussent-ils mémo voulu, auraient été impuissants ft te secourir! Et ta cherchais à t'aliéner Celui-là seul qui le puisse et le veuille! Ne sais-tu pas que Dieu est l'ami des affligés qui se confient eu lui? No sais-tu pas que le faible h'a jamais rien & gagner L vouloir montrer les dents? Et quand bien même... » Ici le moine saisit fortement le bras de Renzo : son visage, sans rien perdre de sod autorité, prit toutàcoup l'ëspression d'une douleur solennelle, ses yeux se baissèrent, sa voix devint lente et comme caverneuse : « Quand bien même i I aurait & y gagner, c'est là un gain terrible! Renzo ! veux-tu te confier en moi? Que dis-je en moi, pauvre moine, faible créature! Veus-tutô confier en Dieu? — Oh oui ! répondit Renzo. Celui-làest tout de bon le vrai Seigneur. — Eh bien ! promets-moi que tu n'attaqueras, que tû ne provoqueras personne, et que tu te laisseras guider par moi. — Je le promets. » Lucia poussa un grand soupir, comme quelqu'un qui se sent soulagé d'un grand poids; et Agnèse s'écria : « Tièsbien, mon fils. — Écoutez, mes enfants, reprit le père Cristoforo ; aujourd'hui mâmej'iraiparleràcet homme. Si Dieu touche son cœur et inspire à mes paroles la force nécessaire, tout sera pour le mieux; sinon, il nous fera trouver quelqueautre remède. Vous, en attendant, tenez-vous tranquilles, restez chez vous, évitez les bavardages et ne voua montrez pas. Ce soir ou demain matin, au plus tard, vous me reverrez. > Cela dit, il coupa court & tous les remercîments et &. tontes les bénédictions, et il partit. 11 se dirigea vers le couvent, y arriva assez à temps pour aller au chœur psalmodier, il dîna, et se mît aussitôt en route vers la tanière de la hôte fauve qu'il avait pris k tAche d'apprivoiser.

 Le petit château de don Rodrigo se dressait isolé, en guîse de forteresse, sur le sommet d'un des promontoires dont est parsemée et hérissée cette côte sur son capricieux parcours. A cette indication, l'anonyme ajoute que Tendroit (il aurait aussi bien fait d'en écrire tout bonnement le nom) était un peu au-dessus du petit village des fiancés, distant de celui-ci d'environ trois milles, et de quatre du couvent (1). Au pied du promontoire, du Côté extérieur qui regarde le lac, gisait un petit groupe de masures habitées par les vassaux de don Rodrigo : c'était là comme la petite capitale de son petit royaume. Il suffisait d'y passer pour être au fait de la condition et des habitudes de ces villageois. En jetant un coup d'œil dans les quelques salles de rez-de^haussée dont les portes se trouvaient ouvertes, on y voyait pêlemêle, suspendus au mur, des arquebuses, des bêches, des râteaux, des chapeaux de paille, des réseaux et des bourses à pQudre. Quant aux individus que l'on y rencontrait, c'étaient des hommes â formes athlétiques, à mine rechignée, portant un énorme toupet rejeté en arrière sur la tête et enfermé dans une résille; c'étaient des vieillards qui , ayant perdu leurs défenses , semblaient se tenif toujours prêts à grincer les gencives contre quiconque les eût le moins du monde provoqués; c'étaient des femmes avec de certaines faces masculines et de certains bras nerveux que l'on sentait bien capables de venir en aide à la langue, à la première occasion; même dans l'aspect et dans les mouvements des enfants qui jouaient dans le chemin, perçait je ne sais quoi de décidé et de provocateur. Le père Cristoforo traversa le hameau, gravit un petit sentier en limaçon et parvint sur une petite esplanade, devant le château. La porte en était fermée, ce qui était signe que le maître était à dîner et ne voulait être dérangé par personne. Les rares et petites fenêtres- qui donnaient sur la routé, étaient fermées en dehors par des contrevents mal joints et tombant de vétusté, mais défendues en dedans par (1) On s'accorde généralement à croire que Âcquate est le village où Manzoni a figuré la demeure des Fiancés et de don Abbondio; et que Laorca était le ôef où s'élevait le manoii* de don Bodrigo. Note du traducteur.

The text on this page is estimated to be only 19.45% accurate

lES riANCâB DE UATlZONI, 77 de solides borreaax de fer; et celles du rez-de-chauff^t^c étaient si élevées, qu'nn homme à qui un autre aurait fait la courte échelle serait tout au plus parrenu è. y plonger les regards. Il régnait là le plus profond silence ; et un passant aurait pu croire que c'était une demeure abandonnée, ei quatre créatures, deux vivantes et deux mortes, placées symétriquement & l'entrée, n'avaient été là pour att^ter le contraire. Deux grands vautours , les ailes largement déployées, les têtes pendantes, l'un déplumé et k demi momitlé par le temps, l'autre encore assez conservé et paré de ses plumes, étaient cloués chacun sur un des panneaux de ta grande porte; et deux bravi, ét^dus chacun sur l'un des bancs placés à droite et à gauche, faisaient la garde, en attendant d'être appelés à partager les reliefs de la table du seigneur. Le père s'arrêta debout, dans l'attitude de quelqu'un qui se dispose & attendre; mais l' un des bravi se leva et lui dit : < Ota! avancez, mon père, avancez; ici l'on ne lait point attendre les capucins : noos sommes les amis du couvait; et moi, je m'y suis réfugié dans de certains moments où l'aii' du dehors ne m'était pas du tout favorable; et, si l'on avait dû m'en tenir la porte fermée, les choses auraient pris pour moi une très-mauvaise tournure. » Cela disant, il frappa deux coups de marteau à la porte. A ce bruit, répondirent aussi- ' tôt du dedans les bnrlements et les glapissements dea-dogues et des roquets; et, peu d'instants après, un vieux serviteur arriva en grommelant ; mais, dés qu'il eut aperçu le moine, il lui At une profonde révérence, apaisa les chiens du geste et de la voix, introduisit l'étranger dans une cour étroits, et referma la porte. L'ayant ensuite conduit dans un petit Galon, et le regardautd'un certain air étonné et respectueux, il lui dit : * tTôtes-vous pas... le père Cristoioro de Pescare— Effectivement. — Comme vous voyez, mon brave homme. — Ce sera pour faii'c du bien, sans doute. Du bien, continua-t-ilen mai'niutljint entre ses dents et en se remettant en marche,onenpeut faire partout. > Après avoir traversé, l'on conduit par l'autre, deux ou trois petites chambres obscures

The text on this page is estimated to be only 21.53% accurate

?d LEB FIANCdS DB UAHZOMI. ita parrinrent à la porte de la salle du banquet. Ici était on vacarme confus de fourchettes, de couteaux, de vepree, de plats d'étain et, par-dessua teut, de voix discordantes qui G'efForçaient de ae dominer lee unes les autres. Le moine voulait se retirer et était & se débattre devant la porte pour obtenir du domestique qu'il voulût bien le laisser dans quelque coin de la maison , en attendant que le repas fût fini, lorsque la porte s'ouvrit. Un certain, comte Attilio.qui était assis juste eaface, (c'était un cousin du maître de la maison; et nous avons d^& fait mention de lui sans le nommer), apercevant une tête rase et un froc, et ayant comprislamodeste intention dubonmoine: Don Rodrigo, sans précisément deviner l'objet de cette visite, toutefois, par ie ne sais quel va^e pressentiment, s'en serait volontiers passé. Mais, du moment que cet étourdi d'Attilio avait fait au moine une invitation auB^i oetentible, il eût éte inconvenant à lui de ledéeavouer, et il dit : c Soyez le bienvenu, mon père, soyez le bienvenu. > Celui-ci s'avançaens'inclinant devant le maître de la maison et en répondant des deux mains aux salutations des convives. On se plaît généralement (je ne dis pas teut le monde) ft se représenter l'homme honnête, en face du méchant, la tête haute, l'œil intrépide, la poitrine soulevée, la parole dégagée. Dans le fait, toutefois, pour lui faire prendre cette attitude, il faut le concours d'un grand nombre de circonstances qu'il est bien rare de trouver toutes réunies. Que le lecteur ne soit donc pas étonné si le père Cristoforo, quoique soutenti par le bon témoignage de sa conscience, par l'intime conviction de la justice de la cause qu'il venait défendre, et pénétré d'un sentiment mixte d'horreur et de compassion pour don Rodrigo, demeura avec un certain air de timidité et de soumission en face de ce même don Rodrigo qui était là, assis devant lui, dans sa propre maison, dans son propre royaume, environné d'amis, entouré d'hommages et des indices de sa puissance, et avec une mine à faire expirer sur les lèvres de qui que ce fut, ie ne dis pas un conseil, moins encore une admonition, encore bien moins un reproche, mais une simple requête. A sa droite, siégeait ce comte Attilio, Bon cousin et, s'il faut le dire, son compagnon de débauclica

The text on this page is estimated to be only 21.97% accurate

tES FIMlcâs DR MAHZONI. 79 et de violences, qui était venu de Milan passer avec lui quelques jours de villégiature. A gauche, et à l'un des bout? de la table, se tenait avec un grand respect, tempéré toutefois d'un certain aplomb et d'un certain air de suffisance, le seigneur podestat, celui-là même à qui, en théorie, aurait incombé le devoir de rendre justice à Renzo TramagUno, et d'appliquer ft don Rodrigo une de ces peines que le lecteur sait. A l'autre bout de la table, et fiiisant fcice au podestat, siégeait, dans l'attitude de la cérémonie ia plus exquise et la plus dévouée, notre docteur Azzecea-Garbugli en cape noire, et avec le nez plus rubicond que de coutume. Vis-à-vis des deux cousins, à l'autre câté de la table, étaient deux convives obscurs et dont notre histoire rapporte seulement qu'ils ne faisaient rien que manger, incliner la tête, sourire et approuver tout ce que disait l'un ou l'autre des commensaux, si personne ne se levait pour y contredire. « Donnez un siège aupÈre, » dit don Rodrigo. Un domestique présenta une chaise sur laquelle le père Cristoforo s'assit, tout en faisant au maître quelques excuses d'âtre venu dans une heure si inopportune. « Je désirerais tous parler seul ft seul pour... une affaire d'importance, ajoutartril ensuite à voix plus basse et en s'approchant de l'oreille de don Rodrigo. — Bien, bien, nous en causerons; répondit celui-ci; mais, en attendant, que l'on serve à boire au père. » Le père voulait s'en excuser; mais don Rodrigo, élevant la voix an milieu du tapage qui venait de recommencer, s'écriait : « Non pas, morbleu! voua ne me ferez pas cet af^nt L il ne sera jamais dit qu'un capucin soit parti de cette maison sans avoir goQté de mou vin, pas plus qu'un créancier insolent sans avoirtâté du bois de mes forêts. » Ces paroles furent suivies d'un éclat de rire général, et inlei'rompirent un moment la discussion qui s'agitait avec une grande animation entre les convives. Un serviteur, portant sur un plat une tlolo de vin et un long verre eu forme de calice, les présenta au moine qui, pour ne pas résister davantage à l'invitation si pressante de l'homme lui-raéme dont il lui importait si grandement de se concilier la sympathie, ^e décida à se verser & boire, et se mit ensuite ft humer le vin à petits traits.

The text on this page is estimated to be only 21.51% accurate

SO LBB FIANCÉS DE HANZONI. « L'aatorité du Tasse ne saurait venir à l'appui de votre thèse, seigneur podestat respectable; elle prouve même tout le contraire, reprit en hurlant le comte Attilio; attendu que cet homme érudit, ce grand homme, qui connaissait sur le bout des doigts toutes les règles de la chevalerie, s'est arrangé pour que l'envoyé d'Argant, avant de présentei- le déH aux chôTaliers chrétiens , en demaJide d'abord la permission au pieus Oodefroy de Bouillon... — Mais ce n'est là, répliquait le podestat en hurlant encore plus fort, ce n'est là qu'un remplissage, ua pur remplissage, un ornement poétique; attendu que, de par lo droit des gens, jure gentium, tout ambassadeur est, de sa nature, inviolable; et, sans aller chercher plus loin, le proverbe lui-même le dit : ambassadeur est hors de cause (l); et les proverbes, seigneur comte, sont la sagesse des nations. Et le messager n'ayant rien dit en son propre nom, mais seulement présenté le cartel par écrit... — Mais vous ne voulez donc pas comprendre que ce messager était un âne, ua téméraire, qui ne connaissait pas les — Avec la permission de vos seigneuries, interrompit don Rodrigo qui n'aurait pas voulu que la discussion allât plus loin : soumettons la question au père Gristoforo; et que Ton s'en tienne à sa sentence. — Bien, très-bien, répondit le comte Attilio qui trouva fort drOle de faire décider une question de chevalerie par un capucin; tandis que le podestat, qui prenait la chose beaucoup plus à cœur, ne s'apaisait qu'à regret eten faisant une légère grimace qui semblait vouloir dire : enfantillages! — Mais, d'après ce qu'il me semble avoir compris, dit le père Cristotoro, ce ne sont point là des choses de ma compétence. — Bah ! mauvaises excuses au service de la modestie de TOUS autres moines, répliqua don Rodrigo; mais voua ne vous évaderez pas. Eh! allons donc ; nous savons bien que vous n'êtes pas venu au monde avec le capuchon sur la tête.

The text on this page is estimated to be only 24.75% accurate

lES VIAHOâS DE HAHZOtn. 8l et que le monde,... vous l'avez connu. Allons, allons! Voici la question... — Voiei le fait, commençait à crier le comte Attilio. — Laissez-moi parler, moi qui suis neutre, mon cher couBin, reprit don Rodrigo. L'histoire est celle-ci. Un chevalier espagnol envoie un cartel à un chevalier milanais : l'envoyé, ne trouvant pas ce dernier chez lui, remet le cartel à un frère de ce chevalier, lequel frère Ut le cartel et, pour toute réponse, administre au messager une volée de coups de b&ton. Il s'agit de savoir... — Bien administrée ! bien appliquée! s'écria le comte Attilio, C'a été une véritable inspiration!... — Du démon ! ajouta le podestat. Frapper un ambassadeur ! Mais la personne d'un ambassadeur est sacrée ! Vous-même, mon père, vous pouvez nouadire si c'est là un exploit chevaleresque, — Oui, seigneur, très-ehevaleresque, s'écria le comte : et je pois vous le dire, moi qui, en affaires de chevalerie, ai la prétention de m'y connaître un peu!... Oh! s'il s'était agi de coups de poing, ce serait autre chose; mais lebAten ne salit les mains de personne. Ce que je ne puis comprendre, c'est que vous preniez un si grand intérêt aux épaules d'un gueux. — Qui donc vous a jamais parlé d'épaules, mon cher seigneur comte? Vous me faites dire des absurdités qui ne me sont Jamais passées par la tôte.. J'ai parlé du caractere de l'homme, et non de ses épaules. Je parte surtout des lois de la chevalerie. Dites-moi un peu, de grlce, si tes féciaux que les anciens Romains envoyaient pour faire leurs déclarations de guerre aux autres peuples, demandaient la permission d'exposer leur message; et trouvez-moi un seul auteur qui fasse mention qu'un fécial ait jamais été bâtonné. — Qu'ont à taire iei les féciaux des anciens Romains? Ces gens-là allaient à la bonne franquette, et, dans les choses de cette nature, ils étaient si arriérés, si arriérés! Mais, selon les lois de la moderne chevalerie, qui est la vraie, je dis et je maintiens qu'un messager qui ose mettre un cartel dans la main d'un chevalier sans lui en avoir demandé la pei^ mission, est un téméraire, violable, 'très-viol able, bastonnable, super lativement bastonnable.,. — Veuillez donc répondre un peu & ce syllogisme...

82 LES FIANCÉS DB MâNZONI. — Allons donc, allons donc, allons donc! — Mais écoutez donc, écoutez donc, écoutez donc ! Frapper un homme désarmé, est un acte de trahison : Atqui le messager de quo était sans armes; Ergo.,, — Doucement, doucement, seigneur podestat. — Comment, doucement? — Doucement, vous dis-je : que me venez-vous chanter? Un acte de trahison, ce serait, par exemple, de frapper quelqu'un par derrière avec l'épée, ou de lui envoyer un coup d'escopette dans le dos ; et encore, pour cela, il peut se présenter de certains cas... mais restons dans la question. J'accorde qu'en général ceci puisse être appelé un acte de trahison ; mais appliquer une demi-douzaine de coups de bâton à un malotru ! Il n'y manquerait plus que l'on fût obligé de lui dire : Gare au bâton ! comme on dirait à un galant homme : En garde!... Et vous, respectable seigneur docteur, au lieu de vous borner à me sourire pour me donner à entendre que vous êtes de mon avis, que ne soutenez-vous mes raispns avec votre bonne langue si bien déliée, et ne me venez-vous en aide pour faire entrer la raison dans la cervelle de ce seigneur? — Moi... répondit le docteur un peu troublé; moi, je me complais à écouter cette docte discussion, et je m'applaudis de l'heureux accident qui a fourni l'occasion d'un si gracieux tournoi &e beaux esprits. D'ailleurs, il ne m'appartient pas de prononcer une sentence : votre Seigneurie illustrissime a déjà délégué un juge... ici, le bon père — C'est vrai, dit don Rodrigo : mais comment voulezvous que le juge parle, quand les plaideurs ne veulent pas se taire? — Je suis muet, dit le comte Attilio. Le podestat fit signe aussi qu'il se tairait. — Ah ! enfin I A vous mon père, dit don Rodrigo, avec un ton de gravité demi-railleuse. — Je me suis déjà excusé, en vous signalant mon incompétence en de pareilles matières, répondit le père Cristoforo, tout en rendant le verre à un domestique. — Maigres excuses! s'écrièi*ent les deux cousins : dous voulons votre sentence.

The text on this page is estimated to be only 20.45% accurate

LES FIANCÉS DB UANZOHl. 83 — Piiisciu'il en est ainsi, reprît le moine, mon hamble avia serait qu'il n'y eût ni cartels, ni ambassadeurs, ni baston- ' nades. » Les convives se regardèrent les uns les autres tout étonnés. < Oh! celle-là est pommée! s'exclama le comte Attilio. Pardonnes-moi, mon père ; mais elle est pommée. On voit que vous ne connaissez pas le monde. — Lni?dit don Rodrigo. Eh! eh! il le connaît, cher cousin; aussi bien que vous : n'est-il pas vrai, mon pore? Dites, dites 61 vous n'avez pas fait vos caravanes. > Au lieu de répondre & cette piquante interpellation, le p^e se dit & lui-même ce petit mot en secret : * Voilà qui te touche;maiBrappeile-toi, A^re, quetun'espas ici pour plaider ta cause, et que tout ce qui ne blesse que toi seul n'entre pas en ligne de compte. — C'est- ibrt possible, dit le cousin; mais, père... comment donc le para se nomme-t-in... — Père Cristotopo, répondit plus d'un convive. — Mais, père Cristoforo, mon trés-vénérable maître, avec de pareilles maximes, vous voudriez mettre le monde sens dessus dessous. Sans cartels! sans bastonnades! Adieu le point d'honneur ; impanitô pour tous les gueux ! HeureuBoment que la supposition est impossible! — AL ça, docteur, s'écria tout à coup don Rodrigo qui essayait toujours de faire une diversion pour empêcher la discussion de continuer entre les deux premiers compétiteurs : Ali ! ça, a votre tour, docteur, qui, pour donner raison à tout le monde, êtes l'homme par excellence. Voyons uu peu comment vous ferez pour donner, en cette circonstance, raison au père Cristoforo. — En vérité, répondit le docteur , brandissant sa fourchette et se tournant vers le moine : en vérité, je ne sais comprendre comment le père Cristoforo, qui est, tout enBcmbla, un religieux accompli et un parfait homme du monde, no s'est pas rendu compte que sa sentence, bonne, excellente et d'une ti'ès-graQde valeur en chaire, ne vaut absolument rien, soit dit avec tout le respect qu'or, lui doit, daus une discussion de chevalerie. Mais le père sait, mieux que moi, que chaque .chose est bonne en son lieu ; et Je crois

 que, cette fois, il a voulu se tirer, par une plaisanterie, de l'embarras de prononcer une sentence. » Que pouvait-on répondre à des raisonnements déduits d'une sagesse aussi ancienne, et toujours nouvelle? Rien; et c'est ce que fit notre capucin. Mais don Rodrigo, voulant mettre fin à cette discussion, en mit une autre sur le tapis. «A propos, dit-il, j'ai ouï dire qu'il courait à Milan des bruits d'accommodement. » ' Le lecteur sait qu'en cette année on guerroyait pour la succession du duché de Mantoue, dont, à la mort de Vincent de Gonzague qui n'avait point laissé d'enfant mâle, était entré en possession le duc de Ne vers, son parent le plus proche. Louis XIII ou, pour mieux dire, le cardinal de Richelieu, voulait l'y maintenir, parce qu'il était son favori et naturalisé français : Philippe IV ou, pour mieux dire, le comte d'Olivarès, communément appelé le comte-duc, n'en voulait point, pour les mêmes raisons, et lui avait déclaré la guerre. Mais, comme ce duché était un fiet de l'enapire, les deux parties s'employaient avec toutes sortes d'intrigues, de sollicitations et de menaces auprès de l'empereur Ferdinand lï, la première, pour qu'il accordât l'investiture au nouveau duc; la seconde, pour qu'il la lui refusât, et même pour qu'il prêtât main forte pour l'expulser de cet État. « Je ne suis pas éloigné de croire, dit le comte Attilio, que les choses pourront s'arranger. J'ai de certaines raisons... — - N'en croyez rien, seigneur comte, n'en croyez rien, interrompit le podestat. Moi, ici, dans mon petit coin, je suis à môme de connaître les choses ; attendu que le seigneur châtelain espagnol qui, par un efl*et de sa bonté, daigne me vouloir un peu de bien, et qui est le fils d'un familier du comte-duc, est au courant de tout ce qui se passe... — Et moi, je vous dis que tous les jours il m'arrive de causer, à Milan, avec de bien autres personnages; et je sais de bonne part que le pape, intéressé comme il est à la paix, a fait des propositions... — Cela doit être ainsi ; la chose est dans les règles : sa Sainteté fait ëon devoir ; un pape doit toujours mettre la paix entre princes chrétiens : mais le comte-duc a sa poliUque, et.«*

The text on this page is estimated to be only 20.55% accurate

tEa FIAKCâH DE H4NZ0NI. 86 — - Et, et, et, savez-vous ; seigneur podestat, quelle est en ce moment la pensée de l'empereur? Croyez-vous qu'il n'y ait que Mantoue au monde? Les choses aux.qneUes il faut pourvoir sont nombreuses, cher seigneur. Savez-vous, par exemple, jusqu'à quel point l'empereur peut se tier, en ce moment, h son prince de Valdistan ou de Vallistaf, de quelque façon qu'on l'appelle, et si... — Son vrai nom, en tangue allemande, interrompit de nouveau te podestat, c'est Wallenstein, ainsi que ie l'ai entendu prononcer plus d'une fois par notre seigneur ch&to laÎD espagnol. Mats rassurez-vous, car... — Est-ce que, par hasard, vous voudriez m'apprendre?... » reprenait avec vivacitéle comte; mais don Rodrigo, le poussant du genou, lui fit entendre que, par amour pour lui, il cessât de contredire. Le comte se tut; mais le podestat, comme un navire dégagé d'un bane de sable, poursuivit à pleines voites le cours de son éloquence. < Wallenstein ne me donne guère de souci, attendu que le comte-duc a l'œil à tout et partout; et, si Wallenstein voulait faire la mauvaise tête, il saurait bien, lui, le faire marcher droit ou par la douceur ou par la rigueur; il a l'œil partout, vous dis-Je, et te bras long; et s'il s'est mis en tête, comme il se l'y est mis, et avec raison, en grand politique qu'il est, que le seigneur duc de Nevers n'ait pas à prendre racine à Mantoue, le seigneur duc de Nevers ne s'y enracinera pas ; et le seigneur cardinal de Richelieu donnera un coup d'épée dans l'eau. 11 me fait vraiment rire, ce cher seigneur cardinal, de Tuuloir lutter avec un comteninc, avec un Olivarêg. Je le dis comme je le pense, je voudrais revenir au monde dans deux cents ans, pour entendre ce qu'en diront nos arrièrepetits-flls, de cette étrange prétention. Il y laut bien autro choBe que de la jalousie; c'est de la tSte qu'il y faut; et des ttites comme la tête d'un comte-duc, il n'y en a qu'une au monde. Le comte-duc,, mes seigneurs, poursuivait le podestat avec le vent toujours en poupe et un peu étonné lui- . même de ne jamais rencontrer d'écueil ; le comte-duc est un vieux renard, parlant avec le respect qu'on lui doit, qui ferait perdre lapisteàn'importequi; et quand il faitttiine de viser h di'oite, on peut être sûr qu'il ira frapper à gaucho ; d'où vient que personne ne peut jamais se vanter de connaître

 ses desseins ; et ceux mômes qui doivent les mettre à exécution, ceux mômes qui écrivent les dépêches n'y comprennent rien. Je puis en parler avec quelque connaissance de cause, attendu que cet excellent seigneur châtelain daigne s'entretenir avec moi en certaine confidence. Le comte-duc, au contraire, connaît de point en point tout ce qui cuit dans la marmite des autres cours; et tous ces grands politiques, et il en est bon nombre de trôs-rafflnés, on ne peut le nier, à peine ont-ils imaginé un plan, que lecomt^duc vous Ta déjà éventé, avec cette tête qu'il a, avec ses chemins couverts, avec ses fils tendus de tous les côtés. Ce pauvre homme de cardinal de Richelieu tâte de ci, flaire de là, sue, s'escrime ; et puis, quoi? lorsqu'il a réussi à creuser une mine, il rencontre la contre-mine déjà bel et bien laite par le comte-duc... » Dieu sait quand le podestat aurait pris terre ; mais don Rodrigo, stimulé aussi par les grimaces du cousin^ fit signe à un valet d'apporter un certain cruchon. € Seigneur podestat, dit don Rodrigo, et vos seigneuries; je propose un toast au comte-duc; vous me direz ensuite si le vin est digne du personnage. » Le podestat répondit en s'inclinant d'un air qui exprimait un sentiment tout particulier de reconnaissance; car, tout ce qui se faisait ou se disait en Thonneur du comte-duc, il le regardait en partie comme fait à lui-même. « Que Dieu donne mille ans de vie à don Gaspar Guzman, comte d'Olivarès, duc de San-Lucar, grand Privato du roi don Philippe-le-Grand, notre seigneur ! » s'écria-t-il en élevant le verre. Privato, pour qui l'ignorerait, était l'expression alors en usage, en Italie, pour dire le favori d'un prince. « Qu'il vive mille ans ! répondirent tous les convives. — Servez le père, dit don Rodrigo. — • Oh ! excusez-moi , répondit le moine : je sors d^à de commettre une intempérance, et je ne pourrais... — Comment! dit don Rodrigo : il s'agit d'un toast au comte-duc. Voudriez-vous donc nous laisser croire que vous tenez pour les Navarrois? » C'était le nom que l'on donnait alors par mépris aux Français, à cause des princes de Navarre qui avaient commencé, avec Henri IV, à régner sur eux.

The text on this page is estimated to be only 19.95% accurate

LBB FIANCâS DE UANZOHI. 87 Devant ane semblable mise en demeure, il fallut s'exécuter et boire. Tous les convives éctatèrent en excIamatiouB et en louanges sur la qualité du vin; Iiormis le docteur qui, levant la tâte, clignant les yeux, frençaot les lèvres, exprimait beaucoup mieux soq enthousiasme qu'il ne, l'eût fait par des paroles. demanda don R» drigo. Tirant hors du verre un nez plus vermeil et plus Itiisant que le verrelui-mSme, le docteur répondit, en appuyant avec emphase sur chaque syllabe ; « Je dis, je déclare et j'estime que ce vin est l'Olivarôs des vins : censui et in eam ixi serttetitiam qu'une pareille liqueur ne se trouverait pas dans les vingt-deux royaumes du roi, notre maitre, que Dieu garde; je juge et je décide que les repas de l'illustrissime seigneur don Rodrigo surpassent les festins d'Uéliogabale ; et que la disette est à jamais bannie et reléguée loin de ce palais, où râgne et trâne la plus splendide magniâcence. — Bien dit! bien jugé !> crièrent en chœur les convive. Mais ce mot de disette, que le docteur avait lancé par hasard, rappela au même instant tous les esprits à ce triste sujet, et tout le monde se mit a parler de la disette. Là-dessus, ils se trouvèrent tous d'accord, du moins sur le fond de la question; mais le vacaime était peut-êtreencore plus grand que s'ils avaient été d'avis contraires. Tous parlaient à La fois. « Il n'y a pas de disette, disait l'un : ce août les accapareurs... — Et les bonfangers, disait un autre, qui cachent le blé. Il faut les pendis! — Oui, c'est juste; i! faut les pendre, et sans miséricorde. — Leur faire de bons procès, criait le podestat. — Quels procès? criait encore plus fort le comte Attilio. Justice sommaii'e! Il faut en empoigner trois ou quatre, ou cinq, ou six de ceux que la voix publique signale comme les plus riches et les plus chiens, et les pendre! — 11 faut des exemples! il faut des exemples! sans exemples on n'en fera rien. — Les pendre! les pendre! et le blé jaillira de toutes parts. » L — 7

The text on this page is estimated to be only 19.54% accurate

Celui qui, en se promenant dans une foira, s'est tronvA dans !e cas de jouir de l'harmonie que fait une troupe de saltimbanques lorsque, entre une eonate et l'autre, chacun accorde son instrument en le faisant crier tant qu'il peut afln de pouvoir l'entendre distinctement au milieu da charivari des autres; celui-là peut se faire une idéu de la codsonnance de tous ces discours. Pendant ce temps, le cruchon faisait et refaisait le tour de la table, et lee rasades de ce fameux vin se succédaient sans interruption ; et ses louangef se trouvaient, comme de just*, entremêlées aux sentences de jurisprudence; de telle sort« que les mots qui retentisEaient plus répéti^s et plus sonores, c'étaient:Am6roisie et pendre. Cependant don Rodrigo jetait de temps en temps du coin de l'œil, un regard ftirtif sur le moine, et il le voyait toujours là, impassible, ne donnant aucune marque d'impatience onde hâte, ne faisant aucun mouvement qui eût pour intention de rappeler qu'il se tenait là à attendre; mais, tout au contraire, dans l'attitude de quelqu'un qui est bien décidé à ne pas s'en aller avant d'avoir été entendu. Don Rodrigo l'aurait volontiers envoyé promener, et se serait passé de cet entretien; mais congédier un capucin sans lui avoir donné audience , n'était pas chose conforme aux régies de Bû politique. Ne pouvant se soustraire à cett« importunité, il résolut de l'affronter et de s'en délivrer au plus vite. U se leva de table et, avec lui, se leva toute la société rubiconde qui ne cessa pas, pour cela, de vociférer. En ayant demandé la permission à ses hôtos, don Rodrigo, prenant un air grave, 8'approcha du moine, qui s'était aussitût levé avec les autres, et lui dit : Mon père, je suis à vos ordres; et il le fl' passer avec lui dans une autre pièce.

The text on this page is estimated to be only 20.44% accurate

CHAPITRE VI «yu'y a-t-il pour votre service?» dit don Rodrigo en s'arrètant debout au milieu de la salle, en face du père CrîstCK foro. Tel était le son des paroles; mais le ton sur lequel elles étaient prononcées signifiait, à ne pas s'y méprendre : Songe de qui tu es en prëEence;pèse tes paroles et sois bref. Aucun moyen n'était ni plus sûr, ni plus prompt pour enhardir notre père Cristoforo, que de l'apostropher sur le ton de l'arrogaDce. Lui, qui demeurait perplexe, cherchant les mots et faisant rouler entre ses doigts les grains du rosaire qui pendait k sa ceinture , comme s'il avait espéré ' trouver dans l'un d'eus l'exorde de son discours, devant cette attitude insolente de don Rodrigo, se sentit aussitôt venir sur les lèvres beaucoup plus de choses k dire qu'il ne lui en fallait. Mais songeant de suite k tout« l'importance qu'il j avait pour lui k ne pas gAter ses affaires ou, pour raieuï dire, et ce qui était plua grave, les affaires d'autrui, il corrigea et adoucit les phrases qui lui étaient venues tout ' d abord k l'esprit, et dit avec une prudente humilité : < Je viens vous proposer un acte de justice, implorer de vous un acte de charité. Certaines gens de mauvaise vie se sont prévains du nom de votre seigneurie illustrissime pour effrayer nn pauvre curé et le détourner de l'accomplissement de ses devoirs, et plonger dans la peine deux innocenta. Votre seigneurie peut, d'un seul mot , confondre œs

 malintentionnés, remettre tout en ordre et rendre la paix à ceux qui ont eu à subir un si grand dommage. Elle le peui; et, le pouvant,... sa conscience, son honneur... — Vous me parlerez de ma conscience quand je jugerai & propos de vous consulter là-dessus. Quant à mon honneur, apprenez que moi, que moi seul en suis le gardien, et que je tiens pour un insolent qui Toffense quiconque ose se mêler de partager ce soin avec moi. » Averti, par ces paroles, que don Rodrigo cherchait & le provoquer pour le faire sortir des gonds, pour changer l'entretien en dispute et pour l'empêcher de ie forcer dans ses derniers retranchements, le père Cristoforo s'appliqua d'autant plus à la résignation , résolut de prendre en patience n'importe ce qu'il plairait à l'autre de lui dire, et répondit aussitôt d'un ton humble et soumis : « Si j'ai dit quelque chose qui ait pu vous déplaire, cela n'a pu assurément arriver que contrairement à mon intention. Ajissi, corrigez-moi, reprenez-moi si je ne sais pas parler comme il convient, mais daignez m'écouter. Pour l'amour du ciel, M. au nom de ce Dieu à la face duquel nous devons tous comparaître... et, ce disant, il avait pris dans sa main et plaçait sous les yeux de soii farouche auditeur la petite tête de mort en bois pendue à son rosaire, ne vous obstinez pas à refuser à de pauvres gens une justice si facile et à laquelle ils ont tous les droits. Songez que Dieu veille sans cesse sur eux, et que leurs imprécations sont entendues là-haut. L'innocence est puissante à son... — Eh ! mon père, interrompit brusquement don Rodrigo : le respect que je porte à votre habit est grand ; mais si quelque chose pouvait me le faire oublier , ce serait de le voir sur le dos de quelqu'un qui oserait s'introduire chez moi pour y jouer le. rôle d'espion, i^ Ce mot fit subitement monter le rouge au visage du • moine ; mais, avec l'air d'un homme qui avale une médecine très-amôre, il reprit : « Je pense bien que vous ne croyez pas qu'un tel titre me soit applicable :je suis sûr que, dans votre âme et conscience, vous sentez bien que la démarche que je viens faire ici, auprès de vous, n'est ni vile, ni méprisable. Daignez m'écouter, seigneur don Rodrigo , et fasse le ciel qu'un jour ne vienne où vous ayez à vous repentir de ne m'a*voir pas écouté. Ne veuillez pas mettre votre gloire,., queila ji.^1

The text on this page is estimated to be only 19.84% accurate

LES FIASCËS Di: MAHZOHI. -91 gloire, Beigneur don Rodrigo!... quelle gloire devant les hommes!... et devant Dieu! Vous pouvez beaucoup ici-bas; mais... — Savez-vous bien, interrompit avec dépit don Rodrigo, et non sans éprouver quelque léger frissonnement, savez-vous bien que, lorsqu'il me prend la fantaisie d'entendre un sermon, je sais trûs-bien aller à l'église comme font les autres? Mais dans ma maison!... Oh ! continua-iril en afTectaat un sourire ironique, vous me faites plua d'honneur que je n'en puis prétendre. Lo prédicateur chez moi ! Mais il n'y a que les princes qui puissent se donner un tel luxe. — Et ce Dieu qui demandera compte aux princes de la parole qu'il leur fait entendre dans leurs propres palais, ce Dieu qui voua donne en ce moment un signe de sa miséricorde en vous envoyant un de ses ministres, indigne et pauvre créature, sans doute, mais enfin un de ses ministres, pour voua supplier en l'aveur d'une innocente... — Ah ! eà, mon père, dit don Rodrigo en faisant un mouvement comme poui' s'en aller, je ne sais ce que vous voulez me dire :je ne comprends qu'une chose, c'est qu'il doit y avoir quelque part une jeune llle qui vous intéresse beaucoup. Allez, de grâce, faire vos confidences à qui vous voudrez et ne vous permettez pas d'en importuner plus longuement un gentilhomme. >• Au mouvement fait par don Rodrigo, le moine fit quelques pas, et vint respectueusement se placer devant lui; puis, levant les mains, autant pour le supplier que pour le retenir : i Elle m'intéresse beaucoup, cela est vrai, répondit-il, mais vous ne m'intéressez pas moins qu'elle : ce sont deux âmes qui, l'une et l'autre, me tiennent au cœur plus que mon propre sang. Don Rodrigo! je ne puis faire autre chose pour vous que de prier Dieu ; mais je le lerai avec toute la ferveur de mon âme. Oh! ne me refusez pas; ne retenez pas dans les angoisses et dans les terreurs une pauvre innocente. Un mot de vous peut tout terminer. — Eh bien! dit don Rodrigo, puisque voua croyez que je peux faire beaucoap pour cette personne; puisque cette personne vous tient tant au cœur... — Eh bienî reprit avec anxiété le père Cristoforo, à qui lo ton et les alluies de don Rodrigo ne permettaient pas de

The text on this page is estimated to be only 21.20% accurate

03 LEB flAHOBs 0B MAKZC 3'abandonner à l'espârance que semblaient annoncer ses pU' rôles. — Eh bien! conseillez-lui de venir se mettre sous ma protection. Il ne lui manquera plue rien et personne n'osera l'inquiéter, ou j'y perds mon titre de cbevalior. » Â une semblable proposition , l'indignation du moiue , contenue jusqu'alors a grande peine, dùborda. Tous ses beaux projets de prudence et de patience s'évanouirent : le vieil homme se trouva d'accord avec le nouveau; et, dans de telles circonstances, le pare Cristoforo ea valait vraiment deux. « Votre protection? s 'exclama- t-il en reculant de deux pas, s'arc-bontant fièrement sur le pied droit, mettant la main droite sur la hanche, levant la gauche avec l'index tondu vers don Rodrigo, et lui plantant dans le visage deux yeux flamboyants : Votre protection ! Oh ! taiit mieux que vous ayez tenu ce langage, que vous m'ayez fait â moi-même une telle proposition ! Vous avez comblé la mesure, et dès ce moment je ne vous crains plus. — Comment parles-tu, moinot ~ Je parle commeon parle & quelqu'un qui estabandonné de Dieu, et qui n'a plus le pouvoir de faire peur. Votre protection ! Oh 1 je savais bien que cette innocente était sous la protection de Dieu; mais vous, vous me le faites maintenant sentir avec une telle certitude, que je n'ai plus besoin de ménagements pour vous en parler. Oui, je parle de Lucia ; voyez comme je prononce ce nom le front levé et sans sourciller. — Comment! ici, dans cette maison !... — J'ai pitié de cette maison ; la malédiction plane sur ■ elle! Vous allez peut-être voir que la justice de Dieu s'arrêtera avec respect devant quatre pierres et devant quatre brigands ! Ah 1 vous avez cru que Dieu avait fait une créature & son image pour vous donner le lâche plaisir de la tourmenter! Vous avez cru que Dieu ne saurait point la défendre! Vous avez méprisé ses avertissements! Vous vous êtes jugé. Le cœur de Pharaon était endurci autant que le votre, et Dieu a su le briser. Lucia est à l'abri de vos persécutions :c' est moi qui vous le dis, moi pauvre moine; et, quant à vous, écoutez bien ce que je vous prédis- Va jour dra... > vieil- I

The text on this page is estimated to be only 21.77% accurate

Don Rodrigo était jusqu'alors demeuré interdit entre tft rage et l'étonnement, sana pouvoir artîcuer une seule parole; mais, en entendant le moine entonner une prédictioa. une lointaine et mystérieuse épouvante s'ajouta à sa colère. 11 saisit rapidement cette maio levée et menaçante , et , élevant sa voix pour couvrir celle du funeste prophète, il s'écria : * Otô-toi de devant mes yeux, grossier téméraire, fainéant encapuchonné! > ' Ces paroles si précises et si brutales apaisèrent en un instant le pore Cristoforo. A l'idée de l'outrage et du mépris, était si profondément et depuis si longtemps associée dans son esprit l'idée de la résignation et du silence, que, à cette ii^jurieuse apostrophe, son indignation et son enthousiasme s'affaissèrent, et il ne lui resta plus d'autre résolution que celle d'écouter tranquillement ce qu'il plairait à don Rodrigo d'y ajouter. Si bien que, ay^nt doucement retiré sa main des griffes du gentilhomme, il baissa la tête et demeura immobile, comme, au tomber du vent, au fort de la tempête, un vieux chéae ramène naturellement ses rameaux en bon ordre, et subit la grSle comme le cieirenvoie. « Vil parvenu! poursuivit don Rodrigo : tu traites selon ce que tu es. Maïs remercie le froc qui couvre tes épaules de gueux et te préserve des caresses que l'on fait à tes pareils pour leur apprendre k parler. Sors d'ici avec tes jambes, pour cette fois; et puis nous verrons. » En disant cela, d'un air impérieux et méprisant il lui montra du doigt une porte opposée k celle par laquelle ils litaient entrés; le père Cristoforo inclina la tète et sortit, laissant don Rodrigo mesurer & pas précipités le champ de bat ai lie. Lorsque le moine ent fermé la porte sur lui, il aperçut lans l'autre pièce oil il venait d'entrer un homme qui s'esquivait fi petit bruit, en longeant le mur, comme pour s'effacer et n'être pas remarqué de la salle où avait eu lieu l'entretien ; et il reconnut le vieux serviteur qui était venu le recevoir & la porte de la rue. Cet homme servait depuis quarante ans dans cette maison, c'est-ànlire dès avant la naissance de don Rodrigo ; il y était entré au service du père qui avait été un tout autre homme. A la mort de col(ii-cî, le nouveau maître, ayant renvoyé tous les anciens

"r.T' 04 LES FIANCÉS DE MANZONI. domestiques et fait maison neuve, avait toutefois retenu ce serviteur, d'abord parce qu'il était déjà vieux et, ensuite parce que, quoique d'un caractère loyal et de mœurs toutes différentes des siennes , il rachetait néanmoins ces défauts par deux qualités essentielles, une haute estime pour la dignité de la maison, et une pratique consommée de l'étiquette dont il connaissait mieux que tout autre les traditions lés plus anciennes et les plus minutieuses particularités. En présence du maître, le pauvre vieillard ne se serait jamais hasardé à laisser voir, et encore moins à exprimer sa désapprobation pour tout ce dont chaque jour il était forcé d'être témoin : c'est à peine s'il osait, avec ses camarades de service, murmurer entre ses dents quelque plainte ou quelque parole de blâme. Ceux-ci s'en amusaient, et le mettaient môme parfois tout exprès sur ce chapitre pour le provoquer à faire son sermon favori et à rechanter les louanges de la noble manière de vivre pratiquée jadis dans cette maison. Ses censures n'arrivaient jamais aux oreilles du maître qu'assaisonnées du récit des gorges chaudes qu'on en avait faites ; si bien qu'elles étaient, pour lui aussi, un sujet de risée sans amertume. Mais, aux jours de grande réîception, le vieillard devenait un personnage sérieux et d'importance. Le père Cristoforo le regarda en passant, le salua et poursuivait son chemin ; mais le vieillard s'approcha de lui, se mit l'index sur la bouche, et puis, du même doigt, il lui montra un corridor obscur, lui faisant signe d'y entrer avec lui. Arrivés là, il lui dit à voix basse : € Père, j'ai tout entendu, et j'ai besoin de vous parler. — Dites vite, mon brave homme. -— Oh ! pas ici; malheur à moi si don Rodrigo venait à s'apercevoir... Mais je pourrai savoir beaucoup de choses; et je tâcherai d'aller demain au couvent. — Est-ce qu'il y a quelque projet ? — Pour sûr, il se manigance quelque chose ; j'ai pu déjà m'en apercevoir. Mais maintenant je vais me tenir aux aguets, et je saurai tout. Laissez-moi faire. Je suis forcé de voir et d'entendre des choses... des choses abominables! Je suis dans une maison !... Mais je voudrais sauver mon âme. — Que Dieu vous bénisse ! » et, en proférant tout bas ces

The text on this page is estimated to be only 22.39% accurate

LES FlASCÉa Db MANZOHI. 95 paroles, le moine posa la main sur la Wte du serviteur qui. bien i^u'il fût le plus âgâ des dens. se tenait courbé devant tni dans l'attitude d'un entant. « Dieu vous récompensera, poursuivit le moine : ne manquez pM de venir demain. — J'irai, répondit le serviteur ; mais, vous, allez-vons-en vite, et... pour l'amour de Dieu!,., ne me trahissez pas. » Ainsi disant, et regardant de tous côtés si personne n'épiait ses mouvements, il sortît par l'autre bout du corridor qui menait dans une anticbambre, laquelle donnait sur la cour. Ayant trouvé le champ libre, il appela le bon père, dont le visage, parvenu à. la lumière, répondit aux dernières paroles du serviteur d'une manière beaucoup pins expressive que ne l'aurait pu faire aucune protestation de vive voix. Le serviteur lui indiqua la sortie, et lui, sans proférer ancnne autre parole, s'en alla. Ce vieux domestique s'était tenu aux écoutes à la porte de son maître. Avait-il bien fait? Et le père Cristofopo faisait-il bien, à son tour, de l'en louer? Selon les régies les plus communes et les plus généralement reçues, c'était, sans contredit, une action très-déshonnéte; mais ce cas ne pouvait-il pas être considéré comme une exception? Maintenant, y a-t-il des exceptions aux règles les plus universellement admises? Autant de questions que le lecteur pourra résoudre de lut méme. s'il en a le désir. Quant à nous, nous n'avons nulle envie de nous prononcer la-dessua ; nous nous bornons à raconter les faits. Parvenu sur la route et après avoir tourné le dos à cette caverne, le père Cristoforo respira plus librement et se mit aussitôt à presser le pas le long de la descente, le visage tout enflammé, le cœur ému, l'esprit troublé, comme chacun peut se le figurer, par tout ce qu'il avait entendu et par ce qu'il avait dit lui-même. Mais cette proposition si inattendue du vieux domestique avait été pour lui un véritable cordial ; il lui semblait que le ciel lui eût donné, par là, un signe visible de sa protection. — Voici un fll, pensaitil, un lil que la Providence me met entre les mains. Et dans cette maison môme ! Et sans que je songeasse seulement à l'y clierchftrl — Tout plongé dans ces réflexions, il leva les jeux vers l'occident et vit le soleil qui déclinait et qui déjà

06 LES FIANCÉS 1>B mÂNZOSl, touchait à la cime de la montagne: il comprit qu'il nerestait plus que bien peu du jour. Alors, quoiqu'il se sentît accablô et les membres brisés par toutes les fatigues et les émotions de cette journée, il hâta encore davantage sa marche, afin de pouvoir porter un avis, quel qu'il fût, à ses protégés, ei d'arriver ensuite au couvent avant la tombée de la nuit; car c'était là une des lois les plus absolues et les plus sévèrement observées du code capucinien. Sur ces entrefaites, dans la maisonnette de Lacia, avaient pris naissance et avaient été débattus des projets dont il importe que nous informions le lecteur. Après le départ du moine, la mère et les deux fiancés étaient demeurés quelque temps silencieux; Lucia apprêtant tristement le dîner; Renzo partagé entre deux sentiments opposés, essayant à chaque instant dô s'éloigner pour se soustraire au spectacle de la désolation de Lucia, et ne se sentant pas, d'autre part, le courage de s'en détacher ; Agnese, tout occupée, en apparence, du dévidoir qu'elle faisait tourner, mais, en réalité, mûrissant dans sa tête une grande pensée ; et ce fut quand elle lui parut bien mûre, qu'elle rompit le silence en ces . termes : € Écoutez, mes enfants ; si vous voulez avoir du cœur et de l'adresse autant qu'il est nécessaire d'en avoir, si vous avez confiance en votre mère (ce votre fit tressaillir Lucia), moi, je me charge de vous" tirer de ce mauvais pas mieux peutêtre et plus vite que le père Cristoforo, bien qu'il soit cet homme que chacun sait. » Lucia s'arrêta et la regarda d'un air qui exprimait plus d'étonnement que de confiance en une promesse si magnifique ; et Renzo dit aussitôt : « Du cœur? de l'adresse? dites, dites ce que l'on pourrait faire. — N'est-il pas vrai, poursuivit Agnese, que, si vous étiea mariés , ce serait déjà une belle avance? Et que l'on trou* verait bien plus facilement remède à tout le reste? — Cela ne fait pas de doute, ditRenzo; une fois mariés... Le pays est là où l'on peut vivre; et, à deux pas d'ici, sur le territoire de Bergame, celui qui sait travailler la soie y est reçu à bras ouverts. Vous savez combien de fois Bortolo. mon cousin, m'a invité à y aller demeurer avec lui, m'assurant que j'y ferais ma fortune comme il y a fait la sienne ; et, si j'ai toujours fait la sourde oreille, c'est... vous le savez

The text on this page is estimated to be only 21.32% accurate

LES PIAKCËS DB HANZOSI. 07 bien, c'est parce que mon cœur était ici. Étant mariés, on y va tous easemble, on monte là son ménage, on y vit ea sainte paix, loin des griffes lie ce brigand, et loin de la tentation dô faire un mauvais coup. N'est-il pas vrai, Lucia? — Oui, dit Lucia; mais comment?... — Comme je viens de vou.s le dire, reprit Agnese : Cœur et dextérité; et la chose est facile. — Facile ! s'axclamùrent à la fois les deux jeunes gens, pour qui la chose était devenue si étrangement et si douloareusement difficile. — Facile, pourvu que l'on sache s'y prendre , répliqua Agnese. Écoutez-moi bien, etje vais tâcher de voua le faire comprendre. J'ai entendu dira par des personnes qui s'y connaissent, et, mieux que cela, j'en ai vu moi-même un exemple, que, pour faire un mariage, il y faut bien un curé, mais qu'il n'est pas du tout nécessaire qu'il y consente : il BufBt qu'il y soit. — Comment donc cela? demanda Benzo. — Ecouteztet vous comprendrez. 11 faut avoir deux témoins bien adroits et bien d'accord. On va chez le curé. Le tout est de le prendre à rimproviste pour qu'il n'ait pas le temps de s'esquiver. L'homme dit : seigneur curé, celle-ci est ma femme ; la femme dit : seigneur curé, celui-ci est mon mari. Il faut que le curé entende, que les témoins entendent; et le mariage est fait, et bien fait, aussi sacré et aussi saint que s'il avait été béni par le pape en personne. Une fois que les paroles sont dites, le curé peut bien, s'il veut, jeter les hauts cris, trépigner, faire le diable; c'est comme s'il chantait : vous êtes bel et bien mari et femme. — Estrce possible ! s'écria Lucia. — Comment, dit Agnese : voua allez peut-être voir que, pendant les ti'eute années que i'ai Vécu dans ce monde avant voua, je n'y aurai rien appris! La chose est exactement comme je vous le dis; à telle enseigne, qu'une de mes amies qui voulait épouser quelqu'un contre lavolonté de ses parents en vint ainsi parfaitement à ses fins. Le curé, qui s'en méfiait, se tenait bien sur ses gardes; mais ces deux diablotins surent s'y prendre si adroitement, qu'ils le surprirent juste a. point, dirent les paroles et furent mari et femme; mal

^8 LES FIÂNCés DE MANZOKI. heureusement la pauvrette eut ensuite à s'en repentir au bout de trois jours. » La chose était bien, en effet, telle qu'Agnese Tavait racontée. Les mariages contractés^de cette façon étaient alors, et furent jusqu'à nos jours tenus pour valides. Toutefois, comme on ne recourait à un tel expédient que lorsqu'on avait rencontré quelque obstacle ou quelque refus dans la voie ordinaire, les curés mettaient tous leurs soins à échapper à cette coopération forcée; et s'il arrivait, malgré cela, que Tun d'eux se trouvât surpris par un de ces couples accompagné de témoins, il faisait des pieds et des mains pour s'évader, comme Prêtée pour se soustraire à ceux qui voulaient de force le faire prophétiser. « Si c'était vrai, Lucia ! dit Renzo, en la fixant avec une expression qui tenait, à la fois, de l'attente et de la prière. — Comment ! si c'était vrai ! reprit Agnese. Vous aussi, vous croyez donc que je vous conte des balivâ?nes? Je me tourmente, je me creuse la tète pour vous autres, et puis vous ne me croyez pas ! C'est bien, c'est bie* ; sortez-vous d'embarras comme vous pourrez : quant à moi, je m'en lave les mains. — Oh! non; ne nous abandonnez pas, dit Renzo. Je dis cela, parce que la chose me paraît trop belle. Je me mets entre vos mains; je vous considère comme si vous étiez vraiment ma propre mère. » Ces mots firent évanouir le courroux passager d' Agnese et lui firent oublier une résolution qui, à vrai dire, n'avait existé qu'en paroles. « Mais pourquoi donc, maman, dit Lucia avec sa contenance respectueuse, pourquoi ce moyen n'est-il pas venu à l'esprit du père Cristoforo? — A l'esprit? répondit Agnese : pense donc s'il ne lui est pas venu à l'esprit ! Mais il n'aura pas voulu en parler. — Et pourquoi? demandèrent en môme temps les deux jeunes gens. — - Parce que... parce que, puisque vous voulez le savoir, les religieux disent... que c'est une chose... qui n'est vraiment pas très-bien. — Comment alors peut-il se faire qu'elle ne soit pas bien et puis qu'elle soit bien faite quand elle est faite? dit Renzo.

The text on this page is estimated to be only 19.04% accurate

LES PIANCâB DE HANilOHl. 99 — Qne voulez-vons que je vous dise, moP. répondit Agnese. La loi, ce sootles autres qui Vont faite selon leur bon plaisir; et nous autres, pauvres gens, nous n'y pouvons rien comprendre. Et puis, combien d'autres choses... Tenez ; il en est de cela comme de se laisser aller à donner un coup de poing à un chrétien. Assurément cela n'est pas bien, mais, une fois que vous le lui avez donné, pas mfime le pape ne peut le lui ôter. — Sitf est une chose qui n'est pas bien, dit Lueia, il ne faut point la faire. — Eh quoi! dit Agnese, est-ce que, par hasard, je voudrais te conseiller une chose qui serait contraire à la crainte de Dieu? Si c'était contre le gré de tes parents, pour épouser nn mauvais sujet... mais du moment qu'il y a mon consentement.et que c'est pour épouser ce brave garçon... Et puis, après tout, à qui la faute de tous ces empêchements ? à un Bcélérat. Et le seigneur curé... — C'est clair comme le jour! dit Renzo. — 11 ne faudra pas en parler au père Cristoforo avant que !a chose aoit faite, poursuivit Agnese; mais, une fois ftiite et bien réussie, que penses-tu que t'en dira le bon père? — Ah ! ma chêpe enfant 1 vous avez fait là une bien grosse équipée! c'esLun tour bien hardi que vous m'avez joué là! — Pour rester dans leur rôle, les religieux sont obligés de parler ainsi; mais sois bien persuadée qu'au fond du cœur, il en sera enchanté, lui aussi, le cher père! > Lucia, sans trop savoir que répondre ft ce raisonnement, n'en paraissait pourtant pas tout à fait convaincue ; mais Renzo, tout ranimé, s'écria: «Si c'estainsî, la chose est faite. — Tout doux, fit Agnese. Et les témoins donc? Et le moyen de surprendre le seigneur curé qui, depuis deuxjoura, se tient liermétiquement enfermé chez lui t Et le moyen ensuite de lefaire rester là? car, bien qu'il soit assez lourd de sa nature, jo puis vous assurer qu'en vous voyant paraître en de toiles conditions, il deviendra agile comme un chat, et qu'il sa sauvera comme le diable de l'eau bénite. — J'ai trouvé le joint, moi : je l'ai trouvé, > dit Renzo en frappant du poiug sur la table, tellement qu'il lit danser la vaisselle apprêtée pour le dîner. Et il se mit à exposer son plan, qu'A gnose approuva en tout point.

The text on this page is estimated to be only 21.32% accurate

100 X3S YlJJUCiB DE UANZONl. * Cô sont là des procédés tortueux, dit Lucia, ce ne sont pas des choses franches. Jusqu'à présent nous avons agi loyalement : continuons avec la même bonne foi, et Dieu nous viendra en aide : le père Cristoforo]'a dit. Attendons d'avoir son avis. — Laisse-toi guider par qui a de l'expérience, dit Agnese d'un air grave. Qu'est-il besoin de demander des avis? Dieu dit : aide-toi, et Je t'aiderai. Au père Cristoforo, nous lui raconterons toute l'affaire une fois qu'elle sera faite. — Lucia, dit Renzo, vais-je donc ne pas pouvoir compter sur vous maintenant? Esirce que nous n'avions pas fait toutes les choses en bons chrétiens? Bstrce que nous ne devrions pas d^àétre mari et femme? Le eu ré ne nous avait-il pas fixé lui-même le jour et l'heure ? Et 6. qui la faute si noue en sommes maintenant réduits à recourir à des artifices? Oh ! oui, Lucia, n'estrce pas que je pouiTai compter sur vous? Jo vais et je reviens avec la réponse.» Et, saluant Lucia d'un air de supplication et Agnese avec un regard d'intelligence, il partit en toute hâte. On prétend généralement que la persécution l'end l'homme ingénieux. Renzo qui, dans le sentier droit et facile de la vie qu'il avait parcouru jusqu'alors, ne s'était jamais trouvé dans la nécessité de beaucoup aiguiser son esprit, avait, en cette occasion, imaginé une de ces finesses qui aurait fait honneur à un jurisconsulte. Il alla tout droit, conformément & son plan, à la maisonnette d'un certain Tonio, laquelle était située & peu de distance de celle de Lucia. Il trouva Tonio dans la cuisine, un genou appuyé sur l'être de la cheminée, tenant d'une main, par le rebord, un chaudron instalK sur les cendres chaudes, et y remuant de l'autre main, à l'aide d'un rouleau de bois recourbé, une modesto polenta, sorte de bouillie grise, épaisse, préparée avec de la farine de sarrasin. La mère, un frère et la femme de Tonio étaient assise table, et trois ou quatre jeunes enfants se tenaient debout alentour, tous attendant, les yeux fixés sur le chaudron, que le moment fût venu d'en verser Je contenu. Mais il n'y avait pas là cette gaieté que la vue du dîner inspire d'habitude à ceux qui l'ont gagné par leur travail. Le volume de la polenta était en raison des temps, et non en proportion du nombre et du bon appétit des convives; et chacun d'eux

The text on this page is estimated to be only 20.59% accurate

101 regardant d'un œil assombri par la convoitise et par le dÈpit la pitance commune, paraissait songer è. la ipart d'appétit qui devait Ini survivre. Tandis que Renzo échangeait seB saluts avec la faoïille, Tonio renversa la polenta sur te tailloir en bois de hêtre qui était apprêté pour la recevoir ; et elle y fit l'effet d'une petite lune au milieu d'un grand cercle de vapeurs. Néanmoins les femmes dirent courtoisement à Renzo: € Voulez-vons en accepter? compliment que le paysan lombard ne manque jamais d'adresser & quiconque le trouve ft manger, aurait-il môme af&ire & un riche gourmand sortant de Ubie à l'instant, et serait-il lui-même à sa dernière bouchée. — Je vous remercie, répondit Renzo : je venais seulement pour dire on mot a Tonio ; et, si tu veux, Tonio, pour ne pas déranger ton monde, nous pouvons aller dîner a l'auberge, et nous causerons. » La proposition fut d'autant plus agréable à Tonio, qu'elle était plus inattendue; et les femmes ne virent pas d'un mauvais œil nn concnrrent, et le plus formidable, enlevé au partage de la maigre pitance. L'invité ne s'arrêta pas à faire des cérémonies, et partit avec Renzo. Arrivés à l'auberge dn village, ils s'y assirent toutàleuraise dans une parfaite solitude, attendu quela misère avait éloigné tous les habitués de ce lieu de délices : ils se firent servir le peu qui s'y trouvait; puis, après avoir vidé un bocal devin, Renzo dit à Tonio d'un air mystérieux : c Si tu veux rae rendre un petit service, je suis tout prêt à t'en rendre un grand. — Parle, parle; tu n'as qu'à commander, répondit Tonio ■ en se versant à boire. Aujourd'hui je me mettrais dans le feu pour toi. — Tu dffls vingtKJînq livres au seigneur curé pour le fermage de son champ que tu faisais valoir l'an passé? — Ah ! Renzo ! Renzo ! tu me gâtes le bienftiit. Que diable viens-tu me rappeler là? Tu m'as coupé l'appétit. — Si je te parle de la dette, dit Renzo, c'est parce que, si tu le veux, j'entends te fournir le moyen de la payer. — Parles-tu sérieusement? — Très-séi'i eu sèment. Eh bien ! serais-tu content? — Content? Parbleu, si je serais content ! Quand ce no

The text on this page is estimated to be only 19.96% accurate

l02 LES FIANCÉS DE MANZONI. Berait que pour ne plus voir ces grimaces et ces hoclLements do ti'te r]uo loe fait le soigneur cure cliaqae (ois que nous nous rencontrons ! Et puiî toujours : Tonio, rappelez-vous : Tonio, quand nous verrons-nous pour cette affaire ? A tel point que , lorsqu'au prône il fise les yeux sur moi , je tremble presque toujours qu'il ne me vienne à itire en public: Et ces vingt-cinq livres? Maudites soient les vingUcinq livres I Et puis, au moins, je pourrais retirer le collier d'or de ma femme, qu'il tient en gage, et que je convertirais en autant depolenta. Mais... — Mais, mais; si tu veux me rendre un petit service, les vingt^inq livres sont là, toutes prêtes, — Dis vite. • — Mais !... dit Renao en se mettant l'index en ci'oix sur ta bouche. — Estril besoin de ces choses-lS entre nous ? dit Tonio ; tu me connais. — Le seigneur curé me va déterrant, je ne sais d'où, certaines raisons saugrenues pour traîner mon mariage on longueur; et moi, au contraire, j'aurais grande hâte d'en Unir. Maintenant, voilà que l'on rae donne pour certain que, les deux flancés se présentant a lui avec deux témoins et ditant, moi : ceile-ci est ma femme ; et Lucia : celui-ci est mon mari ; on me donne pour certain que le mariage couti'acté de la sorte est bel et bien valable. M'as-tu compris? — Tu veux que je te serve de témoin! — Tout juste. — Et tu payeras pour moi les vinglxinq livres? — Je l'entends ainsi. — Honni soit qui se dédit. — Mais il nous faut trouver un autre témoin. — U est tout trouvé. Mon benêt de frère Gervaso : il fera touteeque je lui dirai de faire. Lui payeras-tu à boire? — Et à manger, répondit Renzo. Nous le mùnerous ici s'égayer avec nous. Mais saura-t-il faire? — Je lui apprendrai son rôle ; tu sais bien que j'ai eu aussi sa part de cervelle. — Demain.,, — C'est bien. ~ A la brune. .,, J

The text on this page is estimated to be only 22.02% accurate

LES FtAKcâS DB HANZOHI. 103 — C'est très-bien. — Mais ! . . . dit Renzo en se mettant de Douveau l'index sur les lèvres, — Oh! ... répondit Tonio en penchant la tête sur l'épaale droite et levant la main gauche, avec une certaine expreBsion de ligure qui voulait dire : tu me fais injure. — Mais ei ta femme te demande, comme sans aucun doute elle te demandera.... — En fait de mensonges, c'est moi qui suis en reste avec elle, et a tel point que je ne sais pas si j'arriverai jamais & solder le compte. J'inventerai bien quelque fable pour lui mettre le cœur en paix. ■ — Demain matin, dit Renzo, nous nous entendrons encore mieux, afin de tâcher que la chose aille proprement. > Sur ce, ils sortirent de l'auberge et s'acheminèrent, Tonio vers sa maisonnette, cberchant dans son esprit le conte qu'il donnerait en pâture à la curiosité de ses femmes , et Renzo pour rendre compte aux siennes des arrangements qu'il venait de prendre. Dans cet intervalle, Agnese s'était évertuée en vain à convaincre sa fllle. Celle-ci allait opposant à chaque argument, tantôt l'une, tantôt l'autre partie de son dilemme : ou la chose est mauvaise, et alors il ne faut pas la faire; ou elle ne l'est pas, et, dans ce cas, pourquoi ne pas la communiquer au père Cristoforot Renzo arriva tout triomphant, fit son rapport et le termina par un abn? interjection milanaise qui signifie : suis-je ou ne Buis-je pas un homme? pouvait^n trouver mieux? pareille idée vous serait-elle venue à l'esprit? et cent autres choses de ce genre. Lucia secouait doucement la tète; mais les deux autres, tout enthousiasmés de leur prt^et, n'y prenaient pas beaucoup garde, ainsi qu'on a coutume de le faireavec un enfant & qui l'on désespère de faire comprendre toutes les raisons d'une chose, mais que . l'on amènera ensuite par deï prières ou par l'autorité à ce qu'on veut de lui. « Cela va bien, dit Agnese : cela va bien ; mais... voua n'avez pas pensé a tout. — Qu'y manque-Vil encore î répondit Renzo. — Et Perpétua? vous n'avez pas pensé & Perpétua. Elle

The text on this page is estimated to be only 21.65% accurate

104 LES FIAKCÉ8 DE MAN-:C0K1. laissera bien entrer Tonio et son frère ; mais vous ! vous deux ! Pensez donc! Elle doit avirir ordre de tous tenir plus loin du curé, qu'un entant d'un poirier qui a des fruits mûrs. — Comment fesons-nousî dit Renzo devenu tout à coup soucieux. — Eh bien! voyez : j'y pense moi. J'irai avec voua, et j'ai un secret, moi, pour l'attirer et pour la charmer do façon qu'elle ne vous aperçoive pas, et que voua puissiez entrer. Je l'appellerai et je lui toucherai certaine corde... votts verrez. — Soyez bénie! s'écria Renzo : je l'ai toujours dit, que voue étiez notre providence en fout et pour tout. — Mais tout cela ne sert de rien, dit Agnese, si l'on ne parvient pas à persuader cette petite sotte qui e'obstine il dire que c'est un péché. » Renzo mit. lui aussi, toute son éloquence à contribution ; ffiais Lucia demeurait inébranlable. < Je ne sais que répondre à vos raisons , disait-elle ; mais ce que je vois, c'est que, pour faire cette chose comme voue le dites, il faut procéder à force de surprises, de mensonges et de supercheries. Ah Renzo ! ce n'est pas ainsi que nous avons commence. Je veux bien être votre femme {et il n'y avait pas moyen qu'elle pût prononcer cette parole et manifester oett« intention, sans qu'une pudique rougeur lui couvrît le visage), je veux bien être votre femme, mais par le droit chemin, avec la crainte de Dieu, à l'autel. Laissons faire Celui qui est là-haut. Ne voulez-vous pas qu'il sache trouver le moyen de nous venir en aide mieux que nous ne pouvons le fiiire nous-mémea avec toutes ces fourberies! Et pourquoi faire des mystères au père Cristoforo? » La discussion durait encore et ne paraissait pas près de finir, lorsqu'un bruit précipité de sandales et ujie rumeur de tunique agitée, semblable à celle que produisent dans une voile relâchée les bouffées répétées du vent, annoncèrent le père Cristoforo. On fit silence, et Agnese eut & peine le temps (le murmurer ft l'oreille de Lucia : « Garde-toi bion do rien lui dire. > J

The text on this page is estimated to be only 15.47% accurate

CUAPiTllE Vli Le père Cristotoro arriviùt dans l'attitude d'un bon capitaino qui. venant de perdre, mais non par sa faute, une bataille importante, triste, mais non découragé, soucieux, mais non troublé, à bride abattue, mais non en fuite, se porta là. où le besoin l'appelle pour renforcer les points menacée, . remottrc les troupes en bon ordre et donner de nouvelles instructions. . < La paix soit avec vous,, dit-il en enti'ant. 11 n'y a rien ' ft espôrer de l'iionimo: aussi faut-il aToir d'autant.plus cou- | fiance en Dieu : et déjà j'ai en main un gage de sa protection. » Bien qu'aucun des trois n'eût fondé de grandes espérances sur la tentative du pure Ci'istoforo (car, de voir im puissant se désister d'une action injuste sans y iMre contraint pai' une force supérieure, et rien que par pure oondeseendauce à, de simples prières, était cbose plutôt inouïe que rare), néanmoins la douloureuse certitude fut pour tous uu coup terrible. Les femmes baisséreut tristement la tôte; mais, dans Pâme de Reozo, la coliire l'emporta sur l'abattement. Cette nouvelle le trouvait déjà rempli d'aiaertunie et profondément irrité par une suite ininterrompue de pénibles surpiiees, do tentatives mauquées, d'espérances déçues, et, par surcroît, aigri ea ce moment par les refus de Lucia.

The text on this page is estimated to be only 19.46% accurate

106 LES FMNCâa •f c je voudrais bleu savoir, s'écria-t-il en grinçant les dents, et en haussant la voix comme il n'avait jamais osé le taire en présence du père Cristofopo, je voudrais bien savoir quelles sont les raisons qu'il a données, ce chien, pour soutenii- ... pour soutenir que ma fiancée ne doit pas être ma femme 1 — Pauvre Renzo I répondit le moine avec un accent de commisération et avec un regard qui commandait d'une manière affectueuse le calme : si le puissant qui veut commettre une injustice était toujours obligé d'en donner les raisons, les choses n'iraient pas comme elles vont. — Ce chien a donc dit qu'il ne veut pas parce qu'il ne vent pas? — Il n'a même pas dit cela, pauvre Renzo! Ce serait d^à ■ Un avantage si, pour commettre une iniquité, on était forcé de l'avouer ouvertement. — Mais pourtant il a dû dire quelque chose : quoi? qnV tril dit, ce tison d'enfer? — J'ai entendu ses paroles, mais je ne te les saurais répéter. Les paroles do l'inique qui est puissant vous pénètrent et passent. Il lui est permis de se couri'oucer de ce que tu le soupçonnes, et de te faire sentir, en même temps, que tes soupçons sont fondés; il lui est permis de t'insulter, et de prétendre quec'est lui TofTcnsé; de t'outrager, et de t« de mander satisfaction; de t'effrayer, et de se plaindre; do lever effrontément la t^te, et de se dire sans reproche. N'en demande pas davantage. Cet homme n'a prononcé ni le nom de cette innocente ni le tien; il n'a pas seulement fait mine de vous connaître; iln'a pas dit qu'il prétendit rien; mais,... mais hélas! j'ai dû me convaincre qu'il est inébranlable. Pourtant, ayons confiance en Dieu! Vous, pauvres femmes , ne perdezpas courage; et toi, Renzo... Oh! crois bien que je sais me mettre à ta place, que je sens ce qui se passe dans ton cœur. Mais, patience ! c'est \k une parole bien aride, une parole amêre pour qui ne croit pas ; mais toi l...ne voudrastu pas accorder à Dieu un jour, deux jours, le temps qu'il ' veut prendre pour foire triompher le bon droit? Le temps lui appartient, et il nous en a promis tant! Laisse faire a lui, Renzo; et sache... sachez tous que je tiens déjà dans mes mains un fil pour vous aider. Pour aujourd'hui, je ne

The text on this page is estimated to be only 21.22% accurate

UB riAHCËS DB UAHZOtlI. Ifil pnia vous en dire davantage. Demain, il me sera impossible de monter jusqu'ici; il me faudra rester au couvent toute la journée, pour vous. Toi, Renzo, fais en sorte d'y venir; ou, si, par une cause imprévue, tu ne le pouvais pas, envoyez-moi un homme sûr, un garçon intelligent, par qui je puisse vous faire savoir ceque j'aurai a vous apprendre.il se l'ait nuit; il faut que je coure au couvent. Confiance, eoit i-age; et bonsoir. > Cela dit, il sortit en toute hâte et s'en alla, descendant rapidement et par bonds ce sentier tortueux et pierreux pour ne pas arriver trop tard au couvent, et s'exposer au risque d'une bonne réprimande ou, ce qui lui aurait été pbis pénible, à une pénitence qui l'eût empêché, le lendemain, de se trouver libre et tout prêt à ee qu'aurait pu exiger le besoin de ses protégés. < Avez-vous entendu ce qu'il a dit d'une certaine chose... d'un El qu'il tient pour nous aider 1 dit Lucia. li faut se fier à lui; c'est un homme qui, lorsqu'il promet dix... — Si ce n'est que cela!... interrompit Agnese. Il aurait dû s'expliquer plus clairement ou, tout au moins, me prendre h part ot me dire, à moi, ce dont il s'agit. — ■Balivernes, que tout cela! j'en finirai, moi; oui j'en finirai! interrompit à son tour Renzo. allant et venant furieux par la chambrè, et avec un son de voix, avec un visage qui ne laissaient aucun douta sur le sens de ses paroles. ~ Oh ; Renzo ! s'écria Lucia. — Que voulez-vous dire? s'écria Agnese. — Qu 'est-il besoin de dire? J'en finirai, moi i j'en finirai! quand bien même il aurait cent, mille diables au corps, finalement il est de chair et d'os, lui aussi. -- Noa, non, pour l'amour du ciel!... reprit Lucia; mais les pleurs étouffèrent sa voix. — Ce ne sont pas des discours & tenir, même pour plaisanter, reprit Agnese. — Pour plaisanterl s'écria Renzo en s'arrêtant debout devant Agnese assise, et en lui plantant sur le visage deux yeux égarés. Pour plaisanter! Vous verrez si ce sera pou* plaisanter. — Oh, Renzo! put dire Lucia à grande peine, d'une voix entrecoupée par les sanglots; je ne vous ai jamais vu ainsi.

 — Ne dites pas de ces choses-là, pour Tamour de Dien l reprit encore Agnese avec vivacité, mais en baissant la voix. Ne vous rappelez-vous donc pas combien de bras il tient à ses ordres? Et quand môme... Dieu nous en préserve!... Contre les pauvres il y a toujours une justice. — Je la ferai, moi, la justice; c'est moi qui la ferai ! U en est temps désormais. La chose n'est pas facile : je le sais, moi aussi. Il se garde bien, ce chien, ce misérable! ... Il sait ce qu'il est; mais n'importe. Patience et résolutioir...et le moment arrive. Oui, c'est moi qui la ferai, la justice : c'est moi qui délivrerai le pays !... Que de gens me béniront!... Et puis en deux enjambées!... > L'horreur que ces paroles si explicites inspirèrent à Lucia, tarit ses pleurs et lui donna courage à parler. Otant de ses mains son visage tout baigné de larmes, elle dit à Renzo avec le cœur navré, mais d'un ton décidé : « Vous ne tenez donc plus à m'avoir pour femme? Je m'étais promise à un jeune homme qui avait la crainte de Dieu ; mais un homme qui aurait... Fût-il à l'abri de toute justice et de toute vengeance, fût-il le fils du roi... — Eh bien ! s'écria Renzo avec un visage de plus en plus bouleversé : je ne vous aurai pas ; mais lui non plus ne vous aura. Moi ici sans vous, et lui.. .à l'enfer ! — Ah non ! par pitié, ne parlez pas, ne me'regardez pas ainsi ! Non, Renzo, je ne puis vous voir en cet état ! » s'écria Lucia en pleurant, en suppliant, en joignant les mains, pendant qu' Agnese appelait à plusieurs reprises le jeune hommepar son nom, et lui palpait les épaules, les bras, les mains, pour l'apaiser. Il demeura un instant immobile, pensif, presque ému en contemplant ce visage suppliant de Lucia ; puis tout à coup ses yeux devinrent hagards, il recula, tendit le bras et l'index vers elle, et s'écria : «Elle?... c'est elle qu'il veut ce misérable? Eh ! bien il faut qu'il meure ! — Et moi, quel mal vous ai-je fait pour que vous me fassiez mourir? s'exclama Lucia en se jetant à ses genoux. — Vous ! dit-il d'une voix qui exprimait une colère bien différente , mais toutefois une colère : Vous ! Quel bien me voulez-vous ? quelle preuve m'en avez-vous donnée ? Ne vous ai-je pas priée, suppliée, conjurée? ai-je pu obtenir?... — Oui, oui, répondit précipita'mment Lucia; j'irai chez le

The text on this page is estimated to be only 21.58% accurate

LES FIAHCÉB DB MÂN20H1. 109 ouré, demain, tout de suite, si tous le voulez : j'irai. Redevenez le Renzo d'autrefois, et .j'irai. — Vous me le promettez? dit Renzo d'une voix et avec une expression devenues tout à coup plus humaines. — Jevous le promets. — Vous me l'avez promis. — Ah! Seigneur, je vous remercie!» s'écria Agnese doublement contente. Au milieu de son emportement, Renzo s'était-il rendu compte du parti qu'il pouvait tirer de l'effroi de Lucia? et n'avait-il pas employé un peu d'artifice pour l'accroître afin de le faire fructifier? Notre auteur proteste de n'en rien savoir; et, pour ma part, je crois que Renzo ue le savait pas bien lui-même. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était réellement hors des gonds contre don Rodrigo, et qu'il désirait ardemment le consentement de Lucia ; et lorsque deux passions également violentes hurlent à la fois dans le cœur d'un homme, personne, pas même le patient, n'est dans le cas de pouvoir clairement discerner une voix de l'autre, et de dire avec certitude laquelle des deux prédomine. < Je vous l'ai promis, répondit Lucia d'un ton de reproche timide et afi'octueEx : mais, vous aussi, n'aviez- vous pas promis de no pas faire d'esclandre, de vous en rapporter au père?... — Oh ! allons ! pour l'amour de qui me suls-je emporté? Voudriez-Tous maintenant vous dàlire? Et me faire commettre un excès ? — Non, non, dit Lucia , toute prête à retomber dans sa frayeur. J'ai promis et je ne me dédis point. Pourtant, voyez, Renzo, de quelle façon vous m'avez fait promettre! Plaise à Dieu qu'il ne nous en ari'ive... — Pourquoi voulez-vous faire de fâcheux présages, Liiciat Dieu sait bien que nous ne faisons tort à personne. — Au moins promettez-moi que celle-ci sera la derniùre fois que... — Je vous le promets, foi d'honnête garçon. — Mais cette fois tenez parole, » dit Agnese. 11 est ici une autie chose que l'autour avoue ne pas savoir; c'est si Lucia fut absolument et de tout point mécontenlo

 d'avoir eu la main forcée à donner son consentement. Nous laissoiis, comme lui, la question en suspens. Renzo n aurait pas mieux demandé que de prolonger Tentretien, et d'arrêter point par point ce qu'on aurait à faire le lendemain ; mais il était nuit close, et les femmes la lui souhaitèrent bonne, ne trouvant pas convenable qu^il rest&t plu3 longtemps chez elles à pareille heure. Malgré tout, la nuit fût pour tous trois aussi bonne que pouvait Tétre une nuit qui succédait à une juuruée remplie d'agitations et de tribulations, et qui en précédait une autre destinée & une entreprise importante et d'un succès incertain. Renzo se fit voir de bon matin ; et il concerta avec les femmes, ou plutôt avec Agnese, la grande opération de la goirée,mettant en avant et résolvant tour à tour les difficultés, prévoyant les contre-temps et recommençant, tantôt l'une, tantôt l'autre, à décrire la scène concertée, comme on raconterait un fait accompli. Lucia écoutait et, sans approuver de la bouche ce qu'elle ne pouvait approuver dans son cœur, promettait de faire du mieux qu'elle pourrait. « Irez-vous vous-même là-bas, au couvent, pour parler au père Cristoforo, ainsi qu*il vous l'a dit hier soir? demanda Âgnese à Renzo. — Des nèfles ! répondit celui-ci. Vous savez quels diables d'yeux a le père ! Il lirait sur ma figure, comme dans un livre, qu'il y a quelque chose qui se manigance; et, s'il commençait à me faire des questions, je sens que je ne pourrais pas assez bien me tirer d'affaire. Et puis il me faut rester ici pour organiser les choses. Il vaudra mieux que vous envoyiez vous-même quelqu'un. — J'enverrai Menico. — C'est cela,» dit Renzo ; et il partit pour aller organise! les choses, ainsi qu'il l'avait dit. Agnese se rendit, de son côté, à la maison voisine pour s'enquérir de Menico, un jeune garçon très-éveillé, rempli de bon sens pour son âge, et qui, par voie de cousins et de beaux-frères, se trouvait être tant soit peu neveu dô la bonne femme. Elle le demanda, l'emprunta, pour ainsi dire, aux parents pour toute la journée, « pour un certain service » dit-elle. L'ayant obtenu, elle le mena dans sa cuisine, lui donna & déjeuner, puis le chasc^ea de la commission d'aller

The text on this page is estimated to be only 19.97% accurate

LES VtAHCÉB DE HAHZOHI. 111 .1 Pescarenico, de se montrer au pfire Cristoforo qui le renverrait ensuite avec une réponse quand il en serait temps, ï Le père Cristoforo, ce beau vieillard, tu sais, avec cette grande barbe blanche, celui que Ton appelle le saint... — J'ai compris, dît. Menico : celui qui caresse toujours leg enfants et qui de temps en temps leur donne de jolies ima^ ges. — Précisément, Menico. Et 3'il te disait d'attendre quelque t«iiips là, près du couvent, ne t'éloigne pas; fais surtont bien attention de ne pas aller avec les autres gamins au tao faire ricocher les palets sur l'eau, ou regarder pêcher, ou jouer avec les filets pendus aux murs pour sédter, ou... — Pouh ! ma tante ; je ne suis plus un enfivnt. — C'est bien : fais les choses en garçon raisonnable, et quand tu reviendras avec la réponse... regarde; ces deux belles parpagliole (1) toutes neuves sont pour toi. — Donnez-tes moi maintenant, pour que... — Non, non, tu pourrais les jouer. Vas et eonduis^toi bien, et tu en auras peut-être encore davantage. * Pendant le reste de cette longue matinée, on vit des choses insolites qui ne mirent pas peu en soupçon l'esprit déjà si troublé des deux femmes. Un mendiant, ni hâve ni déguenillé comme les autres, et ayant dans son aspect je ne sais quoi de sombre etde sinistre, entraen demandant quelque chose pour Tamour de Dieu, et en lançant de cété et d'autre certains regards d'espion. Il lui fut donné un morceau de pain qu'il reçut et mit dans sa poche avec une indifférence mal déguisée. Il se mit ensuite à lier conversation avec une certaine impudence et, en même tomps, avec hésitation, faisant beaucoup de questions auxquelles Agnese se hâta de répondre toujours le contraire de ce qui était. Se mettant ensuite en marche, comme pour s'en aller, il feignit de se tromper de porte, entra par celle qui conduisait à l'escalier, et là, il explora à ta hâte autant qu'il put. Ayant crié après lui : Ehl eh! où allez-vous, mon brave homme? par ici, par ici, il revint sur ses pas et sortit par la porte, qui lui était indiquée, eu s'excusant avec une sou(1) Honnaie placentine valant envin

The text on this page is estimated to be only 22.55% accurate

112 LBS FIANCES DE UANZONI. mission, avec une humilité visiblement affectCea, et qui kidraioat diflicilement avec les linéaments de son visage dur et farouche. Après celui-ci, continuèrent k st montrer de t«mps en temps d'autres figures étranges. D"où sortaient ces hommes. *)u'étaient-ils? on ne pouvait pas facilement le deviner; mats on ne pouvait pas non plus les prendre pour ces honnêtes passants qu'ils voulaient paraître. Celui-ci entrait sous le prétexte de demander sa route; d'autres, arrivés devant la porte, ralentissaient le pas et regardaient a la dérobée, à travers la cour, dans la salle, comnae quelqu'un qui veut voir sans éveiller de soupçons. Finalement, vers midi, cette importune procession cessa. Agnese se levait de temps à autre, traversait la cour, allait sur le pas de la porte de la rue, regardait à droite et à gauche et revenait en disant : « personne » ; parole qu'elle proférait et quo Lucia entendait avec plaisir, sans que ni l'une ni l'autre so rendissent bien nettement compte du pourquoi. Mais il leur en resta, à toutes deux, une pénible impression, un trouble mal défini qui leur ôtèrent, particulièrement à la fille, une grande partie du courage qu'elles avaient mis en ré.=erve pour l'expédition de la soirée. Il importe toutefois que le lecteur sache quelque chose do plus précis touchant ces rôdeurs mystérieux; et, pour procéder avec ordre, ii nous faut, pour l'en informer, revenir d'un pas en arriére, et aller retrouver don Rodrigo que nous avons hier, après le diner, laissé seul dans une sallo de son château, au départ du père Cristoforo. Don Rodrigo, ainsi que nous l'avons dit, arpentait à grands pas et en tous sens cette salle, aux murs de laquelle pendaient des portraits de Ciniille de plusieurs générations. Lorsque, donnant du nez à l'une des extrémités do la pièce, il faisait demi-tour, il voyait devant lui, à l'autre extrémité, un de ses ancêtres, guerrier renommé pour avoir étt la terreur de ses ennemis et de ses propres soldats, le l'égard farouche, les cheveux courts et hérissés sur le front, les moustaches étirées et pointues faisant saillie loin des joues, le menton proéminent : le héros, fièrement campé sur ses pieds, était couvert de jambières, de cuissard:-', de cuirasse, de brassards, de gantelets, tout de fer; la main droite fortement appuyée sur la hanche, et la gauche sur le pommeau

The text on this page is estimated to be only 23.20% accurate

LES FIANCES DE MANZOm. 113 de l'épée. Don Rodrigo le regardait ; et , lorsqu'il était arrivé tout contre et qu'il faisait demi-toui", voilà qu'il se trouvait en face d'un autre aïeul, magistrat, la terreur des plaideurs, assis sur un énorme siège en velours rouge, enveloppé dans une ample toge noire, tout noir, à l'exception d'un collet blanc avec un large rabat, et des revers de zibeline dont la toge était doublée (c'était là le signe distinctif des sénateurs ; mais il ne faisait partie que de leur costume d'hiver; c'est pourquoi l'on ne trouvera jamais dô portrait de sénateur en costume d'été) ; le visage blême, les sourcils froncés, il tenait ea main une supplique et semblait dire : nous verrons. Par ici, une grande dame, à l'air hautain, qui fht la terreur de ses filles d'honneur; par là, un abbé, la terreur de ses moines ; tous gens, en un mot, qui avaient terrifié le monde do leur vivant et qui, dans leurs images, respiraient encore, pour ainsi dire, une terreur posthume. En présence de pareils souvenirs, don Rodrigo était d'autant plus furieux, d'autant plus humilié, et ne revenait pas qu'un capucin eût osé s'imposer à lui avec la prosopopée d'un Nathan. II formait un dessein de vengeance, il l'abandonnait, il '.songeait au moyen de pouvoir en même temps et assouvir sa brutale passion et satisfaire à ce qu'il appelait son honneur; puis, par instants (voyez un peul), se rappelant et s'entendant résonner aux oreilles ce commencement de prophétie, il se sentait pris d'un frissonnement subit, et était presque sur le point de renoncer à l'idée de ces deux satisfactions. Finalement, pour se donner une contenance, il appela un serviteur et lui ordonna de l'excuser auprès de ses invités en leur disant qu'il était retenu par une affaire urgente. Lorsque le serviteur revint pour annoncer que ces seigneurs étaient partis en laissant leurs hommages, < et le comte Attilio t demanda don Rodrigo, toujours allant et venant. — 11 est sorti avec ces. seigneurs, illustrissime seigneur. — C'est bien : six personnes d'escorte pour la promenade : tout de suite. Mon épée, ma cape, mon chapeau : tout de suite. B Le serviteur répondit en inclinant la tête, et partît; il revint peu aprûs avec la riclie épée que lo maître ceignit ; avsc ta cape qu'il se jeta sur les épaules ; avec le chapeau

The text on this page is estimated to be only 20.47% accurate

114 LE3 FIANCÉS DB MANZONI. à grandes plumes, qu'il se mit snr la têta en l'y eDfonçant tlêremeat d'ua coup de poing : indice de mei' agitée. En a'«n allant, il trouva bup le seuil six bravi armés jusqu'aux dents, qui, s'étant rangés de chaque c6té, s'inclinârent sur son passage, puis se mirent en marche k sa suite. Plus farouche , plus hautain , plus renfrogné que de coutnme , il Bortit et dirigea sa promenade vers Lecco, à travers les coups de chapeau et les révérences jusqu'à terre des villageois qu'il rencontrait : le mal-appris qui aurait gardé son chapeau sur la tête, en aurait été quitte a bon marché, si l'un des bravi de la suite se fût contenté de le lai faire sauter avec une taloche. Don Rodrigo ne répondait pas & ces saluts. Les hommes d'une condition plus élevée tiraient aussi leur révérence à ce seigneur qui, sans conteste, était plus puissant qu'eux : à ceux-ci, il répondait par un léger mouvement de tête accompagné d'un air superbe de protection. Ce jour-là cela n'arriva pas, mais lorsqu'il lui arrivait de rencontrer le seigneur châtelain espagnol, la révérence était alors également profonde des deux cOtés : la chose se passait comme entre deux potentats qui n'onl; rien à démêler entre eux, mais qui, par convenance , font honneur au grade l'an de l'autre. Pour dissiper un peu sa mauvaise humeur, et pour opposer à l'image du moine, qui obsédait son esprit, des figures et des manières toutes différentes, don Rodrigo entra ce jour-là dans une maison où se trouvait réunie une joyeuse brigade, au milieu de laquelle il fut accueilli avec cette cordialité cérémonieuse et empressée qui est réservée aux hommes qui se font ou beaucoup aimer , ou beaucoup craindre. Finalement, à nuit tout à l^it close , il retourna k son château. Le comte Attilio venait de rentrer à l'instant; et l'on servit le souper. Don Rodrigo y assista tout pensif et parla peu. A peine la table fut-elle desservie et les domestiques partis : < Cousin, quand me payerez-vous cette gageure? dit le comte Attilio d'un air malicieux et ua peu railleur. — La Saint-Martin n'est pas encore passée. — Autant vaut que vous la payiez tout de suite; car tous les saints du calendrier passeront bien avant que... — C'est là ce qui reste à voir. — Cousin, vous voulez faire le réservé, mats moi, j'ai tout

The text on this page is estimated to be only 19.38% accurate

tJ:E ÎUNCÉE DJC HAHzoai. 11& ;; et je suis tellement sûr de gagner le pari, que je suis tout prêt à en faire un autre. — lît lequel ? — Que le péro... le père... qne saia-JQÎ ce capucin, en on mot, vous a converti. — Oh ! voilà bien une de Toa idées ! — Converti, cousin ; converti, vous dis-je. Pour ma part, je m'en réjouis. Savez-vous bien que ce sera un beau spectacle, que de voua voir tout contrit et les yeux baissés Et quelle gloire donc ponr ce moine I Devait-il se reugorget en s'en retournant chez luil Ce ne sont point Ik de ces pois' sous que l'on prenne tous les jours, ni avec tous les tllets Soyez certain qu'il vous citera comme exemple; et quand il ira faire quelque mission un pou lointaine, il parlera de vous. 11 me semble d^a l'entendre. » Et ici, se mettant à parler du nez et accompagnant les mots de gestes chargés, il continua sur le ton d'un sermon. < Dans un coin de ce monde, que par des considérations de convenance je me dispense de nommer, vivait, mes très-chers frères, et vit encore actuellement un gentilhomme débauché, plus ami dea belles femmes que des tiommer de bien, lequel, habitué à faire flèche de tout bois, avait jeté les yeux... — Assez, assez, interrompit don Rodrigo moitié souriant, moitié agacé. Si vous voulez doubler la gageure, je suis prêt, moi aussi. — Diable ! Est-ca qua par hasard ce serait vous qui auriez converti le capucin? — Ne me parlez pas de cet homme ; et quant au pari, ta Saint-Martin en décidera. > La curiosité du comte était piquée ; aussi n'épargnart-il pas les questions ; mais don Rodrigo sut toutes les éluder, s'en remettant toujours à la date qui en devait décider, et ne voulant pas communiquer à sa partie adverse des desseins qui n'étaient ni en voie d'exécution, ni même absolument arrêtés. Le lendemain matin, à son réveil, don Rodrigo se retrouva don Rodrigo. Ce léger nuage de repentir que le «n jour viendra avait soulevé dans son esprit, s'était évanoui avec les songes de la nuit ; et iJa colère seule lui restait, envenimée encore par le remords de cette faiblesse passagère. Les sou

 venirs plus récents de cette promenade triomphale, des révérences, de la cérémonieuse réception, les railleries du cousin, n'avaient pas peu contribué à réintégrer son esprit dans ses dispositions habituelles. A peine levé, il lit appeler Griso. « Grosse affaire, dit à part soi le serviteur qui fut chargé de cet ordre; car rhomme qui portait ce surnom n'était rien moins que le chef ' des bravi, celui à qui étaient confiées les entreprises les plus risquées et les plus audacieuses : c'était le grand aflSdé du maître. Cet homme lui était dévoué à toute épreuve et par reconnaissance et par intérêt. Coupable d'un homicide commis en public, pour se soustraire aux recherches de la justice, il était venu implorer la protection de don Rodrigo; et celui-ci, en le prenant à son service, l'avait mis à l'abri de toute poursuite. De cette manière, en assumant la charge de commettre tous les crimes qui lui seraient ordonnés, ce misérable s'était assuré l'impunité du premier. Pour don Rodrigo, l'acquisition n'avait pas été de mince importance, attendu que Griso, outre qu'il était sans comparaison le plus vaillant de la troupe, était aussi une preuve vivante de ce que son maître avait pu attenter avec succès contre l'autorité des lois ; en sorte que la puissance de celui-ci s'en trouvait grandie et dans le fait et dans l'opinion. € Griso I dit don Rodrigo ; en cette occasion l'on verra ce que tu vaux. Avant demain, cette Lucia doit se trouver dans ce château. — Il ne sera jamais dit que Griso ait reculé devant un ordre de l'illustrissime seigneur son maître. — Prends autant d'hommes qu'il pourra t'en falloir ; ordonne et dispose selon que tu jugeras pour le mieux; pourvu que la chose arrive à bonne fin. Mais veille surtout & ce qu'il ne lui soit fait aucun mal. — Seigneur, iin peu- de frayeur pour qu'elle ne fasse pas trop de bruit... on ne pourra pas faire à moins. —-De la frayeur... je conçois... c'est inévitable. Mais qu'on ne lui touche pas un cheveu : et surtout qu'on lui porte respect de toutes les manières. Tu m'entends? — Seigneur, on ne pourra pas arracher une fleur de sa tige et la porter à votre seigneurie sans la chiffonner tant soit peu. Mais on ne fera que le strict nécessaire.

The text on this page is estimated to be only 20.45% accurate

LG8 VIANOÉS DE HAMZOHl. 117 — Sons ta FGsponsabiliW. Et... comment t'y prendras-tuî — C'est à qnoi je pensais, seigneur maître. Par bonheur la maison est située au bout du pays. Nous avons besoin d'un endroit où aller nous cacher; et justement, à pea de distance de Ifi , se trouve cette maison inhabitée, au milieu des champs, cette maison... mais votre seigneurie ne peut gQére savoir ces sortes do choses... une maison qui a été iDcendiée il y a peu d'années et qui, faute d'argent pour la réparer, a été abandonnée. Maintenant les sopciéres s'y donnent rendez-vous ; mws comme ce n'est pas le jour du sabbat, je m'en moque. Ces paysans qui sont remplis de superstitions, ne la hanteraient en aucune nuit de la semaine pour un trésor. Ainsi nous pourrons aller nous y aposter en toute sûreté, et personne ne viendra certainement gflter nos affaires. — C'est très-bien; et ensuite?» Ici Oriso de proposer et don Rodrigo de discuter, jusqu'à ce que, tous deux d'accord, ils eussent concerté la manière de mener & bien l'entreprise, sans qu'il restât aucune trace des auteurs , ainsi que les moyens de diriger les soupçons d'un autre côté par des indices trompeurs, d'imposer silence à la pauvre Agnese, d'inspirer à Renzo une frayeur salutaire, et assez forte pour le guérir de son chagrin et pour lai ôter toute idée de recourir à la justice, et même l'envie de se plaindre ; et, ainsi de suite , de toutes les autres scélê~ ratesses accessoires, nécessaires à la réussite de la scélératesse prilTcipale. Nous omettrons de rapporter tous ces accords, parce que, ainsi que le lecteur la verra, ife ne sont pas indispensables & l'intelligence de ce qui va suivre; et qu'il nous en coûte de nous arrêter et de l'arrCter lui-même plus longuement & entendre conférer ces deux odieux scélérats. Nous ajouterons seulement que, pendant que Griso s'en allait pour mettre la maiu £t l'exécatioa, don Rodrigo le rappelaet lui dit: «Ecoute : si jamais, par hasard, ce rustre téméraire venait, ce soir, à tomber sous vos griffes, il ne serait pas mal de lui appliquer par anticipation uo bon avertissement sur les épaules. De cette manière, l'ordre qn'on ira demain lui intimer d'avoir a se tenir coi, produira encore plus sûrement sou effet. Mais n'allez pas le châreher, pour ne pg,3 g&ter le point le plus important : ta comprends T

The text on this page is estimated to be only 16.85% accurate

]{g LEx FIANCES DE MAK^UIl. ~ Laissez-moi faire, » répondît Griso en s'inclinant d'un air a la fcia respectueux et fanltoon : et il s'en alla. La matinée fiit employée à reconoaitre les lieux. Ce faux mendiant qni s'était introduit de cette Toanière dans la pauvre maisonQette,n'étaitautre que Griso. qui venait pour en levei' le plan à vue d'œil ; les faux pas^^ints , étaient ses bandits à qui, pour agir sous ses ordres, il suffisait d'a^ une connaissance plus superficielle de l'ecdroit; et, une la reconnaissance opérée, ils ne s'étaient :)lus laissé voir pour ne pas éveiller trop de soupçons. Lorsqu'ils furent tous revenus au cMteau, v>tso fit son rapport, arrêta ensuite définitivement le plan u ' Texpédition, distribua les rdles et donna à chacun les instractions nécessaires. Tout cela ne put se faire sans que ce vieux serviteur, qui se tenait l'œil au guet, l'oreille aux écoutes, ne s'aperçût qu'il se tramait quelque chose d'extraoï'dinaire. A force d'observer et de questionner, rama.çsant la moitié d'une information d'uncûtô, la moitié d'uneautre de l'autre, glosant lui-même quelques mots obscurs, interprétant certaines démarches mystérieuses, il fit tant et sibien qu'il parvint à s'éclaircir sur ce qui devait avoir lieu pendant la nuit. Mais, quand il en eut acquis la certitude, la nuit était déjà. presque venue ,' et une petite avant-garde de bravi avait déjà pris la campagne pour aller se mettre en embuscade dans cette masure en démolition. Le pauvre vieillard, quoique sachant bien quel gros jeu il jouait, et quoiqu'il (ùt, d'autre part, en grande crainte, tout en en courant les chances, de n'arriver que comme le secoursdePîse (1), néanmoins il ne voulut pas manquer k sa promesse : il (1) porter lesecoar] de PiVe, ou N'areker que oinme le aecaurs de Pise : locution proverbiale depuis fort longtemiis en usage dans la plus grande partie de l'Itnlie, pour désigner nn socoura tardif ot inutile. Mais & quelle époque remonte son origine et quel est le fait historique qui a pu lui donner naissance ; rien de certain et de yraiment authentique à ce sujet L. Zini (Histoire populaire do l'Italie depuis son origine jutqa'à nos jours, 4" édition, 3' ïolume, page 33, Milan, 1869) pense qne ce dicton, derenu proTarbial, fit, dans son origine, allnsioa au secours que ce hâbleur de Maxim il ïeti, roi des Romains et peu après empereur d'AlIeransTne, avait pTomin i Pise dorant la guerre qu'elle soutenait contre Florence (IfiO?)

 sortit SOUS prétexte de prendre un peu Tair, et s'achemina en toute hâte vers le couvent pour donner au père Cristoforo Tavis qu'il lui avait promis. Peu après, se mirent en mouvement les autres bandits, et ils descendirent la côte un à un, deux à deux, en détail, pour n'avoir pas Tair d'une troupe. Griso vint le dernier, et il ne resta en arrière qu'une chaise à porteurs, laquelle devait être et fut effeotivement portée à la masure après la tombée de la nuit. Une fois tous réunis là, Griso expédia trois de ces chenapans à l'auberge du village; l'un d'eux avait ordre de se tenir sur le pas de la porte pour observer les mouvements de la rue et guetter le moment où tous les habitants seraient rentrés : les deux autres devaient rester au dedans à boire et à jouer, comme 'des amateurs, et étre,^ pendant ce temps, attentifs à épier, supposé qu'il y eût quelque chose à épier. Lui, avec' le gros de la troupe, demeura dans le repaire à attendre. Le pauvre vieillard trottait encore, les trois éclaireurs arrivaient à leur poste, le soleil touchait à l'horizon, quand Renzo entra chez les femmes et leur dit : « Tonio et Gervaso sont là dehors : je vais avec eux souper à l'auberge; et, au coup de l'Ave Maria, nous viendrons vous prendre. Allons, courage, Lucia! tout dépend d'un moment. > Lucia soupira et répondit : « Oh ! oui, courage», d'une voix qui démentait les paroles. aeconrs que Pise attendit toujours en vain. Paoli, dans ses Manières de dire toscanes recherchées dans leur origine (Venise, 1740, page 147), prête ce mot aux Lucquois pour exprimer un secours arrivé trop tard et lorsqu'une pouvait plus être d'aucune utilité. Du reste^ on n'a pas ' toujours et partout, en Italie, proverbialement qualifié un secours tardif de secours de Pise, Ainsi, le Modenais Tassoni, dans son fameux poëme héroï-comique, la Secchia rapita^ publié pour la première fois à Paris en 1622, raille, pour un secours de ce genre, les habitants de Paiuello, dont le contingent n*entra en campagne que quand la guerre était déjà finie; si bien, dit-il^ que /e^ecoi^r^ dePaluello passa en proverbe (chant VIII, octave 28). Quatre siècles avant Tassoni, en 1218, l'auteur de la, Chronique Parmesane {lier. Mal. Scr., tome IX) parle aussi d'un secours tardif, proverbial de son temos, attribué aux Reggiens ■: Bt facto praelio praedicto venerunt Regini ; et ideo dictum est posiea auxilium Reginorum. En Sicile, on dit le secours de Messine. {Note du traducteur,)

The text on this page is estimated to be only 15.77% accurate

120 LES FIANCÉS DB HAtlZOIIl. Quand Reazo et ses deux compa^oDS arrivèrent à t'auberge, ils y trouvërent ce certain quidam, déjà planté ea sentinelle, qui obstruait la moitié de l'ouverture de la porte, la dos appuyé contre l'un des jambages, les bras eroisés sur la poitrine, et qui regardait attentivement à droite et à gaucba en faisant brillei' tautât le blanc, taiitât le noir de deux yeox de vautour. Un béret plat de veloars cramoisi, mis de travers, lui couvrait la moitié du toupet qui, en se partageant sur un front basané, se terminait en tresses fixées par un peigne sur la nuque. Il tenait suspendu à la main un gros gourdin ; d'armes proprement dites, il n'eu portait pas d'ostensibles; mais, rien qu'à le regarder en tace, même un enfant aurait pu se figurer qu'il devait en avoir de cachées sous ses vêtements autant qu'il pouvait y en tenir. Lorsque Renzo, le premier des trois, fut près de lui et fit mine de vouloir entrer, celui-ci, sans se déranger, le regarda très-flxemeQt; mais le jeune homme s 'attachant, avec soin fcéviter toute dispute, ainsi qu'acoutume de le faire toute perBonnequi acharge de conduire à bonne lin une entreprise dilllcile, ne lui dit seulement pas : ESacez-vous UD peu, que je passe; et, rasant l'autre jambage de la porte, il passa de biais, le flanc en avant, par le pea d'ouverture que laissait cette cariatide. Les deux compagnons durent l^ire la même évolution s'ils voulurent entrer. Étant entrés, ils virent les autres dont ils avaient déjà entendu la voix, ces deux bravaches qui, assis à une petite table, jouaient & la mora (1), criant tous deux en même temps et se versant alternativement à boire d'un grand cruchon placé entre eux deux. (1) La mourre, jea fort en vogue parmi les gens dn peuple, w Italie, et qui se j oue plus particulièrement dans les anberges [olterie). Deux psrsonnes se placent l'uae ea fac« de l'autre, le brus droit replié vera l'épaule; puis elles abaissent Bimultanimeat ce brBE en étendant un o» pluBJeurs doigta, et en criant toutes deni, au hasard, un nombre quelconque qui ne dépasse jamais 10. Le joueur qui énonce juate le nombre total des doigta qai ont été ouvetts de part et d'autre a gagné. Lee anciens Romains connaisaaieDt ce jeu, fort primitif, du reate, et l'appelaient mica (de ntrcore, jaillii). Cicéron, pour exprimer un homme de bienetincapaU: détromper, dit qa'oa pourrail Joatr avec lui la mourre la nuit iNoit du traducteur.)

The text on this page is estimated to be only 18.78% accurate

UB riAITCâB DB lUHZOSl. 121 Geax-ci aussi regardèrent fixement les Bupvenants ; et I'ud d'eux particulièrement, tenant suspendue en l'air la tDain droite avec trois gros doigts écartés, et la bouciie encore toute grande ouverte par un formidable « six » qui venait de s'en échapper A l'instant même, toisa Renzn de la tôte aax pieds, puis cligna de l'œil â son collègue, et ensnite & celai de la portfl, qui répondit par un léger monvement de tête. Renzo, mis en soupçon et fort perplexe, regardait ses deux conviés, comme s'il eût voulu chercher dans leur visnge une explication à toutes ces grimaces; mais leur visage n'exprimait autre chose qu'un bon appétit. L'hôtelier, de son côté, regardait en face Renzo, comme pour attendre ses ordres ; celui-ci le fit venir avec lui dans unesalle voisine et commanda le soupet'. t Quels sont ces étrangers? lui dcmandart-il ensuito k voix basse, lorsqu'il revint portant sous son bras une nappe en grosse toile et un cruchon de vin & la main. — Je ne les connais pas, répondit l'aubergists en d^ ployant la nappe. — Comment! aucun des trois? — Voua savez bien, répondit-il encore en étalant des deux mains la nappe sur la table, que la première règle de notre métier est de ne pas nous occuper des affaires d'autrui : tellement que personne de nous n'est curieux, pas même nos femmes. On aurait fort à i^ire, avec tant de monde qui va et qui vient : c'est toujours comme un port de mer : quand les années sont bonnes, bien entendu; mais bahl vive la galté! un peu de bon temps reviendra encore. Pour nous, il nous suffit que les chalands soient honnêtes; mais quant h savoir qui ils sont ou qui ils ne sont pas, cela nous est parfaitement égal. Et maintenant je vais Tous apporter an plat de boulettes dont vous n'avez jamais mangé les pareilles, — Comment pouvez-vous savoir? .... reprenait Renzo; mais l'aubergiste, déjà en route vers la cuisine, poursuivit son chemin. L&, pendant qu'il preoait le poëlou aux susdites boulettes , ce bravache qui avait toisé notre jeune homme s'approcha tranquillement de lui, et lui dit ft voix basse : < Quels sont ces individus?... — De bonnes gens d'ici, du village, répondit l'hôtelier «Q versant les boulettes dans le plat.

 —-C'est très-bien; mais comment se nomment-lis? qui sontils? insista Tautre d'une voix un peu âpre. — L'un se nomme Renzo, répondit Taubergiste en baissant aussi la voix : un bon garçon, un ouvrier très-rangé; il est âleur de soie et sait fort bien son métier. L'autre est un paysan qui s'appelle Tonio, bon camarade, toujours content : grand dommage qu'il n'ait pas l'escarcelle mieux garnie, car il la viderait ici bien souvent. Quant à T autre, c'est un pauvre benêt qui mange de bon cœur quand on lui en donne. Avec votre permission. » Et, en deux mouvements, il se glissa entre le fourneau et son interlocuteur, et alla porter le plat à qui de raison. — Comment pouvez- vous savoir, dit de nouveau Renzo lorsqu'il le vit reparaître, que ce sont d'honnêtes gens, si vous ne les connaissez pas? — Aux actions, mon cher ; l'homme se connaît aux aotions. Ceux qui boivent le vin sans le critiquer, qui vous mettent sur le comptoir l'effigie du roi sans marchander, qui ne se prennent pas de querelle avec les autres pra» tiques et qui, s'ils ont un coup de couteau à remettre ^ quelqu'un, vont l'attendre dehors et loin de l'hôtellerie, de telle façon que le pauvre diable d'aubergiste n'en ait pas de désagréments; voilà ce que j'appelle d'honnêtes gens. Pourtant, si l'on peut connaître les personnes comme il faut, comme nous nous connaissons entre nous quatre, cela vaut encore mieux. Mais comment diable vous prend-il envie de savoir tant de choses, quand vous êtes fiancé et que vous devez avoir tout autre chose par la tête? et ayant devant vous ces boulettes qui feraient ressusciter un mort?» Et, cela disant, il reprit le chemin de la cuisine. Notre auteur, en remarquant la mesure différente que gardait l'aubergiste dans ses réponses aux questions qui lui étaient adressées, fait observer que c'était un homme aiasi fait que, dans tous ses discours, il faisait profession d'être grand ami des galants hommes en général ; mais que, dans la pratique, il usait d'une complaisance bien plus grande envers ceux qui avaient la réputation ou l'apparence de brigands. C'était, ainsi que chacun peut le voir, un homme d'un caractère bien singulier. Le souper ne fut pas trôs-gai* Les deux conviés auraient

 ▼onlu en savourer lentement et à leur aise le plaisir, mais Renzo, préoccupé de ce que le lecteur sait, et ennuyé, d'autre part, et même un peu inquiet des manières étranges de ces inconnus, ne voyait pas le mioment de pouvoir s'en aller. On parlait à demi-voix à cause d'eux ; et ce n'étaient que des phrases banales et sans suite. . € Quel bonheur, se mit à dire tout à coup Gervaso, que Renzo veuille prendre femme et qu'il ait besoin... » Renzo le regarda d'un air sévôre. € Veux-tu te taire, animal ! > lui dit Tonio en accompagnant l'épithète d'un coup de coude. La conversation se traîna languissante jusqu'à la an. Renzo, observant une stricte sobriété, prit grand soin de ne verser ft boire aux deux témoins qu'avec discrétion, assez pour leur donner un peu de hardiesse, mais pas assez pour leur faire tourner la tête. La table une fois desservie et le repas payé par celui qui y avait fait le moins de dommage, ils durent tous trois passer de nouveau devant ces figures, qui toutes se retournèrent vers Renzo, comme la première fois. Lorsqu'il eut fait quelques pas hors de l'auberge, il regarda derrière lui, et vit que les deux qu'il venait de laisser assis dans la cuisine le suivaient : il s'arrêta alors avec ses compagnons, conmie s'il eût dit : voyons un peu ce que me veulent ces gens-là. Mais les deux vauriens, dès qu'ils s'aperçurent qu'ils étaient observés, s'arrêtèrent aussi, se parlèrent à voix basse et retournèrent sur leurs pas. Si Renzo avait été assez près d'eux pour entendre leurs paroles, elles lui auraient paru bien étranges : € Ce serait pourtant un bien bel honneur, sans compter le pourboire, disait un de ces brigands, si, en retournant au château, nous pouvions raconter de lui avoir lestement et proprement rabattu les coutures, et.... là, par nous-mêmes, sans que le seigneur Griso fût présent pour diriger l'opération. — Et, avec cela, compromettre l'affairé principale! répondait l'autre. Voilà, il s'est douté de quelque chose ; il s'arrête pour nous regarder. Ehl s'il était plus tardi Retournons-nous-en pour ne pas donner de soupçons. Et puis, voici qu'il arrive du monde de tous côtés : laissons aller toutes les poules au poulailler. » On commençait, en effet, à entendre ce bourdonnement, bruit sourd et confus qui se produit dans un village sur

 la fia du jour, et qui, peu de temps après, fait place aa calme solennel de la nuit. Les femmes arrivaient des champs portant, pendus à leur cou, leurs petits enfants et tenant par la main les autres plus âgés à qui elles faisaient répéter les prières du soir : les hommes venaient avec leurs boches et leurs pioches sur Fépaule. A travers les portes qui s'ouvraient, on voyait luire çà et là les feux allumés pour les pauvres soupers : on entendait le long du chemin des saluts donnés et rendus, et de courts et tristes entretiens sur la pénurie delà récolte et sur la misère de Tannée; et, plus retentissants que les paroles, on entendait les coups sonores et mesurés de la cloche qui annonçait la ftn du jour. Quand Renzo vit que les deux indiscrets s'étaient retirés, il poursuivit son chemin au milieu de l'obscurité croissante , rappelant à voix basse, tantôt une instruction , tantôt une autre, tantôt à Tun, tantôt à l'autre des deux frères. Ils arrivèrent à la maisonnette de Lucia qu'il faisait déjà tout à fait nuit. L'intervalle qui s'écoule entre la première conception d'une entreprise sérieuse et son exécution (a dit un barbare qui ne manquait pas d'esprit) (1), est une sorte de rêve rempli de visions et de frayeurs. Lucia était depuis de longues heures plongée dans les angoisses d'un tel rêve ; et Agnese, Agnese elle-même, auteur du conseil , demeurait pensive et ne trouvait qu'à grand'peine (quelques paroles pour animer sa fille. Mais, à l'heure du réveil, au moment où il faut mettre la main à l'œuvre, l'esprit se trouve entièrement transformé. A la terreur et au courage qui s^y disputaient le pas, succèdent une autre terreur et un autre courage : l'entreprise se dresse devant l'esprit comme une apparition nouvelle : ce qui, tout d'abord, causait les plus grandes appréhensions , semble parfois devenu tout à coup le moins difficile : parfois l'obstacle que l'on avait à peine entrevu grandit dans de telles proportions que l'imagination recule épouvantée, les membres refusent leur service et le cœur manque aux promesses qu'il avait faites avec le plus d'assurance. Au léger coup frappé par Renzo ft la porte de Lucia, celle-ci fut prise d'une teri'ear si (d) ShakspQarei

The text on this page is estimated to be only 18.78% accurate

125 grande, qu'elle résolut, en ce moment, de plutôt tout souffrir, d'être plutôt séparée de lui pour toujours, que de mettre à exécution la terrible promesse par laque! la elle s'était engagée ; maïs lorsqu'il se fut montré et eut dît ; Me Toici, en route; lorsque tout le monde se montra prêt aa départ, sans hésitation, comme âunectioEe irrévocablement arrêtée, Lucia ne trouva ni le temps ni le courage de mein tre en avant une seule objection ; et, comme entraînée, ello prit en tremblant un bras de sa mère et no bras de son fiancé, et se laissa aller avec la bande aventureuse. Doucement, silencieux, au milieu des ténèbres, à pas mesurés, Us sortirent de la porte et prirent le sentier hors du Tillage. Le plus court cbemin eût été de traverser le pays pour arriver ft l'autre bout où était la maison de don AbIwndio; mais ils choisirent la voie extérieure pour ne pas être vus. Par de petits sentier', & travers jardina et A tra^ vers champs, ils parvinrent p lès de cette maison ; et là ils se partagèrent. Les deux fiancés se tinrent cachés derrière an des angles du presbytère : Agnese avec eux, mais un peu pins en avant, pour^ accourir & temps au-devant de Perpétua et s'en emparer. Tonio et ce propre ft rien de Gervaso, qui ne savait rien faire par lui-môme et sans lequel pourtant on n'aurait rien pu faire en cette occasion, se présent6renibravemei]t devant la porteet cognèrent du marteau. < Qui va là, k câtte heure? cria une voix de la fenêtre qui s'ouvrit aussitôt : c'était la voix de Perpétua. Personne dans le pays n'est malade, que je sache. Seraitril arrivé quelque malheurî — C'est moi, répondit Tonlo; c'estmoi avec mon frère qui avons besoin de parler au seigneur curé. — Est-ce quo c'est là une heure pour des chrétiens? répondit brusquera ont Perpétua, Quelle discrétion, en vérité ! Repassez demain. — Écoutez-moi : je repasserai ou je ne repasserai pas. J'ai touché quelque argent, et je venais pour m'aequitter de cette petite dette que vous savez : j'avais ici vingt-cinq belles berliîi'jhe (1) toutes neuves ; mais si cela ne se peut pas, pa

 tience. Celles-ci, je sais comment les dépenser ; quand j'en aurai amassé d'autres, je reviendrai. — Attendez, attendez : je vais et je reviens. Mais aussi pourquoi venir à pareille heure? — Oh ! pour ce qui est de Theure, si vous pouvez la changer, moi, je ne m'y oppose pas : quant à moi, me voilà; et si vous ne me voulez pas recevoir, je m'en vais. — Non, non, attendez un moment ; je reviens avec la réponse. > Cela disant, elle referma la fenêtre. Aussitôt Agnese se sépara des fiancés et, après avoir dit à voix basse à Lucia : « Courage, ma fille ! ce n'est qu'un moment : c'est comme de se faire arracher une dent », elle vint se joindre aux deux frères devant la porte et se mit à bavarder avec Tonio, de manière que Perpétua, revenant et la voyant en ce lieu, pût croire qu'elle i assait par là fortuitement, et que Tonio l'avait momentanément retenua Si^i... t- .

The text on this page is estimated to be only 16.05% accurate

CHAPITRE VIII ^Carntodes! Qui donc ce pouvaitril être? pumlnj^t & .part soi don Abboiidio, assis sur son graad fauteuil, dans une chambre de Fétage supérieur, avec un petit bouquin ouvert devant lui, lorsque Perpétua entra lui porter l'ambassade. Carnéadea! il me semble bien avoir entendu on In ce nom quelque part; ce devait être un savant, un grand littérateur de l'ancien temps : c'est un de ces noms-U; mais qui diable étai^ce donc {1)1 » Tant le pauvre homme était loin de prévoir quelle bourrasque s'amassait sur sa tête! II faut savoir que don Abbondio prenait plaisir & lire chaque soir quelques lignes , et qu'un curé , son voisin , qui possédait un brin de bibliothèque, lui prêtait un volume après l'autre, le premier qui lui venait à la main. Celui Bor lequel méditait en ce moment don Abbondio, convalescent de la ilûvre de la peur, et même mieux guéri (quant à la l;ôvre) qu'il ne voulait le laisser croire, était un panégyrique (t) Carnéades, philoiophe grec, fondateur de la 3* Académie, était néàCjTènejTersranîllaTantJ.-C. IleuseJgaaàAthènes, ety vécut 90 ans. Il professait uae espèce de Bcepticiame mitigé ; il ne disait pae, connue ArcéaiLia, que la Térité n'eiiatc paa, maie qneriiomme ne peut la connuîti'e, et qu'il eat rôdait en tout à la vraisemblance on à la probabilité, {Note du traducteur.)

The text on this page is estimated to be only 18.98% accurate

12S LES FIAKcAs DB KAKZOllI. en riionneur desaintCharlesBopromée.prononcéavec beaucoup d'emphase et écouté avec beaucoup d'ailmiration dans la cathédrale de Milan deux années auparavant. Le saint y était comparé, pour son amour pour l'étude, à ArchimMe; et jusque-là don Abbondio n'éprouvait aucun embarras ; Apchimëde a fait de si belles choses, il a tant l'ait parler de lui que, pour en avoir quelque notion, il n'est point nécessaire de posséder une bien vaste érudition. Mais, aprSs Archimède, l'orateur faisait aussi entrer Carnéades en parallèle ; et ici le lecteur s'était trouvé enrayé.A ce moment. Perpétua annonça la visite de Tonio. cA cette heure? s'écria aussi don Abbondio, comme c'était bien naturel. — Que voulez-vous ? Ces gens-là n'ont pas de discrétion ; mais si vous ne le prenez pas au vol.... — Vous avez raison : si je ue le prends pas maintenant, qui sait quand je pourrai le rattraper. Faitea-le monter... Êb] eh ! mais ëtes-vous bien sûre que ce soit lui, Tonio ? — Diable! répondit Perpétua; et elle descendit, ouvrit la porte et dit : Oft etes-vous? Tonio s'avança; et, au même instant, parut aussi Agnese qui salua Perpétua par son aom. — Bonsoir, Agnese, dit Perpétua : d'où venons-nous à cette heure? — Je viens de... et elle nomma nn village voisin. Et si vous saviez... continuart-elle,jem'y8uis attardée justement â cause de vous. — Oh ! pourquoi donc? demanda Perpétua ; et, se retournant vers les deux frères: entrez, leur dit-ello, je vous suis. — Parce que, reprit Agnese, une de ces femmes qui, sans savoir les choses, veulent toujours parler... le croiriez-vous ? e' entêtait à me soutenir que vous ne vous étiez pas mariée avec Beppo Suolavecchia, ni avec Anselmo Lunghigna. parce qu'ils n'avaient pas voulu de vous. Moi, je soutenais ^ue vous les aviez bel et bien refusés l'un et l'autre... — Bien certainement. Ohl la menteuse! oh! l'affreuse menteuse! Et quelle est cette femme? — Ne me le demandez pas, car je n'aime pas fi brouiller les gens. — Vous me le direz, il faut que vous me le disiez ; Ohl ta vilaine menteuEol

The text on this page is estimated to be only 21.09% accurate

LUS PUSCéÇ CB KANZONl. 120 — C'est égal... vousnesauriezcroirecomWen j'ai regretté de ne pas bien connaître toute Thistoire, pour la confondre. . — C'est un abominable mensonge, dit Perpétua, le plus inWine des mensonges ! Pour ce qui est de Beppo, tout la monde sait, et tout le monde a pu voir... Hé! Ton io, poussez la porte tout contre et montez devant, si vous voulez; je vais y aller de suite. » Tonio, de l'intérieur, répondit : « C'est bien ; > et Perpétua, tout enflammée, poursuivi! sa narration. En face de la porte de don Abbondio, s'ouvrait, entre deux maisonnettes, une ruelle qui ne courait en droite ligne que justfl la longueur de ces deux maisons et tournait court dans la campagne. Agnese s'y engagea, comme si elle eût - voulu se tirer un peu à l'écart pour causer plus librement, et Perpétua la suivit. Lorsqu'elles eurent tourné le coin et furent en un lieu d'où l'on ne pouvait plus rien voir de co qui se passait devant la maison du curé, Agnese toussa fort. C'était le signa! convenu : Renzo l'entendit, encouragea Lucia par un serrement de bras, et tous deux, sur la pointe des pieds, tournèrent aussi leur coin, 6ù glissèrent tout doucâraent, tout doucement le long du mur, arrivèrent & la porte, l'ouvrirent avec grande précaution et, se faisant tout petits et gardant le plus profond silence, ils se trouvèrent, en uu clin d' œil, tous deus dans le vestibule :lft étaient les deux fi?ères qui les attendaient. Renzo fit délicateme.H glisser le loquet dans le mentounet, et tous les quatre do gravir l'escalier en ne faisant pas même du bruit pour deux. Arrivés sur le palier, les deux IVères se présentèrent a la porte de l'appartement, qui était & côté do l'escalier : les flancés sa serrèrent contre le mur. c Deo gratias, dit Tonio d'une voix distincte. — Tonio, n'est-ce pas 7 Entrez, » répondit la vois de dedans. A cet appel, Tonio entr'ouvi'it la porte b. peine ce qui était nécessaire pour passer, lui et son frère, l'un après l'autre. L'échappée de lumière qui sortit subitement par cette ouverture et vint se projeter sur les dalles obscures du palier fit tressaillir Lucia, comme si elle eût été découverte. Une fois les deux frères entrés, Tonio referma la porte decrièi'e lui : les flancés demeurèrent immobiles dans les ténèbres, l'orcilla tendue, retenant leur haleine ■ le seul

 bruit que Ton eût pu entendre, c'était le battement précipité du pauvre cœur de Lucia. Don Abbondio était, ainsi que nous l'avons dit, assis sur son vieux fauteuil, enveloppé d'une vieille houppelande, emmitouflé dans un vieux bonnet à oreillettes, comme le bonnet du pape,, qui lui encadrait le visage éclairé par la terne flamme d'une petite lampe. Deux touffes épaisses de cheveux qui s'échappaient du bonnet , deux arcades épaisses de sourcils, deux épaisses moustaches, une épaisse barbiche le long du menton, entièrement blanches les unes et les autres, éparses sur ce visage bronzé et sillonné de rides, pouvaient être comparées à defftouffes de broussailles couvertes de givre, se détachant sur les bords d'un ravin à la clarté^ de la lune. < Ah ! ah ! tel fût son salut, pendant qu'il était ses besicles et les posait sur son bouquin. — Le seigneur curé va peut-être me dire que je viens bien tard? dit Tonio en s'inclinant; ce que fit aussi, mais plus niaisement, Gervaso. — Bien sûr qu'il est tard : tard de toutes les manières. Le savez-vous, que je suis malade ? — Oh ! j'en suis bien fâché ! — Vous l'aurez ouï dire : je suis malade ; et je ne sais pas quand je pourrai commencer à sortir... Mais pourquoi avezvous amené avec vous ce... ce garçon ? — Pour rien, seigneur curé : pour me tenir compagnie. — Enfin, voyons. — Ce sont vingt-cinq berlinghe toutes neuves, de celles qui ont un saint Ambroise à cheval, dit Tonio en sortant un petit rouleau de sa poche. — Voyons, reprit don Abbondio ; il remit ses besicles, et, ayant pris le rouleau, il le développa, en tira les berlinghe, les tourna, les retourna, les compta et les trouva irréprochables. — Maintenant le seigneur curé voudra bien me donner le collier de ma Tecla. — C'est juste, répondit don Abbondio. » Il alla à une armoire et, ayant sorti une clef de sa poche, il regarda autour de lui, comme pour tenir les spectateurs à distance, entr'ouvrit un des battants du meuble, remplit avec son corps cette étroite ouverture, y introduisit la tète pour re

The text on this page is estimated to be only 20.42% accurate

LES FIANCÉS DE MAHZONI. 131 un bras pour retirer le gage; il le retira, referma , déploya le petit paquet, dit : Est-ce bien cela ? le replia et le remit à Tonio. — Maintenaut, dit celui-ci, ayea la bonté de mettre un peu de noir sur du blanc. — Encore cela I dit don Abbondio : ils les savent toutes. Dieu ! que le moûde est devenu méfiant! Voua ne vous flez donc pas a moi ? — Comment donc, seigneur curé ! si je m'y fieî Vona me faites tort d'en douter; mais, comme mon nom figure sur votre grand livre du côté de la dette,... et puisque vous avez àé)k pris la peine d'écrire une fois, ainsi... de la vie à la mort... — Bien , bien, » interrompit don Abbondio ; et, tout en grommelant, il tira à lui un tiroir de la table, en sortit du papier, une plume et un encrier et se mit à écrire, en répétant ft haute vois les mots au fur et à mesure qu'ils tombaient de sa plume. Sur ces entrefaites, Tonio et, ft un signe de lui, Qervaso vinrent se placer debout devant la table, dô manière à cacher la porte à la vue de l'écrivain ; et, comme par délassement, lis allaient froissant de leurs pieds le parquet, pour t^re signe à ceux qui étaient debors d'entrer, et pour couvrir, en même temps, par ces piétinements , le bruit de leurs pas. Don Abbondio, absorbé dans son écriture, ne faisait attention à aucune autre cbose. Au froissement des quatre pieds, Renzo prit un bras de Lucia, le serra pour lui donner courage et s'avança en la traînant après lui toute tremblante; car, par elle-même, elle eût été incapable de mettre un pied devant l'autre. Ils entrèrent doucement, doucement, sur 1» pointe des pieds, respirant a peine, et vinrent se ranger derrière les deux frères. Cependant don Abbondio, ayant fini d'écrire, relut attentivement son griffonnage sans lever les yeux de dessus le papier ; puis il le plia en disant : « Serez-vous content maintenant >! s'éta, d'une juain.les besicles du nez et tendit, de l'autre, le papier à Tonio en levant la tète. Tonio, pendant qu'il allongeait la main pour le prendre , se tira d'un côté et, à un signe de lui, Gervaao Se tira de l'autre ^et voila, comme par un coup de tké&tre, Renzo et Lucia apparaître au mi

F T r if 1 132 LES FIAKOÉS DE MAKZONT. lieu. Don Abbondio entrevit, vit, s'effraya, s'étonna, s'emporta, réfléchit, prit une résolution : tout cela, pendant le temps que Renzo avait mis à prononcer les paroles :

The text on this page is estimated to be only 18.53% accurate

LES riAKCËB DB UàHZOHI. 133 Au milieu de cette scène de désordre, nous oe pouvons nous cmpCiciicr de nous arrêter nn moment pour faire uuo réllexion. Renzo, qui avait suscitô tout ce tumulte, de nuit, dans; le domicile d'autrui, qui s'y était introduit clandestinement et tenait à pressent le maître de la maison assiégé dans une des chambres de son appartement, a bien toatos les apparences d'un oppresseur ; et pourtant, en fin de compte, c'était lui l'opprimé. Don Abbondio, surpris, épouvanté, mis SQ fuite pendant qu'il vaquait tranquillement à. Bes affaires, eemblerait être la victime; et pourtant, en réalité, c'était lui qui causait te dommage. Ainsi va souvent le monde... je veux dire que c'est ainsi qu'il allait en ce bienheureux an de grâce mil six cent vingt-huit. L'assiégé, voyant que l'ennemi ne faisait pas mine de vouloir vider les lieux, ouvrit una fenêtre qui donnait sur le parvis, et se mit fi. crier de toutes ses forces : a Au secours 1 au secours 1 » Il faisait le plus beau clair de lune du monde : l'ombre de l'église et, plus en dehors. l'ombre longue et effilée du clocher, s'étalaient noires, immobiles et nettement détachées sur te gazon luisant du parvis ; chaque otget pouvait se distinguer presque comme en plein jour. Mais dû plus loin que le regard pouvait atteindre, on ne voyait apparaître aucune trace d'être vivant. Cependant, attenant au mur latéral de l'église, et prccisément du côté qui regardait le presbytère, était un petit réduit, un bouge où couchait le sacristain. Celui-ci fut réveillé pai" ce cri étrange, bondit sur son lit, ee leva en toute hâte, ouvrit le châssis de sa petite fenêtre, mit la tûte dehors, les yeux encore ft moitié fermés, et dit : * Qu'estrce qu'il y at — Accourez, Ambrogio 1 au secours I il s'est introduit des gens chez moi 1 criavers lui don Abbondio. J'y vais de suite», répondit l'autre. 11 retira la tête, referma son cha,?sis et, bien qu'ft moitié ébaubi et plus qu'à moitié effrayé, il eut bientôt imaginé un expédient pour porter plus de secours encore qu'il ne lui en était demandé, sans aller lui-mdme se fourrer dans la bagarre, quelle qu'elle f&t. Il saisit a la bâte Bes braies qui étaient sur le pied de son lit, se les met sous le bras, comme un chapeau de gala, et, descendant, dégrinSolaut, pour ainsi dire, une petite échelle en bois, il court

The text on this page is estimated to be only 22.96% accurate

134 LES FlAHCâa DB MAHZONI. au clocher, empoigne la corde de la plus grosse des deui cloches qui y étaient, et sonne le tocsin. Don, don, don, don : les villageois, dans leur lit, n dressent sar leur séant; les domestiques, couchés dans b grange, prêtent Toreille et se lèvent debout, < Quoi? Qu'estce ? Le tocsin ! Il y a le feu ? Des voleurs t Des bandits ? > Beaucoup de femmes exhortent, supplient leurs maris de ne pas bouger, de laisser courir te voisin : d'aucuns se lèvent et vont & la fenêtre : les poltrons, comme s'ils oédaienl aux prières, se fourrent sous les couvertures : les plus curieux et les plus hardis descendent pour prendre, qui leur fourche, qui leur arquebuse, et pour courir au lieu d'oû part le bruit : d'autres se contentent de regarder. Mais, bien avant que tout ce monde-là fût prât, avant même qu'ils fiassent bien éveillés, te bruit était arrivé aux oreilles d'autres personnes qui veillaient non loin de là, debout et tout habillées; les bravi, d'un côté; Agnese et Perpétua, de l'autre. Nous allons d'abord raconter brièvement ce que firent ceux-tâ, à partir du moment où nous les avons laissés, partie dans ta masure en ruine, et partie dans l'auberge. Ces trois derniers, dès qu'ils virent toutes les portes fermées et ta rue déserte, quittèrent l'auberge en feignant de s'en aller au loin, firent à pas de loup une ronde dans le village afin de bien s'assurer que tout le monde s'était retiré; et, en effet, ils ne rencontrèrent fljne qui vive, ni n'entendirent le plus petit bruit. Ils passèrent aussi, et plus doucement encore, devant notre pauvre maisonnette, la plus paisible de toutes, puisqu'il n'y avait plus personne. Ils défilèrent alors tout .droit vers la masure et firent leur rapport au seigneur Griso, Aussitôt celui-ci se couvrit la tète d'un large chapeau, se jeta sur les épaules un sarrau de toile cirée parsemé de coquilles, prit en main un bourdon de pèlerin, et dit : «Allons, en route: silence et attention aux ordres;» et il se mit en marchele premier et les autres te suivirent. Ils arrivèrent ainsi en peu de temps à la maisonnette par un chemin opposé à celui par lequel s'en était éloignée notre brigade, marchant, elle aussi, à son expédition. Griso fit faire halte à sa troupe à une petite distance de la maison, s'avança seul pour explorer et, s'étant assuré

 que tout était désert et tranquille au dehors, il fit avancer deux de ses bandits, leur donna ordre d'escalader sans bruit le mur de clôture qui enfermait la petite cour et, une fois descendus à l'intérieur, de se tapir dans un coin, derrière un figuier très-touffu qu'il avait remarqué le matin. Gela fait, il frappa doucement à la porte, avec l'intention de se faire passer pour un pauvre pèlerin égaré qui demandait asile jusqu'au jour. Personne ne répond : il frappe un peu plus fort ; pas plus de réponse. Alors il va appeler un troisième chenapan, le fait descendre dans la petite cour de la même ms^nière que les deux autres, avec l'ordre de démonter adroitement ,1e verrou en dedans, pour se ménager la facilité de l'entrée et de la retraite. Tout S'exécute avec la précaution nécessaire et avec plein succès. Il s'en va alors chercher les autres, les fait entrer avec lui, les envoie se cacher à côté des premiers, referme la porte doucement, doucement, y poste deux sentinelles à l'intérieur et va tout droit à la porte du rez-de-chaussée. Il cogne là aussi ; il attend : il avait beau attendre. Il démonte alors également la serrure de cette porte en prenant les plus grandes précautions : personne du dedans ne dit : qui va là ; personne ne se fait entendre : tout va pour le mieux. Donc, en avant : «pst>, il appelle ceux du figuier, il entre avec eux dans la salle basse où, le matin, il avait si perfidement mendié ce certain morceau de pain. Il tire de sa poche de l'amadou, une pierre à feu, un briquet et des allumettes, allume sa petite lanterne, s'avance dans une seconde pièce plus reculée pour s'assurer s'il n'y aurait pas quelqu'un : il n'y a personne. Il revient sur ses pas, va à la porte de l'escalier, regarde, prête l'oreille : silence et solitude. Il laisse deux autres sentinelles au rez-de-chaussée, se fait suivre par GrignapocOy un bravo des environs de Bergame, à qui était réservé le rôle de menacer, d'apaiser, de commander, d'être, en un mot, l'orateur, afin que son dialecte pût faire croire à Agnese que l'expédition venait de ce côté-là. Accompagné de cet homme et suivi des autres, Griso monte lentement, lentement, lâchant en son cœur un gros juron contre chaque marche qui craque, contre tout pas de ces bandits qui fait du bruit. Finalement il est en haut. C'est là que gît le lièvre. Il pousse mollement la porte

136 . LES FIANCâS DB UA^TONi. oui conduit dans la première chambre, la porte code: il Tentre-bâille, il y présente Toeil; Tobscuritô y est profonde : il y présente l'oreille pour écouter si quelqu'un, là-dedans, ronfle, respire ou remue :rien. Donc, en avant : il se met la lanterne devant le nez pour voir sans être vu, ouvre la porte toute grande ^t il aperçoit un lit : il se rue sur ce lit; mais il le trouve tout fait, bien rebondi, avec la couverture soigneusement rebordée et tendue sur Toreiller. Il hausse les épaules, se tourne vers ses compagnons, leur fait signe qu'il va aller voir dans l'autre pièce, et qu'ils aient à le suivre tout doucement. Il y va, fait les mêmes cérémonies et trouve la môme chose. Que diable est^e donc que tout cela ? dit-il alors à haute voix : quelque chien de traître nous aurait-il dénoncés? Aussitôt tous commencent, avec beaucoup moins de réserve, à regarder, à sonder dans tous les recoins, et mettent la maison sens dessus dessous. Pendant que ceux-ci sont tout occupés à cette besogne, les deux qui veillent à la porte du dehors entendent un bruit de petits pas, venant de la campagne vers le village, s'engager dans la rue, se rapprocher et devenir de plus en plus précipité. Ils se figurent que ce quelqu'un, quel qu'il soit, passera son chemin tout droit : ils restent cois et, à tout hasard, ils se tiennent sur leurs gardes. Mais voilà que les pas s'arrêtent juste devant la porte. C'était Menico qui arrivait en courant, envoyé par le père Cristoforo, pour avertir les deux femmes que, pour l'amour du ciel, elles eussent à s'enfuir aussitôt de chez elles et à aller se réfugier au couvent, parce que... vous savez maintenant le pourquoi. Il prend la poignée du verrou pour cogner, et il se la sent branler dans la main, déclouée, démantibulée. Qu'est-ce que cela signifie? pense-t-il, et il pousse la porte tout effaré : la porte s'ouvre, il avance un pied lentement et en grand soupçon, et il se sent au même instant saisir par les deux bras, et deux voix contenues, l'une à droite, l'autre à gauche, lui dire d'un ton menaçant : Chut ! tais-toi ou tu es mort. Lui, tout au contraire, jette un cri strident ; l'un de ces deux brigands lui applique alors sa large patte sur la bouche, l'autre brandit un granid coutelas pour Tefirayer. Le pauvre garçon tremble comme la feuille et n'essaie plus de crier; mais tout à coup, en son lieu et sur un bien autre

 ton» retentit ce premier coup de cloche que vous savez, et, après celui-là, une grêle d'autres coups à la file. Qui est fautif est craintif (1), dit un proverbe milanais : il sembla à Tun et à Tautre de ces deux fripons entendre, dans ces coups répétés, leurs nom, prénom et surnom; ils lâchent les bras de Menico, retirent le leur en toute hâte, ouvrent toutes grandes la main et la bouche, se regardent en face, et s'élancent dans la maison où était le gros de la troupe. Menico alors de s'échapper et de courir à toutes jambes le long de la rue, dans la direction du clocher où, pour sûr, quelqu'un devait se trouver. Le sinistre son de la cloche produisit la môme impression sur l'esprit des autres scélérats qui bouleversaient la maison du haut en bas : ils se troublent, se débandent, s'entreheurtent, chacun cherchant le chemin le plus court pour se précipiter vers la porte. Et pourtant c'étaient tous des gens éprouvés, habitués à affronter le danger; mais ils ne purent faire bonne contenance devant un danger vague, indéterminé, qu'ils n'avaient pas pu mesurer d'un peu loin avant de le voir fondre sur eux. Il fallut toute l'autorité de Griso pour les rallier et pour que leur retraite ne se changeât pas en une fuite désordonnée. De môme que le chien qui escorte un troupeau de cochons court tantôt deçà, tantôt delà pour rallier ceux qui se débandent, en saisit un par l'oreille et le ramène dans les rangs, en pousse un autre avec le museau, aboie à un troisième qui s'écarte au môme instant de la file ; de même le faux pèlerin saisit par le toupet un de ces bandits qui déjà touchait au seuil et le tire en arrière, en repousse avec son bourdon un autre , puis un autre encore qui en étaient déjà tout près ; jure contre les autres qui courent çà et là sans savoir où ; tant qu'il finit par les rallier tous au milieu de la petite cour. « Halte ! halte ! Les pistolets en main, les couteaux tout prêts, serrez-vous les uns contre les autres, et puis nous irons : c'est ainsi qu'on 'va. Qui voulez-vous qui ose nous toucher si nous sommes tous ensemble, tas de vauriens? Mais, si nous nous laissons prendre un à un, les paysans eux-mêmes viendront à bout de nous. Quelle honte ! Derrière moi, et serrons les rangs. » (1) Chi è in difeito è in sospetto. À

 Après cette courte harangue, il se mit à leur tète et sortit le premier. La maison, ainsi que nous Tavons dit, se trouvait à rextrémité du village ; Griso prit le chemin qui menait à la campagne, et tous le suivirent en bon ordre. Laissons-les aller, et revenons en arrière d'un pas pour aller retrouver Agnese et Perpétua que nous avons laissées là, derrière un certain coin. Agnese avait tâché d'éloigner Tautre de la maison de don Abbondio le plus qu'il lui avait été possible ; et jusqu'à un certain moment la chose avait bien réussi. Mais tout à coup la servante, s'étant souvenue de la porte qui était restée ouverte, avait voulu retourner. Il n'y avait pas moyen de faire à cela la moindre objection. Agnese, pour ne pas la mettre en soupçon, avait dû revenir un peu sur ses pas avec elle et la suivre, essayant toutefois de la faire surseoir chaque fois qu'elle la voyait bien animée au récit de ces certains mariages tombés dans l'eau. Elle affectait de lui prêter une' grande attention, et de temps en temps, pour lui bien faire voir qu'elle l'écoutait avec intérêt ou pour réchauffer la conversation, elle disait : Certainement : oh I maintenant je comprends : c'est bien cela : c'est clair comme le jour : et ensuite? et lui? et vous? Mais, en attendant, elle se faisait à elle-même un autre discours. — Sont-ils sortis maintenant? ou sont-ils encore là ? Avons-nous eu peu d'idée tous les trois de ne pas convenir de quelque signal pour m'avertir quand le tour serait joué ! C'a été une vraie balourdise ! Mais ce qui est fait est fait : le mieux maintenant c'est d'entretenir celleci autant que je pourrai : au pis aller, ce ne sera qu'un peu de temps de perdu. — - Ainsi, tantôt faisant une pause, tantôt faisant quelques pas, elles s'étaient petit à petit rapprochées de la maison de don Abbondio, sans encore l'apercevoir toutefois, toujours à cause de ce certain coin ; et Perpétua, se trouvant à un point important de son récit, s'était laissé arrêter sans faire de résistance, et même sans y prendre garde, lorsque tout à coup on entendit, venant d'en haut, fendre l'air et retentir au milieu du \aste silence de la nuit ce premier cri glapissant de don Abbondio : « Au secours ! au secours l — Miséricorde! qu'est-il arrivé 1 s'écria Perpétua; etell voulut se mettre à courir.

LES FIANOÉS DB HANZONI. 139 — Qaoil quoi? dit Agnese la retenant par la jupe. — Miséricorde ! n'avez-vous pas entendu ? repartit Tautre en se dégageant. — Quoi? quoi! répéta Agnese, en la saisissant par le bras. — Diable de femme !» s'exclama Perpétua en la repoussant pour s'en débarrasser ; et de courir. Au môme moment, plus éloigné, plus aigu, plus instantané, retentit le cri perçant de Menico. . « Miséricorde ! » s'écria It son tour Agnese; et la voilà au galop derrière Taùtre. Elles avaient à peine, pour ainsi dire, levé les talons, lorsque la cloche sonna un coup, et deux, et trois, et une enfilade : c'eussent été autant de coups d'éperon pour elles, si elles en avaient eu besoin. Perpétua, ayant sur l'autre une avance de quelques pas, arrive la première; et, au moment où elle veut s'élancer vers la porte pour l'ouvrir, voilà que la porte s'ouvre, par dedans, toute grande, et qu'apparaissent sur le seuil Tonio, Gervaso, Renzo et Lucia qui, ayant trouvé l'escalier, l'avaient descendu quatre à quatre, et, entendant ensuite ce terrible carillon, couraient à toutes jambes pour s'esquiver. — Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? demanda Perpétua tout essoufflée aux deux frères qui lui répondirent par un coup de coude et jouèrent des jambes. Et vous! Comment! que faitesvous ici?» demanda-t-elle ensuite à l'autre couple lorsqu'elle l'eut reconnu. Mais ceux-là aussi sortirent sans répondre ; et Perpétua, ayant hâte d'accourir là où le besoin était plus pressant, n'en demanda pas davantage, se précipita dans le vestibule et courut à tâtons vers l'escalier. Les deux époux, demeurés fiancés, se trouvèrent nez à nez avec Agnese qui arrivait haletante et alarmée. Ah ! vous voilà! dit-elle pouvant à peine parler. Comment cela s'esi>-il passé? Que signifie cette cloche ? Il me semble avoir entendu. . . . « Allons-nous-en, allons chez nous, disait Renzo, avant qu'il n'arrive du monde. » Et ils se mettaient en route, quand voici venir, en courant de toutes ses forces, Menico qui les reconnaît, qui se place devant eux, comme pour leur barrer le passage, et qui, encore tout tremblant et d'une voix à moitié étranglée, leur dit : «Oùalle^vousdonc? arrière ! arrière ! par ici, au couvent. j

 — Est-ce que c'est toi qui?.... commençait h dire Âgnese. — Qu'est-ce qu'il y a? demandait Renzo ; Lucia, troublée, éperdue, tremblait et se taisait. — II y a le diable à la maison, reprit Menicô encore tout essoufflé. Je les ai vus, moi : ils ont voulu me tuer : le père Cristoforx) Ta dit : et vous aussi, Renzo, il a dit que vous alliez au couvent tout de suite : oh 1 mais c'est que je les ai vus, moi : c'est une providence que je vous retrouve tous ici : je vous raconterai la chose tout à l'heure, quand nous serons dehors. » Renzo, qui avait, mieux que les autres, conservé son sang-froid, pensa que, d'un côté ou de l'autre, il fallait s'en aller de là au plus tôt, avant que le monde n'arrivât ; et que le plus sûr était de faire ce que Menico conseillait ou plutôt commandait de toute la force que lui inspirait sa terreur. On pourrait ensuite, le long du chemin et une fois hors de la bagarre et du danger, demander au garçon une explication plus complète. Marche devant, lui dit-il : Suivons-le, dit-il aux femmes. Ils rebroussèrent chemin, se dirigèrent en hâte vers l'église, traversèrent la place où, grâce à Dieu, il n'y avait encore âme qui vive, s'engagèrent dans une ruelle qui passait entre l'église et la maison de don Abbondio, suivirent le premier petit sentier. qu'ils trouvèrent, et en route à travers champs. Ils ne s'étaient peut-être pas encore éloignés d'une cinquantaine de pas, que déjà les villageois commençaient à affluer sur le parvis ; et d'instant en instant la foule grossissait. Tous ces gens se regardaient en face les uns les autres : chacun avait une question à faire, personne une réponse à donner. Les premiers arrivés coururent à la porte de l'église : elle était fermée. Us coururent alors par dehors au clocher, et l'un d'eux, appliquant la bouche à une toute petite fenêtre , à une sorte de meurtrière , cria à l'intérieur : Que diable y a-t-il donc ? Lorsque Ambrogio entendit cette voix qu'il connaissait, il lâcha la corde et , le bourdonnement qui allait toujours en augmentant sur la place lui donnant la certitude qu'il était déjà accouru pas mal de monde , il répondit : Je vais ouvrir. Il enfila à la hâte ce certain vêtement qu'il avait apporté sous son bras, vint par dedans à la porte de l'église et l'ouvrit.

 € Qu'est-ce que tout ce tintamarre?— Qu'est-ce qu'il y a? -^ Où est-ce? — Qui est-ce? — dominent, qui est-ce? dit Ambrogio, tenant d'une main le battant de la popte et soutenant de l'autre ce susdit vêtement qu'il s'était passé si à la hâte : Comment ! vous ne savez donc pas ? Des gens se sont introduits chez le seigneur curé. Allons, mes enfants ; au secours 1 » Ils se retournent tous vers le presbytère, ils regardent, ils s'en approchent en foule, ils regardent de nouveau là-haut, prêtent l'oreille : tout y est tranquille. D'aucuns courent à la porie de la rue : elle est fermée et barrée ; ils regardent là-haut encore une fois : pas une fenêtre n'est ouverte : on n'entend pas le plus petit bruit. < Qui est là-dedans? -— Ohé ! Ohé ! — Seigneur curé ! — Seigneur curé!» Don Abbondio qui, dès qu'il se fut aperçu de la fuite des envahisseurs, s'était retiré de la fenêtre et l'avait refermée, et qui, en ce moment, était à se quereller à demi-voix avee Perpétua qui l'avait laissé seul dans un semblable embarras; don Abbondio, s'entendant appeler par la foule, fut obligé de se remettre à la fenêtre ; et, se voyant entouré d'un si nombreux secours, il se repentit de l'avoir demandé. « Qu'est-il arrivé? — Que vous a-t-on fait? — Quels sont ces gens? — - Où sont-ils? — lui criaient cinquante voix & la fois. — Il n'y a plus personne : je vous remercie : vous pouvez vous en retourner chez vous. — Mais qui était-ce? — Par où sont-ils passés? — Qu'estce qu'il y a eu? — De tristes gens, des gens qui rôdent la nuit; mais ils se sont enfuis. Retournez chez vous : il n'y a plus rien : à une autrefois, mes enfants; je vous remercie de votre bon cœur. > Et, cela dit, il se retira et referma la fenêtre. Là-dessus, d'aucuns commencèrent à murmurer, d'autres h railler, d'autres à jurer; d'autres, se contentant de hausser les épaules, se disposaient à se retirer, lorsque survint tout à coup un paysan tout épouffé, tellement que c'est à peine s'il pouvait articuler une parole. Cet individu, qui demeurait presque vis-à-vis la maison de nos femmes, éveillé par le bruit, s'était mis à la fenêtre et avait vu

 dans la cour cette confusion des bravi au moment où Griso faisait des pieds et des mains pour les rallier. Lorsqu^U eut pu reprendre haleine, il s'écria : « Que faites-vous ici| mes amis ? Ce n'est pas ici qu'est le diable, il est là-bas, au bout de la rue, dans la maison d'Agnese Mondella : des hommes armés sont là-dedans et semblent vouloir assassiner un pèlerin. Qui sait quel diable cela peut être ? — Quoi! — Quoi! — Qu'est-ce? et voilà une délibération tumultueuse qui commence. — Il faut y aller. — Il faut voir. — Combien sont-ils? — Combien sommes-nous? — Qui sontils ? — Le consul ! le consul I — Me voici, répond le consul, du milieu de la foule : Me voici ; mais il faut que vous m'aidiez et que chacun m'obéisse. Vite : où est le sacristain? A la cloche, à la cloche. Vite, vite quelqu'un qui coure à Lecco chercher du renfort. Venez ici tous.... > Les uns accourent, d'autres se glissent adroitement hors de la foule et s'esquivent. Le tumulte était déjà grand, lorsque arriva un autre villageois qui les avait vus partir en toute hâte, et qui se mit à crier, à son tour : Venez vite, mes enfants : des voleurs ou des bandits qui se sauvent avec un pèlerin : ils sont déjà hors du pays : Sus! mes amis! à la rescousse! Sur ce nouvel avis, sans attendre les ordres du capitaine, la foule s'ébranle, et tous se précipitent pêlemêle le long de la grande rue du village. A mesure que la troupe s'avance, bon nombre de ceux qui sont à l'avantrgardo ralentissent le pas, se laissent devancer et se fourrent dans le corps de bataille ; les derniers poussent en avant : l'essaim désordonné arrive finalement au lieu indiqué. Les traces de l'invasion étaient encore fraîches et patentes : la porte de la rue toute grande ouverte, les verrous démontés ; mais les envahisseurs avaient disparu. On entre dans la cour, on va à la porte de la maisonnette : ouverte, elle aussi, et la serrure démontée. On se demande : Et Agnese? etLucia? et le pèlerin? Où est-il ce pèlerin? C'est Stefano qui l'aura rôvé, le pèlerin. — Non, non : Carlandrea l'a vu aussi. Ohé! pèlerin! —Agnese! Lucia! Personne ne répond. On les a enlevées! on les a enlevées ! Il y en eut alors qui, élevant la voix, proposèrent de poursuivre les ravisseurs ; que c'était une horreur; et que ce serait une honte pour le

 pays, SI le premier brigand venu pouvait ainsi impunément venir enlever les femmes, comme le milan les poussins d'une basse-cour mal gardée. Nouvelle délibération et * plus tumultueuse encore ; mais il y eût quelqu'un (et Ton ne sut jamais bien qui ce fut) qui répandit dans la foule le bruit qu'Agnese etLucia s'étaient mises en sûreté dans une autre maison. Le bruit se propagea rapidement de bouche en bouche, on y ajouta créance, il ne fut plus question de donner la chasse aux fuyards, et la foule s'éparpilla, chacun prenant tranquillement le chemin de son logis. C'était un bourdonnement, un tapage, des coups de marteau frappés aux portes, des grincements de battants qui s'ouvraient, des lanternes apparaissant à droite, d'autres disparaissant ^ gauche, de tous côtés des femmes questionnant de leur fenêtre, des hommes répondant de la rue. Une fois celle-ci redevenue déserte et silencieuse, les discours continuèrent dans les maisons et s'éteignirent dans les bâillements, pour ensuite recommencer le lendemain. Il ne survint toutefois aucun nouvel événement, si ce n'est que, dans la matinée de ce lendemain, le consul étant dans son champ, le menton appuyé sur ses mains, les mains sur le manche de sa bêche à moitié entrée en terre et un pied sur le fer de son outil ; étant, dis-je, à ruminer dans son esprit les mystères de la nuit passée, et & calculer la raison composée de ce qui lui incombait et de ce qu'il était de son devoir de faire, il vit venir vers lui deux hommes d'assez gaillarde prestance, chevelus comme deux rois des Francs de la première race, et en tout semblables, pour le reste, à ces deux qui, cinq jours auparavant, avaient abordé don Abbondio, si tant est que ce ne fussent pas les mêmes. Ces deux personnages, avec des manières encore moins respectueuses, intimèrent au consul d'avoir à bien se garder de faire aucun rapport au podestat sur les événements de la nuit, ni de dire la vérité au cas où il serait interrogé là-dessus; et d'avoir à bien tenir sa langue et à ne pas encourager les commérages des paysans, pour peu qu'il caressât l'espérance de mourir de sa belle mort. Nos fugitifs cheminèrent quelque temps d'un bon pas, gardant le plus complet silence et se retournant, tantôt l'un, tantôt Tautre, pour regarder si personne ne les poursuivait:

r^ \ 144 LB8 FIANCÉS DE IffANZOKI. tous brisés par la fatigue de la fuite, par Tagitation et Tanxiété où ils s'étaient trouvés, par le chagrin de leur mauvaise réussite et par la vague appréhension de ce danger nouveau et inconnu auquel leur fuite avait pour objet de les soustraire. Et ce qui venait encore augmenter leur terreur, c'était d'entendre, pour ainsi dire, à leurs trousses ce tintement continuel de la cloche qui, tout en devenant de plus en plus sourd et plus vague à mesure, qu'ils s'éloignaient, semblait prendre, en môme temps, je ne sais quel ton plus lugubre et plus sinistre. Finalement le carillon cessa. Se trouvant alors dans un champ éloigné de toute habitation, et n'entendant plus autour d'eux le moindre bruit, ils ralentirent leurs pas ; et Agnese, ayant repris haleine, rompit la première le silence pour demander à Renzo comment la chose s'était passée, et pour savoir de Menîco ce que c'était que ce diable qu'il avait vu dans sa maison. Renzo, en deux mots, lui raconta sa triste histoire ; puis tous trois se tournèrent vers le garçon qui leur rapporta plus clairement l'avertissement du père et leur fit le récit de ce que lui-même avait vu et des risques qu'il avait courus ; ce qui, hélas ! ne confirmait que trop l'avertissement. Les auditeurs en comprirent davantage que Menico n'avait su leur en dire. A une telle révélation, ils furent saisis d'un nouveau frisson : tous trois s'arrêtèrent un moment au milieu du chemin, échangèrent entre eux un regard d'épouvante; puis aussitôt, d'un mouvement unanime, ils posèrent tous trois une main, qui sur la tête, qui sous le menton, qui sur l'épaule de l'enfant, comme pour le caresser et le remercier tacitement de ce qu'il avait été pour eux un ange tutélaire, pour lui exprimer l'attendrissement qu'ils éprouvaient et presque pour lui demander pardon des angoisses qu'il avait subies et du danger qu'il avait couru pour les sauver. € Maintenant retourne-t'en chez toi, afin que tes parents ne soient pas plus longtemps en peine sur ton compte, lui dit Agnese ; et, se souvenant des deux parpagliole qu'elle lui avait promises, elle en tira quatre et les lui mit dans la main, en ajoutant : Je ne puis t'en donner plus pour le moment ; mais prie le bon Dieu que nous nous revoyions bientôt, et alors... » Renzo lui donna une berliîiga toute neuve,

LES FIANCÉS DE MÂNZONI. 14.5 et lui recommanda bien de ne rien dire à personne de la commission qu'il avait reçue du père capucin. Lucia le caressa de nouveau, lui dit adieu d'une voix émue et touchante, et le garçon, tout attendri, les salua et retourna sur ses pas. Les trois pauvres voyageurs se remirent en route tout pensifs, les femmes devant et Renzo derrière elles, comme pour leur servir d'escorte. Lucia se tenait serrée au bras de sa mère et évitait adroitement et avec douceur d'accepter l'aide que le jeune homme lui offrait dans les pas difficiles de ce voyage hors de tout chemin battu; rougissant en son cœur, môme au milieu du grand trouble où elle était, d'avoir déjà osé demeurer si longtemps ^eule avec lui, et si familièrement, lorsqu'elle s'attendait d'un moment à l'autre à devenir son épouse. Maintenant, après le douloureux évanouissement de ce beau rêve, elle se repentait d'avoir été si loin ; et, comme si elle n'avait pas déjà assez de sujets d'alarmes, elle s'alarmait aussi pour cette pudeur qui ne prend pas sa source dans la triste connaissance du mal, mais pour cette pudeur innée qui s'ignore elle-même, semblable à la frayeur de l'enfant qui tremble dans les ténèbres sans savoir pourquoi. € Et la maison?» dit tout à coup Agnese. Mais, quelque légitime que fût le souci qui lui arrachait cette exclamation, personne ne répondit, par la bonne raison qu'aucun des deux n'était en mesure de lui donner une réponse satisfaisante. Ils poursuivirent leur marche en silence, et peu après ils débouchèrent finalement sur une petite place qui était devant l'église du couvent. Renzo s'approcha de la porte de l'église et la poussa tout doucement. La porte s'ouvrit effectivement aussitôt, et la lune, pénétrant par l' entre-bâillement, illumina le pâle visage et la barbe argentée du père Cristoforo qui se tenait là, debout, dans l'attente. Voyant que personne ne manquait à l'appel, « Dieu soit leué ! » dit-il; et il leur fit signe d'entrer. A ses côtés était un autre capucin, le frère lai sacrisr tain, que par des prières et des raisonnements il avait décidé à veiller avec lui, à laisser la porte entr' ouverte et à s'y tenir en faction pour accueillir ces pauvres persécutés; et il n'avait fallu rien moins que l'autorité du père et sa

 réputation de saint pour induire le frère lai à condescendre à cette infraction aux règlements, déjà fastidieuse par ellemême et, par surcroît, non exempte d'un certain danger. Dès qu'ils furent entrés, le père Cristoforo referma la porte tout doucement. Alors le sacristain n'y tint plus ; et, ayant tiré le père à l'écart, il lui murmura : Mais, mon père 1 de nuit... dans l'église... avec des femmes... fermer... La règle... mais, mon père ! Et il hochait la tète. Tandis qu'il articulait ces quelques phrases entrecoupées, — Voyez un peu! pensait le père Cristoforo, s'il s'agissait de quelque brigand poursuivi, frère Fazio ne lui ferait pas la plus petite difficulté; et une pauvre innocente qui échappe aux griffes du loup.... — « Omnia munda mundis (1) », ditril ensuite en se retournant soudainement vers frère Fazio, oubliant que celui-ci ne comprenait pas un mot de latin. Et ce fut justement cet oubli qui fit effet. Si le père avait entrepris de discuter au moyen de raisonnements, frère Fazio aurait indubitablement trouvé d'autres raisonnements à lui opposer ; et Dieu sait quand et comment la chose aurait pu prendre an. Mais, en entendant ces paroles pleines d'un sens mystérieux et proférées d'un ton si résolu, il lui sembla qu'en elles devait se trouver renfermée la solution de tous ses scrupules. Dès lors il s'apaisa et dit : « C'est très -bien : vous en savez plus long que moi. — Oh ! vous pouvez vous en rapporter à moi,» répondit le père Cristoforo ; et, à la vague clarté de la lampe qui brûlait devant l'autel, il s'approcha des réfugiés qui restaient, en attendant, plongés dans une douloureuse incertitude, et leur dit : Mes enfants, rendez grâces au Seigneur qui vous a sauvés d'un grand danger. Peut-être en ce moment... »Et, là-dessus, il se mit à leur expliquer l'avertissement laconique qu'il leur avait envoyé par le jeune messager ; car il était loin de se douter qu'ils en savaient plus que lui, et se figurait que Menico les avait trouvés tranquillement retirés dans leurs maisons respectives, avant l'arrivée des bravi. Personne n'osa le détromper, pas môme Lucia, qui toutefois éprouvait un secret remords d'une semblable dissimulation envers un tel homme ; mais c'était la nuit aux intrigues et aux feintes. (I) Toute action est pure qui part d'une intention purOb

The text on this page is estimated to be only 19.48% accurate

LtB ttiSoéa DE MANZOHl. U? «D'après cela, contintia-t-îl , vous voyez bien, mes enfants, que ce pays ne vous offre plus, pour le moment, aucune sûreté. C'est pourtant votre pays, il vous a vue naître, vous n'y avez fait de tort à personne ; mais Dieu le veut ainsi. C'est une épreuve, mes enfants : aupportez-la avec patience, avec foi, sans rancune, et soyez certains que le jour viendra où vous vous estimerez heurenx de ce qui vous arrive aiyourd'hui. J'ai songé à voua trouver un abri pour ces prenaiera moments. Bientôt, j'espère, vous pourrez rentrer chez vous sans danger; mais, & tout événement, Dieu pourvoira ft vos besoins pour le mieux; et roci, je m'efforcerai , soyez-en sûrs , de ne pas me rendre indigne de la grâce qu'il me fait en me ctioisissant pour ministre dans cette œuvre de secours qu'il veut vous prêter, a vous, ses pauvres chérs affligés. Vous, continua-t-il en se tournant vers les deux femmes, vous pouvez vous arrêter à "" . Là, vous vous trouverez suffisamment a l'abri detoutdangeret, en raérae temps, vous ne serez pas trop éloignées de votre maison. Informez-vous là de notre couvent, demandez Je pêra gardien et donnez-lui cette lettre:. il sera pour vous un second père Cristoforo. Et toi, mon bon Renzo. tôt aussi, ta dois, pour le moment, te soustraire à la rage d'autrui et à la tienne. Poi'te cette lettre au père Bonaveiitiiro de LoJi, a notre couvent de la porte Orientale de Milan. Il ta servira de përe, il te doniiera la marche k suivre, il te trouvera du travail, jusqu'à ce que tu puisses revenir vivre tranquillement ici. Allez-vous-en a la rive du lac, prés de l'omboucbure du Bione, ce torrent qui est ici à pen de distance du couvent. Là vous verrez un bateau amarré; iitus direz: Barque! il vous sera demandé ; Pour qui? i\\k'\\i}cz : San Francesco. Le bateau vous accueillera, vous ti mi.pi.irteru a l'autre rive où vous trouverez une charrette i|iii ^ous conduira directement jusqu'à *",» Celui qui demanderait comment le père Cristoforo a\'ait pu avoir si promptement à sa disposition ces moyens do transport par eau et par terre, prouverait qu'il n'a aucune idée de ce que pouvait alors un capucin, et surtout un capucin que tout le monde tenait en odeur de sainteté. Il restait maintenant un dernier souci : c'était de pourvoir ù la garde des deux maisons. Le pÈre en P^

 et se chargea de les remettre aux personnes qui lui furent indiquées par Renzo et par Agnese. Celle-ci, en remettant la sienne, poussa un grand soupir, se souvenant que sa pauvre maison était en ce moment toute grande ouverte, que le diable avait passé par là, et se demandant ce qui pouvait bien y rester encore à garder. « Avant que vous ne partiez, dit le père Cristoforb, prions tous ensemble le Seigneur afin qu'il soit avec vous durant ce voyage et toujours; et surtout afin qu'il vous accorde la force, qu'il vous accorde le désir de vouloir ce que lui-môme a voulu. > Cela disant, il s'agenouilla au milieu de l'église, et tous firent de même. Après qu'ils eurent prié quelques instants en silence, lui, d'une voix grave, mais distincte , prononça ces paroles : « Nous vous prions aussi, 6 mon Dieu, pour ce malheureux qui nous a conduits à cette extrémité. Nous serions indignes de votre miséricorde, si nous ne l'implorions pas aussi pour lui du fond de nos cœurs : il en a tant besoin ! Nous, dans notre tribulation, nous avons une consolation, c'est que nous sommes dans la voie que vous nous avez tracée : nous pouvons vous offrir nos peines, et elles deviendront pour nous un mérite auprès de vous. Mais lui! il est votre ennemi. Oh! l'infortuné! il est en révolte contre vous ! Seigneur, ayez pitié de lui : touchez son cœur, faites-le rentrer dans votre grâce et accordez-lui tous lés biens que nous pouvons désirer pour nous-mêmes. > Se levant ensuite comme quelqu'un qui est pressé, il dit: « Allons, mes enfants, il n'y a pas de temps à perdre : que Dieu vous garde, et que son bon ange vous accompagne : allez. > Et, tandis qu'ils se mettaient en marche remplis de cette émotion qui ne sait trouver de paroles, mais qui s'exprime sans elles, le père ajouta d'une voix tout émue : «Mon cœur me dit que nous nous reverrons bientôt. > Sans doute, le cœur, à qui lui prête l'oreille, a toi^gours quelque chose à dire sur ce qui adviendra. Mais que sait-il, le cœur? A peine quelque chose de ce qui est déjà arrivé. Sans attendre de réponse, le père Cristoforo se retira à grands pas ; nos voyageurs sortirent, et frère Fazio ferma la porte en leur disant adieu d'une voix altérée par l'émotion qui l'avait gagné, lui aussi. Eux s'acheminèrent lentement vers la rive qui leur avait été indiquée; là ils virent

 le bateau et, ayant donné et échangé le mot d'ordre, ils y entrèrent. Le batelier, faisant effort d'une rame contre la rive, s\en détacha ; ramassant ensuite Fautre rame et vaguant des deux bras, îl prit le large en se dirigeant vers Ijt rive opposée. Il ne soufflait pas la plus légère brise : le lac dormait calme et uni, et aurait pu paraître immobile, n'eussent été le tremblement et les légères ondulations de la lune qui s'y mirait du haut des cieux. On n'entendait que le flot sourd et lent se briser sur le gravier de la rive, le bouillonnement plus lointain des eaiix brusquement resserrées entre les piles du pont, et le son cadencé de ces deux rames qui fendaient à la fois la surface azurée du lac, en sortaient à la fois dégouttantes et s'y replongeaient aussitôt. L'eau fendue par le bateau, en se rejoignant derrière la poupe, traçait un sillon ridé qui allait toujours en s'éloignant de la rive. Les passagers silencieux, le visage tourné en arrière, contemplaient les montagnes et le paysage éclairé. par la lune et coupé çà et là par de grandes ombres. On distinguait les villages, les maisons, les cabanes : le manoir de don Rodrigo, avec sa tour carrée, dominant les masures entassées au pied du promontoire, ressemblait à un malfaiteur qui, debout, dans les ténèbres, au milieu d'une bande d'hommes gisant à terre endormis, veille en méditant un crime. Lucia le vit et frémit; elle parcourut ensuite du regard le penchant de la montagne jusqu'à son village, regarda fixement à l'extrémité, aperçut sa maisonnette, aperçut la tête touffue du figuier qui dépassait l'enceinte de la cour, aperçut la fenêtre de sa chambre; et, assise conune elle était au fond du bateau, elle appuya son coude sur le bord, pencha la tête sur son bras, comme pour dormir, et se mit à pleurer en secret. Adieu montagnes qui émergez des eaux et dressez vers le ciel vos cimes inégales si connues à quiconque a grandi parmi vous! il en porte l'image aussi profondément gravée dans l'esprit que les traits de ses amis les plus chers : adieu torrents dont il distingue et reconnaît le mugissement autant que le son des voix domestiques : adieu blancs et gracieux villages épars sur les flancs des montagnes, semblables à des troupeaux de brebis disséminés dans de verts pâturages : ftdieu! Que la séparation est déchirante pour celui qui, étant

)50 hits FIAKcéB DE HAKZONt. né et ayant grandi parmi vous, est forcé de vous quitter! Celui-là même qui s'en éloigne volontairement, séduit par Tespoir de faire fortune ailleurs, voit , en ce pénil>le moment, perdre de leur éclat ses rêves dorés de richesse ; il s'étonne lui-même d'avoir pu se résoudre au départ et serait prêt à retourner sur ses pas, s'il ne songeait à la possibilité de revenir un jour opulent. Plus il s'avance dans la plaine, et plus son regard se détourne las et ennuyé de cette immense uniformité ; l'air lui paraît lourd et sans vie; il pénètre morne et distrait dans les villes bruyantes, et les maisons ajoutées aux maisons, les rues aboutissant aux rues semblent lui ôter la respiration ; et, devant ces édifices qui font l'admiration de l'étranger, il pense avec un désir inquiet au petit champ de son village, à la maisonnette sur laquelle il a déjà depuis longtemps jeté ses vues et dont il espère, lorsqu'un jour il retournera riche à ses montagnes, pouvoir se rendre acquéreur. Mais que dire de celle qui n'avait jamais porté au delà de ces cimes môme un désir fugitif; qui avait encadré dans leur horizon tous ses plans d'avenir, et qui s'en trouve tout à coup jetée bien loin par une force perverse? de celle qui, arrachée en même temps à. ses plus chères habitudes et troublée dans ses plus douces espérances, abandonne ces monts pour aller en quête de personnes étrangères qu'elle n'a jamais désiré connaître, et ne peut pas, môme par l'imagination, entrevoir le moment fixé pour le retour? Adieu, maisoimette, tendre berceau, où, livrée au travail, mais agitée intérieurement par une pensée secrète, elle apprit à distinguer du bruit des pas de tout le monde le bruit des pas d*une personne attendue avec une émotion mystérieuse l Adieu, maison encore pour le moment étrangère, maison qu'elle a si souvent, en passant, regardée à la dérobée, et non sans rougir, et où son esprit se complaisait à pressentir un séjour tranquille et durable d'épouse ! Adieu, église, où son âme s'était tant de fois réconfortée en chantant les louanges du Seif neur ; où avait été promise et préparée la célébration d'un rite ; où les secrètes aspirations de son cœur devaient être solennellement bénies, et l'amour lui être ordonné et sanctifié ! Adieu ! Mais celui qui vous inspirait tant de joie est partout, et il ne trouble jamais le bonheur de ses en

The text on this page is estimated to be only 12.67% accurate

LES fiauoAb db hanzoni. 151 fanta, que pour leur en préparer un plus granfl et plus duTelles étaient, & coup but, ou â peu près telles, les réflexions de Lucia ; et guère différentes ne devaient être celles des deux autres voyageurs, pendant que la barque allait les approchant de plus en plus de la rive droite de l'Adda.

CHAPITRE IX Le choc qu'éprouva la barque en touchant la rive tira Lucia de ses douloureuses réflexions. Elle essuya à la dérobée les larmes qui baignaient son visage et se leva comme quelqu'un qui sort de dormir. Renzo débarqua le premier, puis tendit la main à Agnese qui, débarquée à son tour, tendit la sienne & sa fille ; ensuite tous trois remercièrent tristement le batelier. « Rien du tout, rien du tout; nous sommes ici bas pour nous aider les uns les autres, » répondit-il; et il retira la main presque avec horreur, comme si on lui avait proposé de commettre un vol, lorsque Renzo essaya d'y glisser quelques-unes des pièces de monnaie qu'il se trouvait avoir en sa possession, et qu'il avait apportées avec lui la veille au soir dans T intention de récompenser généreusement don Abbondio après qu'il lui aurait rendu, encore bien qu'à son corps défendant, le service qu'il en espérait. La charrette était là toute prête; et le conducteur, qui les attendait, salua nos trois voyageurs, les fit monter, donna, de la voix, le signal à sa bête, fit claquer son fouet et en route. Notre anonyme ne décrit point ce voyage nocturne, passe sous silence le nom du pays vers lequel se dirigeait la petite caravane, et déclare même d'une manière tout expresse qu'il ne veut pas le dire. Les événements qui vont suivre nous tel ont bientôt connaître le motif de toutes ces réticences.

The text on this page is estimated to be only 22.65% accurate

LBB VIASCÈS DE MANZONl, tSS Les atentores de Lucia en ce séjour se trouvent, en effet, liées à ane ténébreuse iotrigue d'une personne appartenant & une famille, autant que l'on en peut juger, trës-puissant« à l'époque ou écrivait notre auteur. Pour rendre compte de l'étrange conduite de cette personne dans le cas particulier relatifs notre histoire, il 8'est tu forcément entraîné à noua faire succinctement le récit de sa vie antécédente ; et la famille y joue le triste réie que chacun verra en poursuivant cette lecture. De là la grande circonspection qu'a dû s'imposer notre pauvre historien. Et pourtant (voyez comme les hommes sont parfois étourdis!) lui-même, sans s'en apercevoir, nous a mis sur la voie pour découvrir avec certitude ce qu'il avait tant à cœur de laisser dans l'ombre. Dans un certain passage de son récit, que nous omettrons comme ne faisant pas nécessairement partie de cette histoire, il lui échappe de dire que ce lieu était un bourg illustreet antique auquel il ne manquait de ville que le nom ; puis il nous dit, sans y prendre garde, que le Lambro y coule; puis encore qu'ii y a un archipïêtre. Sur de telles indications, il n'y a pas en Europe un seul homme tant soit peu instruit qui no s'écrie aussitôt : C'est Monza ! 11 nous eût été également facile de faire des coiyectures très-fondées sur le nom de la famille; mais, bien que celle que nous soupçonnons soit depuis fort longtemps éteinte, nous aimons mieux n'en point du tout parler, ne voulant pas courir le risque de faire tort à qui que ce soit, même aux morts; et aussi pour laisser aux éruditâ quelque sujet d'investigation. Nos voyageurs arrivèrent à Monza peu après le lever du soleil. Le conducteur s'arrêta devant une hôtellerie et, là, en homme qui connaissait les lieux et qui était connu de l'aubergiste, il fit assigner une chambre aux nouveaux hôtes et les y accompagna. Après les remerciements, P.enzo essaya de lui faire aussi accepter quelque rémunération j mais ceiui-ci, de môme que le batelier, en avait une autre en vue, plus éloignée, mais plus abondante ; il relira, lui aussi, les mains et, comme s'il fuyait, il courut prendre Goin de sa bête. Après une soirée telle que nous l'avons décrite et une nuit telle que chacun peut se l'imaginer, passée en grande partie

 dans une veille troublée par leurs tristes pensées, sans cesse assaillis par la crainte de quelque fâcheuse rencontre, à travers le morne silence de la nuit, aiguillonnés par une brise plus qu'automnale, ballottés par une voiture incommode, dont les fréquents cahots réveillaient brutalement l'esprit de nos voyageurs chaque fois que le sommeil commençait à peine à les gagner, il leur parut très-doux de pouvoir finalement se reposer sur une banquette qui ne remuait pas et dans une chambre abritée, quelle qu'elle fat d'ailleurs. Là il mangèrent ensemble un morceau avec toute la frugalité que comportaient la pénurie des temps, leurs moyens exigus par rapport aux besoins contingents d'un avenir incertain et leur peu d'appétit. Tous trois, l'un après l'autre, se souvinrent du banquet qu'ils s'attendaient à faire deux jours auparavant; et chacun à son tour poussa un grand soupir. Renzo aurait voulu s'arrêter là toute la journée pour voir les femmes installées, et leur rendre les premiers services; mais le père avait recommandé à celles-ci de lui faire suivre immédiatement sa route. Elles alléguèrent conséquemment et cet ordre et cent autres raisons : que le monde jaserait, que la séparation serait d'autant'plus douloureuse qu'elle serait davantage' retardée ; qu'il pourrait venir' bientôt donner et recevoir des nouvelles; si bien que le jeune homme se décida à partir. On fit, un à un, tous les accords nécessaires ; Lucia ne cacha point ses larmes ; Renzo eut grande peine à contenir les siennes et, serrant très-fortement la main d'Agnese, il dit d'une voix étouffée : « Au revoir !» et il partit. Les femmes se seraient trouvées bien empêchées, n'eût été ce bon conducteur, lequel avait ordre de les mener au couvent, de leur donner tous les renseignements et' de leur prêter toute l'assistance dont elles pouvaient avoir besoin.. Sous sa conduite, elles s'acheminèrent donc vers le couvent qui, comme chacun sait, était situé hors de Monza, l'affaire d'une petite promenade. Arrivés à la porte, le conducteur tira la sonnette et fit appeler le père gardien ;. celui-ci se présenta et reçut la lettre. « Oh! frère Cristoforo! » dit-il en reconnaissant l'écriture. Le ton de sa voix et l'expression de son visage laissaient manifestement comprendre qu'il prononçait là le nom d'un grand

The text on this page is estimated to be only 19.92% accurate

i^ riANoAs DB HAHZoïn. 166 ami. Illïiut croire, d'autre part, que Dotro bon CrietoforoaTait, dans cette lettre, recommandé bien chaudement les deaz femmes et rapporté leur cas avec beaucooup de Beasibilité, car le père ganiien donnait de temps en temps dea marques de surprise et d'indignation; et, levant les yens de dessus le papier, il les fixait sur les femmes avec un certain regard qui exprimait, à la fois, et la commisération et l'intérêt. Lorsqu'il eut fini de lire, il demeura quelque temps pensif; puis il dit à part soi : < Il n'y a que la signora : si la signora veut s'en charger • Il tira ensuite Agnese à part, a quelques pas de là, but la petite place qui était devant le couvent, et lui adressa quelques questions auxquelles elle satisfit; puis, revenant vers Lucia. < Mes bonnes dames, leur dit-il, j'essayerai, et j'eapère pouvoir vous trouver un asile plus que sûr, plus qu'honorable, jusqu'à ce que Dieu ait pourvu d'une manière plus efficace à votre sûreté. Voulez-vous venir avec moiî » Les femmes firent respectueusement signe que oui, et le Itère continua: «Venez avec moi au monastère de la signora. Tenez-vous toutefliis à quelques pas derrière moi, car le monde se plaît tant à médire, et Dieu sait combien l'un ferait de belles histoires, si l'on voyait le père gardien aller par les rues avec une jeune et jolie personne avec des femmes, veux-je dire! En disant cela, il prit le devant. Lucia rougit ; le conducteur sourit en regardant Agnese qui laissa aussi échapper un sourire i\igitif ; puis tous trois, dès que le ÎTère eut gagné quelque avance sur eux, se mirent en marche et le suivirent, s'en tenant k la distance d'une dizaine de pas. Les femmes demandèrent alors au conducteur, ce qu'elles n'avaient pas osé demander au père gardien, ce que c'était que la signora. € La signera, ï'épondiWl, est unereligieuse; maisce n'est pas une religieuse comme les autres. Non pas que ce soit ni î'abbesse ni la prieure; car, même, à ce que l'on dit, c'est une des plus jeunes; mais elle est de la côte d'Adam, et ses parents d'autrefois étaient de puissants personnages venus d'Espagne, où sont ceux qui commandent; et c'est pour cela qu'on la nomme la signom, pour dire qu'elle est une grande dame; et tout le pays l'appelle de ce nom, parce qu'ils

 disent que jamais, dans ce couvent, il n'y a eu une personne de cette importance; et ses parents d'aujourd'hui, qui sont là-bas à Milau, ont beaucoup d'influence, et ce sont de ceux qui ont toujours raison; et encore bien plus ici, à Monza, attendu que son père, quoiqu'il n'y habite pas, est le premier du pays ; si bien qu'elle aussi a tout pouvoir au monastère où elle fait, à son gré, la pluie et le beau temps ; et même les gens du dehors lui portent grand respect ; et, si elle se charge d'une affaire, elle réussit toujours à en venir à ses fins; c'est pourquoi, si ce bon moine, que voilà, obtient de vous mettre entre ses mains, et qu'elle vous accepte, je puis vous dire que vous y serez en sûreté comme si vous étiez sur l'autel. Parvenu à la porte du bourg, qui était, en ce temps-là, flanquée d'une vieille tour et des débris d'un vieux château en ruine, que peut-être quelques-uns de mes lecteurs se souviennent encore d'avoir vus debout, le gardien s'arrêta et se retourna pour voir si on le suivait : il entra ensuite et se dirigea vers le monastère. Arrivé là, il s'arrêta de nouveau sur le seuil en attendant la petite compagnie. Il pria alors le conducteur de vouloir bien venir au couvent prendre la réponse; celui-ci promit qu'il irait, et prit congé des deux femmes qui le chargèrent de remerciements et de commissions pour le père Cristoforo. Le gardien fit entrer la mère et la fille dans la première cour du monastère, les introduisit dans le logement de la tourière à qui il les recommanda ; et alla seul présenter sa requête. Quelques instants après, il reparut tout joyeux et leur dit de le suivre : et il revint à propos, car la mère et la fille ne savaient plus comment se démêler des pressantes interrogations de la tourière. En traversant une seconde cour, le gardien endoctrina les deux femmes sur la manière de se conduire visà-vis de la signera. «Elle est très-bien disposée en votre faveur, dit-il, et elle peut vous faire beaucoup de bien. Soyez humbles et respectueuses, répondez avec simplicité aux questions qu'il lui plaira de vous adresser et, quand vous ne serez pas interrogées, laissez-moi le soin de parler. > Ils entrèrent dans une salle basse de laquelle on passait au parloir : avant d'y mettre le pied, le gardien, leur montrant la porte, dit à voix basse aux deux femmes:

The text on this page is estimated to be only 21.12% accurate

LEi FIAKCâS DE UANZOHl. ID7 " Elle est la, » comme pour leur rappeler toutes les reeomman

 quoique à peine teintes d'un rose Mafard, tranchaient néanmoins au milieu de cette pâleur: leurs mouvements étaient, comme ceux des yeux, vifs, subits, pleins d* expression et de mystère. Sa taille, haute et bien prise, disparaissait sous le laisser-aller habituel du maintien, ou semblait parfois déformée dans de certaines inflexions brusques, irréguliôres, dans de certains mouvements déjà trop cavaliers pour une femme, et enclore bien plus pour une religieuse. Dans la manière môme de s*habiller, il y avait çà et là quelque chose de recherché ou de négligé qui dénotait une religieuse d'une nature singulière : sa taille était ceinte avec un certain art tout mondain; et, du bandeau, il s'échappait sur Tune des tempes l'extrémité d'une petite touffe de noirs cheveux; ce qui attestait ou l'oubli ou le mépris de la règle qui enjoignait de tenir toujours trèscourts les cheveux, coupés dans la cérémonie solennelle de la profession. Toutes ces choses n'éveillaient aucune surprise dans l'esprit des deux femmes non exercées à distinguer une religieuse d'une autre religieuse; et le pèregardien,qui ne voyait pas la signera pour la première fois, était déjà, comme tant d'autres, habitué à ce je ne sais quoi d'étrange qui se remarquait dans sa mise et dans ses manières. Elle se tenait en ce moment, comme nous l'avons dit, debout près de la grille, mollement appuyée à celle-ci d'une main, enlaçant les barreaux de ses blancs doigts, le visage un peu baissé, observant ceux qui s'avançaient. «Révérende mère et illustrissime signora, dit le gardien en inclinant la tète et tenant sa main droite étendue sur sa poitrine : voici la pauvre jeune fille pour qui vous m'avez fait espérer votre puissante protection; et voiià sa mère.» Les deux femmes ainsi présentées faisaient de grandes révérences : la signora leur fit signe de la main que c'était assez ai dit, en 9e tournant vers le père : « C'est une bonne fortune pouf moi de pouvoir faire quelque chose qui soit agréable à nos bons amis, les pères capucins. Mais, continua-t-elle, racontez-moi d'une manière plus circonstanciée le cas de cette jeune fille, afin que je puisse mieux voir ce que l'on pourra faire pour elle. » Lucia devint toute rouge et baissa la tète sur sa poitrine.

The text on this page is estimated to be only 20.27% accurate

LES riANCKB DR HAKZOSI. 169 * n faut que vous sachiez, révérende mère, ... > commençait & dire Agnese; mais, d'un coupd'œit, le gardien lui coupa la p&role et répondit : < Cette jeune fllle, signora illustrissime, m'^t recommandée, ainsi que j'ai eu l'hoiiDeur de vous le dire, par un de mes confrères. Elle a dû partir secrètement de son pays pour se soustraire à de graves dangers; et elle a besoin, pour quelque temps, d'an asile où elle puisse vivre ignorée et où, en tout cas, personne n'ose venir la troubler, quand bien même.... — Quels gant ceadangers? interrompit lasignora .De grâce, père gardien, dites-moi la chose sans tant d'ambages: VOQB savez bien que nous autres religieuses, noue sommes curieuses d'entendre les histoires dans tous leurs déttùls. — Ce sont de ces dangers, répondit le père gardien, auxquels il est à peine permis de f^ire légërenoent allosion devant les chastes oreilles de la révérende mère... —Oh 1 assurément >, s'empressa de dire la signera en roagissant quelque peu. Etait-ce pudeur? Celui qui auraitobservé une rapide expression de dépit qui accompagnait cette rougeur, aurait pu an douter ; surtout s'il avait comparé cette rougeur a celle qui, à chaque instant, empourprait les joues de Lucia. < Qu'il suffise de vous dire, reprit le gardien, qu'un impudent gentilhomme, abusant de sa puissance {car tons les grands de la terre ne se servent pas des dons de Dieu pour sa gloire et pour le bien de leur prochain, comme le lait l'illustrissime signera), que ce gentilhomme, après avoir longtemps persécuté cette créature par d'indignes séductions, voyant qu'elles étaient inutiles, a eu l'audace de la persécuter ouvertement par la force; de telle sorte que la pauvrette a été réduite â s'enfuir de sa maison. — Approchez-vous, jeune allé, dit la signera Â Lucia m lui faisant signe du doigt. Je sais que la vérité parle par la bouche du père gardien; mais personne ne peut, miens que vous, être informé sur cette affaire. C'est à vous de nous dire ci ce chevalier étaitunpersécuteur odieux. > Pour cequiest de s'approcher, Lucia obéit aussitôt ; mais quant à répondre, c'était autre chose. Une question sur cette matière, lora même qu'elle lui aurait été adressée par une personne de son rang, l'aurait plongéedans une grande confusion; lui

160 LES FIANCâS DB MANZONI. étant posée par la signora, et avec un certain air de doute malicieux , elle lui ôta toute hardiesse pour répondre.* Signera.... mère révérende.... > balbutia-t-elle ; et elle semblait n'avoir rien autre chose à dire. Ici Agnese, comme étant celle qui, après Lùcia, était assurément là mieux renseignée, se crut autorisée à venir à son aide. € Illustrissime signora, dit-elle, je puis rendre bon témoignage que ma flUe, que voici, avait en horreur ce chevalier, comme le diable l'eau bénite : je veux dire que le diable c'était lui; mais vous m'excuserez si je m'exprime mal. parce que nous sommes de pauvres gens, tels que Dieu nous a faits. Le fait est que cette chère enfant était fiancée à un jeune homme de notre rang, élevé dans la crainte de Dieu et fort bien acheminé ; et si le seigneur curé était un peu plus un homme comme je l'entends je sais que je parle d'un religieux, mais le pôreCristoforç, l'ami du père gardien qui est là, est aussi un religieux, comme le seigneur curé , mais celui-là est un homme rempli de charité ; et, s'il était là, il pourrait attester — Vous êtes bien prompte à parler sans être interrogée, interrompit la signora, donnant à son visage une expression hautaine et courroucée qui le rendait presque méconnaissable : Taisez-vous : je ne sais que trop que les parents ont toujours une réponse toute prête à faire au nom de leurs enfants ! » Agnese, mortifiée, donna à Lucia un coup d'œil qui voulait dire : tu vois ce qui m' arrive à cause que tu ne sais pas parler. Le père gardien faisait aussi, du regard et de la tête, signe à la jeune fille que le moment était venu de s'enhardir et de ne pas laisser la pauvre femme en aflfront. « Révérende signora, dit Lucia, tout ce que vous a dit ma mère est la pure vérité. Le jeune bomme qui me courtisait, et ici elle devint toute fouge, je l'acceptais de mon pleia gré. Pardonnezçmoi si je parle si librement; mais c'est pour ne pas vous laisser mal penser de ma mère. Et quant à ce seigneur (que Dieu lui pardonne!), je voudrais plutôt mourir que de tomber entre ses mains. Et si vous nous faites cette charité, de nous mettre en lieu sûr, puisque malheureusement nous sommes réduites à cette dure condition d'avoir

The text on this page is estimated to be only 18.72% accurate

à implot^r un asile et à déranger les gens de bien {mais que la volonté de Dieu soit faite !) soyez assurée, signora, que personne ne pourra prier pour tous de meilleur cœur que nous, pauvres femmes. — Voua, je TOUS crois, dit la signera d'une voix radoacie. Mais j'aurai du plaisir & vous entendre seub ù seule. Non pas que j'aie besoin de plus amples informations ni d'autres raisAs pour me prêter aux recommandations du père gardien, tyouta-t-elle aussitôt en se tournant vers lui avec une politesse affectée. Même, continu a-i-e Ile, j'y ai déjà pensé, et voici, pour !e moment, ce que je trouve de mieux à pouvoir faire. La tourière du couvent a casé, il y a peu de jours, aa dernière flUe. Ces femmes pourront occuper la chambre que celle-ci a laissée vacajite et la suppléer dans les quelques petits services qu'elle rendait au monastère. A vrai dire et à ce moment elle fit signe au père gardien de s'approcher de la grille, puis elle poursuivit a voix basse : A vrai dire, attendu la pénurie des temps, on ne pensait pas encore a mettre personne à la place de cette jeune fille ; mais je parlerai moi-môme ft la mère abbesse et, sur un mot de moi sur la recommandation du père gardien.... En somme, je donne la chose pour faite. > Le gardien commençait à rendre grâces, mais la signora l'interrompit:* Point n'est besoin de cérémonies; moi aussi. le cas échéant en cas de nécessité, je saurais faire fonds sur l'assistance des përes capucins. En fin de compte, contiuua-t-elle avec un sourire à travers lequel perçait un je ne sais quoi de railleur et d'amer, en fin de compte, ne sommesnous pas frères et sceui^ ? > Cela dit, elle appela une sœur converse (deux de ces sœurs étaient par une distinction toute spéciale, attachées & eon service particulier) et lui ordonna de prévenir l'abbesse de ce qui se passait, et de faire ensuite venir la touriûre a la porte du cloître et de prendre avec elle etavec Agnese les arrangements nécessaires. Elle renvoya celle-ci, congédia lo père gardien et retint Luci a. Le gardien accompagna Agnese jusqu'à la porte, lui donnant, chemin faisant, de nouvelles instructions ; puis il s'en alla préparer la lettre de relation ft son ami Cristoforo. — Quelle bizarre personne, que cette •ignorai se disait-il à lui-même tout en s'en allant: bien ori

The text on this page is estimated to be only 19.64% accurate

162 »E8 FIANOÉfi DH MAHZONl, ginale, par ma foi 1 Mais qui sait la ppemlre pac soq bon côté, lui fait faire tout ce qu'il yeut. Mon bon Crîstoforo ne peut certainement pas s'att«ndre que je l'aie si tôt et si bien servi. Ce brave homme ! il n'y a pas moyen ; il &ut toujours qu'il se mette quelque affaire sur les bras ! mais il le tïiit pour le bien. Heureusem^t pour lui que, cett.e fois, il a trouvé un ami qui, sans tant de bruit, sans tant d'embarras, sane tant de détours, a en un clin d'-ardire, tout ce qu'il sara nécessaire d'en retracer pour expliquer ce que nous venons de remarquer en elle d'insolite et de mystérieux, et pour faire comprendre les motifS de sa conduite dans les circonstances que nous aurons A l'aconter ultérieurement. C'était la dernière fllle du prince "*, puissant gentilbomme milanais, qui pouvait être mis au rang des plus opulents de la ville. Mais l'importance sans bornes qu'il attachait & son titre lui faisait paraître sa fortune à peine suflisante et même trop modique pour en soutenir dignement l'éclat; aussi toutes ses préoccupations ne tendaient-elles qu'à on seul but, celui de pouvoir au moins la conserver telle quelle et, autant que cela dépendait de lui, toujours concentrée dans une seule main. Combien avait-il d' enfanta? cela n'apparaît pas clairement de notre histoire : la seule chose qui en ressort, c'est qu'il avait destiné au cloître tous ses cadets de l'un et de l'autre sexe, afin de laisser sa fortune intacte à son aîné destiné à perpétuer la famille, c'està-dire, à procréer des enfants pour, à son tour, se tourmenter et les tourmenter de la même manière. Notre infortunée était encore cachée dans les entrailles de sa mare que sa condition était déjà irrévocablement arrêtée. 11 ne restait

The text on this page is estimated to be only 21.26% accurate

LES WlASCta DB HAHZONI. 1C9 qa'oae seule chose à décider, c'était de savoirs! ce serait un moine on une religieuse ; décision ponr laquelle était uécessaire, non son aaseutiment, mais sa seule présence. Lorsqu'elle fit son apparition dans le monde, Le prince son père, voulant lui donner un nom qui rappelât immédiatement L'idée du clottre et qui eût été porté par une sainte de baute lignée, l'appela Gertrude. Des poupées habillées en reli- ' giense furent les prenûers jouets qu'on lut mit entre les mains; puis des images entiabit de religieuse, accompagnant toi^am's te cadeau de la recommandation d'en avoir bien snn, comme d'une chose précieuse, et de cette interrogation affirmative : N'est-ce pas que c'est beau7 Lorsque le prince ou la princesse ou le petit prince, seul enfout mâle qui fût élevé à la maison, voulaient louer la mine prospère de la petite fille, ils semblaient ne pas trouver de manière plus propre à bien exprimer leur idée que celle-ci : Quelle bonne mère abbesse! Personne, toutefois, ne lui dit jamais ouvertement : ta dots te faire religieuse. C'était une idée sous-entendue, et à laquelle on foisait incidemment allusion dans toutes les conversations qui avalent trait & ses futures destinées. Si parfois la petite Gertrude se laissait aller & quelque manière un peu arrogante et impérieuse, ce à quoi sa nature inclinait assez facilement : Tu n'es qn'une enfant, lui disait-on: ces manières ne te conviennent pas. Quand tu seras la mère abbesse, alors tu mèneras ton monde k la baguette, et tu pourras Mre la pluie et le beau temps. D'autres fois le prince, eu la reprenant de certaines manières trop libres et trop familières auxquelles elle s'abandonnait également assez volontiers : Eh quoi ! lui disait-il : Sont-ce là des manières pour une personne de ton rang? Si ta veux qu'un jour on te porte le respect qui t'est dû, apprends dès maintenant & être plus réservée : Souviens-toi qu'en toutes choses tu dois être la première du couvent ; car, la noblesse du sang, on la porte partout où on va. Tous les propos de cette nature inculquaient dans l'esprit de la petite fille l'idée implicite qu'elle devait, un jour, être religieuse; mais ceux qui sortaient de la bouche de son père produisaient beaucoup plus d'effet que tous les antres ensemble. Les manières du prince étaient habituellement celles d'un maître rigide ; mats, dès qu'il s'agissait de la

 condition future de ses enfants, l'expression de son visage et chacune de ses paroles laissaient percer une fixité de résolution, une ombrageuse jalousie de commandement qui imprimaient le sentiment d'une nécessité fatale. A Tâge de six ans, Gertrude fut placée pour son éducation et, plus encore, pour la préparer à la vocation qu'on lui imposait, dans le monastère où nous venons de la voir. Ce lieu ne fut pas choisi sans intention. Le bon conducteur des deux fenmies a dit que le père de la signera tenait le premier rang â. Monza. Ce témoignage, quelle qu'en soit la valeur, rapproché de quelques autres indications que notre anonyme laisse étourdiment échapper çà et là, nous permet aisément d'affirmer qu'il devait être le seigneur feudataire de ce pays. Quoi qu'il en soit, il y jouissait d'une très-grande autorité, et il pensa que là, mieux qu'ailleurs, sa fille serait traitée avec toutes ces distinctions et avec toutes ces faveurs qui pouvaient davantage la séduire et la déterminer à choisir ce monastère pour sa demeure perpétuelle. Et il ne se trompait pas : l'abbesse d'alors et quelques autres religieuses intrigantes, qui tenaient en main, comme on dit vulgairement, la queue de la poêle, se trouvant engagées dans de certaines rivalités avec un autre monastère et avec quelques familles du pays, furent très-enchantées d'acquérir un si grand appui, reçurent avec une vive reconnaissance l'honneur qui leur était fait, et répondirent pleinement aux intentions que le prince avait laissé entrevoir sur l'établissement définitif de sa fille; intentions, du reste, parfaitement en accord avec leurs propres intérêts. A peine entrée au couvent, Gertrude fut, par antonomase, appelée la signorina ; elle eut une place de distinction au réfectoire et au dortoir; sa conduite était proposée comme modèle à ses compagnes ; les bonbons et les caresses lui étaient prodigués sans mesure, et assaisonnés de cette familiarité quasi respectueuse qui flatte tant les enfants, surtout lorsqu'ils la rencontrent chez ceux qu'ils voient traiter leurs petits camarades avec un maintien habituel de supériorité. Ce n'est pas que toutes les religieuses fussent coujurées pour entraîner la pauvre petite dans le piège : il y en avait beaucoup de simples qui répugnaient à toute intrigue, et à qui l'idée de sacrifier une fille à des visées intô

Les fiances de manzoni. 165 1 «. ^li Vil ressées aurait fait horreur ; mais, entièrement absorbées dans leurs occupations particulières, les unes ne remarquaient pas bien tous ces manèges, les autres ne discernaient pas tout ce qu'ils renfermaient de coupable, d'autres s'abstenaient de s'y appesantir et d'en examiner la portée, d'autres se taisaient pour ne pas faire de scandales inutiles. Il y en avait aussi quelques-unes qui, se souvenant d'avoir été par de semblables artifices amenées à ce dont elles s'étaient plu5 tard repenties, éprouvaient de la compassion pour la pauvre petite innocente, et épanchaient ce sentiment en caresses tendres et mélancoliques, sous lesquelles elle était bien loin de soupçonner le mystère qui s'y cachait : et l'af- xj faire allait son train. Peut-être serait-elle allée ainsi jusqu'au bout si, dans ce couvent, il n'y avait eu d'autre jeune flUe que Gertrude. Mais, parmi ses compagnes d'éducation, il y en avait d'aucunes qui se savaient destinées au mariage. La petite Gertrude, nourrie dans les idées de sa supériorité, parlait superbement de ses futures destinées d'abbesse, de princesse du monastère, voulait à tout prix être pour les autres un sujet d'envie, et remarquait avec étonnement et non sans dépit que plusieurs d'entre elles n'en ressentaient aucune. Aux images majestueuses, mais froides et circonscrites, que peut suggérer la primauté dans un monastère, elles opposaient les images variées et éblouissantes d'époux, de festins, de soirées, de villégiatures, de tournois, de cortèges, de parures, d'équipages. Ces images produisirent dans le cerveau de Gertrude ce mouvement, cette effervescence que produirait un grand panier de fleurs fraîchement cueillies placé devant une ruche d'abeilles. Ses parents et ses institutrices avaient cultivé et développé en elle sa vanité naturelle pour lui faire aimer le , cloître; mais, du jour où cette passion fut sollicitée par d'autres idées qui avaient avec elle une bien plus grande affinité, elle se jeta bientôt dans ce nouveau courant avec une ardeur d'autant plus vive qu'elle était plus spontanée. Pour ne point rester au-dessous de ces quelques compagnes, et pour suivre, en môme temps, le penchant de sa nouvelle inclination, Gertrude leur répondait qu'en fin de compte personne ne pouvait lui mettre le voile sur la tête sans son consentement; qu'elle aussi pouvait prendre un mari et,

 mieux qu'elles toutes, habiter un palais et jouir des plaisirs du monde; qu'elle le pouvait, pourvu qu'elle le voulût; qu'elle le voudrait, qu'elle le voulait ; et elle le voulait en effet. 'L'idée de la nécessité de son consentement, idée qui jusqu'alors était restée comme inaperçue, comme recoquillée dans un coin de son cerveau, s'y déroula alors et se manifesta dans toute son importance. Elle l'appelait à chaque instant ft son aide afin de se complaire plus paisiblement dans les rêves d'un avenir agréable; mais, derrière cette idée, en surgissait toujours et immanquablement une autre, c'est que, ce consentement, il s'agissait de le refuser au prince son père qui le regardait déjà ou affectait de le regarder comme donné ; et, à cette idée, l'esprit de la jeune fille était bien loin d'éprouver cette sécurité dont elle faisait parade dans ses discours. Elle se comparait alors à celles de ses compagnes qui étaient, bien autrement qu'elle, sûres de leur avenir, et elle éprouvait douloureusement, à leur égard, cette envie que tout d'abord elle avait cru pouvoir leur inspirer. Envieuse de leur sort, elle les haïssait ; parfois cette haine s'exhalait en dédains, en impolitesses, en propos blessants; parfois la conformité des inclinations et des espérances en suspendait le cours et faisait naître une apparente et passagère intimité. Quelquefois, désireuse, en attendant mieux, de jouir de quelque chose de réel et de présent, elle se complaisait dans les préférences qui lui étaient accordées, et faisait sentir aux autres cette espèce de supériorité; mais quelquefois aussi, ne pouvant plus supporter de se sentir seule en présence de ses craintes et de ses désirs, elle s'en allait toute radoucie en quête d'elles, comme pour implorer leur bienveillance, leurs con seils et leurs encouragements. Au milieu de ces déplorables petites luttes avec elle-même et avec les autres, elle avait traversé l'enfance et atteignait cet âge si critique où il semble que l'âme soit saisie par une puissance mystérieuse qui exalte, ennoblit et fortifie toutes les inclinations , toutes les idées, et qui parfois les transforme et leur imprime une direction tout à fait imprévue. Ce que Gertrude avait jusqu'alors plus distinctement Caressé dans ses rêves d'avenir, c'était l'éclat et la pompe extérieure ; un je ne sais quoi de tendre et d'aftectueuxqui.

The text on this page is estimated to be only 21.96% accurate

X lES FIAHOia DR HANZONI. 1C7 d'abord, s'y trouvait vaguement répandu, comioe un léger brouillard, commença alors & se dessiner et è primer dans son imagination. Dans un coin !e plus secret de son esprit, elle s'était créé comme une somptueuse retraite : là elle troavait un refUge contre la ftoide réalité du présent : lit elle accueillait certains personna^s, étrangement composés des souvenirs confus de son enfance, du peu qu'elle pouvait entrevoir du monde extérieur et de ce qu'elle en avait appris dans ses conversations avec ses compagnes; elle s'entretenait avec eux, leur parlait et se répondait & elle-même en leur nom ; la elle commandajt, là elle recevait toutes sortes d'hommages. De temps en temps des pensées de religion venaient troubler ces tètes gplendides si laborieusement imaginées. Mais la religion, telle qu'elle avait été enseignée à notre infortunée et tellequ elle l'avait comprise, ne proscrivait point l'orgueil'; loin de la, elle le ganctiflait et le proposait comme,un moyen d'atteindre à la félicité . terrestre. Ainsi dépouillée de son essence, ce n'était plus la religion, mais un vain fantôme comme les autres. Ans heures où ce fantâme primait et trOnait en maître dans l'imagination de (îertrude, la malheureuse, assaillie par de vagues terreurs et saisie d'une idée conflise de devoirs, se persuadait que sa répugnance pour le cloître et sa résistance aux insinuations de ses supérieurs dans le choix de son état étaient une faute, et promettait au fond de son cceur de l'expier en s'enfermant volontairement dans le cloître. Il existait une loi qui prescrivait qu'une jeunepersonne ne pouvait être admise en religion, si elle n'avait été auparavant examiiiée par un ecclésiastique , appelé le vicaire ies religieuses, ou par quelque antre ministre du culte, délégué ft cet effet, afin qu'il fût bien établi qu'elle s'y vouait librement et de sa propre volonté ; et cet examen ne pouvait avoir lieu qu'un an après qu'elle en avait exposé son désir au vicaire dans une demande par écrit. Celles, parmi les religieuses, qui avaient assumé la triste charge de tendra le piège â Gertrode et de l'amener à se lier pour toujours avec le moins de connaissance possible de ce qu'elle faisait, saisirent un de ces moments que nous venons do dire pour lui faire copier et signer cette demande; et, alln de l'y induire plus facilement, elles ne manquèrent pnint de

The text on this page is estimated to be only 20.81% accurate

y' 168 LES FIANCÉS DE HAHZOHI. lui dire et de Ini répéter, ce qui était vrai, que ce n'était là. apr^s tout, qu'une pure formalité qui ne pouvait avoir de valeur que celle que lui donneraient d'autres actes ultérieurs, dont l'accomplissement étaitentièrement subordonné ft sa volonté. Malgré tout cela, la demande n'était probablement pas encore parvenue & sa destination que déjà Gertrade se repentait de l'avoir écrite. Elle se repentait ensujta ds ces repentirs, passant ainsi les jours et les mois dans une alternative continnelle de volraités contraires. Elle tint longtemps cette démarche cachée à ses compagnes, tantôt retenue par la crainte d'exposer à leurs contradictions une résolution qu'elle croyait bonne, tantôt empêchée par la honte de faire l'aveu d'une sottise. .Le besoin qu'elle éprouvait de soulager son cœur, de recevoir quelques conseils et de retremper son courage l'emporta finalement. Il 7 avait une autre loi d'après laquelle oue jeune personne ne pouvait être adpiise à cet examen de la vocation qu'après qu'elle aurait demeuré au moins un mois hors du couvent où elle avait fait son éducation. L'année était déjà presque écoulée depuis l'envoi de la demande, et Gortrude avait été prévenue qu'elle allait être bientôt retirée du couvent et conduite dans la maison paternelle pour 7 passer ce mois et f^ro toutes les démarches nécessaires & l'accomplissement de l'œuvre qu'elle avait de fait commencée. Le prince et le reste de la famille tenaient la chose pour certaine, comme si elle était d^H arrivée ; mais tout cela ne faisait plus le compte de la jeune fllle : au lieu de taire les autres démarches, elle songeait an moyen de rétracter la première. Dans cette détresse, elle résolut de s'en ouvrir à une de ses compagnes, la plus tranche de toutes, et qui était toujours prête à donner des conseils vigoureux. Celle-ci suggéra à Gertrude d'informer son père, par une lettre, comme quoi elle avait changé d'idée, puisqu'elle ne se sentait paS le courage de lui dire en temps et lieu, ouvertement en face, un bel et bon : je ne veux pas. Et, comme les conseils gratuits sont très-rares en ce monde, la conseillère fltescompter celui-ci ft Gertrude par une bonne dose de moqueries sur sa pusillanimité. La lettre fut concertée entre trois ou quatre confidentes, écrite en cachette et envoyée à sa destination au moyen d'artiûces très-bien

The text on this page is estimated to be only 21.67% accurate

LES riANcâa de manzoni. 169 combinés. Gerti'ude était dans une grande anxiété en attendant, une réponse qui ne vint jamais. Seulement, quelques jours après, l'abbesse, l'ayant tirée à part et prenant DD air de mystère, de fh>ideur et de pitié, lui toucha quelques mots obscurs d'une grande colère du prince, de quelque escapade qu'elle devait avoir faite, en lui laissant toutefois comprendre qu'en se comportant bien, elle pouvait espérer que tout serait mis en oubli. Là jeune fille comprit et n'osa pas en demander davantage. Fin^ement arriva le joar tant redouté et tant désiré. Quoique Gertrode sentît qu'elle allait & un combat, néanmoins sortir dn monastère, ft^nchir ces murs oâ elle avait été hait ans renfermée, parcourir en carrosse la libre campagne, revoir la ville, la maison, ce forent pour elle des Gensationa pleines d'une joie tumultueuse. Quant au combat, elle avait déjà, sous l'inspiration de ses confidentes, pris toutes ses mesures et, comme on dirait aujourd'hui, tiré son plan. — Ou l'on voudra me faire violence, pensait-elle, et je tiendrai bon : je serai humble, respectueuse, mais je refaserai : il ne s'agit, après tout, que de ne pas proférer un autre oui ; et je ne le proférerai pas. Ou bien ils me prendront par la douceur, etalors je serai encore plus douce riu'eux : je pleurerai, je supplierai, je les attendrirai ; je ne demanda finalement qu'à n'être point sacrifiée. — Mais, ainsi que cela arrive souvent pour de aemblahles prévisions, aucune des deux liypothèse^ ne se vérifla. Les jours s'écoulaient sans que ni le père, ni personne lui parlât, soit de la demande.soitdela rétractation, et sans qu'on lui fit aucune proposition ni avec des flatteries, ni avec des menais. Ses parents étaient sérieux, tristes, raidea avec elle, mais sans jamais lui en dire le pourquoi. On comprenait seulement qu'ils la regardaient comme une coupable, comme une indigne. Un mystérieux anathème semblait peser sur elle et l'isoler de la famille, en ne l'y laissant réunie qu'autant qu'il était nécessaire pour lui faire sentir son infériorité. Rarement, et seulement è, de' certaines heures déterminées, elle était admise à la société de ses parents et dô son frère aîné. Dans les entretiens de ces trois personnages, il semblait régner une grande intimité qui mettait encore plus en T^iief et rendait plus douloureux cet ostracisme dont

 Gertrude était frappée. Personne ne lui adressait la parole : les mots qu'elle hasardait timidement, à moins qu'ils n'haussent pour objet une nécessité évidente, ou tombaient sans que Ton y prît garde, ou ne recevaient, pour toute réponse, qu'un regard distrait ou méprisant ou sévère. Que si, ne pouvant plus supporter une si amère, une si humiliante distinction, il lui arrivait parfois d'insister et essayait de se familiariser, si elle implorait un peu d'amour, eue s'entendait aussitôt jeter quelque mot faisant indirectement, mais clairement allusion au choix de son état : on lui donnait à entendre à mots couverts qu'il n'y avait qu'un seul moyen pour elle de reconquérir l'affection de la famille. Alors elle, qui n'en aurait pcdnt voulu à ce prix, se voyait contrainte de reculer, de refuser presque les premières marques de bienveillance qu'elle avait tant désirées, et de se remettre d'elle-même à sa place d'excommuniée; et elle y restait, par surcroît, avec une certaine apparence de culpabilité. D'aussi pénibles impressions produites sur elle par les réalités qui l'entouraient, contrastaient douloureusement avec ces riantes chimères dont Gertrude s'était déjà tant occupée et dont elle s'occupait encore dans le secret de son âme. Elle avait espéré que, dans la maison paternelle, si splendide et si fréquentée, elle aurait pu jouir, en réalité, au moins de quelques-unes de ces belles choses qu'elle avait rêvées ; mais elle se trouva complètement déçue. Elle était aussi entièrement, aussi étroitement renfermée chez son père qu'au monastère : de récréations, de promenades , il n'en était seulement pas question ; et une tribune qui, de la maison, donnait dans une église eontigué, lui était mêmeYunique occasion qu'elle aurait dû nécessairement avoir de mettre le pied dans la rue. La société était plus triste, plus restreinte et moins variée qu'au couvent. A chaque visite qui était annoncée, Gertrude était obligée de monter et d'aller s'enfermer avec quelques vieilles servantes : c'était aussi là qu'il lui fallait dîner chaque fois, qu'il y avait quelque grand repas. Les domestiques calquaient leur conduite et leur discours sur l'exemple et conformément aux intentions de leurs maîtres; et Gertrude qui, par inclination, aurait voulu les traiter avec des airs de gracieuse supériorité et sans façon, et qni. dans la condition où elle était réduite, se serait

The text on this page is estimated to be only 19.07% accurate

LES FIANCÉS se HANZOHt. 171 triWTéetrès-heureusequ'ilsvoiilussontbien lui faire quelques démonstrations de bienveillance d'Égal à égal, qui s'abaissait même jusqu'à les mendier, se sentait ensuite humiliée et d'autant plus navrée de les voir répondre à ses avances avec une indifférence manifestement calculée, bien qu'accompagnée d'une certaine obséquiosité de pure convention. Elle eut toutefois occasion de s'apercevoir qu'un page, se distinguant de toute cette valetaille, lui portait un respect et lui témoignait une compassion d'un genre particulier. Les manières de ce jeune garçon étaient ce que Gertrude avait encore vu de plus ressemblant ou de plus analogue à cet ordre de choses, tant de fois contemplé dans son imagination, ainsi qu'aux manières de ces créatures idéales dont elle avait peuplé ses beaux rêves. Peu à peu on découvrit un je ne sais quoi d'insolite dans les manières de la jeune Hlle : une tranquillité et une agitation, & la fois, qui n'étaient plus sa tranquillité et son agitation habituelles, une contenance comme d'une personne qui a trouvé quelque chose qui l'intéresse, qu'elle voudrait contempler à tout instant et ne point laisser voir aux autres. On eut les yeux sur elle plus que jamais : qu'y a-t-il 1 que n'y art-il pas? Un beau matin, elle fut surprise par une de ses câméristes au moment où elle pliait à la dérobée un papier sur lequel elle aurait mieux fait de ne jamais rien écrire. Après quelques tiraillements, le papier resta aux mains de la camériste qui le ât passer aussitôt aux mains du prince. La terreur de Gertrude au bruit des pas de celui-ci ne peut ni se décrire, ni s'imaginer : c'était ce père à elle si connu, et il était irrité, et elle se sentait coupable. Mais lorsqu'elle le vit paraître avec ce sourcil mena^nt et cette fatale lettre & la main, ce n'est pas seulement dans nn cloître, mais à cent pieds sous terre qu'elle aurait voulu se trouver. L'apostrophe ftit courte, mais terrible : la punition qui ^ut fut imposée sur l'instant, ne fUt autre que'd'avoir à demeurer renfermée dans cette chambre sous la surveillanre de la femme qui avait fiiit la découverte; mais ce n'était là que la préface, qu'une précaution provisoire : on promettait, on laissait planer vaguement sur sa tét« un autre cbâtîment mystérieux et, par cela même, plus effrayant. Le page fut chassé sur-le-champ, comme de raison ; et oo

 le menaça aussi de quelque chose de terrible, si jamais il osait ouvrir la bouche sur cet événement. En lui faisant cette sommation, le prince lui appliqua deux formidables soufflets pour associer à cette aventure un souvenir de nature à ôter au jeune garçon toute tentation de s'en vanter. Un prétexte quelconque pour justifier l'expulsion d'un page n'était pas difficile à trouver; quant à' la jeune fille, on la fit passer pour indisposée. Elle resta donc avec la consternation, avec la honte, avec le remords, avec la terreur de l'avenir, et avec' la seule compagnie de cette femme qu'elle haïssait comme le témoin de sa faute et la cause de sa disgrâce. Et il faut dire que celle-ci, à son tour, haïssait Gertrude qui était cause qu'elle se trouvait réduite, sans savoir pour combien de temps, à mener la fâcheuse existence de geôlière, et qu'elle était devenue à jamais dépositaire d'un secret si jaloux. Le tumulte désordonné dans lequel se confondaient d'abord tous ces sentiments s'apaisa peu & peu ; mais chacun d'eux revenant à tour de rôle à l'esprit de Gertrude, y grandissait et s'en emparait pour le torturer d'une manière plus distincte et tout à son aise. Que pouvait être ce châtiment dont on l'avait menacée, et qu'elle sentait planer sur elle comme un noir nuage? Les plus divers et les plus étranges s'offraient tour à tour à l'imagination ardente et inexpérimentée de Gertrude; mais celui qui lui semblait le plus probable, c'était de se voir reconduite au monastère de Monza, d'y reparaître, non plus en signorina, mais en coupable, et d'y être retenue prisonnière, qui sait jusqu'à quand ! soumise, qui sait à quels traitements ! Ce qu'une telle probabilité, toute pleine de douleurs, avait encore de plus douloureux pour elle, c'était peut-être l'appréhension de la honte. Les phrases, les mots, les virgules de cette malencontreuse lettre passaient et repassaient dans sa mémoire; elle se les figurait remarqués, pesés par un lecteur si imprévu et si différent de celui à qui ils étalent destinés; elle s'imaginait qu'ils î'.vaient peut-être aussi pu tomber sous les yeux de sa mère, ou de son û?ère, ou Dieu sait de qui encore; et, en comparaison, tout le reste ne lui semblait presque rien. : L'image de celui qui avait été la cause première de tout

 ce scandale ne laissait pas que de venir, elle aussi, troubler Tesprit de la pauvre récluse; et il n'est pas besoin de dire Pétrange figure que faisait ce fantôme parmi les autres si différents de lui, sérieux, froids, menaçants. Mais, par cela môme qu'elle ne pouvait pas Ten isoler, ni revenir un seul instant à ces joies fugitives, sans se retrouver aussitôt en présence des douleurs actuelles qui en étaient la conséquence, elle commença peu à peu à les évoquer plus rarement, à en éloigner le souvenir, à s'en déshabituer. Ni^ plus longuement, niplus volontiers elle ne s'arrêtait aux douces etsplendides chimères d'autrefois : elles étaient par trop en contradiction avec la triste réalité du présent et avec toutes ; les probabilités de Tavenir. Le seul château où il fUt permis' à Gertrude de rêver une retraite paisible et honorable, et qtii ne fût pas un château en l'air, c'était le monastère, nne fois qu'elle serait résolue à s'y enfermer pour toujours. Une telle résolution (elle ne pouvait en douter) aurait remédié & toute chose, soldé toirtes ses dettes et changé en un clin d'œil sa situation. Contre l'adoption de ce parti, s'élevaient, il est vrai, les pensées de toute sa vie; mais les temps étaient changés; et, au fond de l'abîme où Gertrude était tombée, et en comparaison de ce qu'elle pouvait redouter, il y avait de certains moments où la condition d'une religieuse fêtée, révérée, obéie, lui semblait un paradis. Deux sentiments d'un genre bien différent contribuaient encore, par intervalles, à atténuer son ancienne aversion pour le cloître : c'étaient, tantôt le remords de sa faute et une ferveur romanesque de dévotion, tantôt l'orgueil blessé et irrité par les manières de sa geôlière qui (souvent, il faut le dire, provoquée par elle) se vengeait, soit en l'effrayant de ce châtiment qui était toujours, comme une menace, suspendu sur sa tête, soit en lui faisant honte de sa faute. Dans d'autres instants, lorsqu'elle voulait se montrer compatissante, elle prenait des airs de protection encore plus odieux et plus révoltants que l'insulte. Le désir qu'éprouvait Gertrude de pouvoir sortir des griffes de cette femme et de pouvoir paraître à ses yeux dans une situation au-dessus de sa colère, et de sa pitié, ce désir habituel devenait, dans ces différentes occasions, si vif, si ardent que tout sacrifice qui aurait pu le satisfaire lui semblait doux. ji

 Au bout de quatre ou cinq longs jours de captivité, un matin Gertrude, dégoûtée et exaspérée outre mesure par un de ces traits de sa gardienne, courut se blottir dans un coin de sa chambre, et là, le visage caché dans ses mains, elle demeura quelque temps à dévorer sa rage. Elle éprouva alors un besoin irrésistible de voir d'autres visages, d'entendre d'autres paroles, d'être autrement traitée. Elle pensa à son père, à sa famill); mais sa pensée reculait loin d'eux épouvantée. Toutefois elle se souvint qu'il ne dépendait que d'elle de trouver en eux des amis ; et, à cette idée, elle éprouva une joie subite. A cette joie, succéda une confusion, un repentir extraordinaire de sa faute et un égal désir de l'expier. Non pas que sa volonté fût fermement arrêtée & cette détermination; mais elle ne s'y était jamais pliée à ce point. Elle se leva de là, alla à une petite table, reprit cette fatale plume et écrivit à son père une lettre pleine d'enthousiasme et de découragement, de tristesse et d'espérance, implorant son pardon et se déclarant, sans aucune réserve, prête à tout ce qui pourrait plaire à celui qui le lui devait accorder.

The text on this page is estimated to be only 20.90% accurate

CHAPITRE X Il y a des moments où l'&me, particulièrement celle des jeunes gens.estdisposée de manièrequ'il suffit de la, moindre sollicitation pour obtenir d'elle tout ce qui a l'apparence d'une belle action et d'un sacrifice : comme une fleur àpeine éclose se laisse mollement aller sur sa tige fragile, prête & abandonnei* ses parfums au premier souffle d'air qui vient voltiger autour d'elle. Ces moments, que l'on devrait admirer avec un religieux respect, sont précisément ceux que l'astuce intéressée épie attentivement et saisit au vol pour surprendre et enchaîner une volonté qui n'est pas sur ses gardes. A la lecture de cette lettre, le prince*" vit aussitôt la broche ouverte & ses anciennes et opiniâtres visées. Il envoya dire & Gertrude de se rendre auprès de lui; et, en l'atr tendant, il s'apprêta à battre le fer pcndanl. qu'il était chaud. Gertrude comparut ; et, sans lever les yeux sur son père, elle se jeta à ses pieds et eut à peine la force de dire : Pardon. Celui-ci lui fit signe de se lever; mais, d'une voix peu propre à la rassurer, il lui répondit que le pardon, il ne suffisait pas de le désirer, ni de l'implorer; que c'était là une chose tropf facile et trop naturelle pour quiconque a été trouvé en faute et redoute le ch&timent ; qu'en somme il fallait le mériter. Gertrude demanda tout bas et en tremblant ce qu'elle devait faire. A cela, le prince {notre cœur

176 LBS FIAN0É8 DB MAKZONI. 60 refuse à lui donner en ce moment le titre de père) ne répondit pas directement; mais il commença à parler longuement de la faute de Gertrude : et ces paroles fi[*oi&saient le cœur de la pauvre allé comme une main calleuse promenée sur une plaie vive. Il continua en disant que quand même dans le cas où jamais il aurait eu d'abord quelque intention de rétablir dans le monde, elle avait maintenant mis à cela un obstacle insurmontable; car, en homme d'honneur qu'il était, il ne se serait jamais senti le courage de faire présent à un galant homme d'une jeune personne qui avait donné d'elle-même un pareil témoignage. La malheureuse écoutait et était anéantie : alors le prince, radoucissant par degrés sa voix et ses paroles, poursuivit en ajoutant que toutefois, à tout péché, il y avait remède et miséricorde ; que lésion était de ceux pour lesquels le remède était plus nettement indiqué ; qu'elle devait voir dans cette triste aventure comme un avertissement que la vie du monde était trop pleine de périls pour elle « Ah oui l S'écria Gertrude ébranlée par la crainte, préparée par la honte et transportée, en ce moment, par on soudain mouvement de tendresse. — Ah! vous le comprenez aussi, n'est-ce pas? reprit incontinent le prince. Eh bien ! ne parlons plus du passé : tout est effacé. Vous avez pris le seul parti honorable, le seul parti décent qui vous restât; mais, puisque vous Tayez pris spontanément et de bonne grâce, c'est à moi de vous le rendre agréable en tout et pour tout; c'est â moi de vous en faire revenir tout l'avantage et tout le mérite : et je m"eii charge. » En parlant ainsi, il agita une sonnette qui était sur la table, et dit au domestique qui entra : «La princesse et le jeune prince sur-le-champ. » Se retournant ensuite vers Gertrude, il poursuivit : « Je veux aussitôt leur faire part de ma joie; je veux qu'aussitôt tout le monde commence avons traiter comme il convient. Une courte expérience vous a fait connaître ce qu'est un père sévère ; vous saurez désormais ce qu'est un père affectueux. > A ces paroles, Gertrude demeurait comme abasourdie. Tantôt elle se demandait comment ce owi, qui lui était échappé, avait pu avoir une si grande signification ;, tantôt elle cherchait s'il n'y aurait pas un moyen de le retirer ou N.

The text on this page is estimated to be only 20.70% accurate

bss ruHcâs db mahzohi. 177 d*«Q restreindre le sens ; mais la persuasion du prince paraissait si absolue, 8a joie si jalouse, sa bienveillance si couditionnelle que Gertrude n'osa pas proférer une parole qui pfit aucunement les troubler. Bientôt survinrent les deux persouiiages que le prince avait fait demander; et, en voyant là Gertrude, ils la tlxérent d'un regard incertain et étonné. Mais le prince, d"an air satisfait et affectueux qui leur eu commandait un semblable: «Voilà, dilr-il, la brebis égarée; et j'entends que ceci soit la dernière parole qui rappelle de tristes souvenirs. Voilà la joie, ta consolation de notre famille. Oertrude n'a plus besoin de conseils ; ce que nous désirions pour son bien, elle l'a voulu elle-même spontanément. Elle est lùsolue, elle m'a fait entendre qu'elle est résolue »A ce moment , Gertmde leva sur sou père un regard effaré et suppliant, comme pour le conjurer de suspeiidre;mais il coatinuaimpertubablement: «Qu'elle est résolue à prendre le voile. — Brava! bien! «s'exclamèrent ft la fois la mère et leflls;et, l'un aprâs l'autre, ils donnèrent l'accolade & Gertrude qui accueillit ces démonstrations d'amilié avec des larmes qui furent interprélées comme des larmes de bonheur. Alors le prince s'élendit en longs développements sur ce qu'il comptait faire pour rendre le sort de sa fllle aussi beureux et aussi brillant que possible. Il parla des distinctions qu'elle aurait au monastère ainsi que dans le pays; qu'elle y serait comme une princesse, le représentant de la fomille ; qu'aussitôt que l'âge le permettrait, elle serait élevée à la première dignité; qu'en attendant, elle ne serait sujette que de nom. La princesse et le petit prince renouvelaient à tout propos les félicitations et les applaudissements : Gertrude était comme possédée par un songe. < Il faudra ensuite axer le jour où nous irons tt Monza faire la demande & l'abbesse, dit le prince. Comme elle va L'tre couteute! Et puis ai-je besoin de dire combien tout le nionastére saura apprécier l'honneur que lui fait Gertrude? An fait pourquoi n'irioos-nous pas aujourd'hui mémeT Gertrude prendra volontiers un peu Tair. — Eli bien ! allons, dit la princesse — Je vais donuor les ordres, ajouta le petit princo. — Mais., pi'ol'éia tout bas Gertrude.

ilB LES t'IANCâS DE MANZOHI. — Doucement , doucement , reprit le prince. Laisson&>la elle-même en décider : peut-être aujourd'hui ne se sentelle pas assez bien disposée, et aimerait-elle mieux attendre jusqu'à demain. Dites, voulez-vous que nous allions ai^ourd'hui ou demain? — Demain, répondit d'une voix faible Gertrude, à qui il semblait encore gagner quelque chose en gagnant un peu de temps. — Demain, dit le prince d'un ton solennel : Elle a décidé qu'on ira demain. En attendant, je vais aller demander au vicaire des religieuses de me fixer un jour pour l'examen. » Aussitôt dit, aussitôt fait : le prmce sortit, et se rendit effectivement (ce qui ne fut pas un petit honneur) chez le vicaire en question ; et il en eut promesse pour le surlendemain. Pendant tout le reste de cette journée, Gertrude n'eut pas deux minutes de répit. Elle aurait désiré pouvoir reposer son esprit de tant d'émotions, laisser, pour ainsi dire, s'éclaircir ses pensées; se rendre compte à elle-même de ce qu'elle avait fait, de ce qu'elle avait à faire ; savoir ce qu'elle voulait; ralentir un moment cette machine qui, mise à peine en mouvement, prenait déjà sa course d'une manière si précipitée ; mais il n'y eut pas moyen. Les occupations se succé daient sans trêve, elles s'engrenaient, pour ainsi dire, les unes dans les autres. Après ce solennel entretien, elle fut conduite dans le cabinet de la princesse pour y être, sous sa direction, parée et ajustée des mains de sa propre camériste. On n'avait pas encore terminé de mettre la dernière main à sa toilette, que l'on vint annoncer que la table était servie. Gertrude passa au milieu des révérences des domestiques qui lui donnaient des marques de congratulation pour son rétablissement, et se trouva ensuite en présence de quelques-uns de ses parents les plus proches qui avaient été conviés en toute hâte pour lui faire honneur et pour se féliciter avec elle des deux heureuses nouvelles, celle de son retour à la santé et celle de la manifestation de sa vocation. La jeune épouse (c'est ainsi que l'on appelait les jeunes personnes qui étaient sur le point de prendre l'habit; et tout le monde, dès son apparition, salua Gertrude de ce nom), la

The text on this page is estimated to be only 23.08% accurate

179 jeune épouse eut assez à faire pour répondre h tous les compliments qui lui étaient adressés. Elle sentait bien que cha- ■ cune de ses réponses était comme un nouveau consentement, une nouvelle coDtJrmation ; mais le moyen de répondre autrement? Peu après le repas, vint l'heure de la promenade. Gertmde monta dans une calèche avec sa mère et avec deux de ses oncles qui s'étaient trouvés au nombre des conviés. Aprâs le tour usuel, on vint aboutir 6t l'avenue Marina qui traversait alors l'espace aiyourd'hui occupé par les jardins publics, et était le lieu de rende^Vous où les seignenrs venaient en équipage pour se récréer des fatigoes et des ennuis de ia journée. Les deux oncles parlèrent beaucoup à Gertrude, comme les convenances l'exigeaient en ce jour; et l'un d'eux, qui, mieux que l'autre, paraissait connaître chaque personne, chaque équipage, chaque livrée, etavaitâ. tout inBtant quelque chose à dire du seigneur un tel et de la signora, une telle, s'interrompit tout à coup et, se tournant vers sa nièce : Ah ! petite espiègle, lui dit-il : vous donnez un coup de pied à toutes ces niaiseries : vous êtes une rusée, VOUS; vous nous plantez là, dans les embarras, nous autres pauvres moudainâ, et vous allez mener une bienheureuse vie, et monter au paradis en carrosse. Sur la brune, on retourna à la maison; et tes domestiques, descendant en hâte avec des flambeaux, annoncèrent quebeaucoupde visiteurs étaient à attendre. La grande nouvelle s'était répandue, et parents et amis s'empressaient de venir faire leur devoir. On entra dans le salon de conversation. La jeune épouseenfut l'idole, le joujou, la victime. ■ C'était à qui s'en emparerait : qui se faisait promettre des dragées ; qui lui promettait d'aller lui faire des visites; qui lui parlait de la mère une toile, sa parente; qui d'une autre mère une telle, sa connaissance; qui vantait le beau ciel de Monza; qui parlait, la bouche pleine, de la haute dignito dont elle y jouirait. D'autres, qui n'avaient pas encore pu approcher de Gertrude ainsi assiégée, se tenaient guettant le moment de pouvoir s'avancer, et éprouvaient une sorte de remords jusqu'à ce qu'ils se fissent acquittes de leur devoir. Peu a peu la réunion alla en s'éclaircissant ; tous s'en allèrent sans regrets, les uns après les autres; et Gertrude resta seule avec la famille.

180 LBS FIANCÉS DB UAViZOm, € Finalement, dit le prince, j'ai eu la consolation do Toir ma flUe traitée selon son rang. Il faut convenir toutefois qu'elle s'est aussi comportée à merveille, et qu'elle a prouvé qu'elle ne sera pas embarrassée pour jouer le premier rôle et pour soutenir l'honneur de la famille. > On soupa à la hâte pour se retirer de bonne heure, afin d'être prêts le lendemain de bon matin. Gertrude consternée, dépitée et, en môme temps, un peu enorgueillie de toutes les flatteries de cette journée, se ressouvint en ce moment de ce qu'elle avait enduré de la part de sa geôlière; et, voyant son père si bien disposé à lui complaire en tout, hormis en une seule chose, elle voulut profiler de l'apogée où elle se trouvait pour satisfaire au moins une des passions qui la torturaient. Elle manifesta donc une grande répugnance à se retrouver avec cette femme en se plaignant très-amèrement de ses procédés. « Comment! dit le prince, cette femme vous a manqué de respect! Demain, demain je lui laverai la tête, et de la belle manière. Fiez-vous à moi et comptez que vous en aurez entière satisfaction. En attendant, ma flUe, dont je suis content, ne doit pas avoir auprès d'elle une personne qui lui déplaît. » Cela dit, il ât appeler une autre femme à laquelle il ordonna de se tenir au service de Gertrude qui, ruminant alors et dégustant la satisfaction qu'elle venait d'obtenir, s'étonnait d'y trouver si peu de saveur en comparaison du vif désir qu'elle en avait éprouvé. Ce qui, même malgré elle, captivait toute sa réflexion, c'était le sentiment des progrès effrayants qu'elle avait faits en ce jour sur le chemin du cloître, et la pensée que, pour en revenir maintenant, il lui faudrait une force et une résolution inflnimeut plus grandes que celles qui auraient pu suffire quelques jours auparavant, et dont pourtant elle ne s'était pas sentie capable. La femme qui vint pour l'accompagner à sa chambre, était (](éjà ancienne dans la maison. Elle avait été la gouvernante du jeune prince qu'elle avait reçu des bras de sa nourrice et élevé jusqu'à l'adolescence; et elle avait placé en lui tout son orgueil, toutes ses espérances, toute sa gloire. La décision prise en ce jour T avait rendue aussi heureuse que s'il se lût agi d'une bonne fortune l'intéressant personnellement

The text on this page is estimated to be only 21.65% accurate

LES FIANOte DE M&MZOKI. 181 Ponr compléter la journée, Gertrude fut forcée d'écouter les félicitations, les louanges et les conseils de cette vieille femme qui se mit à l'entreteair de plusieurs de ses tantfis et grand'tantes qui s'étaient trouvées très-enehantées de la vie monastique parce que, étant issues de cette Qoble famil- ■ te, elles avaient toujours joui des premièi-es dignités, avaient toujours eu tenir une main au dehors et, de leur parloir, étaient sorties plus d'une fois victorieuses d'entreprises où les plus grandes dames du monde avaient échoué. Elle lui parla des visites qu'elle ne manquerait pas de recevoir.et de celle surtout que lui ferait aussi un jour le seigneur jeune prince avecsa jeuneépousequi ne pourrait Ctre, à coup sûr, qu'une très-grande diûne; et qu'alors non-seulement le monastère, mais tout le pays serait en émoi. La vieille gouvernante avait parlé pendant qu'elle déshabillait (iertrude, elle parlait que Gertrude élail déjà couchée, et Gertrude dormait qu'elle parlait encore, La jeunesse et la fatigue avaient été plus fortes que les soucis. Le sommeil fut agité, troublé, plein de rêves pénibles, mais il ne fut interrompu que par la voix stridente de la vieille femme qui vint de grand matin la réveiller pour qu'elle s'apprStât au voyage de Monza. « Debout, debout, notre jeune épouse! Il fait grand jour; et, avant que vous soyez habillée et ajustée, il faudra bien une heure. Madame la princesse est en train de se lever : on l'a réveillée quatre heures plus tôt que d'habitude. Le seigneur jeune prince est déjà descendu aux écuries, puis il est remonté, et est tout prêt pour le départ quand on voudra. Toujours alerte comme un levraut, ce diablotin; mais il était ainsi même dits sa plus tendre enfance; et je puis en parler savamment, moi qui l'ai tenu dans mes bras. Mais, lorsqu'il est pour partir, il ne faut pas b faire attendre;-car alors, bien qu'il soit de la meilleure pâte du monde, il 8'impatiente et mène beau bruit. Ce cher enfant! Il ne faut pas lui en vouloir, c'est un effet de tempérament; et puis cette fois il a aussi un peu raison; car, après tout, c'est pour vous qu'il prend toute cette peine. Gare, dans ces moraeutsli, a qui s'aviserait de le heurter! Il n'a de respect pour personne, hormis pour le seigneur prince. Mais un jour c'est lui qui sera le seigneur prince; le plus tard po^isible toute

 fois. Vite, vite, signorina; pourquoi restez-vous donc ainsi ébahie à me regarder? A Theure qu'il est, vous devriez déjà être hors du nid. » A ridée du petit prince impatienté, toutes les autres pensées qui, dès son réveil, étaient venues en foule se presser dans l'esprit de Gertrude, se levèrent aussitôt comme une volée de moineaux à T apparition d'un épouvantail. Elle obéit, s'habilla à !a hâte, se laissa ajuster et descendit au salon où ses parents et son frère se trouvaient réunis. On la fit s'asseoir sur un fauteuil ^t on lui apporta une tasse de chocolat; ce qui, en ce temps-là, équivalait à la robe virile que Ton donnait chez les Romains. Lorsqu'on vint annoncer que la voiture était prête, le prince tira sa fille à l'écart et lui dit: «Allons Gertrude, hier vous vous êtes fait honneur: aujourd'hui vous devez vous surpasser. Il s'agit de paraître au monastère et dans le pays où vous êtes appelée à tenir le premier rang. On vous a1>tend. (Il est inutile de dire que le prince avait, le jour précédent, envoyé un avis à l'abbesse). On vous attend, et tous les yeux seront fixés sur vous. De la dignité et de la désinvolture. L'abbesse vous demandera ce que vous désirez: affaire de pure formalité. Vous pouvez répondre que vous demandez à être admise à prendre l'habit dans ce couvent où vous avez été élevée avec tant de sollicitude, et où vous avez reçu tant de marques d'amitié : ce qui est la pure vérité. Prononcez ce peu de mots d'un air dégagé, afin que l'on ne puisse pas dire que l'on vous a fait la leçon et que vous ne savez pas parler par vous-même. Ces bonnes" mères ne savent rien de ce qui est arrivé ; c'est un secret qui doit rester enseveli au sein de la famille. Toutefois, n'ayez pas un visage contrit et incertain qui puisse donner lieu à quelque soupçon. Montrez de quel sang vous êtes issue : soyez affable et modeste; mais souvenez-vous qu'en ce lieu, hormis votre famille, il n'y a personne au-dessus de vous. » Sans attendre de réponse, le prince se mit en mouvement: Gertrude, la princesse et le petit prince le suivirent; ils descendirent l'escalier et les voilà en voiture. Les embarras et les soucis du monde et la vie heureuse du cloître, surtout pour les jeunes filles d'une illustre naissance, furent le sujet de la conversation pendant le trajet. Vers la fin du voyage.

The text on this page is estimated to be only 17.53% accurate

LES riANCâB DB MANZONI. 183)e prince renouvela ses instructions à sa fille et lui répi^ta plusieurs fois la formule de la réponse. En entrant dans ce pA^s, Gertrode se sentit le cœur serré; mais son attention fut momentanément attirée par je ne sais quels seigneurs qui, ayant fait arrêter la voiture, débitèrent je ne sais quel compliment. On se remit en routa et l'on se dirigea p 'us lentement Ters le monastère sous les regards d'une foule de curieux qui accouraient de toutes parts sur leur passage. Au moment où la voiture s'arrêta devant ces murs, devant cette porte, le cœur de Gertnide se serra encore bien davantage. On descendit entre deux files de peuple que les domestiques faisaient se tenir en arriére. Tous ces yeus fixés eur la pauvre ûlle lui imposaient l'obligation d'étudier k chaque instant sa contenance; mais ceux qui, plus que tous les autres ensemble, la tenaient en respect, c'étaient ceux de son père, vers lesquels , malgré la crainte si grande qu'ils lui inspiraient, elle ne pouvait s'empêcher de toui'ner à tout moment les siens. Et ces deux yeux gouvernaient ses mouvements et l'expression même de sa physionomie, comme par ie moyen de rênes invisibles. Après avoir traversé la première cour, on entra dans la seconde, et là apparut la porte du cloître intérieur toute grande ouverte et entièrement occupée par des religieu.'ses. Au premier rang, était l'abbesse entourée des plus anciennes: derrière. elles, d'autres religieuses péle-méle, quelquesunes sur la pointe des pieds : au dernier rang, les sœurs converses montées sur des escabeaux. On voyait aussi çà et là, parmi les IVocs, scintiller tt mi-banteur quelques petits yeux, apparaître quelques petite visages : c'étaient les plus adroites et les plus hardies des pensionnaires qui, se gliï^eant, s'iusinuant entre les religieuses, étaient parvenues à se faire quelques petits jours, afin de voir, elles aussi, quelque chose. Du sein de cette foule, s'élevaient des acclamiittoQS : on voyait beaucoup de bras s'agiter en signe de bienvenue et de réjouissance. On arriva & la porte; Gertrude se trouva face à face avec la mère-abbesse. AprCs les premiers compliments, celle-ci. avec un accent à la fois joyeux et solennel, lui demanda ce qu'elle désirait eii ce lieu où il n'y avait personne qui pût rien lui refuser. « Je viens... >commenga à dire Gertnide; maÎR, au moment 1,-13

 deproférer les paroles qui devaient décider presque irrévoca* blement de sa destinée, elle éprouva un instant d'hésitation et demeura les yeux axés sur la foule qui était devant elle. En cet instant, elle vit une de ses compagnes les plus intimes qui la regardait d'un certain air mêlé de compassion et de malice, et qui semblait dire : Âh! la voilà donc tonoibée dans le panneau, la belle! Cette vue, en réveillant plus vivement dans son âme tous ses anciens sentiments, lui restitua aussi un peu de son premier, mais trop faible courage ; et déjà elle était à chercher une réponse quelconque, différente de celle qui lui avait été inculquée. Mais, ayant levé les yeux sur son père, comme pour essayer ses forces, elle aperçut dans ses traits une inquiétude si sombre, une impa> tience si menaçante que, résolue par frayeur et avec la même promptitude qu'elle aurait mise à prendre la fuite devant un objet terrible, elle poursuivit: «Je viens deman* der d'être admise à prendre l'habit de religieuse dans ce couvent où j'ai été élevée avec tant d'affection. » L'abbesse s'empressa de répondre qu'il lui était assez pénible, en cette circonstance, que les règlements lui défendissent de donner immédiatement une réponse qui ne pouvait être prononcée que par les suffrages communs des religieuses, et qui devait être précédée de la licence des supérieurs. - Que toutefois Gertrude connaissait assez les sentiments qu'on avait pour elle en ce lieu, pour prévoir quelle serait cette réponse ; et qu'en attendant aucun règlement n'empêchait ni l'abbesse ni les sœurs de manifester la joie qu'elles ressentaient de cette demande. Il s'éleva alors un tumulte confus de congratulations et d'acclamations. On apporta aussitôt de grands plateaux remplis de sucreries qui furent présentées d'abord à la jeune épouse et ensuite aux parents. Tandis que quelquesunes des religieuses se l'arrachaient, que d'autres faisaient des compliments à sa mère et d'autres au jeune prince, l'abbesse fit prier le prince de vouloir bien venir à la grille du parloir où elle l'attendait. Elle était accompagnée de deux anciennes; et, lorsqu'elle le vit paraître, « Seigneur prince, dit-elle, pour me conformer aux règlements... pour remplir une formalité indispensable, bien que dans ce cas... pourtant je suis forcée de vous dire... que toutes les fois qu'une jcuno fille demande à être admise à prendre l'habit... la

The text on this page is estimated to be only 20.21% accurate

Lie nABoia VK hanzoNi. i?h Gupérieare, que je suis indignement... est tenue d'avertir les parents... que. ..si par hasard... ils contraignaient la Tolonté de leur HUe, ils encourraient l'excommunication. Vous m'excuserez... — Parfaitement, parfaitement, révérende mère. Je loue votre exactitude; c'est trop juste... Mais vous ne pouvez douter... — Ohi songez donc, seigneur prince., j'ai parlé pour remplir une obligation trèB-précise... du reste... ~- Sans dontâ, sans doute, mëre-abbessc. > Après avoir échangé ce peu de mots, les doux interlocuteurs se firent mutuellement une révérence et se s

The text on this page is estimated to be only 19.80% accurate

Ig6 Les tiiscÉs de ainsi qu'on appelait une dame qui, & la piiore des parenis, devenait la gardienne et la conductrice de la future religieuse durant le temps qui devait s'écouler entre la demande et la prise d'habit; et ce temps était empluyé a visiter les églises, les édifices publics, les sociétés, les villas, les sauotuaires ; en un mot, toutes les choses les plus noiables de la ville et des environs, afin que la jeune pei'soiine, avant de prononcer un vœu irrévocable, se rendît bien compte de ce à quoi elle renonçait. « Il faudra songer * une marraine, dit le prince, attendu que demain le vicaire des religieuses viendra pour les formalités de l'examen et qu'aussitôt aprCs Gortrude sera proposée au chapitre pour être acceptée par les mùros. » En prononçant ces paroles, il s'était tourné du côté de la princesse; et celle-ci, prenant cela pour une invitation à donner son avis, commençait à dire: Il y aurait... Mais le prince l'interrompit : < Non, non, madame la princesse : la marraine doit avant tout agréer k la jeune épouse ; et bien que l'usage général en confère le choix aux parents, néanmoins Certitude a tant de jugement, tant de tact qu'elle mérite bien que l'on s'écarte pour elle des régies ordinaires. » Et se tournant vers Gertrude dans l'attitude de quelqu'un qui annonce une grâce singulière, il poursuivit : < Chacune des dames qui se sont trouvées ce soir à la conversation possède les condition a nécessaires pour être marraine d'une ïlile de notre maison ; et chacune. J'aime & le croire, se tiendra honorùe d'avoir la préférence : choisissez vous-même. * Gertrude sentait bien que choisir, c'était donner un nouveau consentement; mais la proposition était faite avec tant de solennite qu'un refus aurait pu sembler du mépris, et que s'en excuser aurait pu paraître de l'ingratitude ou tout au moins une chose désobligeante. Elle fit donc encot-e ce nouveau pas, et elle nomma la dame qui, dans cette soirée, lui avait été le plus sympathique, c'est-à-dire, celle qui lui avait fait le plus de caresses, qui l'avait le pluâ flattée, qui l'avait traitée avec ces manières familières, affectueuses et erapi'essées qui donnent les apparencesd'une ancienne amitié à. une connaissance datant & peine de quelques instante. Vous ne pouviez mieux choisir, s'écria le prince qui précisiiment désirait et «'attendait ft ce choix. Que ce flit calcul ou hasard, il était

 arrivé ce qui arrive lorsqu'un prestidigitateur, faisant passer sous vos yeux les cartes d'un paquet, vous dit d*en penser une qu'ensuite il se fait fort de deviner ; mais il a pris soin de vous les faire passer de manière que vos yeux ne puissent s'arrêter que sur une seule. Cette dame avait tellement entouré Gertrude pendant toute la soirée, elle l'avait tellement occupée d'elle-même qu'il aurait fallu à la jeune fille un véritable effort d'imagination pour penser à une autre. Tant d'empressement, d'ailleurs, n'était pas sans motifs : la dame avait, depuis longtemps déjà, arrêté ses vues sur le jeune prince pour en faire son gendre ; elle regardait par conséquent les affaires de cette maison comme les siennes propres; et il était bien naturel qu'elle s'intéressât à cette chère Gertrude autant que ses parents les plus proches. Le lendemain, Gei*trude s'éveilla avec la préoccupation de l'examinateur qui devait venir; et, tandis qu'elle était à se demander si et comment elle pourrait saisir cette occasion si décisive pour revenir sur ses pas, le prince la fit appeler. € Eh bien ! ma fille, lui dit-il : jusqu'ici vous vous êtes comportée on ne peut mieux : aujourd'hui il s'agit de cou« ronner l'œuvre. Tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour a été « fait de votre consentement. Si, dans cet intervalle, il vous était survenu quelque doute, quelque petit repentir, caprices de jeunesse, vous auriez dû vous en expliquer ; mais, au point où en sont maintenant les choses, le temps des enfantillages est passé. Cet homme de bien qui doit venir ce matin vous fera mille questions sur votre vocation : il vous demandera si c'est de votre plein gré que vous entrez au couvent, et le pourquoi, et le comment, et que sais-je? Si vous tâtonnez dans vos réponses, il vous tiendra sur la sellette Dieu sait combien de temps. Ce serait pour vous un grand ennui et une bien grande fatigue; mais il en pourrait aussi résulter un inconvénient beaucoup plus grave. Après toutes Los démonstrations publiques qui ont été faites, la moindre hésitation que vous laisseriez paraître mettrait mon honneur en question, pourrait faire croire que j'ai pris une légèreté de votre part pour une résolution sérieuse, que j'ai agi avec précipitation, que j'ai que sais-je encore? Dans ce cas, je me verrais dans la nécessité de choisir entre deux i

The text on this page is estimated to be only 19.31% accurate

L I8B LKB rUNCdB DE KAKIOiri. partis également douloureux : eu de laisser le monde ee faire une triste opinion de ma conduite ; et ce parti ne saurait en aucune manière se coneilior avec ce que je me dois h noi-mëme ; ou de dévoiler le véritable motif de votre réso,ution et... > Mais, & » moment, voyant que Gerti-ude était devenue toute de feu, que ses yeuj se gonflaient, que sol vieage se contractait comme les pétales d'une fleur sous les bouffées brûlantes du vent qui précède l'orage, il interrompit ce discours et, rassérénant son visage, il reprit: «Allons, allons, tout dépend de vous, de votre sagesse. Je sais que vous en avez beaucoup et que vous n'êtes pas fille à g&ter sur sa fin ce que vous avez si bien commencé; mais il était Ue mon devoir de prévoir tous les cas. Qu'il n'en soit plus question; et restons d'accord sur ceci, que vous répondrez avec assurance, et de manière h nepas faire naître des doutes dans l'esprit de ce saint homme. De cette fa^n, vous en serezaussibeaucoupplus tôt quitte. *St là-dessus, après avoir suggéré quelques réponses aux interrogations qui pourraient lui être adressées, il aborda le tbème ordinaire des douceurs et des jouissances réservées à Oertrude dans le monastère^ et il l'entretint de cela tant et si bien que finalement un domestique vint annoncer l'examinateur. Le prince, après une courte répétition des instructions les plus importantes, laissa sa fille seule avec l'ecclésiastique, ainsi que le presCL'i valent les règlements. Le saint homme arrivait avecl'opinion déjàen partie formée que Gertrade avait une grande vocation pour le cloître, ainsi que le lui avait donné à entendre le prince lorsqu'il était allé l'inviter, 11 est bien vrai que le bon prêtre, qui savait que la défiance était une des vertus les plus nécessaires de son ministère, avait pour maxime de ne jamais se presser d'ajouter foi & de semblables afTirmations, et de se tj?nir en garde contre les préventions; mats il est bien rare que des paroles affirmatives prononcées avec assurance par une personne grave, en quelque genre que ce soit, ne déteignent pas sur l'esprit de celui qui les écoute. Après les compliments d'usage ; ■ Signorina, dit^il, je viens jouer auprès de vous le râle du diable; je viens mettre en doute ce que, dans votre demande, vous avez donné pour certain; je viens placer sous vos yeux les difficultés, et

The text on this page is estimated to be only 21.74% accurate

LEa riiNOËS DB UAHZOKI. 189 m'assurer si vous les avez bien prises en considération. Veuillez me permettre de vous adresser quelques questions. — Tout & votre aise; parlez, répondit Gertrude, » Le bon prâtre commença alors à l'interroger dans la forme prescrite par les règlements. Est-ce bien dans votre cœup, librement, spontanément que vous avez puisé la résolution de vous faire religieuse? N'y a-t-il eu aucune menace ou aucune séductioa dont vous ayez subi l'influence! NV t-on usé d'aucune autorité pour vous y déterminer? Parlez sans caénagements, en toute fi-anchise a un homme dont le devoir est de connaître votre vraie volonté, afin d'empéclier qu'il vous soit (ait violence en aucune manière. La vraie réponse à une telle demande se présenta au^ sitôt ft l'esprit de Gertrude avec une terrible évidence. Mais. pour dooner cette réponse, il fallait ea venir à une explication, dire ce dont elle était menacée, raconter tout« une histoire. L'infortunée recula épouvantée devant cette idée, et se mit aussitôt en qùéte d'une autre réponse, n'importe laquelle, qui put la soustraire le mieux et le plus vite possible il cette pénible torture. «Je me fais religieuse, dit-elle en cachant son trouble, je me fais religieuse de mon plein gré, 1 ib rement. — Depuis combien de temps cette pensée vous ^t-elle venue? demanda encore le bon prêtre. — Je l'ai toujours eue, répondit Gertrude, devenue, après ce premier pas, plus hardie ft mentir contre elle-même. — Mais quel est le motif principal qui voua décide à vous faire religieuse? » Le bon prêtre ne savait pas quelle terrible corde il touchait; et Gertrude Ht un grand effort sur elle-même pour ne pas laisser percer sur son visage l'effet que ces paroles produisaient sui' son esprit. «Le motif, di^elle, c'est de ser\ ir Dieu et de fuir les dangers du monde. — Ne serait-cG pas quelque chagrin? quelque ... permettez ... quelque caprice! Il arrive parfois qu'une cause momentanée produit une impression si vive qu'elle semble devoir durer toujours ; puis quand cette cause vient à cesser et que le cœur change, alors ... — Non, non, répondit précipitamment Gertrude, le motif est bien celui que je voUs ai dit. >

 Le vicaire, bien plutôt pour accomplir intégralement son devoir que parce qu'il jugeât la chose nécessaire, continua ses interrogations ; mais Gertrude était décidée à le tromper jusqu'au bout. Outre la répugnance qu'elle éprouvait à la seule pensée de révéler sa faiblesse à ce brave et digne prêtre qui paraissait si loin de soupçonner une telle chose d'elle, la pauvre fille songeait aussi, d'autre part, qu'il pourrait bien l'empêcher d'être religieuse, mais que là s'arrêtait son autorité sur elle, aihsi que sa protection. Une fois lui parti, elle resterait seule avec le prince; et ce qu'elle aurait ensuite à endurer dans cette maison, le bon prêtre n'en saurait rien, ou le sachant même, avec toute la meilleure intention, il ne pourrait rien faire de plus que de la plaindre. L'examinateur fût las de questionner avant que l'infortunée le fût de mentir; et, voyant que ses réponses concordaient toujours parfaitement entre elles et n'ayant aucune raison pour en suspecter la sincérité, il finit par changer de langage, lui dit tout ce qu'il croyait de plus propre à la confirmer dans sa bonne résolution ; puis, l'en ayant félicitée, il prit congé d'elle. En traversant les appartements pour sortir, il rencontra le prince qui avait l'air de passer par là par hasard ; et il lui adressa, à lui aussi, ses félicitations pour les bonnes dispositions où il avait trouvé sa fille. Le prince avait étéjusqu' alors dans une perplexité très-anxieuse : à cette nouvelle, il respira; et, oubliant sa gravité accoutumée, il alla presque en courant vers Gertrude, la combla de louanges, de caresses et de promesses avec les transports d'uue joie cordiale, d'une tendresse en grande partie sincère. Ainsi est fait cet inextricable brouillamini du cœur humain. Nous ne suivrons pas Gertrude dans cette tournée ininterrompue de spectacles et de divertissements ;" pas plus que nous ne nous arrêterons à décrire en détail et par ordre les sentiments de son cœur dans cette période de temps : ce stjrait une histoire de douleurs et de fluctuations trop monotone et une répétition de choses que nous avons déjà dites. L'aménité des sites, la variété des objets, cette joie de se sentir transportée çà et là, à Tair libre, lui rendaient encore plus odieuse l'idée du lieu où, à la fin, elle descendrait de voiture pour la dernière fois, pour toi^jours. Plus poi

 gnantes encore étaient les impressions qu'elle éprouvait dans les réunions, dans les fêtes de la ville. La vue des jeunes dames auxquelles on donnait le titre d'épouses, dans le sens le plus naturel et le plus usité de ce mot, éveillait en elle un sentiment de jalousie, un chagrin qui la rongeait d'une manière insupportable; parfois aussi la vue de quelque autre per3onnage lui faisait sembler que dans la possession de ce titre devait consister le comble de la félicité. D'autres fols, la pompe des palais, la richesse des ameublements, le bourdonnement et le bruit joyeux des réunions lui communiquaient une ivresse, une ardeur telle de vivre heureuse qu'elle se promettait à elle-même de se dédire, de tout souffrir, plutôt que de retourner à l'ombre froide et morte du cloître. Mais toutes ces résolutions s'évanouissaient devant la considération plus calme des difficultés, à un seul regard jeté sur le visage du prince. Quelquefois aussi la pensée qu'il lui fallait abandonner pour toujours ces jouissances, lui en rendait amer et pénible ce court essai ; comme le malade dévoré par la soif regarde avec ressentiment et repousse presque avec dépit la cuillerée d'eau que le médecin lui accorde à grande peine. Sur ces entrefaites, le vicaire des religieuses avait délivré l'attestation nécessaire, et la licence de tenir le chapitre pour l'acceptation de Gertrude était arrivée. Le chapitre se tint, on réunit, comme on devait s'y attendre, les deux tiers des votes secrets qui étaient exigés par les règlements, et Gertrude fut acceptée. Elle-même alors, fatiguée de ce long supplice, demanda à entrer le plus tôt pqssible au monastère. Il n'y avait certes personne qui voulût faire opposition à cet empressement. On se conforma donc à sa volonté; et, conduite en grande pompe au monastère, elle y prit l'habit. Après douze mois de noviciat pleins de regrets et de repentirs, elle arriva au moment de la profession, c'est-àdire, à ce moment où il lui fallait, de deux choses l'une, ou prononcer un non plus étrange, plus inattendu, plus scandaleux que jamais, ou répéter un oui déjà dit tant de fois : elle le répéta, et fut religieuse pour toujours. C'est une des propriétés particulières et incommunicables de la religion chrétienne, que de pouvoir donner paix

 et direction à quiconque recourt à elle, en quelque coiyono ture et pour quelque motif que ce soit. Si le passé est susceptible de remède, elle indique ce remède, le fournit et prête les lumières et la force nécessaires pour l'appliquer, n'importe à quel prix; sinon, elle donne le moyen de faire réellement et en effet ce que Ton dit en proverbe, de nécessité vertu. Elle enseigne à continuer avec sagesse ce qui a été entrepris par légèreté ; elle plie F âme à embrasser presque avec inclination ce qui lui a été imposé par la force, et donne à un choix qui fut téméraire, mais qui est irrévocable, toute la sainteté, toute la maturité et, disons-le môme franchement, toutes les joies de la vocation. C'est une voie ainsi faite que, de quelque dédale, de quelque précipice qu'il y parvienne et s'y engage, l'homme peut dorénavant cheminer en sûreté et avec courage, et parvenir tranquillement à une fin tranquille. Par ce moyen, Gertrude aurait pu devenir une religieuse sainte et heureuse, de quelque manière qu'elle le fût devenue; mais, loin de là, l'infortunée se débattait sous le joug et, de cette façon, elle n'en sentait que plus fortement le poids et les meurtrissures. Un incessant regret de la liberté perdue, l'horreur de son état présent, une laborieuse poursuite de vains désirs qui ne seraient jamais satisfaits, telles étaient les principales occupations de son âme. Elle ruminait sans cesse ce passé si amer, elle rassemblait dans sa mémoire toutes les circonstances par lesquelles elle avait été conduite là où elle était, et défaisait mille fois inutilement par la pensée ce qu'elle avait fait en action ; elle s'accusait elle-même de lâcheté, elle accusait les autres de tyrannie et de perfidie, et dévorait sa rage. Elle idolâtrait à la fois et pleurait sa beauté, gémissait sur sa jeunesse destinée à se consumer en un lent martyre, et enviait dans de certains moments n'importe quelle femme qui, dans n'importe quelle condition et avec n' importe quelle conscience, x|ouvait librement dans le monde jouir de ces dons. La vue de ces religieuses qui avaient coopéré à l'entraîner là-dedans lui était odieuse. Elle se rappelait les artifices et les stratagèmes qu'elles avaient mis en œuvre, et les en payait par autant de grossièretés, par autant de bizarreries, voire môme par des reproches directs. Il leur fallait

 le plus souvent supporter tout cela et se taire; attendu que, si le prince avait trouvé bon de tyranniser sa fille autant qu'il avait été nécessaire pour la réduire au cloître, une fois son but atteint, il n'aurait pas aussi facilement souffert que d'autres prétendissent avoir raison contre son propre sang; et, à la moindre plainte qu'elle eût fait entendre, elles auraient pu courir le risque de perdre cette grande proteotion,et peut-être même de voir le protecteur se changer en ennemi. 11 semble qu'elle aurait dû éprouver une certaine inclination pour les autres religieuses qui n'avaient pas trempé dans cette ignoble intrigue, et qui, sans l'avoir désirée pour compagne, l'aimaient comme telle ; qui, pieuses, occupées et joyeuses, lui montraient, par leur exemple, comment, môme en ce lieu, on pouvait non-seulement vivre, mais encore être heureux. Mais celles-ci aussi lui étaient odieuses pour une autre raison. Leurs dehors de piété et de contentement devenaient à ses yeux comme un reproche de son humeur inquiète et de ses manières fantasques; aussi ne laissait-elle échapper aucune occasion de les railler par derrière, en les traitant de bigotes, ou de les déchirer à belles dents, en les traitant d'hypocrites. Peut-être auraitelle eu moins d'aversion à leur égard si elle avait su ou deviné que les quelques boules noires qui s'étaient trouvées dans l'urne où avait été décidée son acceptation, c'étaient précisément elles qui les y avaient déposées. Parfois il lui semblait trouver quelque consolation en usant du commandement, en se voyant courtisée au dedans, visitée par (Quelque flatteur du dehors, en venant à bout de quelque entreprise, en employant sa protection, en s' entendant appeler la Signera; mais quelles consolations ! Le cœur, qui sentait leur insuflfisance , aurait voulu de temps en temps pouvoir y ajouter aussi et savourer les consolations de la religion ; mais celles-ci ne sont accordées qu'à ceux qui font bon marché des autres; de même que le naufragé, pour s'accrocher à la planche qui peut le conduire sain et sauf au rivage, est bien obligé de desserrer la main et de lâcher les algues et les branches qu'il avait saisies par une sorte de rage instinctive. Peu après sa profession, Gertrude avait été choisie pour maîtresse des pensionnaires ; or, je vous laîrse à penser de

 quelle manière devaient être menées ces jeunes ÛUes sons une telle discipline. Ses anciennes compagnes étaient toutes sorties du couvent; mais elle gardait toutes les passions de ce temps et, bon gré mal gré, les élèves étaient forcées d'en subir le contre-coup. Lorsqu'elle songeait que beaucoup d'entre elles étaient destinées à ce genre de vie dont elle avait perdu tout espoir, elle éprouvait contre ces pauvres créatures un ressentiment, presque un désir de vengeance; et elle les opprimait, les rudoyait, leur faisait escompter par anticipation le bonheur dont elles étaient plus tard appelées à jouir. Celui qui, dans ces moments, aurait entendu avec quelle colère majestueuse elle les grondait pour la moindre petite peccadille, aurait pu la prendre pour une personne d'une austérité religieuse portée jusqu'à l'excès. Dans d'autres moments, le môme sentiment d'horreur qu'elle éprouvait pour le cloître, pour la règle, pour l'obéissance éclatait en des accès d'une humeur tout opposée. Alors, nonseulement elle tolérait la dissipation bruyante de ses élèves, mais elle l'excitait ; elle se mêlait à leurs jeux et les rendait plus désordonnés; elle prenait part à leurs conversations et les portait bien au delà des intentions avec lesquelles elles les avaient commencées. S'il arrivait à l'une d' elles de faire allusion au babil de la mère-abbesse, la maîtresse se mettait à le contrefaire, n'en finissait plus, et en faisait une scène de comédie; elle singeait la mine d'une religieuse, la démarche d'une autre; elle riait alors aux éclats; mais c'était un rire qui ne partait pas de beaucoup plus loin que du bout de dents. Elle avait ainsi vécu quelques années, n'ayant ni le moyen ni l'occasion de faire davantage, quand son malheur voulut qu'une occasion se présentât. Parmi les autres immunités et distinctions qui lui avaient été accordées pour la dédommager de ce qu'elle ne pouvait pas encore être élevée à la dignité d'abbesse, était aussi celle de loger dans un quartier à part. Ce côté du monastère était contigu à une maison habitée par un jeune honmie, scélérat de profession, un de ceux, si nombreux à cette époque, qui, avec leurs bravi et avec l'alliance d'autres scélérats, pouvaient jusqu'à un certain point se moquer de la force publique et des lois. Notre manuscrit le désigne sous le nom d'Egidio, sans autre qualification. Ce triste gar

 nement, par un jour de soufîr ance qui avait vue sur une petite cour de ce quartier, ayant plus d'une fois aperçu Gerirude qui, par désœuvrement, passait ou se promenait par là, séduit plutôt qu'effrayé par les dangers et par l'impiété de l'entreprise, osa un jour lui adresser la parole. La malheureuse répondit. Dans ces premiers moments, elle éprouva un contentement, pas pur assurément, mais très-vif. Dans le vide inoccupé de son 'ùme, était venue se glisser une occupation forte, continue, une puissante activité de vie; mais ce conlentemeùt ressemblait au breuvage cordial que la cruauté raftinée d'un autre temps versait au condamné pour lui donner plus de force à supporter le supplice. Quelque chose d'extraordinaire, de nouveau se manifesta en môme temps dans toutes ses allures: elle devint tout à coup plus régulière, plus tranquille; elle cessa ses railleries et ses plaintes, et se montra même caressante et affable ; si bien que les sœurs se félicitaient les unes les autres de cet heureux changement, éloignées qu'elles étaient d'en deviner le vrai motif et de comprendre que cette vertu nouvelle n'était autre chose que de l'hypocrisie qui était venue s'enter sur les anciens défauts. Toutefois, cette trompeuse apparence, cette espèce de vernis extérieur ne fut pas de bien longue durée, du moins avec cette continuité et cette uniformité. Bientôt commencèrent à réapparaître les mêmes dédains, les bizarreries accoutumées ; de nouveau se firent entendre les imprécations et les moqueries contre la prison claustrale, exprimées quelquefois dans un langage insolite dans ce lieu et dans cette bouche. Cependant chaque écart était suivi d'un repentir et d'un empressement très-grand à tâcher de le faire oublier à force d'amabilité. Les sœurs supportaient de leur mieux toutes ces alternatives, et les attribuaient au naturel fantasque et léger de la signera. Pendant quelque temps, il ne sembla pas qu'aucune d'elles pensât plus loin; mais un jour, la signera s'étant prise de bec avec une sœur converse pour je ne sais quel commérage, et s'étant laissée aller à l'injurier sans mesuiv ni répit, la converse, après avoir assez longtemps enduré la chose et rongé son frein en silence, finalement, à bout de patience, lâcha certain propos , dit qu'elle savait quelque chose , et ^^j

196 LtB IriAKOÉB t>S MAN20Kt. « qu'en temps et lieu elle parlerait. Dès ce moment, la signori^ n'eut plus de repos. Mais il ne se passa pas beaucoup de temps qu'un beau matin on attendit en vain la sœur converse à ses devoirs accoutumés : on Talla chercher dans so cellule et on ne Ty trouva pas ; on l'appela à haute voix, elk ne répondit pas : on chercha», on ftireta, on se livra à une perquisition minutieuse par-ci, par-là, en haut, en bas, de la cave au grenier : personne nulle part. Dieu sait quelles conjectures on aurait faites si, précisément en cherchant de tous côtés, on n'avait découvert un grand trou au mur du jai*din; ce qui donna à penser qu'elle avait dû s'enfuir par là. On expédia aussitôt sur toutes les routes des courriers à sa poursuite dans l'espoir de la rattraper; on fit toutes sortes de recherches au dehors ; on n'en eut jamais la moindre nouvelle. Peut-être en aurait-on su davantage si,au lieu de chercher au loin, on eût fouillé tout près. Après bien des étonnements, car personne n'aurait jamais cru cette femme capable d'une telle action, et après bien des conjectures, on finit par conclure qu'elle devait s'en être allée bien loin, bien loin. Et parce que l'une des sœurs avait dit une fois : Elle s'est, pour sûr, réfugiée en Hollande, on répéta et l'on tint désormais pour certain au couvent qu'elle s'était réfugiée en Hollande. Il ne semble pas toutefois que la signera fût de cet avis; non pas qu'elle laissât voir son incrédulité ni qu'elle combattît l'opinion générale par des raisons à elle particulières; si elle en avait, jamais raisons ne furent, à. coup sûr, aussi bien dissimulées; et il n'y avait aucune chose dont elle s'abstînt plus volontiers que de revenir sur cette histoire ; aucune chose dont elle se souciât moins que d'approfondir ce mystère. Mais moins elle en parlait, plus elle, y pensait. Que de fois par jour l'image de cette femme venait se jeter à l'improviste dans son esprit, s'y implantait et n'en voulait pas sortirl Que de lois elle aurait souhaité de la voir devant elle réelle et vivante, plutôt que de l'avoir toigours obsédant sa pensée, plutôt que de devoir subir jour et nuit la compagnie de ce fantôme insaisissable, terrible, impassible! Que de fois elle aurait voulu entendre réellement la véritable voix de cette femme, ses reproches, ses menaces, quelles qu'elles fussent, plutôt que d'avoir sans cesse dans les profondeurs de l'oreille mentale le murmure fantastique de cette

The text on this page is estimated to be only 23.84% accurate

PIANC^B ta MAMZONI. 197 même voix, et d'en entendre des paroles, auxquelles tonte réponse était vaine, répétées avec une opiniâtreté, avec une insistance infatigable que n'eurent jamais les paroles d'aucun être vivant ! n s'était écoulé environ une année depuis cet événement, quand Lucia fut présentée k la signora et eut avec elle cet entretien où nous nous sommes arrêté avec notre récit. La signora multipliait les questions concemant les persécutions de don Rodrigo; et elle entrait dans do certaines particularités avec une hardiesse qui sembla et devait sembler plus qu'étrange à Lucia qui n'avait jamais songé que la curiosité des religieuses pût s'exercer sur de pareils sujets. Les avisqu'elle entremêlait «nsuite aux interrogations ou qu'elle laissait entendre, n'étaient pas moins étranges. 11 semblait presque qu' elle tournât en dérision la grande frayeur que Luciaavait toujours eue de ce seigneur; et elle demandait s'il était difforme pour qu'elle en eût si grande peur : il semblait presque qu'elle aurait trouvé sa répugnance déraisonnable et absurde, si elle n'avait eu sa justification dans la préférence donnée à Renzo. Et, sur le compte aussi de ce dernier, elle s'étendait en questions qui étonnaient et faisaient monter le rouge au visage de l'interrogée. S'étantensuite aperçue qu'elle s'était trop abandonnée avec sa langue aux divagations de son cerveau, elle essaya de rectifier et décolorer le mieux possible son bavardage; mais elle ne put réussir & faire que Lucia n'en gardât un désagréable étonnement et une sorte de vague effixii. Aussi, dès que celle-ci put se retrouver seule avec sa mère, elle s'empressa de lui en faire la confidence; mais Agnese, comme plus expérimentée, résolut eu peu de mots tous ses doutes et éclaircit tout le mystère. < N'en sois pas surprise, lui dit-elle; quand tu connaîtras le monde autant que je le connais, tu verras que ce ne sont point là. de ces choses dont 11 faille s'étonner. Les seigneurs, qui plus, qui moins, qui d'une fkçon, qui d'une autre, ont tous un grain de folie. 11 faut les laisser dire, surtout lorsqu'on a besoin d'eux ; et faire semblant de les écouter sérieusement, comme s'ils disaient des choses justes. N'as-tu pas entendu comme elle m'a donné sur la voix, ni plus ni moins que si j'avais dit quelque grosse sottise î Mais moi, je ne m'en suis pas le moins du monde formalisée. \]a

l. sont tous ainsi. Malgré tout cela, remercions le ciel puisqu'elle semble t' avoir prise en affection et vouloir véritablement nous protéger. Au surplus, ma chère enfant, si Dieu te donne vie, et qu'il t'arrive encore d'avoir affaire à des seigneurs, ta en entendras de belles, tu en entendras, tu en entendras. » Le désir d'obliger le père gardien, la satisfaction d'amour-propre qu'elle trouvait à se poser en protectrice, la pensée de la bonne opinion que pouvait lui valoir cette protection si pieusement employée, une certaine inclination pour Lucia et aussi une sorte de soulagement qu'elle éprouvait à faire du bien à une créature innocente, à secourir et à consoler des opprimés, tout cela avait réellement disposé la signera à prendre à cœur le sort des deux pauvres fugitives. Par égard pour les ordres qu'elle avait donnés, et grâce à la sollicitude qu'elle leur témoigna, elles furent logées dans le quartier de la tourière, contigu au cloître, et traitées comme si elles avaient été attachées au service du monastère. La mère et la ôUe se réjouissaient entre elles d'ar voir trouvé si promptement un asile sûr et honorable. Elles auraient bien aussi souhaité de pouvoir y demeurer ignorées de tout le monde ; mais la chose était assez difficile dans un monastère; d'autant plus difficile qu'il existait un personnage trop déterminé à avoir des nouvelles de Tune d'elles, et qui, outre la passion et la pique qui l'animaient auparavant, éprouvait aussi maintenant dans son cœur la rage d'avoir été prévenu et déjoué. Mais laissons pour l'instant les deux femmes dans leur retraite, et allons retrouver cet homme dans son manoir au moment où il était dans l'attente 4u résultat de son exécrable expédition.

The text on this page is estimated to be only 20.48% accurate

CHAPITRE XI Comme une meute de limiers qui, après avoir vainemeot suivi un lièvre k la piate, reviennent désappointés vers leur maitre l'oreille basse et !a quBue pendante, ainsi, dans cette nuit de coni^sion et de trouble, les bravi revenaient au manoii" de don Rodrigo. Celui-ci se promenait de long en large, au milieu de l'obscurité, dans une vaste salle inbabltèe de l'étage supérieur, qui donnait sur l'esplanade. De temps & autre, il s'arrêtait pour prêter l'oreille et pour regarder ft travers les Assures des contrevents disjoints, plein d'impatience et non sans quelque souci, non-seulement à cause de V incertitude de la rCnssite, mais aussi en raison des conséquences possibles de soflentreprise;car c'était la plus grosse et la plus risquée à laquelle ce vaillant personnage eût encore mis la main. 11 allait toutefois se rassurant & la pensée des précautions qu'il avait prises pour qu'il ne restât, de son exploit, aucun indice. — Quant anx soupçons, je m'en moque. Je voudrais bien savoir quel sera l'amateur il qui il prendra fantaisie de grimper ici pour s'assurer s'il y a ou s'il n'y a pas une jeune fllte. Qu'il vienne, qu'il vienne, ce . maroufle, et il sera bien reçu. Et le moine aussi, qu'il vienne, oui, qu'il vienne. La vieille 1 qu'elle aille à Bergame , la vieille. La justiee?foin de lajustice ! Le podestat, après tout, n'est pas un enfant, ai un fou. Et, à Milan? qui donc se soucie de ces gens-ei, à MilanîQiii les écouterait? Qui sait seule

The text on this page is estimated to be only 21.85% accurate

^ 200 LKB niNcfn db hahzoni. ment qu'ils existent? Ce sont comme dos gens perdus sur U terre; ils n'ont pas même un maître; des gens n'appartenant a personne. Allons, allons : pas de iVayeiu". Vart-il être attrapé, Attilio, demain matin ! Il verra, il vei'ra si je suis ua hâbleur et un vantard. Et puis... s'il survenait jamais quelque incident fâcheux... quesats-je'. quelque ennemi qai voudrait saisir cette occasion... Attilio saura aussi me co.iseiller : il y va de l'honneur de toute la parenté. — Mais lai pensée à laquelle il s'arrêtait davantage, parce qu'ilytro^ vait tout a la fois et l'apaisement de ses doutes et une pà- ' ture ft sa passion dominante, c'était celle des cajolerie, des promesses qu'il emploiei':iit pour humaniser Lucia. —Elle aura si peur de se trouver ici seule, au milieu de ces bandits, de ces visages, que... la figure laplus humaine, ici, c'est moi, quand le diable 7 serait !... que, bon gré mal gré, elle sera forcée de recourir & moi, de se plier elle-même Jl me supplier; et, si elle me supplie... — Tandis qu'il fait ces beaux projets, il entend un bruit de pas ; il va à la fenêtre, il l'entr'ouvreun tantinet, il regarde en cachette; ce sont eux.— Et la litière? Diable! Où est la litière! Trois, cinq, huit: ils y sont tous ; Grîso y est aussi ; et la litière n'y est pas : diable ! diable! Griso m'en rendra compte. Lorsqu'ils ftirent entrés, Griso déposa dans un coin d'une salle basse son bourdon, son large chapeau et son sarrau; et, en sa qualité de chef de l'expédition, honneur qu'en ce moment personne ne lui enviait, il monta pour rendre â don Rodrigo le compte en question. Celui-ci l'attendait au haut de l'escalier; et, l'ayant vu paraître avec cet air penaud et décontenancé d'un coquin qui a raté son coup : « Eh bien ! lui dit-il ou, plutôt, lui cria^t-il:eh bien! seigneur fanfaron, seigneur capitaine, seigneur laisset-moi faire"! — 11 est dur, répondit Griso en s'arrétantavecun pied sur ta première marche, il est dur de recevoir des reproches après avoir travaillé fidèlement, cherché a faire son propre devoir et risqué même sa peau ! — Comment cela s'estr-il donc passé! Nous allons voir ça, nous allons voir ça, » dit don Rodrigo; et il s'achemina vers sa chambre où Griso le suivit et lui ât aussitôt son rapport des dispositions qu'il avait prises, de ce qu'il avaitiait, vu, non vu, entendu, craint, réparé t et il le fit avec cet "inàve et

The text on this page is estimated to be only 22.43% accurate

LEB riAItCâB DB MAHZOSL 20l cette coofusion, arec cette bésitatioD et cet ahuri ssemeot (]ui devaient de toute nécessite régner & la foia dans ses idées. « Si c'est ainsi, il n'y a rien de ta faute et tu t"es biea conduit, dit don Rodrigo : tu as fait ce que l'on pouvait faire ; mais,.., mais... est-ceque par hasard, sous ce toit, il y aurait un espion! S'il y est, si je parviens à!e découvrir... et nons le découvrirons s'il y est, je te l'arrangerai, moi, comme il convient: tu peux m'en croire, Griso, que je l'accommoderai de toutes pièces. — Seigneur, dit celui-ci, le même soupçon s'est également présentô à mon esprit ; et s'il venait jamais & se vérifier, si l'on venait à découvrir un gueux de cette espèce , le seigneur maître devra le placer entre mes mains. Celui qui se serait donné l'agrément de me faire passer une nuit comme celle-ci! c'est à moi qu'il appartiendrait de l'en récompenser. Cependant, de tout l'ensemble des événements, j'ai cru pouvoir comprendre qu'il doit y avoir là-dessous quelque autre intrigue que, pour le moment, on ne saurait débrouiller. Demain, demain, seigneur, nons tirerons tout cela au clair. — Mais au moins vous n'avez pas été reconnus* » Griso répondit qu'il espérait bien que non; et la conclusion de cet entretien fut que don Rodrigo lui ordonna, pour le lendemain, trois choses auxquelles Griso n'aurait du reste pas manqué de songer par lui-même. Il lui donna l'ordre d'expédier le matin, dès le point du jour, deux hommes vers le consul pour lui faire cette certaine intimation qui lui ûit faite effectivement, ainsi que nous l'avons d^à vu; d'en expédier deux autres à la masure abandonnée, avec mission de rôder alentour, afin d'en tenir à. distance tout badaud qui viendrait à se diriger de ce cété et de soustraire la litière & tous les regards jusqu'à la nuit suivante où on l'en, verrait prendre; car, pour le moment, il n'était pas prudent de taire aucun autre mouvement qui aurait pu éveiller lea soupçons ; d'aller ensuite lui-même à la découverte, et d'envoyer aussi quelques-uns des plus éveillés et des plus adroits pour savoir quelque chose des motifs et delafln du tumulte de cette nuit. AprÈs avoir donné ces ordres, don Rodrigo ail» se coucher, et y laissa aussi aller Griso en le congédiant avec beaucoup de louanges, à travers lesquelles per

 çait évidemment F intention de le dédommager et de loi faire , en quelque sorte , des excuses pour les iqjores intempestives avec lesquelles il Pavait accueilli. Va, et puisses-tu bien dormir, pauvre Griso, car tu dois en avoir besoin. Pauvre Griso ! En affaires tout le jour, en affaires la moitié de la nuit', sans compter le danger de tomber entre les griffes des paysans ou le risque de voir ta noble tôte, déjà plusieurs fois mise à prix, grevée d'une nouvelle surenchère pour rapt de femme honneste; et, après tout cela, être reçu de cette façon ! Mais hélas ! ce n'est que trop souvent en cette monnaie que les hommes vous payent. Tu as néanmoins pu voir, en cette occasion, que parfois aussi il arrive que Ton vous rende justice selon votre mérite, et que *es comptes se règlent même dans ce monde. Va, et dois tour le moment: un jour viendra où tu auras peut-être à nous fournir, de cette vérité, une autre preuve, et plus éclatante que celle-ci. Le matin suivant, Griso était déjà sur pied et de nouveau en affaires, lorsque don Rodrigo se leva. Celui-ci alla aussitôt en quête du comte Attilio qui, en le voyant paraître, prit un air et un ton de raillerie et lui cria au nez : < La SaintMartin ! / — Je ne sais que dire, répondit don Rodrigo en s'apprx-haot de lui : je paierai la gageure, mais ce n'est pas là ce qui me yexe le plus. Je ne vous avais rien dit parce que, je l'avoue, je comptais bien pouvoir, ce matin, vous faire rester ébahi. Mais. . .tant pis ! maintenant je vais tout vous conter. . — La main de ce moine a trempé dans cette affaire, dit le cousin après avoir tout écouté avec attention, avec étonnement et avec plus de gravité qu'on n'eût été en droit d'en attendre de ce cerveau brùlé.Ce moine, poursuivit-il, avec ses manières de chattemite, avec son langage béat et naïf, je le tiens pour un brigand et pour un fourbe. Et vous ne vous êtes pas fié à moi, vous ne m'avez jamais dit bien franchement ce dont il est venu vous entortiller l'autre jour. Don Rodrigo raconta l'entretien. Et vous avez souffert tout cela? s'écria le comte Attilio : et vous l'avez laissé partir comme il était venu. ^ — Vouliez-vous donc que je m'attirasse sur les bras tous les capucins d'Italie^

The text on this page is estimated to be only 21.38% accurate

LES tlÂSCÉB DB KliSZOSl. %Z — Je ae sais, dit le comte Attilio, si, dans tm tel moment, je me serais souveau qu'il y avait au monde d'autres capucins que ce gueux téméraire. Et puis au fait, tout en observant les régies de la prudence, n'y ar't-il pas des moyens de tirer satisfaction même d'un capncinî 11 suffît, par exemple, de savoir, avec opportunité, redoubler de libéralités envers tout le corps, si alors on peut impunément administrer une bonne volée de coups de bâtos k l'un des membres. C'est égal : il a échappé au cbâtiment qui lui seyait le mieux ; mais je le prends sous ma protection, ce moine; et je veux me donner le plaisir de lui enseigner comment on parle aux gens de notre condition. — N'allez pas me créer de plus grands ennuis. — Ayez une fois confiance en moi, et je vous servirai en parent et eu ami. — Que pensez-TouE donc faire î — Je ne le sais pas encoie; mais, pour sûr, je l'arrangerai, moi, ce moine. J'y réfléchirai, et... le seigneur comteoncle, du conseil secret, sera celui qui me rendra ce service. Ce cbep onclel Ce cher seigneur comte ! Combien jem'amuse chaque fois que je puis is.ire travailler pour moi un diplomate de ce calibre! Après demain je serai à Milan; et, d'une manière ou d'une autre, le moine sera servi. Sur ces entrefoites, vint le déjeuner qui n'interrompit pas la conversation sur une affaire de cette importance. I^ comte Attilio en parlait à son aise; et, bien qu'il prît à la chose la part que comportait son amitié pour son cousin et l'honneur du nom commun, selon, bien entendu, sa manière de voir en fait d'amitié et en fîiit d'honneur, il ne pouvait toutefois pas s'empêcher, de tempsen temps, de rire un peu de la mésaventure de son parentetami . Mais don Rodrigo, qui était intéressé dans sa propre cause et qui, pensant faire à la sourdine un grand coup l'avait manqué avec tant d'éclat, était agité de passions plus violentes et absorbé par des préoccupations plus fâcbeuses. < Vont-ils en faire, des commérages, Ift-dessue, ces tas de badauds, dans tout le canton! Uais que m'importe? Quant ft la justice, je m'en moque : de preuves, il n'y eu a point; et quand bien même il y en aurait, je m'en moquerais également. En tout cas, j'ai, ce matin même, fait avertir le consul d'avoir à bien se garder dt

 fsAre aucune déposition au sujet de ce qui est arrivé. Cela n'aurait probablement eu aucune suite; mais les caquetar ges, lorsqu'ils traînent en longueur, me donnent sur les nerfs. C'est déjà bien assez d'avoir été si cruellement mystifié. — - Vous avez très-bien fait, répondit le comte Attilio. Votre podestat... quel entêté, quel cerveau creux, quel importun personnage, que ce podestat ! ... est, au demeurant, un galant homme, un homme qui sait son devoir ; et précisément, quand on a affaire à de ces gens-là, il faut avoir d'autant plus soin de ne pas les mettre dans l'embarras. Si un imbécile de consul fait un rapport, le podestat, quelque bien intentionné qu'il puisse être, est, malgré tout, forcé de... — Mais vous, interrompit avec humeur don Rodrigo, vous me gâtez mes affaires avec votre parti pris de le contredire en toutes choses, de lui couper la parole et de le railler même, à l'occasion. Que diable I un podestat n'a-t-il donc pas le droit, d'être un âne et un entêté, si, au bout du compte, c'est un galant honame ! — Savez-vous, mon cousin, dit le comte Attilio en fixant sur lui un regard gouailleur et étonné, savez-vous bien que je commence à croire que vous avez un peu peur? Vous me prenez au sérieux même le podestat !... — Allons, allons : ne venez-vous pas, vous-même, de dire qu'il faut tenir compte ?... — Oui, je raidit; et, lorsqu'il s'agit d'une aflEàire sérieuse, je vous ferai voir que je ne suis pas un enfant. Savez-vous ce que je suis capable de faire pour vous ? Je suis homme à aller en personne rendre visite au seigneur podestat. Hein! sera-t-il fier de l'honneur? Et je suis homme à^le laisser, une demi-heure durant, parler du comte-duc et de notre châtelain espagnol, et à lui donner raison sur tout, même lorsqu'il en dira de celles qui passent toutes les bornes. Je lancerai ensuite quelques mots sur le comte-oncle, du conseil secret ; et vous savez l'effet que produisent ces mots à l'oreille do seigneur podestat. En fin de compte, il a, lui-même» davantage besoin de notre protection, que vous de sa condescendance. Je. le ferai tout de bon, et j'irai, et je vous le laisserai mieux disposé que jamais. > Après ces propos et quelques autres analogues, le comte Attilio sortit pour aller chasser, et don Rodrigo resta plein

The text on this page is estimated to be only 22.30% accurate

LES FIANCÉS DE UANZONI. 206 d'anjjéfé a attendre le retour de Griso. Celui-ci vint flna lement, vers l'heure du dîner, pour faire son rapport. Le tumulte de cette nuit avait étë si bruyant, la disparition de trois personnes d'un petit village était uu événement si considérable, que les recherches, soit par sollicitude, soit par curiosité, devaient naturellement être nombreuses, actives et persévérantes; et, d'autre part, il y avait trop de personnes tenant qui une information, qui une antre, pour qu'elles pussent s'accorder toutes a garder le silence, pei^tua ne pouvait mettre le nez & la porte qu'elle ne fût assaillie par celui-ci et par celle-là, chacun voulant Bavoir d'elle qui avait été faire cette grande peur à son maître. Perpétua., en repassant dans son esprit et en rapprochant toutes les circonstances du fait, et comprenant combien elle avait été subtilisée par Agnese, éprouvait un si graud dépit d'une telle perfidie, qu'elle avait vraiment besoin de se soulager un peu. Non pas qu'elle allât se plaindre avec le tiers ou avec le quart des moyens qui avaient été mis en œuvre pour l'attraper : sur ce point elle ne soufflait pas mot; mais le tour joué à son maître, elle ne pouvait iepasser entièrement sous silence; et surtout qu'un pareil tour eiltété concerté et tenté par cette petitesainte nitouche, par ce jeune homme de bien et par cette respectable veuve. Don Âbbondio avait beau lui ordonner impérativement, la prier affectueusement de se taire : elle avait beau lui répéter que pas n'était besoin de lui inculquer une chose si claire et si naturelle; il n'en est pas moins vrai qu'un si important secret tenait dans le cœur de la pauvre femme comme un vin trop nouveau entonné dans une futaille vieille et mal cerclée, qui frémit, pétille et booillonne, et qui, s'il ne fait pas sauter en l'air le hondon, y travaille tellement tout autour qu'il en sort en écume , et transsude entre douve et douve, et filtre çà et là, goutte â goutte, tant et si bien que l'on peut y goûter et dire & peu pr.'s de quel cru il est. Gervaso, qui était dans le ravissement de se trouver, une fois dans sa vie, mieux renseigné que les autres, qui ne se faisait pas une petite gloired'avoireu une si grande peur et a qui, pour avoir joué un rôle dans uneaftaii'e qui sentait son criminel, il semblait d'être devenu un homme comme les autres, mourait d'envie de s'en vanter. Et quoique Toniu.

 qui songeait sérieusement aux enquêtes et aux procôs possibles et aux comptes qu'il en faudrait rendre, lui fît, en lui mettant le poing sous le nez, les injonctions les plus sévères, il n'y eut pas moyen toutefois de lui étouffer toutes les paroles dans la bouche. Au surplus, To^io lui-même, après avoir été, cette nuit, absent de chez lui à une heure inusitée, en revenant à la maison d'un pas et avec un visage inso* lites et dans un état d'agitation qui le disposait à la sincérité, ne put pas dissimuler le fait à sa femme; et celle-ci n'était pas muette. Celui qui parla le moins, ce fut Menico; car, à peine eut-il raconté à ses parents l'histoire et Tobjet de son expédition, ceux-ci furent pris d'une telle frayeur à l'idée qu'un de leurs enfants se fût mêlé de gâter une affaire de don Rodrigo, que peu s'en fallut qu'ils n'empêchassent le jeune garçon d'achever son récit. Ils lui signifièrent aussitôt de la façon la plus impérieuse , voire même avec des menaces, d'avoir & bien se garder d'articuler un seul mot de tout cela; et, le lendemain matin, ne se croyant pas, malgré tout, suffisamment sûrs de lui, ils résolurent de le tenir enfermé à la maison pendant toute cette journée et pendant quelques autres encore. Mais quoi ! eux-mêmes ensuite, en jasant avec les gens du pays, et sans vouloir faire paraître d'en savoir plus long que les autres, lorsqu'on en venait à ce point obscur de la Âiite de nos trois infortunés, et du pourquoi, et du comment, et du lieu où ils avaient pu aller, eux-mêmes, ajoutaient, presque comme une chose notoire, qu'ils s'étaient réftigiés à Pescarenico. C'est ainsi que même cette circonstance fit bientôt partie des conversations générales. Avec tous ces fragments de nouvelles mis ensuite les uns au bout des autres et cousus ensemble, ainsi qu'on a coutume de le faire, et avec la broderie qu'on y ajoute naturellement en cousant, il y avait de quoi composer une histoire d'une certitude et d'une clarté plus qu'ordinaires, et dont l'es» prit le plus difficile aurait pu se tenir satisfait. Mais cette invasion des bravi, événement trop grave et qui avait fait trop de bruit pour être passé sous silence, et dont personne n'avait une connaissance bien positive; cet événement, dis je, était ce qui contribuait le plus à rendre l'histoire obscure et embrouillée. On chuchotait le nom de don Rodrigo:

The text on this page is estimated to be only 25.69% accurate

LES rjANCÉH CK H4HÏ0NI. 207 sur ce point tout le monde était d'accord; mats, sur le reste, iln'yavait qa'incertitude et divergence d'opinions. On parlait des deux bravaches qui, la veille, avaient été vus dans la rue & la tombée de la nuit, et de l'autre qui se tenait sur la porte de l'hôtellerie; mais quels éclaircissements pouvaiton tirer d'un fait si isolé? Un demandait bien à l'aubergiste quelles étaient les personnes qui avaient été chez lui le soir précédent ; mais Taubergiste ne se rappelait seulement pas s'il avait vu du monde ce soir-lâ.; et il en venait toujours à cette conclusion, qu'une auberge est un port de mer. Ce qui surtout brouillait les tètes et déroutait les conjectures, c'était ce pèlerin vu par Stefano et par Carlandrea, ce pèlerin que les brigands voulaient tuer, et qui était parti avec eux ou qu'ils avaient enlevé. Qu'était-il venu faireî C'était une bonne âme qui était apparue pour venir au secours des deux femmes; c'était un mauvais esprit, c'était l'âme d'un pèlerin mâchant et imposteur qui revenait toujours la nuit pour prendre part aux brigandages auxquels il avait eu coutume de se livrer de son vivant; c'était an pèlerin vivant, en chair et en os, que ces coquins avaient voulu tuer parce qu'il se disposait â donner l'éveil dans le village; c'était {voyez un peu ce que l'on va jusqu'à penser!), c'était un de ces mêmes brigands déguisé en pèlerin ; c'était ceci, c'était cela, c'était tant de choses, que toute la sagacité et l'expérience de Griso n'auraient jamais pu. suffire à lui bire deviner qui ce pouvait être, si Griso en avait été réduit à coigecturer cette partie de l'histoire d'après les discours d'autrui. Mais, comme le lecteur sait, ce qui la rendait si embrouillée pour les autres, était justement ce qu'il y avait de plus clair pour lui; et, cette donnée lui servant de clef, pour interpréter les autres nouvelles recueillies, soit directement par lut-méme, soit par l'entremise de ses épions en sous-ordre, il piit, de tout cela, composer pour don Rodrigo une relation suffisamment nette et pr^ eise. Il s'enferma donc aussitét avec lui et lui parla du coup tenté par les pauvres fiancés, ce qui donnait tout naturellement l'explication et de la maison trouvée vide, et du tocsin qui avait été sonné, sans qu'il fût nécessaire de supposer des traîtres (selon le langage de ces deux braves gens) dans

 la maison. Il lui parla ensuite de la fuite; et, de celle ci également , il était facile de trouver plus d'un motif : la frayeur des fiancés surpris en faute, ou quelque avis de Tinvasion, qui avait pu leur être donné, une fois que celle-ci avait été découverte et tout le village mis en mouvement. Il ajouta finalement qu'ils s'étaient réfugiés à Pescarenico; mais sa science n'allait pas plus loin. Don Rodrigo fût trèssatisfait de pouvoir acquérir la certitude que personne ne l'avait trahi, et d'apprendre qu'il ne restait aucune trace de son exploit ; mais ce ne fut là qu'une fugitive et bien mince satisfaction. Sauvés ensemble! s'écria-t-il : ensemble! Et ce scélérat de moine ! Oh ! ce moine ! et ces paroles sortaient enrouées de son gosier et comme mutilées au passage par ses dents, dont il se mordait les doigts: son aspect était hideux comme ses passions. Ce moine me la paiera ! Griso, ou j'y perdrai mon nom, ou... je veux savoir, je veux trouver... ce soir même je veux savoir où ils sont. Je n'y tiens plus ! A Pescarenico sup-le-champ : il faut savoir , il faut voir, il faut trouver... Quatre écus à l'instant même, et ma protection pour toujours. A tout prix, il faut que ce soir je le sache. Et ce gueux!... Et ce moine!... Voilà derechef Griso en campagne ; et le soir de ce m^me jour il se trouva en mesure d'apporter à son digne maître la nouvelle tant désirée ; et voici par quel moyen. Un des plus grands bonheurs de ce monde, c'est l'amitié, et l'un des bonheurs de l'amitié, c'est d'avoir à qui confier un secret. Or, les amis ne sont pas divisés par couples, conmae les époux; chacun, généralement parlant, en possède plus d'un; ce qui constitue une chaîne dont personne ne saurait trouver le bout. Lors donc qu'un ami se procure cette douce satisfaction de déposer un secret dans le sein d'un autre, il donne à celui-ci l'envie de se procurer, à son tour, la même satisfaction. Il le prie, cela est vrai, de n'en rien dire à personne ; et une telle condition, si elle était prise rigoureusement à la lettre, arrêterait immédiatement le cours des satisfactions. Mais l'usage général a voulu qu'elle obligeât seulement à ne confier le secret qu'à un ami également sûr , en lui imposant toutefois la même condition. Ainsi , d'ami sûr en ami sûr, le secret file et file le long de cette immense chaîne, si bien qu'il parvient à l'oreille de celui ou 1

The text on this page is estimated to be only 20.60% accurate

LES riANRÉS DE de ceux à qui le premier qui a partéavait précisément l'intention bien arrêtée de ne le laisser jamais parvenir. Il aurait toutefois le plus souvent à rester longtemps en route, si chacun n'avait que deux amis, celui qui lui conlle et celui a qui il répète la chose à tenir secrète. Mais il y a des hommes privilégiés qui comptent les amis par centaines ; et lorsque le secret est parvenu à l'un de ces hommes, sa coarse devient si rapide, ses circuits si multipliés qu'il n'y a plna moyen de le suivre. Il n'a pas été possihle & notre anonyme de savoir par comhien de bouches avait passé le secret que Griso avait ordre de découvrir. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de certain, c'est que le brave homme qui avait conduit nos deuE femmes A Monza, en revenant vers le soir avec sa charrette & Pescarenico, avant d'être arrivé au seuil de sa maison, rencontra un ami sùrft qui il raconta en grande conâdence la bonne œuvre qu'il venait de faire, et le reste; et ce qu'il y a aussi de certain, c'est que Griso put, deux heur res après, courir au château pour rapporter ft don Rodrigo (lue Lucia et sa mère s" étaient réfugiées dans un couvent de Monza, et que Renzo avait continué sa route jusqu'à Milan. Don Rodrigo éprouva une joie satanique à la nouvelle de cette séparation, et sentit renaître en son cœur un peu de ■œtte inique espérance qu'il avait conçue d'en arriver à ses Ans. Il en médita le moyen pendant une grande pai'tie de la nuit, et se leva de grand matin avec deux plans, l'on arrêté, l'autre ébauché. Le premier était d'expédier aussitôt Griso à Monza pour avoir des renseignements plus précis sur Lucia, et savoir s'il était possible de tenter quelque cbose, et quelle était la chose que l'on pourrait tenter. 11 ât donc aussitôt appeler son affldé, lui mit dans la main les quatre écus, il le loua de nouveau de l'habileté avec laquelle il les avait gagnés, et lui donna l'ordre qu'il avait prémédité. « Seigneur... dit Griso en hésitant. — Quoi! ne me suis-je pas bien expliqué! — Si vous pouviez envoyer quelque autre,. — Comment? — Illustrissime seigneur, je suis prêt à donner ma peau pour mon maître : c'est mon devoir; mais je sais aussi que vous teneï à ne pas trop risquer la vie de vos SiijetB.

The text on this page is estimated to be only 20.63% accurate

SIO LBB FIANCËB DR HANZONI. — Eh bien! — Voti« seigneurie, illustrissime n'ignore pas qne ma tête est depuis longtemps mise à prix ; et... Ici je suis sous la protection de votre seigneurie; nous sommes en nombre: le seigneur podestat est l'ami de la maison ; les sbires mj portent respect et, 'moi aussi... il n'y a pas à cela grand honneur, mais pour avoir la paix ... je les traite en amif. A Milan, la livrée de voti'e seigneurie y est connue; mais A Monza..., c'est moi, au contraire, qui y suis connu. Et votre seigneurie -sait-elle que... je ne dis pas cela pour me vanter... que celui qui pourrait meremettreentreles mains de lajnstice ou lui porter ma tôto, ferait un riche coup î Cent écus sonnants, l'un sur l'autre, et la faculté de libérer deux proscrits. — Que diable ! dit don Rodrigo ; Tu me fais, en ro moment, l'effet d'tm chien de ferme, qui a à peine te courage de s'attaquer aux jambes de ceux qui passent devant la porte, tout en regardant derrière lui si les gens de la mair son le soutiennent, et ne se hasarde pas & s'éloigner tant soit peu du logis ! —Je crois, seigneur maître, avoir donné des preuves... — Eh bien, alors ! ■- Alors, reprit hardiment Oriso ainsi mis au défi, alon que votre seigneurie prenne que je n'ai rien dit : cœur de lion, jambes de lièvre, et je suis prêt à partir. ~ Et, d'ailleurs, je n'ai pas dit que tu doives aller Beut, Prends avec toi un couple des meilleurs... Sfregiato et Tirsr dritto; et va sans peur, et sois toujours Griso. Que diable! trois frimousses comme les vôtres et qui passent tranquillement, qui donc veux-tu qui ne soit pas bien aise de les laisser passer? Il faudrait que les sbires de Monia eussent pris la vie bien en dégoût pour la risqner à un jeu si hasardeux contre un enjeu de cent écus. Et puis, et puis, je ne crois pas être tellement inconnu là-bas que votre qualité de gens de ma suite n'ait pas h y être prise en. quelque considération. > Après avoir ainsi fait ce peu de honte & Griso, il lui donna ensuite de plus amples et de plus précises instructions. Griso prit ses deux compagnons et partit d'un air gai et décidé, mais en maugréant, dans le secret de son cœur, Monza

The text on this page is estimated to be only 14.75% accurate

LES FIASCfiB DE MANZOHT. 211 et la justîM et les femmes et les caprices des uiaîtrea. U cheminait comme un loup qui, poussé par la faim, le ventre ratatiné, les sillons des côtes dessinés a travers son poil bis, descend de ses montagnes, où il n'y a que neige, s'avance avec circonspection dans la plaine, s'arrête à tout moment ta patte en suspens et, agitant sa queue pelée. Lève la moseaa et flaiia la brise suspecte (I) pour .s'assurer si elle ae lui apporta pas quelque odeur d'homme ou defer; dresse ses oreilles pointues et roule dans Bes orbites deux yeux injectés de sang, où brillent, à la fois, et la convoitise de la proie et la terreur du cliasseur. Si maintenant quelqu'un était désireux de connaître la provenance de ce beau vers, il est tiré d'une diiiblerie inédite de Croisades et de Lombards, qui bientôt no sera plus inédite et fera sOrement parler d'elle,; et je l'ai pris parce qu'il me venait à point; et je dis d'où je l'ai pris pour n'être pas accusé de me parer des plumes d'autrui. Que personne, toutefois, ne s'avise de croire que ce soit, de ma part, un artiSce pour faire savoir que l'auteur de cette diablerie et moi, nous sommes comme deux frères, et que je fouille à mon gré dans ses manuscrits (S). L'autre macbination de don Rodrigo consistait à trouver le moyeu d'empêcher que Renzo, séparé maintenant de (1) Leva il muio, odoranda ilvenio infido. (2) A l'époqae où il écrivait les Frotnessi Sposi, Mnnzoni baMlait^ à UilftD, me (fe/ Jforone, une maison où babitalt également Tommaui Qrosai, l'antear da VUdegonda, de / Lombardi, de Marco VUeonti, de la Fuggiliva, etc. Cette maison présente tm vestibule conduisant de 1& cour, qui la précède, i, un petit jardin situa derrière. Sous ce vestibule, au rei- de- chaussée, & gauche, était le cabinet de travail de M&nzoci; à droite, lui faisant vis-à-vis, était celai de QrossL Les deux poètesvivnientlitdans une intimité toute fratemeUe; et c'est U que, pendant que Manzoni compulsait volumes bot volâmes imprimés et mamiBcrits. pour lecaeillir tous loa docomente qui devaient lui servir à composer son célèbre romnu hlstnriqne, /pi'omwîispo«i, c'est là, dis-je, que Grose-i mettait li dernière main à son poème, / Lombardi, auquel UanEoni tait ici alluBîoa. Note du traducteur.

 Lucia, ne pût retourner auprès d'elle ni remettre les pieds dans le pays. Il méditait de faire répandre des bruits de menaces et d'embûches, qui, portés à ses oreilles par quelque ami, lui ôtassent toute envie de revenir de ces côtés. Il comprenait toutefois que le plus sûr serait de pouvoir trouver le moyen de le faire bannir de l'Etat ; et, pour y parvenir, il sentait que la justice pourrait bien mieux encore lui venir en aide que la violence. On pouvait, par exemple, donner une certaine importance à la tentative par lui commise dans la maison paroissiale, la dépeindre comme une aggression, comme un acte séditieux ; et, par T entremise du docteur, faire entendre au podestat que c'était le cas de décerner contre Renzo une bonne prise de corps. Mais, au milieu de ses délibérations, il sentit bientôt qu'il ne pouvait lui convenir de remuer lui-même cette sale affaire : et, sans perdre son temps à se creuser davantage la tête, il résolut de s'en ouvrir au docteur Azzeca-Garbugli, autant qu'il le fallait pour lui faire comprendre son désir. — Il y en a tant, des o^ donnances ! pensait don Rodrigo : et le docteur n'est pas une oie : il saura bien trouver quelque chose qui fasse "mon affaire, quelque bonne chicane à susciter & ce misérable goujat ; autrciraent je le débaptise. — Mais, (comme les affaires de ce monde s'arrangent parfois d'une singulière manière!) tandis que don Rodrigo pensait au docteur, comme à l'homme le plus apte à le servir dans ses vues, un autre homme, un homme dont personne ne se douterait, Renzo lui-même, puisqu'il faut le nommer, travaillait avec ardeur à le servir d'une manière bien plus sûre et plus expéditive que toutes celles que le docteur aurait jamais pu imaginer. J'ai vu plus d'une fois un charmant enfant, espiègle, à vrai dire, un peu plus que de raison, mais qui, d'après tous les indices, promet un jour d'être un parfait honnête homme, je l'ai vu, dis-je, plus d'une fois, sur le soir, tout affairé à faire rentrer au gîte son troupeau de petits cochons d'Inde qu'il avait laissés, le jour, s'ébattre dans un petit jardin. Il aurait voulu les faire rentrer tous ensemble ; mais il y perdait son temps et sa peine: l'un s'échappait à droite et, pendant que le petit pâtre courait après pour le ramener dans les rangs, un autre, deux, trois en sortaient à gauche, de tous côtés; si bien que, après avoir un p^^ bisqué, il lui

fallait se conformer à leur fantaisie, poussant dedans d'abord ceux qui étaient plus près de la porte, puis allant chercher les autres, un à un, deux à deux, trois à trois, comme cela se trouvait. C'est à un jeu semblable qu'il nous ^ut jouer avec nos personnages : Lucia une fois mise à l'abri, nous avons couru vers don Rodrigo ; et maintenant nous sommes forcé de le quitter pour caser Renzo qui nous vient sous la main. Après la douloureuse séparation que nous avons racontée, il cheminait de Monza vers Milan dans une situation d'esprit que chacun peut aisément se figurer. S'éloigner de sa maison et, ce qui plus est, de son village et, ce qui est plus encore, de Lucia; se trouver sur une grande route sans savoir où il irait reposer sa tête; et tout cela à cause de ce bandit! Lorsque cette pensée se présentait à l'esprit de Renzo, il se livrait tout entier à sa rage et au désir de la vengeance ; mais il lui revenait ensuite à la mémoire cette prière qu'il avait faite, lui aussi, avec le bon moine dans l'église de Pescarenico, et il se repentait. La colère le transportaitelle de nouveau ? en apercevant une sainte image sur un mur, il était son chapeau et s'arrêtait un moment pour faire une nouvelle prière ; si bien que, pendant ce voyage, il tua en son cœur et il ressuscita don Rodrigo au moins vingt fois. La route était à cette époque entièrement encaissée entre deux hauts talus, fangeuse, semée de gros cailloux, sillonnée de profondes ornières qui, après une pluie, se changeaient en ruisseaux; et là où elles n'offraient pas à l'eau un lit suffisant, la route se trouvait inondée dans toute sa largeur, transformée en un vaste bourbier et à peu près impraticable. En ces endroits, un petit sentier escarpé, en guise d'escalier, tracé sur le talus, indiquait que d'autres piétons s'étaient, parla, frayé un chemin à travers champs. Renzo, ayant gravi un de ces sentiers et gagné le haut du talus, regarda devant lui, vit cette masse gigantesque de la Cathédrale se dessinant seule au bout de la plaine, comme si elle se dressait, non au milieu d'une ville, mais au milieu d'un désert; et, oubliant tous ses malheurs, il s'arrêta pour contempler, môme de loin, cette huitième merveille dont il avait tant entendu parler depuis son enfance. Mais, après quelques instants, regardant derrière lui, il vit à l'horizon â

 oatte cliaîne découpée de montagnes, distingua parnii leurs cimes, plus élevée et plus frappante, celle de son Resegone, sentit tout son sang se troubler, s'arrêta un peu de temps à regarder tristement de ce côté, puis se retourna plus tristement encore et poursuivit sa route. Il commença ensuite peu à peu à découvrir des clochers et des tours, des coupoles et des toits; il redescendit alors sur la grande route, chemina encore quelque temps; et, lorsqu'il s'aperçut qu'il était tout près de la ville, il accosta un passant et, s'inclinant avec toute la politesse dont il était capable, il lui dit: « De grâce, votre seigneurie. — Que désirez-vous, mon brave garçon? — Pourriez-vous m'indiquer le chemin le plus court pour Aller au couvent des capucins où est le père Bonaventura?» L'individu à qui Renzo s'adressait était un riche habitant des environs, qui, étant allé ce matin-là & Milan pour affaires, s'en revenait sans avoir rien fait, en grande hâte, car il lui tardait de se retrouver chez lui et se serait passé très-volontiers de ce temps d'arrêt. Malgré cela, sans donner aucune marque d'impatience, il répondit très-courtoisement : « Moucher garçon, des couvents, il y en a plus d'un ; il faudrait que vous pussiez me dire plus exactement quel est celui que vous cherchez. > Renzo tira alors de son sein la lettre du père Cristoforo et la montra à ce seigneur qui, ayant lu : porte Orientale, la lui rendit en disant : < Vous avez de la chance, mon brave jeune homme ; le couvent que vous cherchez n'est pas loin d'ici. Prenez ce sentier â gauche : c'est le plus court ; après un petit bout de chemin, vous vous trouverez au coin d'un édifice long et bas : c'est le Lazaret; côtoyez le fossé qui l'entoure et vous aboutirez à la porte Orientale. Entrez ; et, au bout de trois ou quatre cents pas, vous verrez s'ouvrir sur votre gauche une petite place avec de beaux ormeaux : c'est là qu'est le couvent ; il n'y a pas à pouvoir s'y tromper. Que Dieu vous garde, mon brave garçon. » Et, accompagnant ces paroles d'un geste gracieux de latmain, il partit. Renzo resta stupéfait et édifié des manières affables des citadins envers les villageois; il ne savait pas que c'était un jour extraordinaire, un jour où les capes s'inclinaient devant les pourpoints. Il suivit le chemin qui lui avait été indiqué et se trouva à la poHe Orientale,

The text on this page is estimated to be only 21.86% accurate

Il ne faudrait pas toutefois que, àcénom.lelecteur laiSÊit aller sa pensée aux images qui s'y associent aujourd'hui ; au dehors, cette large voie tirée au cordeau et bordée de peupliers ; puis cette eatrée spacieuse, flanquée de deux édifices, commencés, tout au moins, avec beaucoup de prétention : aussitôt dedans, ces deux montées latérales aboutissant au terre-plein des bastions, réguliëreiuent inclinées, unies et bordées d'arbres : ce jardin d'un côté et, plus loin, ces palais à droite et à gauche de la grande rue du faubourg. Quand Renzo entra par cette porte, la route, au dehors, courait en droite ligne toute la longueur du Lazaret : elle n'aurait pas pu faire autrement dajis cette partie de son parcours ; mais elle continuait ensuite tortueuse et resserrée entre deux haies. La porte consistait en deux pilastres surmontés d'une toiture pour abriter les vantaux; et, ëup l'un des cAtés, une petite baraque pour les commis aux gabelles. On descendait des basti'ons sur la grande me par une pente irrégulière, dont le pavé n'était qu'une couche raboteuse et inégale de gravats et de tessons jetés là au hasard. La rue du faubourg, qui s'ouvrait devant le voyageur qui entrait par cette porte, ne ressemblait pas mal H celle qui se présente encore aujourd'hui à celui qui entre par la porte Tosa. Un ruisseau coulait dans son milieu jusqu'& quelques pas de la porte, et la partageait ainsi, en quelque sorte, en deux ruelles sinueuses, couvertes de poussière ou de boue, suivant la saison. A l'endroit où était et où est encore cette vilaine petite rue appelée du Borghetlo, le ruisseau se jetait dans un cloaque dégorgeant, & son tour, ilans le fossé qui baigne le mur d'enceinte. A cette place, était une colonne surmontée d'une croix que l'on appelait la croix de San Diûnigi (I) : à droite et à gauclte, étaient des vergers entourés de haies; et, de distance eu distance, des masures, la plupart habitées par des blanchisseurs. Renzo entre, passe outre ; aucun des gabelous ne lui dit mot : ce qui lui parut bien étrange, attendu que, par ces quelques habitants de son village qui pouvaient se vanter d'avoir été à Milan, il avait oui raconter les choses les plus incroyables et des fouillements et des questions que l'on fai(1) La Croix de Baict-DeniB.

The text on this page is estimated to be only 21.43% accurate

31S LES FMKCâB DB UANZONl. cait subir à ceux qui venaient du dehors. La rue était déserte, tellement que, s'il n'avait entendu un bourdonnement lointain qui indiquait un grand mouvement, il aurait cru entrer dans une ville abandonnée. En poursuivant son chemic sans savoir ce qu'il en devait penser, il aperçut sur le pavé certaines traînées blanches, semblables & de ta neige; mais ce ne pouvait être de la neige, car la neige ne tomba pas par bandes et ne tombe pas d'ordinaire eu cette saison. Il se penche sur l'une de ces traînées, il regarde, il touche et il voit que c'est de la farine, — Il doit y avoir, à Milan, une bien grande abondance, se dit^il, si l'on 7 gaspille de cette manière le bien de Dieu! Et puis l'on voulait nous faire accroire que la disette était partout., Voilà comment ils font pour tenir en respect les pauvres campagnards. — Mais, après avoir fait encore quelques pas, il arriva à proximité de la colonne et vit, au pied de celle-ci, quelque chose de plus étrange: il vit sur les degrés du piédestal certaines choses éparses qui certainement n'étaient pas des cailloux et qui, si elles s'étaient trouvées sur le comptoir d'un boulanger, auraient, sans un seul instant d'hésitation, été appelées des pains. Mais Renzo n'osait pas en croire aussi vite ses yeux parce que, diantre! ce n'était pas Ift un endroit pour y mettre da pain. — Voyons un peu ce que c'est que cela, — se dit-il encore; il alla tout auprès de la colonne, se baissa et ramassa une de ces choses : c'était bien vraiment un pain, un pain rond, très-blanc et 'tel que Renzo n'avait coutume d'en manger que dans les jours de grande fête. — C'est du pain tout de bon ! ditril k haute voix, tant était grande sa surprise : c'est tiinsi qu'ils le sèment dans ce pays? et dans une année comme celle-ci? Est-ce donc ici le pays de Cocagne» — Après un voyage de dix milles, à l'air frais du matin, ce pain, aussitôt après la surprise, réveilla en lui l'appétit. — Dois-je en prendre! délibérait-il à part soi : bah ! ils l'ont laissé la & la merci des chiens, autant vaut qu'un chrétien aussi en profite. Au surplus, si le maître vient, je les lui payerai. — Tout en délibérait de la sorte, il mit dans l'une de ses poches celui qu'il tenait déjà dans sa main, il en prit un second qu'il mit dans l'autre poche, puis un troisième, et il commença k manger, et se mit en route pins perplexe que jamais et désireux de con

The text on this page is estimated to be only 22.27% accurate

LtlS FIA^ICÉS DE UANZOta. 317 naître ce que tout cela signîâait. A peine avaiMl fait quelques pas qu'il vit arriver du monde provenant de rintérieur de la ville, et il observa attentivement les premiers survenants. C'étaient un bomme, une femme et, à quelques p^s en arrière, un jeune garçon, tous trois courbés sous une charge qui semblait supérieure & leurs forces, et ayant tous trois une tournure des plus bizarres. Les vêtements ou plutôt les haillons enfarinés, la face enfarinée et, par surcroit, enflammée, bouleversée ; la démarche non-seulement dilRcile h cause du fardeau, mais pénible, comme si leurs membres avaient été contusionnés et meurtris. L'homme portait a grande peine sur son dos un énorme sac de farine qui, percé çà et là, en laissait échapper quelques jets â chaque secousse, à chaque faux pas. Mais bien autrement difforme était la tournure de la femme ; c'était un corps démesuré, avec deux bras écartés qui semblaient ne le soutenir qu'avec peine* et avaient l'apparence de deux anses recourbées allant du col à la panse d'une énorme amphore; et, de dessous ce gros corps, sortaient deux jambes nues jusqu'au-dessus du genou qui avançaient en chancelant. Renzo regarda de plus prés et vit que ce corps monstrueux, c'était le jupon que cette femme avait retroussé et rempli d'autant et même d'un peu plus de farine qu'il ne pouvait en contenir ; si bien qu'à chaque instant il s'en envolait de droite et de gauche quelque peu. Le garçon tenait des deus mains sur sa tête une corbeille comble de pains; et comme, ayant les jambes plus courtes que ses parents, îi restait peu à peu en arriére, il doublait de temps en temps le pas pour les rejoindre, et souvent alors la corbeille perdait l'équilibre et il en tombait quelques pains. € Si tu en jettes encore, vilain propre k rien !... dit la mère en grinçant les dents à l'adresse du garçon. — Ce n'est pas moi qui les jette; ce sont eux qui tombent. Comment voulez-vous que je fasse? répondit-il. — Oh!. ..il est heureux pour toi que j'aie les mains embarrassées, riposta la femme en secouant les poings, comme si elle donnait une correction au pauvre enfant, > Et, par cette secousse, elle envoya en l'air un nuage de farine, de quoi faire plus que les deux pains que le petit garçon venait de laisser tomber.

The text on this page is estimated to be only 21.48% accurate

2|tj LES FIAKClla DE tf&KZONt. « Allons, allons, dit rhomme : nous vieadroiis les raœasirar, ou quelqu'un les ramassera. Depuis si longtemps qtie nous tirons le diable par la queue.., maintenant qu'il nous Tient un peud'al>ondance,jouissons~en doncen sainte paix. • Sur cas entrefaites, il arrivait du monde du dehors; et l'un deB nouveaux venus s'approcbant de la femme :■ Où va-t-on prendredu pain? lui demanda-t-il. '-~Plus loin, plus loîii,réponditrelle. Et, quand ils furent à une dizaine de pas de dis* tance de l'interlocuteur, elle ty^nta en grommelant : Ces brigands de campagnards vont venir balayer tous les fours et tous les magasins, et il ne restera plus rien pour nous. — Un peu pour chacun, criarde, dit le mari. Abondance, abondance'. * De tout cela et de beaucoup d'autres scènes semblables qu'il voyait et entendait, Renzo commença ft comprendre qu'il était arrivé dans une ville soulevée, et que c'était un jour de conquête, c'est-à-dire un jour où thacun prenait eu proportion de sa volonté et de sa force, en donnant des horions pour payement. Quelque grand que soit notre désir de f^irejouer un beau râle à notre pauvre montagnard, la sincérité d'historien nous oblige Adiré que son premier sentiment fut un sentiment de satisfaction. Il avait si peu à sa louer de l'allure ordinaire des choses, qu'il se trouvait tout disposé ft approuver ce qui pourrait la changer de n'importe qaellc manière. Au surplus, Renzo, qui n'était pas un homme supérieur à son siècle, vivait, lui aussi, dans cette croyance ou plutôt dans cette idée lixe générale, que la rareté du pain était le fait des accapareurs et des boulangers ; et il inclinait volontiers a trouver juste tout moyen de leur arracher des mains les subsistances que, toujours selon cette opinion, ils reAisaient cruellement à la faim de tout un peuple. Toutefois il se promit bien de se tenir loin de la bagarre, et il se félicita d'être recommandé à un capucin qui lui donnerait asile et une bonne direction. Tout en pensant ainsi, et en regardant, le long du chemin, les nouveaux conquérants qui apparaissaient chargés de dépouilles, il franchit le court trajet qui lui restait & faire pour arriver au couvent. Là où s'élève aujourd'hui ce beau palais avec cette terrasse élevée, était alors, et était encore il n'y a pas un bien

The text on this page is estimated to be only 18.46% accurate

LES ritXIOÈa DB MANZONI. iw grstnd nombre d'années, une petite place et, au fond de cette place, l'église et le couvent des capucins, avec quatre grands ormeaux devant. Nous félicitons, non sans quelque jalousie, ceux de dos lecteurs qui n'ont pas tu les cboseij en cet état : cela veut dire qu'ils sont trës-jeunes. et qu'ils n'ont pas eu encore le temps de faire beaucoup de sottises. Reuzo alla droit à la porte, fourra dans sou sein le demi pain qui lui restait, il en sortit la lettre et, la tenant toute prête à la main, il tira la sonnette. Il vit s'ouvrir un petit guichet muni d'une grille et y apparaître la tigure du frère portier qui demanda: < Qui est l&l -rC'est quelqu'un du dehors qui apporte au pare Bonaventura une lettre pressée du père Cristoforo. — Donnez, dit le frère portier en présentant la main à la grille, — Non, non, dit Renzo : Je dois la lui remettre en mains propres. — 11 n'e^ pas au conveut. — Laissez-moientrer, et je resterai à l'attendre, répliqua Renzo. — Suivez plutôt mon conseil, reprit le frOrc : Allez l'attendre dans l'église; et, pendant ce temps-là, vous pourrez faire un peu de bien. On n'entre pas an couvent pour le moment. » Cela dit, il referma lo guichet et Renzo resta tout sot avec sa lettre à la main. Il fit quelques pas vers la por'te de l'église pour suivre le conseil du portier; puis l'idée lui vint d'aller d'abord donner un autre coup d'œil à la bai;arre. 11 traversa la petite place, s'installa sur le bord de la rue et, les bras croisés sur ta poitrine, il se mit & regarder à gauche, vers l'intérieur de la ville, où le rassemblement était plus compact et plus tumultueux. Le tourbillon entraîna le spectateur. — Allons voir, — pensart-U.Et il tira de nouveau son pain et, tout en grignotant, il se dirigea de ce côté. Pendant qu'il va, nous allons raconter aussi brièvement que possible les causes et les origines de ce soulèvement.

The text on this page is estimated to be only 19.48% accurate

CHAPITRE Xll C'était déjà tasecoDde année qu« la recotte manquait. Les réserves restées des années antérieures avaient, tant bien que mal, suppléé à la pénurie de L'année précédente; et la popu* lation était arrivée ni rassasiée ni affamée, mais, à coup sûr, entièrement dépourvue à la moisson de l'an 1628, où noua noua trouvons avec notre histoire. Or, cette moisson tant désirée se trouva étreencore plus misérable que celle de l'année précédente, en partie à cause d'une plus grande iaclémenoe de la saison {et cela non-seulement dans le Milanais, mais dans une étendue assez considérable des pays circoavoisias), et en partie aussi par la faute des hommes. Les dégâts et les dévastations de la guerre, de cette belle guerre dont nous avons déjà touché quelques mots, étaient tels que, dans les parties de l'État les plus rapprochées du point quien était le théâtre, beaucoup de propriétés restaient, plus que d'habitude, incultes et abandonnées des paysans qui, au lieu de se procurer & eux-mêmes et de procurer aux autres du pain par leur travail, étaient contraints d'aller mendier pour l'amour de Dieu. J'ai dit : plus que d'iiabitude ; attendu que les impositions écrasantes, levées avec upe cupidité sans bornes et un aveuglement sans exemple ; la conduite habituelle) même en pleine paix, des troupes sédentaires, conduite que les tristes documents de cette époque compar rent a celle d'une armée d'invasion, et d'autres oauses en

 core qu'il n'est pas ici à p: opos d'énumérer, allaient déjà depuis quelque temps opérant d'une manière lente et continue ces désastreux effets dans tout le Milanais : en sorte que les circonstances particulières dont nous parlons maintenant étaient comme une exacerbation subite d'un mal déjà chronique. C'est à peine si l'on avait acheré de rentrer cette misérable récolte, que les approvisionnements pour l'armée, et les gaspillages qui ne manquent jamais de se produire en de pareilles circonstances, y firent une telle brèche que la disette commença aussitôt à se faire sentir et, avec la disette, son douloureux, mais salutaire et, pour ainsi dire, inévitable effet, la cherté. Mais, (juand la cherté atteint une certaine limite, il naît toujours (ou du moins elle est toujours née jusqu'ici ; et, si cela a encore lieu de nos jours après les écrits de tant d'hommes compétents, jugez de ce que ce devait être en ce temps-làl), il naît, dis-je, dans l'esprit du plus grand nombre l'opinion que cette cherté n'est point causée par la rareté des denrées. On oublie de l'avoir redoutée, de l'avoir prédite : on se figure tout à coup qu'il doit y avoir du grain en suffisance, et que tout le mal provient de ce que Ton n'en veut pas mettre en vente assez pour la consommation : suppositions bien trop hors de raison, mais qui flattent tout à la fois et les colères et les espérances. Aux accapareurs de grains, réels ou imaginaires, aux propriétaires qui ne vendaient pas en un seul jour tout ce qu'ils en possédaient, aux boulangers qui s'en approvisionnaient, à tous ceux, en un mot, qui en avaient peu ou prou, ou étaient censés en avoir ; à ceux-là était imputée la faute de la pénurie et de la cherté ; ceux-là étaient l'objet des plaintes universelles, l'abomination de la multitude bien et mal habillée. On disait avec la plus grande assurance où étaient les magasins, les greniers combles et regorgeant de grain à falloir les étayer ; on indiquait le nombre prodigieux des sacs; on parlait à bon escient de l'immense quantité de blé qtf on expédiait secrètement en d'autres pays, où très-vraisemblablement on se plaignait avec une égale certitude et une égale indignation de ce que leur blé s'en allait clandestinement à Milan. On implorait des magistrats ces mesures qui, en par reils cas, semblent toujours ou, du moins, ont toujours jus

 qu'ici semblé à la multitude si justes, si simples et si propres à faire sortir le grain caché, disait-on, muré, enfoui, et à ramener T abondance. Les magistrats en prenaient bien quelques-unes, comme, par exemple, de fixer le maximum du prix de certaines denrées, d'édicter des peines contre quiconque refuserait de les vendre à ces prix; et autres, mesures de ce genre. Mais cependant, comme tous les efforts humains, quelque puissants qu'ils soient, n'ont la vertu ni de diminuer le besoin qu'on a de se nourrir, ni de faire pousser du blé hors de saison; et comme des mesures de l'espèce de celles dont nous venons de parler n'avaient assurément pas la vertu d'attirer des denrées de là où il aurait pu y en avoir surabondance, il s'ensuivait que le mal durait et s'aggravait de jour en jour. La multitude attribuait, un tel effet à l'insuffisance et au peu d'énergie des remèdes; et elle en sollicitait à grands cris de plus vigoureux et de plus radicaux. Malheureusement pour elle, elle trouva, pour exaucer ses vœux, un homme selon son cœur. En l'absence du gouverneur don Gonzalo Fernandez de Cordava qui campait devant Casai du Montferrat, le grand chancelier Antonio Ferrer, espagnol lui aussi, en remplissait par intérim les fonctions à Milan. Celui-ci s'avisa (et qui ne s'en serait avisé?) que la modicité du prix du pain était en elle-même une chose très-désirable, et il pensa (là fut la bévue) qu'un ordre de sa main pourrait suffire à la procurer. Il fixa la meta (c'est ainsi qu'on appelle à Milan le tarif en matière de comestibles), il fixa, dis-je, la meta du pain au prix que le pain aurait coûté si le blé s'était vendu, en moyenne, trente-trois livres le muid; or il se vendait jusqu'à quatre-vingts. Il fit ce que ferait une femme ci-devant jeune qui croirait se rajeunir en altérant son extrait de naissance. Des ordres moins insensés et moins injustes étaient plus d'une fois, par la force même des choses, restés inexécutés ; mais à l'exécution de celui-ci veillait la multitude ellemême qui, voyant finalement ses désirs convertis en loi, n'aurait pas souffert que ce fût pour rire. Le peuple se porta aussitôt en foule aux boulangeries, demandant du pain au prix taxé; et il le demanda de ce ton résolu et menaçant que donnent la passion, la force et la loi , lorsqu'elles se trouvent réunies. Je vous laisse à penser si les boulangers

 jetèrent les hauts cris. Se mettre en quatre, pétrir, enfourner, défoumer sans relâche (car le peuple, ayant pou^ tant vaguement conscience que la chose était arbitraire et violente, assiégeait sans cesse les boulangeries pour proâ.ter de cette aubaine passagère); s'éreinter, dis-je, plus que de coutume et suer sang et eau pour vendre à si grande perte, chacun voit le beau plaisir que ce devait être. Mais, entre les magistrats, d'un côté, qui édictaient des peines, et le peuple, de Fautre, qui s'impatientait et murmurait au moindre retard qu'un boulanger eût mis à le servir, et menaçait sourdement d'une de ses terribles justices qui sont les pires qui se fassent en ce monde, il n'y avait pas de milieu, il fallait pétrir, enfourner, défourner et vendre. Toutefois, pour les faire durer à cette besogne, il ne suffisait pas que les boulangers eussent des ordres sévères, ni qu'ils eussent grande peur; il leur fallait surtout pouvoir; et, pour un peu plus que la chose eût continué, elle ne leur aurait été plus possible. Ils remontraient sans cesse combien La charge qui leur était imposée était inique et intolérable, ils protestaient de vouloir jeter la pelle dans le four et s'en aller ; et, en attendant, ils allaient de l'avant comme ils pouvaient, espérant, espérant toujours qu'un jour ou l'autre le grand chancelier unirait par demeurer convaincu. Mais Antonio Ferrer, qui était, comme on dirait aujourd'hui, un honmie de caractère, répondait que les boulangers avaient beaucoup et beaucoup bénéficié par le passé, qu'ils bénéficieraient encore beaucoup et beaucoup dans les temps meilleurs à venir; qu'on verrait môme, qu'on songerait peutêtre à leur accorder quelque indemnité sur le trésor public, et qu'en attendant ils eussent à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Soit qu'il fût vraiment convaincu, lui-môme tout le premier, de ces raisons qu'il alléguait aux autres, soit que, comprenant, par les effets, l'impossibilité de maintenir cette mesure, il voulût laisser à d'autres l'odieux de la révoquer; car qui pourrait aujourd'hui pénétrer dans le cerveau d'Antonio Ferrer? toujours est-il qu'il ne démordit pas d'un poil de ce qu'il avait établi. Finalement les décurions (sorte de magistrature municipale, composée de nobles, qui dura jusqu'à Tan quatre-vingt-seize du siècle dernier) informèrent par lettre le Gouverneur de la situation

 OÙ étaient les choses, en le priant de suggérer quelque expédient qui pût les faire mieux aller. Don Gonzalo, enfoncé jusqu'au cou dans les affaires de la guerre, ût ce que le lecteur imagine assurément. Il nomma une junte à laquelle il conféra le pouToir de ûxer au pain un prix acceptable, un juste milieu, quelque chose d'équitable pour les deux parties. Les députés s'assemblèrent ou, comme Ton disait ici dans lé jargon officiel espagnolisé d'alors, ils 8ejuntèi'ent.{iy, et, après mille révérences, compliments, préambules, soupirs, réticences, propositions en l'air, tergiversations, tous entraînés vers une délibération que la nécessité pressante du moment, dont tout le monde était pénétré, rendait inévitable, quoique ne doutant nullor ment qu'ils jouaient gros jeu, mais convaincus qu'il n'y avait pas autre chose à faire, d'un accord unanime ils augmentèrent le prix du pain. Les boulangers respirèrent, mais le peuple devint furieux. Dans la soirée qui précéda le jour où Renzo arriva à Milan, les rues et les places publiques fourmillaient d'hommes qui, transportés par une môme indignation, mus par une ipême pensée prédominante, se connaissant ou sans se connaître, se réunissaient en groupes, en attroupements, sans accord préalable, presque sans s'en apercevoir, comme des gouttes qui se rassemblent en coulant sur la même pente. Chaque discours confirmait la persuasion et exaltait la passion des auditeurs aussi bien que de celui qui l'avait prononcé. Parmi tant d'hommes échauffés, il y en avait aussi quelquesims qui gardaient un peu mieux leur sang-froid et qui, à leur grande satisfaction, observaient combien l'eau allait se troublant, qui s'étudiaient à la troubler toujours davantage au moyen de ces raisonnements et de ces nouvelles que les fripons savent composer et que les esprits égarés savent croire, et qui se promettaient bien de ne pas la laisser s'éclaircir, cette eau, sans y faire un peu de pèche. Des milliers d'hommes se couchèrent avec un vague pressentiment qu'il faudrait, le lendemain, faire quelque chose, que quelque chose se ferait. Les rassemblements précédèrent l'aube du jour : enfants, femmes^ hommes, vieillards, mendiants (1) Si giuntarono»

 s'atlroupaienx au hasard : ici, c'était un bruit confus de plusieurs voix ; là, c'était quelqu'un qui pérorait et d'autres qui applaudissaient ; celui-ci faisait à son plus proche voisin la môme question qui venait de lui être faite; cet autre répétait l'exclamation qu'il venait d'entendre résonner à ses oreilles : c'étaient de toutes parts des plaintes, des menaces, des cris d'indignation : un petit nombre de vocables constituait tout le bagage de ces mille discours. Il ne manquait plus qu'une occasion, qu'un prétexte, qu'une impulsion quelconque pour passer des paroles aux faits; et cela ne se fit pas longtemps attendre. Au point du jour, sortaient des boulangeries les garçons qui, une hotte chargée de pain sur le dos, allaient en porter à domicile aux clients habituels. La première apparition si intempestive d'un de ces porteurs devant un de ces groupes d'exaltés produisit l'effet d'un pétard allumé tombant au milieu d'une poudrière. « Voyea-vous s'il y en a, du pain! crièrent cent voix à la fois.— Oui, pour les tyrans qui nagent dans l'abondance et veulent nous faire mourir de faim, > dit l'un. Et il s'approche du jeune garçon, porte vivement la main sur le rebord de la hotte, l'attire violemment à lui et dit : Laisse voir. Le jeune garçon rougit, pâlit, tremble de tous ses membres, voudrait dire : Laissez-moi passer mon chemin ; mais la parole lui expire sur les lèvres ; il étend les bras et tâche au plus vite de les dégager des courroies. « A bas cette hotte ! » crie-t-on en attendant. Plusieurs mains s'en saisissent; elle est à terre; on jette en l'air la serviette qui la recouvre; une vapeur tiède et appétissante s'en exhale et se répand alentour. « Nous sommes des chrétiens aussi , nous ; nous devons manger du pain aussi, » dit le premier. Et il en prend un, le lève en l'air pour le montrer aux assistants, puis le mord à belles dents. Mains à la hotte, pains en l'air; en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la hotte fut desservie. Ceux qui n'avaient rien pu attraper, irrités à la vue de la bonne fortune des autres et encouragés par la facilité de l'entreprise, se mirent à aller par bandes en quête d'autres hottes en tournée. Autant de hottes rencontrées, autant de dévalisées ; et plus même n'était besoin d'assaillir les porteurs; ceux qui se trouvaient malheureusement par les rues, en voyant quel était

LES FIÂNCâS OS mânzoni. 227 le vent qui soufflait, déposaient volontairement leur fardeau et décampaient. Malgré tout cela, ceux qui restaient avec ÏGS dents longues étaient sans comparaison les plus nombreux; les conquérants eux-mêmes étaient loin d'être satisfaits de si petites proies ; et il ne faut pas oublier que, mêlés aux uns et aux autres, se trouvaient ceux qui avaient compté sur un désordre beaucoup mieux conditionné. Tout à coup retentit le cri : « A la boulangerie ! à la boulangerie l » ' Dans la rue que Ton appelle la Corsia dei Servi, il y avait une boulangerie, et elle y est encore aujourd'hui, portant toujours le môme nom, nom qui, en italien, signifie fomo délie grucce (boulangerie des béquilles), et qui, en patois milanais, est composé de mots si hétéroclites, si bizarres, si barbares, que F alphabet de notre langue n'a pas de signes pour en indiquer le son(l). C'est laque se précipita la foule. Les gens de la boutique étaient à questionner le garçon revenu les bras ballants et qui, tout troublé, tout ébouriffé, racontait en balbutiant sa triste aventure, quand subitement se fait entendre une rumeur de peuple en mouvement ; le bruit devient plus intense, il s'approche; on voit paraître les avant-coureurs de la foule. « Fermez, fermez ! vite, vite ! » L'un court en toute hâte demander du secours au capitaine de justice; les autres s'empressent de fermer la boutique, barricadent et étançonnent les portes en dedans. La foule commence à se presser devant et à crier : « Du pain l du pain ! Ouvrez ! ouvrez ! » Voici venir le capitaine de justice au milieu d'un piquet de hallebardiers. « Au large ! au large, mes enfants ! allezvous-en chez vous, allez -vous-en chez vous! faites faire place au capitaine, » crie-t-il aux hallebardiers. La foule, qui n'était pas encore trop compacte, fit un peu de place, si bien que ceux-ci purent arriver et s'adosser bien serrés, sinon en bon ordre, à la porte fermée de la boutique. «Mais, se mit de là à pérorer le capitaine, mais que faites-vous ici, mes enfants ? Allez-vous-en chez vous, allez-vous-en chez vous. Vous n'avez donc plus la crainte de Dieu? Et que dira le roi, notre seigneur ! Nous ne voulons pas vous faire du (1) El prestin di scanse.

 mal, mais retournez-vous-en chez vous. Allons, soyez raisonnables ! Que >diantre voulez-vous faire ici, entassés de cette manière les uns contre les autres ! Rien de bien ni pour votre âme, ni pour votre corps. Allez-vous-en, allez-vous-en. > Mais, quand bien même ceux qui voyaient le visage et entendaient les paroles de T orateur eussent voulu obéir, je vous demande un peu de quelle façon ils l'auraient pa, poussés, comme ils étaient, et foulés par ceux de derrière, pressés eux-mêmes par d'autres, comme les vagues par les vagues, de proche en proche, jusqu'à l'extrémité de la foule qui allait toigours grossissant. Le capitaine commençait à se sentir un peu étouffé. « Faites-les reculer d'un pas, que je puisse reprendre haleine, disait-il aux hallebardiers, mais ne faites de mal à personne. Voyons, nous allons entrer dans la boutique : frappez; faites-les rester en arrière. > « Arrière î arrière ! » criaient les hallebardiers en se portant tous ensemble contre ceux de devant et en les refoulant avec la hampe de leurs armes. Ceux-ci hurlent, reculent comme ils peuvent, donnant du dos dans la poitrine, des coudes dans le ventre, des talons sur la pointe des pieds à ceux qui sont derrière : il s'ensuit un effort, une pression, un refoulement tels, que ceux qui étaient au milieu auraient bien donné quelque chose pour être ailleurs. Cependant il s'est fait un peu de place près de la porte : le capitaine frappe, cogne, crie qu'on vienne lui ouvrir; ceux de l'intérieur regardent par les fenêtres ; on s'empresse de descendre et on ouvre; le capitaine entre et appelle les hallebardiers qui se fourrent aussi dedans, l'un après l'autre, les derniers contenant la foule avec leurs armes. Quand tous sont entrés on tire le verrou : le capitaine monte en toute hâte et se présente à une fenêtre. Dieu, quelle fourmilière! « Mes enfants ! crie-t-il (beaucoup regardent en haut). Mes enfants! retournez-vous-en chez vous. Pardon général à ceux qui retourneront chez. eux. — Du pain ! du pain ! ouvrez ! ouvrez ! c'étaient les seules paroles que l'on distinguait au milieu des vociférations assourdissantes que la foule lui envoyait en réponse. —De la raison, mes enfants ! prenez bien garde : il en est encore temps. Allons, allez-vous-en , retournez chez vous.

The text on this page is estimated to be only 19.58% accurate

9 FIANOâS DB HANZONt. 229 Vous aurez du pain, mais ce D'est pas de cette manière. Hé!... hé !..qae fiiites-vous là-bas? Hél t cette porte! Fi! fl donc! Je voua vois, je voua vois ; ayez de la raison ! prenez bien garde 1 vous allez commettre un grand crime ! Ah ! je vais y aller, moi. Hé! hé! à bas ces fers; à bas ces mains. Fi donc! vous autres, Milanais, qui êtes renommés dans le monde entier pour votre bon cœur ! Écoutez, écoutez-moi ! Vous avez toujours été de bons enf.... Ah ! canaille ! » Ce subit changement de style fut causé par une pierre qui, sortie des mains d'un de ces bons enfants, vint fï-apper au front le capitaine, en plein sur la protubérance gauche de la profondeur métaphysique. < Canaille 1 canaille 1 > continuait-il à crier en refermant vivement la fenêtre et en se retirant. Mais, bien qu'il eût crié de toute la force de ses poumons, ses paroles, les bonnes comme les mauvaises, s'étaient toutes évanouies et perdues dans l'espace, refoulées par cet épouvantable vacarme qui s'élevait d'en bas. Quant à. ce qu'il disait voir, c'était ua grand travail de pierres et de iMirres de fer (les premières qne ces gons-là avaient trouvées sous leur main chemin faisant), travail qui s'esécutait à la porte et aux fenêtres pour briser les volets et arracher les ferrures; et d^à la besogne était trés-avancée. Cependant les maîtres et les garçons de la boutique, qui étaient aux fenêtres des étages supérieurs avec une munî> tion do pierres (ils avaient probablement dépavé une cour}, faisaient des cris, des mines, des gestes k ceux d'en bas pour les empêcher de continuer : ils leurs montraient les pierres et faisaient semblant de vouloir les lancer. Voyant que rien n'y faisait, ils commencèrent & les lancer tout de bon. Pas une ne tombait & faux; car l'entassement était tel qu'un grain de millet, comme on dit vulgairement, n'aurait pas pu tomber à terre. - « Ah ! gradins ! ah ! misérables ! C'est là le pain que vous donnez au pauvre monde ! Aïe ! aïe ! Holà ! holà ! Ah ! tout à l'heure, tout à l'heure, à notre tour ! hurlaitr^n d'en bas. Plus d'un fut mis en mauvais état, deux eiilants resiêrent morts sur place. La Aireur doubla les forces de la multi-tude ; les volets flirent enfoncés, les ferrures arrachées ; et le torrent dévastateur pénétra par toutes les ispues. Ceux de l'intérieur, se voyant à mauvais parti, se réfugièrent en

 toute hâte dans le grenier : le capitaine, les hallebardiers et quelques gens de la maison restèrent là, blottis sous le comble; d'autres, s'échappant par leslucarneS; erraient snr les toits à la manière des chats. La vue du butin fit oublier aux vainqueurs leurs projets sanguinaires de vengeance. Us se précipitent sur les huches: le pain est au pillage. Un autre, plus avisé, se hâte de briser la serrure du comptoir, s'empare de la monnaie, la prend à poignées, Tempoche et sort chargé de sa proie pour revenir bientôt voler du pain, s'il en reste. La foule se répand dans les magasins intérieurs. On attire les sacs, on les traîne ; celui-ci en renverse un, en délie l'ouverture et, pour le réduire à un poids qu'il puisse porter, il jette une partie de la farine ; celui-là accourt en criant : « Attends, attends; » et se met dessous avec des nappes ou avec ses propres vêtements pour recueillir le plus qu'il lui est possible de ce que celui-ci gaspille ; un autre se jette sur un pétrin et fait un butin de pâte qui s'allonge, s'étire et lui échappe par tous les bouts ; un autre enfin qui s'est emparé d'un blutoir, le soulève en l'air et le promène en guise de. trophée. Qui va, qui vient, qui met la main sur une chose, qui sur une autre : ce sont des hommes, des femmes, des enfants qui se poussent d'un côté, qui se repoussent de l'autre, qui crient; et, surtout cela, une blanche poussière qui se pose partout, qui se soulève de toutes parts et enveloppe toutes choses comme un épais brouillard. Au dehors, c'est une cohue composée de deux courants qui se meuvent en sens inverse, et se refoulent, et s'embarrassent mutuellement; d'une part, les gens qui sortent chargés de butin et, d'autre part, ceux qui veulent entrer pour faire main basse à leur tour. Pendant que cette boulangerie était ainsi dévastée, aucune autre de la ville n'était tranquille et à l'abri du danger. Mais la foule ne se rassembla devant aucune en force assez grande pour pouvoir tout oser ; dans quelques-unes, les maîtres avaient réuni bon nombre d'auxiliaires et se tenaient sur la défensive ; ailleurs, moins préparés à la résistance ou plus intimidés, ils venaient, en quelque sorte, à transaction : ils distribuaient du pain à ceux qui avaient commencé à s'attrouper devant la boutique, h condition

The text on this page is estimated to be only 20.45% accurate

LES fia:«c£s de uahzosi, 231 qu'ils s'en iraient. Et ceux-ci s'en allaient, non pas tant pirce qu'ils étaient satisfaits de ce qu'ils ayatent obtenu, que parceqne tes hallebardiers et !essbires,ensetenantloiQ de cette terrible boulangerie des béquilles, se montraient partout ailleurs eu force suffisante pour tenir en respect cette petite troupe de mutins. De cette façon, la foule et le désordre allaient toujours grandissant autour de cette première malencontreuse l)OUla::gerie ; car tous ceux & qui les mains démangeaient et qui se sentaient en veine de faire quelque bel exploit, accouraient sur ce point où les compagnons étaient plus oombreux et l'impunité plus assurée. Lea choses en étaient là quand Renzo, en finissant, comme Dous l'avoDS dit, de grignoter son morceau de pain, s'en venait par le faubourg de la porte Orientale et s'acheminait, sans le savoir, juste au point central du tumulte. Il s'en venait, tantôt librement, tantôt retardé par la foule; et, chemin faisant, il regardait etilécoutait pour tirer de ce bourdonnement confus de discours quelques renseignements plus positifs sur l'état des choses. Et voici, h peu de chose près, lea propos qu'il parvint & recueillir le long de sa route. < Maintenant la voil& découverte, s'écriait l'un, l'infOme imposture de ces brigands qui disaient qu'il n'y avait ni pain, ai farine, ni blé. Maintenant on voit la chose claire comme le jour, et ils ne pourront plus nous en faire accroire. Vive l'abondance! — Je vous dis, moi, que tout ceci ne nous mènera à. rien, (lisait on autre. Ceseratout bonnement un trou dans l'eau; ce sera même pis que cela, si l'on ne fait pas une bonne justice. Le pain viendra à bon marché, oui; mais on vous y mettra du poison pour faire mourir les pauvres gens comme des mouches, D^& ils le disent qu'il y a trop de monde ; ils l'ont dit en pleine juate; et je le tiens de bonne source, l'ayant entendu moi-même, de mes propres oreilles, d'une de mes commères qui est l'amie intime d'un des parents d'un niarmilon de l'un de ces seigneurs. — Ce sont de ces choses qu'où n'oserait pas répéter, disait un autre, l'écume & la. bouche et en maintenant, d'une main, une guenille de mouchoiF sur ses cheveux en désordre et I.— 16

The text on this page is estimated to be only 15.30% accurate

m m rusris de xakzcs«nsanglantés. Qoelqnes-ans qui étaient & cOté de lui. faisaient écbo à ses paroles, comme pour le consoler. — Place, place, mes bons seigneurs, s'il tous plait: laisse: passer un pauvre pëi-e de famille qui porte à manger & ses cinq aiEuits.> Celui qui tenait ce langage, était mi individo qui arrivait en chancelant sons le faix d'un énorme sao de farine; et chacun s'empressait de lui livrer passage. < Moi, disait on antre presque ft voix basse a son compagDon , moi, je m'esquive. Je connais le monde et je stis comment vont flnir ces sortes ds choses. Ces badauds qui font maintenant tant de tapage, demain ou aprâs se tiendront cois chez enx et tout tremblants de penr. J'ai àéfl aperçu certains visages, certains individus qui rOdent sans faire semblant de rien, et qui notent qui il 7 a et qui il n'; apas;puis. quand tout est tini, on fait le relevé des comptes, et tant pis pour ceux qui auront à payer les pots cassas. — Save^'Vous quel est' celui qui protège les boulangers? criait une voix sonore qui attira l'attention de Renzo; c'e^t le vicaire de la Provisiop — Ce sont tous des coquins, disait on voisin. — Oui ; mais il en est le chef, rÉpIiquait le premier. Le vicaire de la Provision, nommé chaque année par le gouverneur sur une liste de six nobles dressée pai le conseil des décurions, était le président de ce conseil et nu tribunal de la Provision. Ce tribunal, composé de doua membres nobles également, avait, avec d'autres attrinutions, surtout celle de l'Annone. Celui qui occupait un tel poste devait nécessairement, dans un temps de disette et d'ignorance, être regardé comme l'auteur de tous les maui; à moins qu'il n'eût fait ce que fit Ferrer : ce qui n'était point en son pouvoir, quand bien même c'eût été dans M idées. — Canailles! s'exclamait un autre. Peut-on faire pis que cela? Ils sont allés jusqu'à dire que le grand chancelier était un vieux radoteur tombé en enfiince ! et cela poni' lui ôter tout crédit et pour pouvoir être seuls à faire la loi Il faudrait, ma foi, construire une grande cage, les mettra tous dedans, et les y nourrir de vesce et d'ivraie, comme ils voulaient nous nourrir nous-mêmes. — En voilà du pain! disait un nouveau venu qui s 'e

The text on this page is estimated to be only 17.23% accurate

LES FIANCÉS DE UAHZOHI. 233 en toute hâte. En voilà du drôle de pain '. Des pierres d'une livre; des pierres de cette taille, qui tombaient dni comme gréte! Et doit-il y en avoir eu, des côtes d'aplaties! 11 me tarde d'être chez moi. » A travers ces discours, par lesquels je ne saurais dire s'il était plus renseigné on plus abasourdi, et à travers les poussées, Renzo arriva finalement devant la fameuse boulangerie. La foule y était déjà bien éclaircie, de façon qu'il pat à son aise contempler cette navrante et récente scène de dévastation. Les murs dégradés, déchaussés & coups de pavés, et à coups de briques, les volets des fenêtres arrachés de leurs gonds, la porte enfoncée. < Voila, par exemple, un vilain exploit, se dit Renzo à lui-même. S'ils arrangent' toutes les boulangeries de cette manière, oti diable veulent-ils donc faire le pain?... Dans les puits î » De temps en temps, sortaient de la maison des individus portant, qui un morceau de huche, qui un morceau de pétrin ou de blutoir, qui un levier de broyé (1), qui un banc, qui (1) Dans la ploa grande partie de l'Italie, le pain est fait d'one pâte très-ferme et qu'il serait impossible de pétrir jusqu'au bout à la seule force des bras. Aussi l'ouvrier, après aroit grosso modo incorporé à l'aide des mains la farine et le levain avec l'eau nécessaire dans l'intérieur du pétrin, porte la pâte ainsi ^baDchée sur la btoje (gramota) pour en achever la manipulation. Cet instrument se compose d'une eoTte de table basse, très-solide, en boii de hêtre, scellée dans le mur par l'un de ses côtés sur le milieu duquel se tnare une mortaise en fer où entre et demeure fixée, à l'aide d'une <:heville en="" fer="" ta="" grosse="" extr="" munie="" d="" garniture="" long="" et="" fort="" levier="" eit="" bois="" arrondi="" dana="" toute="" sa="" lon="" hormis="" la="" partie="" qui="" pose="" sar="" table="" est="" taill="" doa="" ce="" letisr="" destin="" sartoat="" des="" momementa="" verticaux="" aussi="" snsceptible="" de="" mouvements="" quoique="" plus="" restreints="" lat="" grsce="" un="" certain="" jeu="" m="" dans="" charni="" on="" place="" donc="" p="" but="" is="" milieu="" del="" tous="" le="" tenu="" soulev="" pendant="" qu="" ou="" deux="" outtier="" tonment="" retournent="" bloc="" les="" sens="" plnslears="" autres="" ouvriers="" plac="" l="" libre="" du="" jevlet="" .="" beaucoup="" eu="" longueur="" largeur="" abaissent="" celui-ci="" rel="" alternativement="" afin="" rendre="" core="" forte="" pression="" sur="" chaque="" mon=""/>

234 tÈs IriÂifcés de HAl^^oNt* une corbeille, qui un registre, qui une liasse de papiers, quelque chose, en somme, de cette pauvre boutique; et tous, en criant : Gare ! gare ! passaient à travers la foule. Tous ces gens s'acheminaient du même côté et, bien sûrement, vers un endroit convenu : c'était facile à voir. Renzo voulut avoir le fin mot de cette nouvelle histoire, et se mit à suivre un de ces individus qui, ayant fait un fafeot de planches et d'éclats de bois, le chargea sur son épaule et s'en alla, comme les autres, par la rue qui longe le côté nord de la cathédrale et qui tire son nom des marcbes(l) qui y étaient alors et qui depuis peu n'y sont plus. Le désir d'observer les événements ne put faire que notre montagnard, arrivé en présence de ce vaste monument, ne s'arrêtât quelques instants à regarder en haut, la bouche béante. 11 doubla ensuite le pas pour rejoindre celui qu'il avait pris pour guide; il tourna le coin , jeta aussi un coup d'œil à la façade de la cathédrale, grossière alors en trèsgrande partie et bien loin encore d'être achevée, et continua de suivre son homme qui se dirigeait vers le milieu^ie la place. Plus on avançait, plus la foule était compacte; mais on faisait place au porteur: celui-ci fendait le flot du peuple, et Renzo, lui succédant au fur et à mesure dans le passage qu'il laissait ouvert derrière lui, parvint avec lui au centre de la foule. Là était un espace vide et, au milieu, un feu du joie, un monceau de braise ardente, reste des ustensiles dont il a été parlé plus haut. Tout autour, c'étaient des battements de mains, des trépignements de pieds et un tonnerre de mille cris de triomphe et d'imprécation. ' L'homme au fagot le jette sur la braise que d'autres remuent et attisent en dessous et par les côtés avec un tronçon de pelle à demi carbonisé : la fumée monte et s'épaissit, la flamme se rallume et, avec elle, se réveillent des CMS plus violents : Vive l'abondance l Mort aux affameurs! A^bas la disette ! Crève la Provision ! Crève la Junte ! Vive l'abondance I Vive le pain! vement d^abaissement, se laissent tomber assis sur le levier luimême qui creuse ainsi dana le bloc de pâte des sillons d'aatant plus profonds. Note du tradticteur» (1) Bue des Marches {Vh degîi ScaliniX

The text on this page is estimated to be only 20.99% accurate

LES FlAHCâB DB UANZOHI. 235 A vraldipe,!adestmction des blutoirs etdespôtrinB, la pillage des boulangeries et la ruine des boulangers ne sont pas les moyens les plus propres à faire vivre lepain;inaisc'est là une de ces subtilités môtapliysiques qui ne sont pas accessibles à l'esprit d'une multitude. Sans avoir une tête trop métaphysique, Rénzo, toutefois, n'étant pas échaufCô aa même degré que les autres, faii^ait en lui-même la réflexion que nous venons de faire. Mais il la garda pour lui; car, au milieu de tous ces visages, il n'y eu avait pas un seul qui eflt l'air de lui dire : Frâre, si j'ai tort, reprendsmoi et tu me rendras service. Déjà la âamme s'était de nouveau éteinte; on ne voyait plus venir personne avec d'autre combustible, et la foule commençait ft s'ennuyer, quand vint à s'y répandre le bruit qu'au Cordusio (une petite place, ou plutût un carrefour peu distant de là), on venait de mettre le siège devant une boulangerie. En de semblables occasions, l'annonce d'une chose suffit souvent pour la faire arriver. En même temps que ce bruit, l'envie de se porter au lieu désigné se répandit daus la multitude : Moi j'y vais; y vas-tuî altons-y, allons-y, entendait-on de tous cdtés. La foule s'ébranle, bourdonne, se met en marche. Renzo restait en arrière, ne bougeant presque pas, si ce n'est autant que l'entraînait la torrent, et tenait, en attendant, conseil en lui-mâme et B0 demandait s'il devait se tirer hors de cette bagarre et retourner au couvent! en quête du përe Bonaventura, ou bien aller voir encore cette autre affaire. La curiosité l'emporta. Toutefois il se proposa bien de ne pas s'aller fourrer au fort de la mêlée s'y faire broyer les os, ou y risquer peut-être encore pis, mais de se tenii* prudemment à observer de loin. Ayant pris sou parti, et se trouvant déjà un peu au large, il tira le second pain et, apr^s y avoir mordu^ il se ntit en marche à la queue de l'armée tumultueuse. Celle-ci, par le bout qui débouche à Tun des angles de la place, avait déjà enfilé la rue courte et étroite de Pesckerla vecchialï) et, de là, elle s'engagea sous la voûte en biais qui mène & la place des Mereantt (S). Une fois sur cette place, ' (1) Bue de la Vieille Poisionneris. (2) Place dm Marchands.

/" 236 LES FIANCÉS 1>B HANZONl bien peu nombreux étaient ceux qui, eu passant devant la niche qui coupe vers son milieu la galerie de *rédiûce alors appelé le CoUegio dei DoUai^iil)^ ne levaient pas la tête pour jeter un coup d'oeil à la statue colossale qui y était installée, à cette figure sévère, grondeuse, bourrue, farouche, et ce n'est pas encore assez dire, de don Philippe II, qui, môme sculptée dans le marbre, imposait je ne sais quel sentiment craintif de respect, et semblait sur le point de s'écrier : Je vais y aller, moi, tas de polissons ! Maintenant cette niche se trouve vide par un singulier accident. Cent-soixante-dix ans environ après les événements que nous venons de raconter, un beau jour on changea la tête à la statue qui y était, on lui ôta de la main le sceptre, on le remplaça par un poignard, et on donna à la statue le nom de Marcus Brutus. Ainsi arrangée, elle resta debout peut-être un couple d'années; mais, un matin, certains individus qui n'avaient assurément pas de sympathie pour Marcus Brutus, qui môme devaient avoir contre loi une rancune secrète, jetèrent une corde autour de la statue, l'abattirenty lui firent mille outrages ; puis, mutilée et réduite À un tronc informe, la traînèrent par les rues, non sans tirer la langue bien longue ; et, lorsqu'ils furent bien essoufQés, bien éreintés, ils la jetèrent je ne sais où. Qui l'eût dit à Andréa Biffi quand il la sculptait ! De la place des Siercanti, la troupe bruyante s'enfourna dans la ruelle des Fustagnai (2), pour, de là, se répandre dans le Cordusio (3). Chacun, en débouchant sur la petite place, se tournait aussitôt pour regarder du côté de la boulangerie qui avait été désignée. Mais, au lieu de la foule amie que l'on pensait y trouver déjà à l'œuvre, on y vit seulement quelques individus qui, comme des gens qui hésitent, se tenaient en musardant à une distance respectueuse de la boutique, qui était fermée; et, aux fenêtres de la maison, des gens armés qui faisaient bonne contenance et mine de vouloir se défendre au besoin. On se retournait (1) Le Collège des Doctems. (2) La rue des Futainien. (3) Nom propre, local et intraduisible, comme, par exemple: place Pij;àlle. Note du traducteur.

The text on this page is estimated to be only 15.39% accurate

LE9 FIANCÉB OB MaNZONI. 237 alors, on 8'arrfitait pour informer les nouveanx arrivants, et voir le parti que ceux-ci voudraient prendre; d'aucuns [■©tournaient sur leurs pas oa restaient en arrière. Il y eut d'abord comme un flui et refiui, un entre-croisement de questions at d'explications, puis nue incertitude et flnalement une stagnation générale, accompagnée d'un long bourdonnement de délibérations. A ce moment une voix maudite s'élève du milieu de la foule : Tout près d'ici est la maison du vicaire de la Provision : allons noas faire jastice et la mettre à ^aG. On eût dit qui' c'était la ressouvenance subite et générale d'un accord déjà conclu, plutôt que l'acceptation d'une propusition inattendue. «Chez le vicaire! chez le vicaire! «c'est le t>eul cri qui éclate de toutes parts. Animée d'une fureur unanime, la tourbe se précipite vers la rue où se trouvait la maison désignée dans un moment si malencontreux.

CHAPITRE MU Le malheureux vicaire était, en ce moment, en train de distiller un chyle aigre et mal digéré provenant d'un dîner mangé à contre-cœur avec un peu de pain rassis; et il attendait avec une vive anxiété de voir comment finirait cette bourrasque, bien loin toutefois de penser qu'elle dût venir fondre si terriblement sur sa tête. Il y eut une personne charitable qui, courant à toutes jambes, précéda la foule et entra dans la maison pour prévenir de l'imminence du danger. Déjà les domestiques, attirés par le bruit, éteient accourus sur le pas de la porte et regardaient consternés le long de la rue, du côté d'où le tapage venait s'approchant. Pendant qu'ils sont à écouter l'avis, ils voient paraître l'avant-garde de l'émeute : on court, on vole porter ^ave^ tissement au maître; et tandis que celui-ci délibère s'il doit et comment il peut se sauver, un autre vient lui dire qu'il n'est plus temps. C'est à peine s'il reste aux domestiques assez de temps pour fermer la porte. Ils la barricadent, ils l'étayent et courent fermer les fenêtres, comme lorsqu'on voit s'amonceler de gros nuages noirs et qu'on s'attend à voir tomber la grêle d'un moment à l'autre. La clameur tumultueuse, qui va toujours grandissant, descendant d'en haut comme un long roulement de tonnerre, résonne dans le vide de la cour; chaque cavité de la maison en retentit; et, perçant à travers cet immense et confus vacarme, on

The text on this page is estimated to be only 22.71% accurate

LES FIANCÉS DE HANZOHt. 239 entend, de plus en plus violents et de plus en pms répétés, Tibrer les coups de pierre lancés contre la porte. < Le vicaire! Le tyran! L'affameur! Nous le voulons mort ou vif. » Le pauvre homme errait de chambre en chambre, blôme. terrifié, se frappantdans les mains, se recommandant à Dieu, suppliant ses domestiques de tenir bon et de trouver quelque moyen pour le faire s'échapper. Mais comment et par où? 11 monte sous Le comble et, par une étroite ouverture existant entre le plancher et le toit, il jette un regard anxieux dans la rue : il la voit pleine de Airibonds, il entend les cris qui demandent sa mort; et, plus éperdu que jamais, il se retire pour chercher ta cachette la plus reculée et la plus sûre. Se tenant ainsi tapi dans son coin, il écoutait, il écoutait encore si cette effroyable ébuilition se ralentissait, si le tumulte ne faisait pas quelque trêve ; mais en entendant, au contraire, les hurlements s'élever plus violents et plus acharnés, et les coups à la porte retentir plus précipités, saisi au cœur d'un nouveau et plus fort tressaillement,il sebouchaiten toute hâte les oreilles. Puis, comme hors de lui-môme, serrant les dents et contractant le visage, il roidissait les bras et appuyaitfortement les poings comme s'il eût voulu tenir terme la porte contre les chocs du dehors. A la fin, perdant tout espoir, il se laissait tomber et demeurait ^comme hébété, comme insensible, en attendant la mort. Renzo, cette fois, se trouvait au fort de la bagarre, non pas entraîné par le flot de la foule, mais fourra là-dedans de propos délibéré. A cette première proposition de sang, il avait senti tout le sien s'agiter dans ses veines : pour ce qui était du pillage, il n'avait pas une opinion bien arrêtée ai c'était une bonne ou une mauvaise action en cette circonstance; mais l'idée d'un meurtre lui causa une horreur subite bt tout à fait décidée. Et, bien que, par suite de cette funeste docilité qu'ont les esprits à se passionner sur l'afflrmation passionnée de quelques-uns, il fût, lui aussi, convaincu que le vicaire était un misérable affameur, comme B'il avait connu de point en point et avec la plus grande certitude tout ce que ce malheureux avait fait, négligé de faire et pensé; néanmoins il était accouru des premiers,

 avec la ferme résolution de faire tout ce qui dépendrait de • lui pour le sauver. Dans cette disposition d'esprit, il était parvenu tout près de cette porte qui était assaillie de cent manières. Les uns, avec de gros cailloux, frappaient sur les ; clous de la serrure pour la faire sauter; les autres, arrivés N avec des pinces, des ciseaux et des marteaux, cherchaient à > travailler plus en règle. D'autres ensuite, avec des pierres I anguleuses, des couteaux épointés, des morceaux de vieille ferraille, des clous et, à défaut d'autre chose, avec les ongles, s^attaquaient au crépi de la muraille, la dégradaient et s'efforçaient peu à peu d'en arracher les briques pour pratiquer une brèche. Ceux qui ne pouvaient pas mettre la main à i l'œuvre, animaient les autres par leurs cris ; mais, en même temps, par la presse de leurs personnes, ils empêchaient de plus en plus le travail déjà très-empêché par la concurrence désordonnée des travailleurs ; car, grâce au ciel, il arrive parfois aussi dans le mal ce qui malheureusement n'arrive que trop souvent dans le bien : c'est que les zélateurs les plus ardents deviennent un obstacle. Les magistrats qui ftirent les premiers instruits de cette émeute, envoyèrent aussitôt demander un secours de troupe au commandant du château qui s'appelait alors le château de la porte Giovia; et le commandant détacha aussitôt une compagnie. Mais entre l'avis et l'ordre, et le temps de se réunir, de se mettre en marche et de faire la route, la compagnie arriva que la maison était déjà entourée d'un vaste siège; et elle dut faire halte assez loin de celle-ci, à l'endroit où finissait la foule. L'officier qui la commandait ne savait quel parti prendre. Au point où il se trouvait arrêté, il n'y avait guère, pour ainsi dire, qu'un ramassis de gens oisifs et désœuvrés, de tout âge et de tout sexe. Aux sommations qu'on leur faisait de se dissiper et de faire place, ils répondaient par un sourd et long murmure ; et personne ne bougeait. Faire feu sur cette marmaille, semblait à l'officier chose non-seulement cruelle, mais pleine de périls ; car, en blessant les moins dangereux, on aurait exaspéré les plus violents ; et, d'ailleurs, il n'avait point reçu de telles instructions. Se frayer un passage à travers cette première foule, la renverser à droite et à gauche et aller en avant porter la guerre à ceux qui là faisaient,

The text on this page is estimated to be only 21.68% accurate

LES flAHCÉS D& UASZONI. S41 c'eût été le mieux; mais l'important, c'était de réussir. Or, qai pouvait répondre que les soldats auraient pu avancer eo restant unis et en bon ordre? Que si , au lieu de fendre ia foule, ils étaient venus à s'y éparpiller, ils s'y seraient trouvés à sa discrétion, après l'avoir excitée. L'irrésolution du chef et l'immobilité des soldats fuirent prises, à tort ou & raison, pour de la pour. Les gens du peuple qui se trouvaient près d'eux se contentaient de les regarder en face av-ec un air de je m'en mogue, comme disent les Milanais (I); ceux qui étaient un peu plus loin ne cessaient de les narguer par des grimaces et des cris railleurs; parmi ceux qui étaient encore plus avant dans la l>agarre, il y en avait fort peu qui eussent connaissance ou souci de leurprésence; les ravageurs continuaient de démolir, sans autre préoccupation que de réussir au plus vite dans leur entreprise; les spectateurs ne cessaient de les animer par leurs cris. Parmi ces derniers, se faisait remarquer, et il était à lui seul un spectacle, un vieillard de mauvaise vie, qui, ôcarquillaut des yeux caves et enflammés, contractant ses rides par un sourire de délectation diabolique, les mains levées au-dessus de son ignominieuse tête blanche, agitait en l'air un manteau, une corde et quatre grands clous avec lesquels, disait-il, il voulait Ini-méme crucifier le vicaire sur les panneaux de sa porte, une lois qu'il aurait rendu le dernier soupir. < Fi donc 1 quelle honte ! s'exclama Reuzo, saisi d'horreur & ces paroles ainsi qu'à la vue de beaucoup d'autres visages qui semblaient assez les goûter, et encouragé peut-être r.usai en en voyant quelques autres sur lesquels, bien qu'ils restassent muets, se peignait la même horreur dont il était lui-môme pénétré. Quelle honte! allons-nous donc ravir son. métier au bourreau? Assassiner un chrétien! Comment von> lez-vous que Dieu nous donne da pain si nous commettons de pareillesiniquités? H nous enverra desfoudres, et non du pain! — Ah chien! ah1 traître t la patrie! s'écria, en se tournant vers Renzo avec une figure de démoniaque, un de ceux qui, au milieu du vacarme, avaient pu entendre ces saintes paroles. — Attends, attends! C'est un domestique du (1) Con tm' aria di UB-Nn-BIDO.

 vicaire, déguisé en paysan! c'est un espion! arrêtez-le! arrôtez-le ! — Cent voix s'élèvent alentour. — Qu'est-ce donc? où est-il? Qui est-il? —Un domestique du vicaire. — Un espion. — Le vicaire, déguisé en paysan, qui se sauve. — Où est-il? où est-il? arrêtez-le! arrôtez-le! > Renzo ne souffle plus mot; il se fait tout petit, tout petit; il voudrait se dérober; quelques-uns de ses voisins Taident à se dissimuler et, en poussant toutes sori^ de clameurs , ils cherchent à étouffer et à intercepter ces voix hostiles et criminelles. Mais ce qui lui vint à point beaucoup mieux que tout le reste, ce fut un: Gare! gare ! qu'il entendit crier tout près de lui : Laissez passer! Voici du secours ! Ohé ! faites de la place ! Qu'était-ce? C'était une longue échelle de bois que quelques hommes apportaient pour la dresser contre la maison, et essayer d'y pénétrer par une fenêtre. Mais, par bonheur, ce moyen, qui aurait pu rendre la chose facile, n'était pas lui-même facile à mettre en œuvre. Les porteurs, placés à l'un et à l'autre bout et, de distance en distance, le long de la machine, heurtés, bousculés par la foule, chancelaient à chaque pas : celui-ci, avec la tête emprisonnée entre deux échelons et les deux montants posés sur les épaules, accablé comme sous un joug qu'on ébranle, poussait des mugissements ; celui-là était arraché à son fardeau par une poussée; l'échelle abandonnée cognait alors des têtes, des épaules, des bras; et je vous laisse à penser ce que devaient dire ceux auxquels appartenaient ces bras. ces épaules et ces têtes. D'autres empoignent l'échelle, la soulèvent de terre, se mettent dessous, la chargent sur leur dos en criant : A nous, les amis ; allons ! La fatale macbine avance par secousses et par bonds, tantôt en droite ligne. tantôt en zigzag. Elle vint à temps pour distraire et mettre en désarroi les ennemis de Renzo qui, profitant de cette nouvelle confusion qui venait se substituer à la première, se tenant d'abord tout' baissé et se glissant à petit bruit, puis se redressant et jouant des coudes de toutes ses forces, s'éloigna de cette place, où l'air n'était pas sain pour lui, avec l'intention aussi de se tirer le plus tôt qu'il pourrait de cette bagarre et d'aller tout de bon, cette fois, trouver ou attendre le père Bonaventura.

The text on this page is estimated to be only 23.89% accurate

tfia FIANCÉa Dâ MANZOHl. 243 " Tout â coup une commotion, partie de l'iino des extrémités, se propage au milieu de la foule, un brait se répand, il passe de bouche en bouche, de chœur en chœur .- Ferrer ! Ferrer ! Des cris de surprise, de satisfaction, de dépit, de joie, de colère éclatent partout où ce nom se fait entendre : qui le répète, qui veut rétouffei'; qui affirme, qui nie; qui bénit, qui jure. — Voici Ferrer! — Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai! — Oui, oui! Vive Ferrer, celui qui donne le pain à bon marché ! — Non, non ! — Le voici, le voici en carrosse ! — Qu'estce que cela nous faitî est-ce que cela le regarde? nous ne voulons personne ! — Ferrer ! vive Ferrer ! l'ami des pauvres gens! il vient pour mener en prison le vicaire. — Non, non! nous voulons nous faire justice nous-mânies : arrière, arrière ! — - Si, si : Ferrer ! que Ferrer vienne ! en prison le vicaire ! Et tous, se haussant sur la pointe des pieds, se tournent pour regarder du côté où l'on annonce cette arrivée inattendue. En se haussant tous, ils ne voyaient ni plus ni moins que s'ils étaient tous restés sur la plante de leurs pieds; mais, n'importe, tous se haussaient. Effectivement, au bord extrême de la foule, du côté opposé il celui où stationnaient les soldats, était arrivé en carrosse Antonio Ferrer, le grand chancelier, qui, ayant probablement conscience d'avoir, par ses sottises et par son entêtement, été la cause ou tout au moins l'occasion de ce soulèvement, venait maintenant tacher de l'apaiser et d'en prévenir au moins l'effet le plus terrible et le plus irréparable : il venait mettre au profit d'une bonne ceuvr* une popularité mal acquise. Dans les émeutes populaires, il se trouve toiyeurs un certain nombre d'hommes qui, soit effet d'une passion ardente, ou d'une conviction fanatique, ou d'un dessein criminel, ou d'un infernal amour du désordre, font tout ce qu'ils peuvent pour pousser les choses au pis ; ils proposent on encouragent les projets les plus barbares et attisent le feu chaque fois qu'il semble baisser ; pour de telles gens, rien n'est jamais de trop; ils voudraient que le tumulte n'eût ni mesure ni fin. Mais, par compensation il s'y trouve aussi toujours un certain nombre d'autres hommes

The text on this page is estimated to be only 20.87% accurate

244 LES FIAKOftB HZ UANZONl. qui, avec une ardeur peutrêtre égale et une égalé in^ tance, s'emploient ft l'effet contraire : les uns, mus pu amitié ou par partialité pour les personnes menacées; les autres, sans autre impulsion que celle d'une sainteet naturelle horreur du sang et des cruautés. Que le ciel les bénisse: Dans chacun de ces deux camps opposés, mfime h défaut de tout concert préalahle, la conformité des volontés crée m accord instantané dans les opérations. Ce qui forme ensart« la masse, je dirais presque le matériel de l'émeute, c'est nue cohue, un mélange d'hommes qui, plus ou moins et par des nuances et des gradations infinies, tiennent de l'un et de l'autre extrême; un peu échauffés, un peu fonrbes, un peu enclins à une certaine justice, comme ils l'entendent, no peu altérés de voir quelque bonne scélératesse, autant disposés à la férocité qu'à la miséricorde, à l'adoration qu'à l'eiécratton, solvant que l'occasion se présente d'éprouver dans toute sa plénitude l'un ou l'autre sentiment, avides à tout instant d'apprendre, de croire quelque grosse nouvelle; aiguillonnés par le besoin de crier, d'applaudir ou de hurler contre quelqu'un. Vive! et Mort! sont les mots qui leur sortent plus volontiers de la bouche ; et celui qui a réussi à leur persuader qu'un tel ne mérite point d'être écart«lé, n'a pas besoin de dépenser plus de paroles pour les convaincre que même il est digne d'étro porté en triomphe : tour & tour act«ur8, spectateurs, instruments, obstacles, selon que souffle le vent ; tout prêts aussi & se taire, dte que personne ne leur donne plus le mot ; à se désister, dés que manquent les instigateurs ; à se débander, dés que pinsieurs voix unanimes et non contredites ont crié : Allonsnou8-en : et à s'en retourner tranquillement chez eus en se demandant l'un à l'autre : Qu'est-ce qu'il y a eu ? Cependant comme, en de telles occurrences, cette masse dispose de la plus grande force, qu'elle constitue même à elle seule toute la force, chacune des deux parties actives use de toute son habileté pour l'attirer de son c6ié, pour s'en rendre m^tresse : ce sont, pour ainsi dire, deux âmes ennemies qni combattent pour entrer dans ce corps gigantesque et le faire mouvoir. C'est & qui saura répandre les bruits les plus propres ù exciter les passions, à diriger les mouvements en faveur de l'une ou de l'autre intention; a qui saura la

The text on this page is estimated to be only 21.78% accurate

LES FJANOÉS DE MAHZONl, 245 plus à propos inventer les nouvelles qni provoquent l'indigoation ou l'apaisent, suscitent les espérances ou les craintes ; à qui saura lancer le cri qui, répété par un plus grand Dombre de bouches et sur un ton plus élevé, exprime, atteste et crée tout à la fois le vœu de. la mEyorité pour Tune ou pour l'autre cause. Nous avons . fait cette longue digrea^on pour arriver à dire que, dans la Iutt« entre les deux partis qui se dispu- , taient le suffrage de la foule rassemblée devant la maison ; du vicaire, l'apparition d'Antonio Ferrer donna, presque, en '. un instant, un grand avantage au parti des modérés, qui avait manifestement le dessous et qui, pour un peu qne ce secours eût tardé, n'aurait plus eu ni force, ni but pour combattre. L'homme était bien vu de ta multitude & cause de ce fameux tarif de son invention si favorable aux acheteurs, et à cause aussi de l'héroïque résistance qu'il avait inébranlablement opposée à tous les raisonnements contraires. Les esprits, déjà bien disposés à son égard, étaient maintenant enthousiasmés de la courageuse confiance avec laquelle ce vieillard, sans escorte et sans aucun .appareil, s'en venait ainsi trouver et affronter une multitude courroucée et tumultueuse. Ce qui ensuite produisait un admirable effet, c'était cette nouvelle propagée dans la foule, qu'il Tenait lui-même prendre le vicaire pour le conduire en prison. La fbreur populaire déchaînée contre ce malheureux, et qui se serait, à coup sûr, soulevée plus teirible si on était venu la braver et si on avait prétendu ne lui faire aucune concession, maintenant, avec cette promesse de satisfaction et, pour le dire à la Milanaise, avec cet os qu'on lui jetait daas la bouche, elle s'apaisait un peu et faisait place aux autres sentiments opposés qui s'emparaient d'une grande partie des esprits. Les partisans de la paix, ayant repris haleine, secondaient Ferrer de cent manières -. les uns, ceux qui se trouvaient près de lui, en provoquant et en excitant, par leurs applaudissements, les applaudissements de lafouie,eten cherchant, en même temps, à faire un peu reculer le monde pour ouvrir . un passage à la voiture ; les autres, en applaudissant, en répétant et en faisant circuler ses paroles ou celles qui leur paraissaient Les meilleures qu'il pût dire; en imputant si

The text on this page is estimated to be only 19.00% accurate

*J46 ' LES FIANCÉS DE Icncû aux Airieus obstinés et en tournant contre eux 1» nouvelle passion de la mobile multitude. — Qui est-ce ilcnc qui ne veut pas que l'on crie : ViveFerrer? Ah 1 tu ne Tondrais pas, n'est-ce pas, que le pain fût&bon marché? Tasde brigands, qui ne veulent pas d'une justice de chrétiens'. Et puis il y en a qui crient plus fort que les autres pour faiie ËauTer le vicaire, ^n prison le vicaire ! Vive Ferrer ! Plaw a Ferrer! —Et le nombre de ceux qui tenaient ce langage allant toujours croissant de plus en plus, l'audace du parti contraire diminuait d'autant ; en sorte que les premiers, passant des remontrances à la répression, en viareot même à donner sur les doigts à ceux qui continuaient de démolir, à les refouler et à leur arracher des mains les outils. Ceux-ci frémissaient derage, taenaçaient même, s'efforçaient de reprendrele dessus; mais la cause du sang était perdue : le cri qui dominait, c'était : Prison! Justice! Fe^ rer ! Après une courte lutte, ces énergumènes fnreat repousses : les autres s'emparèrent de la porte, autant pour la défendre contre de nouveaux assauts que pour eu préparer l'accès à Ferrer; et quelques-uns d'entre eus, appelant les gens de la maison au travers de la porte (les fentes n'y manquaient pas), les avertirent qu'il était arrivi du secours, et qu'ils eussent à faire se tenir prêt le vicaire «pour aller tout de suite... en prison : hein! vous mei compris ! — Est-ce que c'est ce Ferrer qui aide à faire les ordonnances? demanda à un de ses nouveaux voisins notre Renzo qui se souvint du Vidit Ferrer que le docteur lui avait montré au bas de cette certaine ordonnance, et qu'il lui avait fait si bien sonner à l'oreille. — Effectivement : le grand chancelier, lui fut-il répoodn. — C'est un galant homme, n'est-il pas vrai? — Je le crois bien, que c'est un galant homme! c'est celui qui avait mis le pain à bon marché ; et on ne l'a pas voulu; et maintenant il vient prendre le vicaire pour le mener en prison, parce qu'il n'a pas fait les choses justes. » Inutile de dire que Renzo fut aussitôt pour Ferrer. H voulut immédiatement aller à sa rencontre : la chose n'était pas fïicile; mais, aveeses coups de poitrine et ses coups de coude de montagnard, il vint à bout de se ÎTAyee un pas

 sage, et réussit à se porter au premier rang, juste à côté de la voiture. Celle-ci était déjà engagée assez avant au milieu de la foule; mais, en ce moment, elle se trouvait arrêtée par un de ces obstacles inévitables et fréquents en pareille sorte de voyages. Le vieux Ferrer présentait, tantôt à Tune, tantôt à Tautre portière, un visage tout humble, tout affable, tout gracieux, un visage qu'il avait toujours tenu en réserve pour don Philippe IV, si jamais il lui était arrivé de se trouver un jour eu sa présence ; mais il fut contraint de le prodiguer môme en cette occasion. Il parlait aussi ; mais le bruit et le bourdonnement de tant de voix, les vivat mômes que Ton poussait en son honneur ne laissaient entendre que bien peu et qu'à un bien petit nombre de personnes le son de ses paroles. En conséquence, force lui était de s'aider du geste, tantôt portant le bout de ses doigts sur ses lèvres pour y prendre un baiser que les mains, en se séparant aussitôt l'une de l'autre, distribuaient à droite et à gauche pour rendre grâces au public de son bienveillant accueil ; tantôt en étendant Içs mains et en les agitant doucement hors dès portières pour demander un peu de place ; tantôt en les baissant gracieusement pour demander un peu de silence. Lorsqu'il était parvenu à en obtenir un peu, les plus rapprochés entendaient et répétaient ses paroles : Pain, abondance : je viens faire justice; de grâce, un peu de place. Brisé ensuite et comme suffoqué par le tapage de tant de voix, par la vue de tant de visages pressés les uns contre fes autres, de tant .de regards fixés sur lui, il se rejetait un moment en arrière, enflait ses joues, soufflait de toutes ses forces et se disait à lui-môme : — Por mi vida, que de gente(l)\ — Vive Ferrer! N'ayez pas peur. Vous êtes un galant homme. Du pain ! du pain ! — Oui; du pain, du pain, répondait Ferrer : Abondance; c'est moi qui vous le promets ; et il se mettait la main droite sur le cœur. Faites un peu de passage, ajoutait-il ensuite de toute la force de sa voix : Je viens pour le mener en prison, pour lui infliger un juste châtiment : et il ajou-^

(1) Par ma vie, que de monde

 tait & voix basse : Si esta culpable(\). Se penchant ensuite éD avant, vers le cocher, il lui disait en toute hâte : Adelante, Pedro, si puedes (2). Le cocher, lui aussi, souriait à la foule avec une politesse amicale, comme s'il avait été un grand personnage; et, avec une grâce exquise, il promenait doucement, doucement son fouet à droite et à gauche pour demander aux gênants voisins de se ranger et de se retirer un peu sur les côtés. De grâce, disait-il aussi, de grâce, mes braves amis, un pea déplace, un tantinet; à peine, à peine de quoi pouvoir passer. En attendant, les partisans les plus zélés s'employaient pour faire la place qui était demandée avec des manières si polies : quelques-uns, devant les chevaux, faisaient retirer le monde avec de bonnes paroles, en leur mettant doucement les mains sur la poitrine, en les refoulant de la manière la plus discrète : Là, là, un peu de place, seigneurs, s'il vous plaît. D'autres faisaient le même manège sur les côtés de la voiture, pour qu'elle pût avancer sans qu'il y eût de pieds d'écrasés, ni de visages d'éraflés; ce qui, outre le mal qu'auraient eu à en souffrir les personnes atteintes, aurait pu mettre en grand péril la popularité d'Antonio Ferrer. Renzo, après avoir été quelques instants ft admirer cette respectable vieillesse un peu troublée par l'inquiétude, accablée par la fatigue, mais animée par le désir, embellie, pour ainsi dire, par l'espoir d'arracher un homme aux angoisses de la mort, Renzo, dis-je, eut bientôt mis de côté toute idée de s'en aller ; et il résolut de prêter main-forte à Ferrer et de ne pas l'abandonner avant qu'il fût venu à bout de son entreprise. Ce qui fut dit, ftit fait : il se mit avec les autres à taire faire de la place; et il n'était certes pas un des moins actifs. Enfin le passage se fit : A présent vous pouvez avancer, disaient quelques-uns au cocher, en se retirant ou en courant en avant pour frayer le passage plus loin. Adelante, presto, con juicio (3), lui dit aussi le maître; et la voiture se remit en mouvement.

(1) S'il est coupable. (2) Avance, Pierre, si ta peax. (3) Avance, ploB vite, aveo prudence.

The text on this page is estimated to be only 22.09% accurate

LIS FUKCis C>B HAHZOHI. 'i!4'J An milieu dea saluts qu'il prodiguait h l'aventure au public. Ferrer en adressait plus particulièrement certaioa autres de remercîment accompagnés d'un sourire d'intelligence à ceux qu'il voyait s'employer pour lui; et, de ces sourires, il en échut plus d'un à Renzo qui, en vérité, les méritait bien et servait, en ce jour, le grand chancelier mieux que ne l'aurait pu faire le plus capable de ses secrétaires. Charmé de cette gracieuse bienveillance, notre jeune montagnard se figurait presque d'être devenu l'ami. d'Antonio Ferrer. La voiture, une fois acheminée, continuaensuited'avaneer plus ou moins lentement, et non sans quelques autres petits points d'aprôt. Le trajet n'était peut-être pas plus long qu'un tir d'arc ; mais, eu égard au temps qu'il fallut y employer, il eût pu sembler un petit voyage même ô quelqu'un qui n'aurait pas eu la sainte hâta de Ferrer. La foule s'agitait en avant, s'agitait en arrière, s'agitait à droite et à gauche du carrosse, comme les vagues autour d'un vaisseau qui s'avance au milieu d'une forte tempête. Plus perçant toutefois, plus discordant, plus étourdissant que celui de la tempête, était le vacarme qui s'élevait du sein de cette houleuse populace. Ferrer, regardant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, se démenant et gesticulant toujours, essayait de comprendre quelque chose pour approprier aux demandes ses réponses; il voulait, de son mieux, faire un peu de dialogue avec cette escorte d'amis qui l'entouraient de plus près; mais la chose était difficile, la plus difficile peut-étrequ'il eût encore rencontrée depuis tant d'années qu'il était & la tête de hi grande chancellerie. De temps à autre pourtant certains mots, certaines phrases même, répétés par quelque groupe sur son passage, parvenaient plus distinctement à son oreille, comme l'éclat d'une plus grosse fusée se distingue au milieu de l'immense crépitation d'un feu d'artifice. Lui, tantôt s'efforçant de répondre d'une manière satisfaisante à ces interpellations, tantôt criant & tout hasard les mots qu'il savait devoir être les mieux accueillis, ou que quelque circonstance immédiate semblait rendre nécessaires, parla, lui aussi, tout le long de la route : Oui, mes amis ; pais, abondance 1 Je le mènerai moi-même eu prison : il sera

Oui, oui, c^est moi qai commanderai : le pain à bcm marché. Asi es.... c^est ainsi, Yenx-je dire : le roi, notre seigneur, ne Tent pas que ses trôs-âdèles sujets aient à sooffrir la faim. Oh! ox! gttardaos (1) : ne tous faites pas de mal, mes brayes seigneurs. Pedro, adelante, con juicio. Abondance, abondance ! Un pen de passage, je tous en prie. Pain, pain! En prison, en prison! Qnoi donc? demandait-il ensuite à un individu qni, tont à coup, s^était jeté à mi-corps, par une portière, à l'intérieur de la voitm« pour lui hurler on ne sait quel conseil ou supplique ou acclamation. Mais, sans même avoir le temps d'entendre le € qnoi donc ?» de Ferrer, il avait été vivement tiré en arrière par un autre qui le voyait sur le point d'être écrasé sons les roues. A travers ces demandes et ces réponses, à travers les acclamations sans cesse renaissantes, à travers aussi quelques frémissements d'opposition qui s'élevaient çà et là, mais qui étaient aussitôt comprimés, voilà Ferrer arrivé finalement devant la maison, grâce surtout à la coopération de ses bons auxiliaires. Les autres, qui, comme nous l'avons dit, se tenaient là animés des mômes bonnes intentions, avaient, en attendant, travaillé à faire et à refaire un peu de dégagement. Prières, exhortations, menaces, ils avaient tout mis en œuvre : en pressant, en foulant, en refoulant de ç& et de là, avec ce surcroît d'ardeur et ce redoublement de forces que donne la perspective d'un succès prochain, ils étaient parvenus à partager, sur ce point, la foule en deux et à comprimer ensuite et à refouler les deux fronts, si bien qu'entre la porte et la voiture qui s'arrêta devant il y avait un petit espace vide. Renzo qui, en jouant tantôt le rôle d'avant-coureur, tantôt celui d'escorte, était arrivé avec la voiture, put se placer dans une de ces deux rangées de gens dévoués qui formaient la haie au carrosse et servaient, en même temps, de digues aux deux flots amoncelés de peuple. Et, en aidant à en contenir un avec ses vigoureuses épaules, il se trouva, du môme coup, bien placé pour tout voir. Ferrer respira enfin en apercevant cette petite place libre et la porte encore fermée. Quand je dis fermée, je veux dire (l) Obt Oh) pren&E gaide.

LK8 FIANCÉS DE MANZONL 251 qa*elle n'était pas ouverte; car, du reste, les gonds en étaient presque entièrement descellés d'après les pilastres : les panneaux avaient commencé à éclater et à s'effondrer en plusieurs endroits; et les deux battants forcés, disjoints, entre-bâillés laissaient voir du dehors, à travers leur écar* tement, un bon bout du verrou tout contourné, ployé et presque arraché qui, si Ton peut ainsi dire, les maintenait encore ensemble. Un de ces braves gens, s'étant placé devant cette ouverture, criait à ceux de la maison d'ouvrir ; un autre, accourant à la portière de la voiture, l'ouvrit toute grande : le vieillard mit d'abord la tête dehors, puis se leva et, s'appuyant de la main droite sur le bras de ce galant homme, il sortit et posa le pied sur le marchepied. La foule, d'un côté et de l'autre, se dressait pour voir : ce n'étaient partout que des figures, que des barbiches en l'air : la curiosité et l'attention générales amenèrent un moment de silence. Ferrer, pendant ce moment, s'étant arrêté sur le marchepied, promena le regard tout autour, s'inclina pour saluer la multitude, comme un • prédicateur du haut de sa chaire; et, posant sa main gauche sur sa poitrine, il s'écriât Pain et justice; après quoi, d'un pas assuré, la tète haute, revêtu de sa toge, il descendit au milieu des acclamations qui s'élevaient jusqu'au ciel. Sur ces entrefaites, ceux du dedans avaient ouvert la porte, ou, pour mieux dire, ils avaient achevé d'arracher le verrou tout ensemble avec les crampons déjà aux trois quarts déboulonnés. Ils entr'ouvrirent pour laisser entrer cet hôte si désiré, en mettant toutefois le plus grand soin à proportionner strictement l'ouverture à l'espace que pouvait remplir sa personne. Vite, vite l disait celui-ci ; ouvrez bien, que je puisse entrer : et vous autres, ne vous rebutez pas, mes braves, et contenez la foule ; ne me laissez pas venir sur le dos... pour l'amour du ciel l Préparez un peu de passage pour tout à l'heure... Eh i eh ! mes bonnes gens, un moment, disait-il ensuite en se retournant vers ceux de la maison : doucement avec cette porte; laissez-moi passer. Hél mes côtes; je recommande mes côtes. Fermez maintenant : non, hé l hé l ma toge, ma toge ! Elle serait restée prise entre les deux battants, si Ferrer, avec beaucoup de dé. J

252 LS8 FIANCÉS DB MAKZONI. sinvolture, n'en avait pas aussitôt retiré la queue qui disparut comme la queue d'une couleuvre qui, poursuivie, se cache dans un trou. Les deux battants, rapprochés et refermés du mieux que l'on put, étaient, en attendant, étayés intérieurement avec des madriers. Au dehors, ceux qui s'étaient constitués gardes du corps de Ferrer travaillaient des épaules, des bras, de la voix à maintenir la foule, en priant le bon Dieu du fond de leur cœur pour qu'il le fît se dépêcher. € Vite, vite, disait-il, lui aussi, à l'intérieur, sous le vestibule, aux domestiques qui l'entouraient en criant tout essoufflés : Ahl soyez' béni, Excellence! Ah! Excellence! Ohl Excellence! — Vite, vite, répétait Ferrer : où est-il donc, ce cher homme que Dieu bénisse? > Le vicaire descendait l'esc&lier, moitié entraîné, moitié porté par d'autres domestiques, p&le comme on linge qui revient de lessive. Lorsqu'il vit son sauveur, il poussa un grand soupir, le pouls lui revint, un peu de vie lui courut dans les jambes, un peu de couleur se répandit sur ses joues et il se porta en toute hâte à la rencontre de Ferrer en disant: «Je suis dans les mains de Dieu et dans celles de votre Excellence. Mais comment sortir d'ici? Il n'y a partout que des gens qui veulent ma mort. — Vengacon migo, usted (1), et prenez courage. Ma voiture est là dehors : dépôchons-nous, dépôchons-nous. 11 le prit par la main et le conduisit vers la porte en l'encourageant toujours ; mais il disait, en attendant, à part soi : Aqui esta el husUis ! Bios nos valga ! (2) La porte s'ouvre ; Ferrer sort le premier ; l'autre le suit tout rapetissé, cramponné, collé à cette toge tutélaire, comme un enfant à la jupe de sa mère. Ceux qui avaient maintenu la place libre, en levant les mains, en agitant leurs chapeaux» forment maintenant comme un rideau, comme un nuage pour soustraire le vicaire à la vue dangereuse de la multitude. Celuici entre le premier dans le (1) Venez avec moi, mon ami. (2) C'est ici qa*cst le moment âlfûcile I Que Dieu nous protégel

 carrosse et s'y accroupit dans un coin; Ferrer monte ensuite; la portière se ferme. La foule entrevit, sut, devina ce quî était arrivé, et aussitôt s'éleva de son sein une clameur confuse d'applaudissements et d'imprécations. La partie du voyage qui restait à faire aurait pu sembler la plus difficile et la plus périlleuse ; mais, d'une part, le vœu public s'était suffisamment prononcé pour laislser aller le vicaire en prison ; et, d'autre part, pendant la courte station de Ferrer à la maison du vicaire, ceux qui avaient secondé son arrivée s'étaient tellement employés à préparer et à maintenir une voie ouverte au milieu de la foule, que, cette fois, le carrosse put courir plus librement et avec une marche continue. Au fur et à mesure qu'il avançait, les deux masses de peuple contenues sur les côtés retombaient l'une contre l'autre et se confondaient par derrière. A peine assis. Ferrer s'était baissé pour recommander au vicaire de se tenir bien blotti dans le fond de la voiture et que, pour l'amour de Dieu, il ne se laissât pas voir; mais la recommandation était, du reste, parfaitement superflue. Lui, au contraire, devait se montrer pour occuper et attirer sur sa personne toute l'attention du public. Aussi dut-il, durant tout ce trajet, comme durant le premier, faire û son mouvant auditoire une harangue, la plus continue dans le temps et la plus décousue dans le sens qui fût jamais, en y intercalant toutefois par instants quelques mots espagnols qu'en se retournant il murmurait en toute hâte à l'oreille de son accroupi compagnon. Oui, mes braves amis ; pain et justice ; au château, en prison et sous ma garde. Merci, merci, grand merci. Non, non; il ne s'échappera pas ! Por ahlandarlos (1). C'est trop juste; on examinera, on verra. Moi aussi, mes bons amis, je vous veux beaucoup de bien. Un châtiment sévère ! Esto lo digo por su bien (2). Une taxe juste, une taxe modérée ; et, aux affameurs, l-e châtiment qu'ils méritent. Reculez-vous un peu, de grâce. Oui, oui; je suis un ga- , lant homme, l'ami du peuple. Il sera puni : vous avez raison ; c'est un gueux, c'est un scélérat. Perdone usted (3). Il pas(1) C'est pour les amadouer. (2) Je dis cela pour votre bien. (3) Pardon, mon ami. j

 sera un mauvais quart d'heure, il passera un mauTaia quart d'heure Si esta culpable. Oui, oui, nous les ferons marcher droit, les boulangers. Vive le roi et les bons Milanais, ses trés-fidôles sujets! Oh! il est frais, il est frais! Animo; estamosya quasi afuera{\). Ils avaient, en effet, traversé la partie la plus compacte de la foule et étaient déjà sur le point d'arriver tout à fait au large. A ce moment, Ferrer, tandis qh'il commençait à donner un peu de repos à ses poumons, aperçut le secours de Pise (2), c'est-à-dire, ces soldats espagnols qui pourtant, en dernier lieu, n'avaient pas été absolument inutiles, puisque, soutenus et dirigés par quelques bourgeois, ils avaient contribué à envoyer en paix un peu de monde et à maintenir le passage libre à nos voyageurs à leur dernière sortie de la foule. A l'arrivée du carrosse, ils firent la haie et présentèrent les armt^s au grand chancelier qui, aussi en cette occasion, rendit un salut à droite, un salut à gauche; et, & l'officier qui s'approcha de plus près pour lui présenter le salut, il dit en accompagnant les paroles d'un geste de la main droite : Beso à usted las manos (3) : paroles que l'officier prit pour ce qu'elles signifiaient réellement, c'est-àdire : Vous m'avez été d'un beau secours ! En réponse, il ât un autre salut et haussa les épaules. C'était vraiment le cas de dire : Cédant arma togaB (4) ; mais Ferrer n'avait pas, en ce moment, l'esprit tourné aux citations; et, d'aillenrs, c'eussent été des paroles jetées au vent, car l'officier ne sar vait pas le latin. Pedro, en passant entre ces deux files de miquelets, entre ces mousquets si respectueusement alignés, sentit battre dans sa poitrine son cœur d'autrefois. Il revint tout à tait de SOB al)asourdissement, se rappela qui il était et qui il conduisait ; et, en criant « ohé ! ohé ! » sans plus de façons, à la foule désormais suffisamment clair-semée pour pouvoir être traitée de la sorte, il fouetta ses chevaux et leur fit prendre leur course vers le château. (1) Courage : nous sommes déjà presque dehors. (2) Voyez la Note au Chapitre VII, page 118. (3) Je baise les mains à votre seigneurie. (4) Que désonnais l'épée cède le pas à la toge.

LES FIANCÉS DE MANZONI, 255 — Levantese^ levantesp.; estamos afuera (l), dit Ferrer au vicaire qui, rassuré par la cessation des cris, par le mouvement rapide du véhicule et par les paroles de Ferrer, se développa, se dénoua, pour ainsi dire, et se redressa ; et, revenu en grande partie de son émotion, commença h rendre grâces, mille grâces, millions de grâces à son libérateur. Celui-ci, après lui avoir fait ses condoléances sur le danger qu'il avait couru et ses congratulations de ce qu'il avait pu y échapper : c Ah ! s'exclama-t-il en passant sa main sur sa tête chauve : Que dira de esto su excelencia (2) qui est déjà dans de si mauvaises lunes à cause de oa maudit Casai qui ne veut pas se rendre? Que dira el conde duque (3) qui prend ombrage si une feuille fait plus de bleuit que de coutume ? Que dira el rey^ nuestro senor ? (4) car il faut pourtant bien s'attendre que quelque chose en arrivera à ses oreilles, d'un si grand tumulte. Et puis tout serâ-t-il fini ! Bios lo sabe (5). — Ah l pour moi, je ne veux plus m'en mêler, disait le vicaire. Je m'en lave les mains ; je résigne mes fonctions entre les mains de Votre Excellence, et je vais vivre dans une grotte, sur une montagne ; je vais faire l'ermite, loin, bien loin de cette bestiale populace. — Vsted fera ce qui sera le plus convenable por el servido de su magestad (6), répondit gravement le grand chancelier. — Sa Majesté ne voudra pas ma mort, répliquait le vicaire : dans une grotte, dans une grotte, loin de ces gens-là. > Qu'advint-il ensuite de cette résolution du vicaire, notre auteiir ne le dit pas ; et môme, après avoir accompagné le pauvre homme au château, il ne fait plus aucun», mention de lui. (1) Levez-voîis, levez-vous; nous en sommes dehora (2) Que dira de tout ceci son Excellence. (3) Qu'en dira le comte-duc. (4) Qu'en dira le roi, noire seigneur. (5) Dieu le sait. (6) Votre seigneurie fera, etc., pour le service de sa majesté.

CHAPITRE XIV La foule restée en arrière commença k ae disperser et à s'écouler en tous sens, qui par une rue, qui oar une autre. Les uns s'en retournaient chez eux pour vaquer aussi ft leurs propres affaires ; d'autres s'éloignaient, éprouvant le besoin de se mouvoir plus à Taise et de prendre un peu le frais, après tant d'heures de presse ; d'autres, enfin s'en allaient en quête de quelque personne de connaissance pour causer un peu des grands événements de la journée. La cohue allait de même en s'éclaircissant à l'autre bout de la rue, où le monde devint assez clair-semé pour que ce détachement de soldats espagnols pût, sans coup férir, s'avancer et arriver près de la maison du vicaire. Devant celle maison était encore amassée la lie, pour ainsi dire, de l'émeute ; c'était une poignée de bandits qui, mécontents de voir un coup monté avec tant d'éclat aboutir à un dénouement si froid et si piteux, murmuraient, juraient, tenaient conseil pour s'encourager les uns les autres à chercher s'il ne serait pas possible de tenter quelque autre entreprise ; et, comme & titre d'essai, ils allaient poussant et harcelant cette pauvre porte qui avait été de nouveau barricadée et étayée à l'intérieur du mieux qu'on avait pu. A l'arrivée du détachement, tous ces vauriens, avec une résolution unanime et sans besoin de se consulter, s'ébranlèrent et se dirigèrent du côté opposé, laissant la place libre aux soldats

LES FIANCÉS DE MANZONI. 257 qui, s'en étant emparés, s'y installèrent pour garder la maison et la rue. Mais les rues et les carrefours avoisinants étaient parsemés de groupes : là où s'arrêtaient deux ou trois personnes, trois, quatre, vingt autres venaient s'arrêter ; si quelques-unes s'en détachaient, il y en avait d'autres qui survenaient : c'étaient, en quelque sorte, comme ces groupes isolés de nuages qui parfois restent épars et flottent dans l'azur du ciel après un orage, et font dire à qui regarde là-haut : le temps n'est pas encore bien remis. Il se tenait là les discours les plus confus, les plus décousus, les plus variés : l'un racontait avec emphase les événements particuliers dont il avait été témoin ; un autre faisait le récit de ses propres exploits; celui-ci se félicitait de la manière heureuse dont la chose s'était terminée, comblait Ferrer de louanges et prédisait les plus grands malheurs au vicaire ; celui-là, d'un air narquois, assurait qu'il ne lui serait fait aucun mal, attendu que les loups ne se mangent pas entre eux; un autre enfin, d'un air dépité, se plaignait de ce que les choses n'avaient pas été faites comme il aurait fallu, que c'était une tromperie et que c'avait été une niaiserie d'avoir fait tant de bruit pour se laisser ensuite mystifier de la sorte. Sur ces entrefaites, le soleil s'était couché, les objets' peu à peu devenaient tous d'une môme teinte, et bon nombre de ces badauds, fatigués de la journée et ennuyés de jaser dans l'obscurité, reprenaient le chemin du logis. Notre jeune hommô, après avoir secondé la marche du carrosse aussi loin que son aide avait paru nécessaire et après avoir, à sa suite, passé, lui aussi, entre les deux files de soldats, comme en triomphe, se réjouit lorsqu'il le vit courir librement hors de tout danger; il fit encore un bout de chemin au milieu de la foule, et en sortit au premier débouché pour pouvoir, à son tour, respirer un peu plus à l'aise. A peine eut-il fait quelques pas à l'air libre, qu'au milieu de l'agitation que lui avaient laissée tant d'images, tant de passions, tant de souvenirs récents et confus, il ressentit un grand besoin de nourriture et de repos ; et il commença à regarder en haut, de côté et d'autre, s'il n'apercevrait pas quelque enseigne d'auberge ; car il était maintenant trop tard pour aller au couvent des capucins. Kn cheminant ainsi le nez en l'air, il

 alla donner dans un rassemblement ; et, s'étant arrêté, il entendit qu'on s'y entretenait de coiyectures, de desseins, de projets pour le lendemain. Après être resté quelques instants à écouter, il ne put s'empêcher de placer, lui aussi, son mot, lui semblant que quelqu'un qui avait autant travaillé que lui pouvait bien, sans trop de présomption, donner aussi quelque conseil. Persuadé d'ailleurs, par tout ce qu'il avait vu en ce jour, que, pour faire réussir une chose, il suffisait désormais de la faire goûter par ceux qui flânaient dans les rues : « Mes seigneurs ! s'écriart-il d'un ton d'exorde, puis-je donner, moi aussi, mon humble avi?? Mon humble avis le voici : c'est que ce n'est pas seulement dans l'affaire du pain que l'on commet des iniquités; et poisqu'aujourd'hui on a vu clairement qu'en se faisant entendre on obtient justice, il faut aller de l'avant de cette façon jusqu'à ce qu'on ait porté remède à toutes les autres coquineries, jusqu'à ce que le monde marche un peu plus chrétiennement. N'est-il pas vrai, mes seigneurs, qu'il y a une horde de tyrans qui font justement tout le contraire des dix commandements, et vont dénicher les gens paisibles, qui ne pensent pas à eux, pour leur< faire toutes sortes de misères, et en fin de compte ont toujours raison? Et môme, lorsqu'ils ont commis quelque scélératesse plus odieuse que de coutume, ils marchent la tête encore plus haute, à croire qu'on leur doit du retour? Bien sûr que, de oes gens-là, Milan aussi doit en avoir sa bonne part. — - Bien que trop, dit une voix — Je le disais bien, moi, reprit Kenzo ; du reste, on en raconte les histoires môme chez nous. Et puis la' chose parle de soi. AdmettoBls, par hypothèse, qu'un quelconque de ceux que je veux dire séjourne un peu au dehors et un peu à Milan : si c'est un diable là-bas, il ne pourra pas être un ange ici, ce me semble. Or dites-moi un peu, mes seigneurs, si vous avez jamais vu aucun de ces museaux-là derrière les barreaux d'une prison. Et ce qu'il y a de pis (et ceci je puis le dire, moi, en toute connaissance de cause), c'est que les o^ donnances y sont; elles existent, bel et bien imprimées, pour les punir ; et non pas des ordonnances, comme qui dirait, pour la frime ; pas du tout, très-bien faites, que nous ne pourrions jamais rien trouver de mieux : les friponneries 7

The text on this page is estimated to be only 21.88% accurate

LBB FIANcâB DB UANZORI. 259 sontdéBÏgnéesen toutes lettres, point par point, telles qu'elles arrivent; et, pour chacune d'elles, il y a son bon châtiment. Et il y est dit : que ce soit qui que ce soit, vilains et plébéiens, et que ssis-je? Maintenajtt allez un peu dire aux doetenrs, scribes et pharisiens qu'ils vous fassent rendra la justice selon que chante l'ordonnance : ils vous écoutent comme le pape écoute les coquins : de quoi faire donner au diable un pauvre galant homme. On voit donc bien clairement que le roi et ceux qui commandent ne demanderaient pas mieux que les fripons fussent châtiés ; mais on n'en fait lien parce qu'il 7 a une ligne. Donc il faut la rompre, cette ligue; il faut aller demain matin chez Ferrer, car celui-là est un galant homme, nn seigneur bon et afTable ; et aujourd'hui même on a pu voir comme il était content de se trouver avec les pauvres gens, et comme il cherchait ft entendre les raisons qu'on lui disait, et comme il répondait, poliment et de bonne grâce. Il faut donc aller chez Ferrer et lui dire comment vont les choses ; et moi, pour ma part, je pourrai Ini en conter de belles; car j'ai vu de mes propres ;eux une ordonnance avec, en tâte, grand comme cela d'armoiries, et elle avait été faite par trois de ceux qui gouvernent ; et, au bas, ily avait leur nom, à chacun, imprimé en toutes lettres, et un de ces noms était Ferrer, tu par moi, de mes propres yeux. Or, cette ordonnance disait les choses tout è fait justes pour moi ; et un docteur à qui j'ai dit alors de me faire rendre justice conformément à la volonté de ces trois seigneurs, parmi lesquels il y avait aussi Ferrer ; ce seigneur docteur qui m'avait montré l'ordonnance lui-môme, ce qu'il y a de plus drOle, ha! ha! me regardait comme un événement : il avait l'air de me prendre pour un fou. Je suis sûr que, lorsque ce bon vieillard entendra tontes ces belles petites choses, car il ne peut pas les savoir toutes, surtout celles du dehors, il ne voudra plus que le monde aille ainsi, et il y trouvera un bon remède. Et puis eux aussi, s'ils font les ordonnances, ils doivent tenir à ce qn'ony obéisse: car c'est même un affront pour eux, qu'une pancwie signée de leur nom soit comptée pour rien. Et, si les coquins ne veulent pas baisser la crête etfont les récalcitrants, nous sommes là, nous, pour l'aider comme nous l'avons fait aujourd'hui. Je ne dis pas qu'il doive, lui-même,

t. aller faire une tournée en carrosse pour ramasser tous les M pons, persécuteurs et tyrans : eh ! eh ! il y faudrait Tarche de Noé. Il faut .qu'il ordonne à ceux que cela regarde, et non pas seulement à Milan, mais partout, qu'ils aient à faire les choses conformément à ce que disent les ordonnances; et intenter un bon procès à tous ceux qui ont commis de ces iniquités; et là où elles disent prison, prison; où elles disent galères, galères; et dire aux podestats d'agii' tout de bon ; sinon, les envoyer promener et en mettre de meilleurs à leur place; et puis, comme je dis, nous sommes la, nous aussi, pour donner un coup de main. Et ordonner aux docteurs qu'ils aient à écouter les pauvres gens et à soutenir le bon droit. N'ai-je pas raison, mes seigneurs?» Renzo avait parlé avec tant d'âme que, dès son début, bon nombre de ceux qui l'entouraient, suspendant tout autre discours, s'étaient tournés vers lui pour l'écouter ; et, à un certain moment, tous étaient devenus ses auditeurs. Une clameur confuse d'applaudissements, de c Bravo ! — Cerlainement. — Il a raison 1 — Ce n'est que trop vrai 1 succéda à sa harangue. Les critiques ne manquèrent pourtant pas. — Oui-dà! disait l'un; s'il fallait prêter l'oreille auxmontagnards l... Ils sont tous avocats ; » et il s'en allait, c Maintenant, murmurait un autre, le premier va-nu-pieds venu voudra dire la sienne; et, & force de vouloir demander trop de choses à la fois, on Unira par ne pas avoir le pain à bon marché, qui est la chose pour laquelle nous nous sommes levés.» Renzo, toutefois, n'entendit que les compliments : qui lui prenait une main, qui lui prenait l'autre. < Au revoir demain. — Où? ~ Sur la place de la cathédrale. — Oui bien. — Oui bien. — Et l'on fera quelque chose. — Et Ton fera quelque chose. — Quel est celui de ces braves seigneurs qui voudrait m'enseigner une auberge pour manger tout simplement un morceau et passer la nuit? dit Renzo. — Me voici à votre service, mon brave jeune honame, dit un individu qui avait écouté attentivement son discours et n'avait pas encore prononcé un seul mot. Je connais justement une auberge qui fera bien votre affaire; et je vous recommanderai au maître qui est de mes amis et un parfait honnête homme. J

 — Ici prôs? demanda Renzo. — Pas bien loin. » Le rassemblement se dispersa : et Renzo, après beaucoup de poignées de mains inconnues, s'achemina avec son guide non moins inconnu en le remerciant de sa courtoisie. — Rien du tout, rien du tout, disait celui-ci : une main laTe l'autre, et les deux le visage. Ne doit-on pas rendre service à son prochain ? Et, chemin faisant, il adressait à Renzo, sous forme de conversation, tantôt une question, tantôt une autre. « Ce n'est pas, lui dit-il, que je sois curieux de savoir vos affaires, mais vous me paraissez très-fatigué ; de quel pays venez-vous? — Je viens, répondit Renzo, ni plus ni moins que de Lecco. — De Lecco? Vous êtes de Lecco? — De Lecco... c'est-à-dire, du territoire. — Pauvre jeune homme! a ce que j'ai pu comprendre de vos discours, il semble qu'on vous en a fait avaler de dures? — Eh ! mon brave homme, j'ai dû parler avec un peu de politique pour ne pas dire mes affaires en public; mais... n'importe, quelque jour ça se saura, et alors... Mais j'aper^ cois là une enseigne d'auberge et, sur ma foi, je n'ai pas envie d'aller plus loin. — Non, non ; venez où je vous ai dit ; il ne reste plus que peu de chemin, dit le guide : vous ne seriez pas bien ici. — Oh ! que si ; répondit le jeune homme. Je ne suis pas un petit maître élevé dans du coton, moi ; un morceau de n'importe quoi à me mettre dans le coffre, et une paillasse, c'est tout ce qu'il me faut : ce qui me tient le plus au cœur, c'est de vitement trouver l'un et l'autre. A la garde de Dieu. Et il entra dans une grande vilaine porte au-dessus de laquelle pendait l'enseigne de la pleine lune, — C'est bien; je vais vous mener là, puisque vous le voulez, dit l'inconnu ; et il le suivit. — Oh ! ce n'est pas la peine que vous vous dérangiez davantage, répondit Renzo. Toutefois, ajouta-t-il, vous me ferez grand plaisir de venir boire un verre de vin avec moi. — J'accepte votre offre obligeante, répondit celui-ci ; et, en homme qui connaissait bien les lieux, il précéda Renzo, traversa une petite cour, s'approcha d'une porte vitrée,

 leva le loquet, ouvrit et entra avec son compagnon dans la cuisine. Celle-ci était éclairée par deux lampes accrochées à deux tringles ûxées à la poutre du plafond. Beaucoup de gens, tous occupés, étaient assis sur les bancs placés à droite et & gauche d'une mauvaise table longue et étroite qui tenait presque tout un côté de la salle : on y voyait, par places, des serviettes étalées et des plats servis , dans les intervalles, des cartes à jouer tournées et retournées, des dés éparpillés et ramassés; partout, dès cruchons et des verres. Sur la table, mouillée en maint endroit, on voyait aussi courir des berlinghe, des reali et des parpagîiole qui, s'ils avaient pu parler, auraient dit probablement : nous étions ce matin dans la sébile d'un boulanger ou dans les poches de quelque spectateur du tumulte, qui, tout occupé de voir comment iraient les affaires publiques, oubliait de veiller à ses petites affaires particulières. Le tapage y était grand. Un garçon allait et venait, s'empressant, se démenant poor servir, tout à la fois, et les consommateurs et le? joueurs. L'aubergiàte était assis sur une banquette, sous le manteau de la cheminée, occupé, en apparence, de certaines figures que, tour à tour, il traçait et effaçait sur les cendres avec les pincettes; mais, en réalité, très-attentif à tout ce qui se passait autour de lui. Au bruit du loquet, il se leva et alla à la rencontre des deux survenants. Dès qu'il eut vu le guide : — Malédiction l dit-il à part soi : faut-il que tu viennes ainsi toigours te fourrer dans mes jambes, quand je voudrais si bien te voir à tous les diables! ~ Ayant ensuite jeté un rapide coup d'œil sur Renzo, il se dit encore : — Toi, je ne te connais pas: mais, venant en compagnie d'un tel chasseur, tu ne peux être que chien ou lièvre : quand tu auras dit deux mots, je saurai à quoi m'en tenir. — Rien, toutefois, de ce muet soliloque, ne transpira sur le visage de rhôtelier, qui restait imi^iobile coname un portrait : un visage rondelet et reluisant, avec une barbe courte, touffue, roussâtre, et deux petits yeux clairs et perçants. — Que faut-il servir à vos seigneuries, dit-il. — Tout d'abord un bon cruchon de vin naturel, dit Renzo : et ensuite quelque petite chose à manger. En disant cela, il s'assit sur un banc vers Tun des bouts de liBb table, et poussa

The text on this page is estimated to be only 18.67% accurate

LES HAHCËS DE MANZOMI. SS3 un Ah ! sonore, comme s'il avait voulu dire : qu'un brin de siège toit du bien après être resté si longtemps debout et avoir tant fatigué! Mais aussitôt se présentèrent à goû souvenir et ce banc et cette table où il s'était assis la dernière fois avec Lucia et avec Agnese; et il poussa un soupir, 11 secoua ensuite un peu la tête pour chasser cette pensée; et il vit venir l'hôte avec le vin. Le compagnon s'était assis en îa,ce de Renzo. Celui-ci lui versa aussitôt & boire en disant : Pour mouiller les lèvres. Et, ayant rempli l'autre verre, il l'avala tout d'un trait. « Que me donuerez-vous h manger? dit-il ensuite ft l'bôtelier. — Un bon morceau de bœuf&restouffade? proposa celui-ci. — Ehl bien, oui ; va pour un bon morceau de bœuf & l'estouffade. — Servi & la minute, dit l'hôte à Renzo; et au garçon : Servez cet étranger. Et il se dirigea vers la cheminée. Mais reprit-il ensuite en retournant vers Renzo : Du pain, en ce jour, je n'en ai pas 6 pouvoir vons offi^r. — Quant au pain, dit Renzo à haute voix et en riant, la Providence y a pourvu. Et, ayant sorti le troisième et dernier des pains qu'il avait ramassés sous la croix de San Dionigi, il le leva en l'air en s'écriant ; Voici le pain de la Providence 1 A cette exclamation, plusieurs se retournèrent; et, voyant ce trophée on l'air, l'un d'eux s" écria ; Vive le pain h bon marché! — A bon marché? dit Renzo : Gratis et amorB ! — Encore mieux, encore mieux ! — Mais, lyoutartril aussitôt, je ne voudrais pas que ces seigneurs eussent à mal penser de moi. Ce n'est pas que je l'aie, comme on dit vulgairement, chipé : je l'ai trouvé par terre; et, si je pouvais trouver aussi son propriétaire, je suis tout prêt & le lui payer. — Bravo! bravo! s'écrièrent les compagnons en riant plus fort ; car il ne vint à l'esprit d'aucun d'eux que ces paroles exprimassent sérieusement un fait vrai et une intentioD réelle. — IlB croient que je plaisante ; mais c'est bien comme je I. - 18

 \e dis, dit Renzo à son guide ; et, tournant et retournant ensuite ce pain dans ses mains, il ajouta : Voyez comme ils me Tout arrangé: on dirait d'une galette. Mais y en avait-il, du monde l S'il s'y en est trouvé de ceux qui ont les os un peu tendres, ils ont dû être frais. Et aussitôt, ayant mordu et dévoré, Tune après Tautre, trois ou quatre bouchées de ce pain, il les fit suivre d'un second verre de vin, et il jgouta : Décidément il ne veut pas descendre seul, ce diable de pain. Jamais je n'ai eu le gosier aussi sec. Mais il est vrai qu'on a tant criél — Préparez un bon lit pour ce brave jeune homme, dit le guide, car il entend coucher ici. — Vous voulez coucher ici? demanda l'hôte à Renzo en s'approchant de la table. — Sûrement, répondit celui-ci ; mais un lit des plus simples ; pourvu que les draps soient blancs de lessive, car, quoique pauvre garçon, je suis habitué à la propreté. — Oh ! quant à cela! dit l'hôtelier. Il alla à son comptoir, qui était dans un coin de la cuisine, et il revint portant, d'une main, un encrier et une petite feuille de papier blanc et, de l'autre, une plume. — Que veut dire cela? s'exclama Renzo en avalant un morceau du bœuf à l'estouffade que le garçon lui avait servi ; puis, souriant d'un air étonné : Est-ce que c'est le drap blanc de lessive, cela? L'aubergiste, sans répondre, posa le papier sur la table, l'écritoîre à côté du papier; puis se pancha, appuya sur la table le bras gauche et la pointe du coude droit ; et, tenant en l'air la plume fixée entre ses doigts et le visage levé vers Renzo, il lui dit : Ayez la complaisance de me dire votre nom, votre prénom et votre pays. — Quoi? dit Renzo : Qu'ont à foire toutes ces histoires avec le lit? — Je fais mon devoir, dit l'hôtelier en regardant en face le guide. Nous sommes tenus de donner un compte, un rapport exact de toutes les personnes qui viennent loger chez nous : Nom et prénom et de quelle nation il sera : pour quelU affaire il vient, s'il a des armes avec lui,.,, combien de tempHl doit s'airêter dans cette ville.,. Ce sont les propres termes de l'ordonnance.

The text on this page is estimated to be only 20.46% accurate

LGR FUNCés DE HAHZONI. 265 Avant de répondre, Renzo vida nn antre verre: c'était le troisième; et, dorénavant, je crains bien que nous ne puissiotts plus les compter. Puis il dit : Ah ! ah ! vous avez l'orâcinnance ! Et moi, je me figure que Je suis docteur en droit ; et, dès lors, je sais tout de suite le cas que l'on fait des ordonnances. — Je parle sérieusement, dit l'hdte en regardant toujours le muet compagnon de Renzo ; et, Étant allé de nouveau au comptoir, il en tira une grande pancarte, un exemplaire authentique de l'ordonnance, et vint la déployer sous les yeux de Reozo. — Ab! voilà! s'écria celui-«i en levant, d'une main, le verre de nouveau rempli et le vidant aussitôt, et en allongeant ensuite l'autre main avec l'index tendu vers l'ordon□ance déployée. Le voilà ce joli feuillet de grimoire'. Je m'en réjouis beaucoup. Je les connais ces armoiries ; je sais ce que veut dire cette figure d'arien avec le lacet au cou. (En tête des ordonnances, on mettait alors les armes du gODverneur ; et, dans celles de don Gonzalo Fernandez de Cordova, on voyait un roi maure enchaîné par le cou.) Cette figure veut dire r commande qui peut, et obéit qui veut. Quand cette Hgure aura envoyé aux gaiâres le seigneur don... entln, n'importe ; je sais qui je veux dire; quand elle l'aura envoyé aux galères, ainsi qu'elle le dit dans un antre feuillet de grimoire semblable à celui-ci; quand elle aura pourvu à ce qu'un jeune homme honnête puisse épouser une jeune personne honnête qui ne demande pas mieux que de l'épouser, alors je lui dirai mon nom. à cette figure ; je lui donnerai même un baiser par-dessus le marché. Je puis avoir de bonnes raisons pour ne pas le dire, mon nom, tiens 1 Et si un gi'and brigand qui aurait à ses ordres une bande d'autres brigands : car, s'il était seul.... et ici il acheva laphraseparun geste : Si un grand brigand voulait savoir oft je suis pour me faire quelque mauvais parti, je vous demande, moi, si cette figure se remuerait pour rae secourir. Il faudrait que je vienne vous dire mes affaires! En voici bien d'une autre! Je suis venu à Milan, une supposition, pour me confesser; mais c'est à un frère capucin, par manière de parler, que je veux me confesser, et non pas & un hôtelier.

266 LES FTANCÉS DS VA19Z0NI. L'hôte 86 taisait et regardait toiyours le gaide : celui-ci demeurait immobile et ne disait mot. Renzo, il nous en coûte de devoir le dire, s'ingurgita un autre verre de vin, et poursuivit : Je vais t'exposer une raison, mon cher hôte, qui te persuadera. Si les ordonnances qui parlent bien en faveur des bons chrétiens ne valent rien, À plus forte raison celles qui parlent mal ne doivent rien valoir. Enlôve-moi par conséquent tous ces attirails et apporte- moi, à la place, un autre cruchon, car celui-ci est cassé. Et, en disant cela, il le toqua légèrement du revers de la main et ajouta : Entends-tu conune il sonne le fôlé? Le discours de Renzo avait encore cette fois attiré Tatr tention de la compagnie ; et, lorsqu'il eut uni, il s'éleva an murmure général d'approbation. — Que dois-je faire? demanda l'hôte, en s'adressant à cet inconnu qui n'en était pas un pour lui. — Allons, allons ! s'écrièrent plusieurs de ces compagnons : ce jeune villageois a raison : ce sont des vexations, des traquenards, des gabelles que tout cela : loi nouvelle aujourd'hui, loi nouvelle! > Au milieu de ces cris, l'inconnu, lançant à l'hôte on regard de reproche pour cette interpellation trop ostensible qu'il venait de lui adresser, dit : < Laissez-le un peu faire à sa guise : ne faites pas de scandale. — J'ai fait mon devoir, dit l'hôtelier à haute voix; et à part soi : — Maintenant j'ai le dos à couvert. > Il prit le papier, la plume, l'encrier et l'ordonnance, ainsi que le cruchon vide pour le remettre au garçon. € Apportes-en du môme, dit Renzo, car je le trouve loyal; et nous l'enverrons coucher avec l'autre, sans lui demander ni son nom, ui son prénom, ni ce qu'il vient faire, ni s'il doit rester longtemps dans cette ville. — Du môme, dit l'hôte au garçon en lui remettant le cruchon ; et il retourna s'asseoir sous le manteau de la cheminée. — Bien autre chose que lièvre ! pensait-il tout en recommençant à tracer des figures dans les cendres : et en quelles mains tu es tombé l Ane bâté I si tu veux te noyer, noie-toi ; mais l'hôte de la pleine lune ne doit pas être victime de tes folies. > Renzo remercia son guide et tous ceux qui avaient pris j

 parti pour lui. « Braves amis ! dit-il, maintenant je vois vraiment que les galants hommes se donnent la main et se soutiennent. Ensuite, étendant la main en Tair, au-dessus de la table, et prenant de nouveau Tattitude d'orateur : N'est-ce pas une bizarre chose, s'écria-t-il, que tous ceux qui gouvernent veuillent toujours et partout faire intervenir le papier, la plume et Tencrier? Toujours la plume en Tair! Quelle manie de toujours se servir de la plume! — Eh ! mon brave villageois ! voulez-vous en savoir la raison? dit en riant un de ces joueurs qui gagnait. — Voyons un peu, répondit Renzo. — La raison, dit Tautre, c'est que, comme ces seigneurs mangent les oies, ils se trouvent ensuite avoir tant et tant de plumes qu'il faut bien qu'ils les emploient à quelque chose. Tous se mirent à rire, hormis le compagnon qui perdait. — Tiens I dit Renzo : c'est un poète celui-là. Vous en avez donc ici aussi, des poètes? Du reste, il en naît partout. J'en ai une veine aussi, moi ; et quelquefois j'en dis de belles... mais quand les choses vont bien. > Pour comprendre cette sortie du pauvre Renzo, il faut savoir que, chez le bas peuple de Milan et surtout des villages voisins, le mot poète ne signifie pas, comme pour tous les gens sensés, un esprit supérieur, un habitant du Pinde, un nourrisson des Muses ; il signifie un cerveau timbré et tant soit peu excentrique, dont les discours, ainsi que les actions, ont quelque chose de piquant et de drôle plutôt que de raisonnable. Tant grande est l'audace avec laquelle ce gâte-métier de peuple^ torture les mots et leur fait dire les choses les plus éloignées et les plus différentes de leur signification légitime. Car, je vous le demande, que peut avoir de commun le mot poète avec cerveau timbré? « Mais la vraie raison, je vais vous la dire, moi, ajouta Renzo : c'est parce que la plume, ce sont eux qui la tiennent; et, de cette façon, leurs paroles, à eux, s'envolent et disparaissent; tandis que les paroles qui sortent de la bouche d'un pauvre diable, ils sont là attentifs à les épier, et vite, vite ils les enfilent au vol avec cette plume et ils les clouent sur le papier pour s'en servir en temps et lieu. Et T)uis il ont aussi une autre malice : c'est que, quand il!?

 veulent embrouiller un pauvre diable qui n'est pas lettré. mais qui a un peu de.... je sais bien, moi.... (et, pour se faire comprendre, il frappait, il martelait, en quelque sorte, son front avec le bout de l'index), et s'aperçoivent qu'il commence à flairer l'imbroglio, vlan, ils fourrent dans le discours quelques mots en latin pour lui faire perdre le fil, pour lui faire perdre l'escrime et lui embrouiller la tôte. C'est égal ; il y en a diablenaent, des abus à supprimer ! Aiijoard'hui. en attendant, tout s'est fait & la bonne franqaette, sans papier ni plume ni écritoire ; et demain, si le monde sait se gouverner, on fera mieux encore : sans toucher un cheveu à personne, toutefois : tout par les voies de la justice. > Cependant quelques-uns des compagnons s'étaient remis à jouer, d'autres à manger, beaucoup d'autres à crier: d'aucuns s'en allaient, d'autres personnes arrivaient; Tbôte faisait attention aux uns et aux autres : toutes choses qui n'ont rien à faire avec notre histoire. Le guide inconnu ne voyait pas le moment de pouvoir, lui aussi, s'en aller; il n'avait, à ce qu'il semblait, aucune afiaire en ce lieu; et pourtant il ne voulait pas partir avant d'avoir causéencoreun peu avec Renzo en particulier. Il se tourna donc vers lui, renoua la conversation sur le chapitre du pain ; et, après quelques-unes de ces phrases qui, depuis quelque temps, couraient dans toutes les bouches, il vint à formuler un avis. « C'est égal, dit-il, si c'était moi qui commande, je saurais bien, pour le coup, trouver le moyen de faire aller les choses oonmie il faut. — Comment voudrlez-vous faire? demanda Renzo en le fixant avec deux petits yeux plus brillants que de raison, et en tordant un peu la bouche, comme pour se rendre plus attentif. — Comment je voudrais faire? dit l'autre. Je voudrais qu'il y eût du pain pour tout le monde, aussi bien pour les pauvres que pour les riches. — A la bonne heure ! de cette manière-là c'est bien, dit Renzo. —Et voici comment je ferais. D'abord, je voudrais fixer une taxe raisonnable, à la portée de tout le monde; ensuite, distribuer le pain en raison du nombre des bouches, attendu qu'il y a de ces goulus indiscrets qui voudraient tout pour

The text on this page is estimated to be only 19.13% accurate

LKB ruHoiS DE HAHZOm. 26d eux-, et font rafle, et prennent sans se préoccuper des autres ; et puis le pain manque pour le pauvre monde. Il tendrait donc rationner le pain. Et de quelle manière, le voici : on délivrerait une bonne carte ft chaque famille en proportion des bouches, pour aller prendre le pain chez le boulanger, A moi, par exemple, on devrait me délivrer une carte ainsi ;^nçue : Ambrogio Fusella, fourbisseur de profession, avec femme et quatre enfants, tous en âge de manger du pain (notez iHen cela) i qu'il lui soit donné tant de pain, et qu'il paje tant. Mais faire les choses justes, toujours en raison des bouches. A vous, par supposition, on devrait vous délivrer une carte pour.... votre nomt . — Lorenzo Tramaglino, dit le jeûna homme qui, émerveillé du projet, ne piît pas garde qu'il reposait tout entier eur le papier, la plume et l'encrier, et que, pour le mettre à exécution, la première condition devait être celle de recneillir le nom des personnes, — TréB-bien, dit l'inconnu : mais avez-vons lemme et enfante? — Je devrais bien,., des enfants, non.... c'e^t trop i6t.... mais une femme..., si le monde allait comme il devrait aller,... — Aht voua ates seul! Alors, ayez patience, on vous donnerait une ration plus petite. — C'est Juste. Mais si bientôt, comme je l'espère... et avec l'aide de Dieu... Enfin, quand j'aurai, moi aussi, une femme! — Alors on change la carte et on augmente la ration. C'esteommo je viens de vous le dire : toujours en raison des bouches, dit l'inconnu en se levant de dessus le banc. — De cette manière-là ce serait très-bien, s'écria Renzo; puis il continua en criant et en H'appant du poing sur la table : Et pourquoi ne la font-ils pas, une loi de cette manière! — Que vonlez

 cuteur; et, s'étant précipitamment levé et l'ayant saisi par Tune des basques du pourpoint, il le tii^ait de toutes ses forœs pour le faire se rasseoir. Une autre petite goutte; ne me faites pas cet affront. > Mais Tami, par une brusque secousse, lui fit lâcber prise et se dégagea ; et, laissant Renzo se perdre en une foule d'instances et de reproches, il lui dit de nouveau : c Bonne nuit » et s'en alla. Il était déjà dans la rue, que Renzo s'évertuait encore à le persuader ; puis il retomba lourdement sur le banc. Il regarda fixement ce verre qu'il avait rempli jusqu'au bord ; et, ayant vu passer le garçon près de la table, il lui ût signe de la maia pour le retenir, comme s'il avait quelque chose à lui communiquer ; puis il lui montra le verre du doigt ; et, avec une prononciation lente et solennelle, détachant les mots d'une certaine façon toute particulière : «Voilà, dit-il ; je l'avais préparé pour ce galant homme : vous le voyez, plein jusqu'au bord, tout à fait en ami; mais il ne l'a point voulu; le monde a parfois de drôles d'idées. Moi, je ne puis faire davantage; j'ai montré mon bon cœur. Et maintenant, puisque ce qui est fait est fait, il ne faut pas le laisser perdre. Cela dit, il prit le verre et le vida tout d'un trait. — J'ai compris, dit le garçon en s'en allant. — Ah! vous avez compris aussi, reprit Renzo : donc c'est que c'est vrai. Quand les raisons sont justes!...» Il ne nous faut pas ici moins que tout le respect que nous portons à la vérité pour nous faire continuer fidèlement un récit qui fait si peu d'honneur à un personnage si important, nous pourrions presque dire au personnage principal de notre histoire. Par co même motif d'impartialité, nous devons toutefois aussi faire observer que c'était la première fois que Renzo se mettait dans un cas semblable ; et ce fut justement son manque d'habitude de faire des débauches qui fut, en grande partie, cause que la première eut pour lui des conséquences si fatales. Ces quelques verres de vin qu'il avait tout d'abord avalés, coup sur coup, contre son habitude; partie pour éteindre l'ardeur de son gosier, partie entraîné par une certaine surexcitation d'esprit qui ne lui perjnettait de rien faire avec mesure, lui montèrent aussitôt à la tôte : un buveur tant soit peu exercé ne s'en serait pas

The text on this page is estimated to be only 21.58% accurate

LES PIAÏICÉS DE UAHZOHI. S7l même aperçu. A ce propos, notre anonyme fait une remarque que nous répéterons, vaille que vaille. Les habitudes tempérantes et lionaétes ont aussi, dit-il, ce grand avantage que, plus elles sont invétérées et enracinées chez un homme, plus facilement aussi, lorsqu'il vient à s'en écarter d'une feçon quelconque, il en éprouve sur l'heure même un préjudice, ou un trouble, ou tout au moins un malaise; de telle sorte qu'il aura ensuite à s'en souvenir pendant longtemps. C'est ainsi que même une escapade deviendra pour lui ane leçoB. Qnoi qu'il en soit, une fois que ces premières fumées eurent envabi le cerveau de Kenzo, .vin et paroles continuèrent, l'un à descendre et les autres k monter, sans règle ni mesure ; et, au point où nous l'avons laissé, il se tenait comme il pouvait. Il était possédé d'une très-grande envie déparier : cen'étaient pas les auditeurs qui lui manquaient ou, du moins, les hommes présents qu'il pouvait prendre pour des auditenrs ; et, pendant quelque temps, les paroles avaient môme coulé sans trop de peine et s'étaient laissé coordonner tant bien que mai. Mais peu k peu cette grande affaire d'achever les phrases commença k lui devenir terriblement difficile. La pensée, qui de prime abord se présentait à son esprit assez nette et lucide, s'enveloppait bientôt d'un brouillard, puis s'évanouissait tout &coup; et la parole, après s'être longtemps fait attendre, portait k faux et était hors de propos. Dans cette détresse, par on de ces - faux instincts qui dans tant de circonstances conduisent les hommes k leur perte, il avait recours k ce bienheureux cruchon; mais de quel secours pouvait lui être le cruchon eu une telle conjoncture, un peu de bon sens suffit pour le dire. Nous rapporterons seulement quelques-uns des mille propos qu'il débita dans cette malheureuse soirée ; les autres, beaucoup plus nombreux, que nous omettons, choqueraient par trop ; attendu que non-seulement ils n'ont pas de sens, mais ils n'ont môme pas l'apparence d'en avoir; condition nécessaire pour Qgurer dans un livre imprimé. *Ah! l'hOte.rhôte! recommeaça~t^il a dire en le suivant de l'œil, soit autour de la table, soit sous le manteau de la cheminée, parfois même le axant \k où il n'était pas, et parlant toi]ionrs au milieu du tapage de ta joyeuse brigade. Ah! hôte

 que tu es! je ne peux pas le digérer.... ce vilain tour du nom, du prénom et des affaires. A un bon enfant comme moi!... Tu n'as pas été gentil. Quelle satisfaction, je vous demande un peu, quel profit, quel plaisir.... de coucher sur le papier un pauvre garçon ? îfai-je pas raison, dites, vous autres? Les hôtes devraient tenir pour les bons enfants.... Écoute, écoute donc, F hôte : je veux te faire une comparaison... pour la raison.... Ah! vous riez, n'est-ce pas? Je suis un peu lesté cela est vrai; mais les raisons qne je dis sont justes. Dis-moi un peu ; qui est-ce qui fait aller ta boutique? Les bons enfants : n'ai-je pas raison? Vois un peu si ces seigneurs des ordonnances viennent jamais chez toi se mouiller la bouche. — Ce sont tous gens qui ne boivent que de Teau, dit un voisin de Renzo. — Ils veulent garder leur sang-froid, ajouta un autre, pour pouvoir mentir plus accortement. — Ah! s'écria Renzo: Voilà que maintenant c'est le poète qui a parlé. Donc, vous aussi, vous comprenez bien ma raison. Eh! bien, moucher hôte, réponds-moi donc, à ton tour: et Ferrer, qui est le meilleur de tous, est-il jamais venu ici boire à la santé de quelqu'un et dépenser quatre deniers? Et ce chien d'assassin de don...^..? Je me tais parce que j^ ai encore trop mon bon sens. Ferrer et le père Crrrrr je sais qui je veux dire.... ce sont deux galants hommes; mais il y en a peu de ceux-là. Les vieux sont pires que les jeunes ; et les jeunes.... encore pires que les vieux. Cependant je suis content qu'il ny ait pas eu de tuerie : horreui! oe sont des atrocités à laisser faire au bourreau. Du pain, oh! pour ceia, oui. En ai-je tout de même reçu, des poussées! mais... j'en ai donné aussi ma bonne part. Place ! abondance ! vive ! .... Et pourtant Ferrer, lui aussi... quelques petites paroles en latin.... siés baraos trapolorum.,,. Maudite habitude! Vive! justice! pain! ah! voilà des paroles qui sont justes!... C'est là qu'il les aurait fallu ces camarades quand retentit tout à coup ce maudit don, don, don, et puis encore don, don, don. On n'aurait pas eu, pour sûr, à prendre la fuite alors ; on l'aurait tenu là, ce seigneur curé Je sais bien, moi, à qui je pense ! » A ces mots, il baissa la tête et demeura quelque temps

 comme absorbé par une idée; puis il poussa un grand soupir et se releva en montrant un visage avec deux yeux larmoyants et sur lequel se peignait une certaine expression de chagrin si piteuse, si cocasse, qu'il n'eût vraiment pas été à souhaiter que celle qui en était l'objet eût pu en être un seul instant témoin. Mais ces hommes grossiers, qui déjà avaient conunencé à s'amuser de l'éloquence passionnée et désordonnée de Renzo, s'amusèrent encore bien davantage de sa mine désolée; les plus rapprochés disaient aux autres : Regardez donc ! et tous se retournaient vers lui, si bien quMl devint le jouet de toute cette bande de vauriens. Non pas qu'ils fussent tous dans leur bon sens, c'est-à-dire dans (quel qu'il lût) leur sens ordinaire; mais, à vrai dire, aucun n'en était autant sorti que le pauvre Renzo : et, par surcroît, c'était un villageois. Ils se mirent, tantôt l'un, tantôt r autre, à l'agacer avec des questions sottes'et incongrues, et des flatteries railleuses. Lui, tantôt faisait mine de s'en fâcher, tantôt prenait Ja chose en riant; tantôt, sans prendre garde à toutes ces interpellations, il parlait de tout autre chose ; tantôt il répondait, tantôt il questionnait, toiyours par boutades et à tort et à travers. Par bonheur, toutefois, au milieu de ces divagations, il lui était resté une sorte d'attention instinctive à éviter de prononcer le nom des personnes, si bien que môme celui qui devait être le plus profondément gravé dans sa mémoire ne fut pas proféré en ce lieu; il nous eût été, en effet, trop pénible de voir ce nom, pour lequel nous éprouvons nous-môme un peu d'amour et de respect, profané par ces ignobles bouches et devenir l'amusement de ces lan^çues sacrilèges.

CHAPITRE XV L'aubergiste, voyant que le jeu allait trop loin et durait trop longtemps, s'était approché de Renzo et, tout en priant Irès-poliment les autres compagnons de bien vouloir le laisser tranquille, il allait le secouant par un bras et cherchait à lui faire entendre et à lui persuader qu'il devrait bien aller se mettre au lit, qu'il avait besoin de dormir. Mais lui, revenait toujours sur le même chapitre du nom, du prénom, des ordonnances, et des bons enfants. Pourtant ces mots lit et dormir répétés à son oreille, firent un instant impression sur son esprit ; ils éveillèrent en lui d'une manière un peu plus distincte le sentiment du besoin qu'il éprouvait des deux choses que ces mots exprimaient, et produisirent un moment d'intervalle lucide. Cet éclair de raison qui lui revint le fit jusqu'à un certain point s'apercevoir que la majeure partie de son bon sens s'en était allée : à peu près comme le dernier lumignon d'un luminaire fait apercevoir les autres flambeaux déjà éteints. Il prit une résolution : il appuya ses mains ouvertes sur la table; il essaya une fois, deux fois de se retever ; il soupira, il chancela ; à la troisième fois, aidé par l'aubergiste, il se dressa sur ses pieds. Celui-ci, en le soutenant toujours, le fit sortir d'entre la table et le banc; et, ayant pris une lampe d'une main, de l'autre, cahin-caha, partie il le conduisit, partie il le traîna vers la porte qui menait à l'esca*

The text on this page is estimated to be only 20.66% accurate

LE9 FIANCâB DE HANZONI. 275 lier. Là Renzo, au brnit des salutations qui lui étaient tumultueusement adressées par tous ces braillards, se retonnia vivement ; et, si son ange gardien n'avait pas été prompt & le retenir par le bras, au mouvement qu'il fit, il se serait bel et bien étalé par terre : il se retourna donc; et, dn bras qai lui restait libre, il allait traçant et décrivant dans l'air certains saints en forme de nœud de Salomon, «Allons nous coucber, allons noua concber,» lui ditl'hAto en l'entraînant; il lui ât Tranctiir la porte; puis, bien plus péniblement encore, il Ini flt gravir L'étroit escalier de bois et l'amena floalement dans la chambre qu'il lui avait destinée, A la vue dn lit qui l'attendait, Renzo se réjouit; il fixa tendrement l'hôte avec deux petits yeux qui, tantôt brillaient plus que jamais, tantAt s'éclipsaient, comme deux lucioles ; il essaya de s'équilibrer sur ses jambes et étendit la main vers ta joue de l'hOte pour la prendre entre Tindex et le médina en signe d'amitié et de reconnaissance ; mais il n'y pat parvenir.

 et.... et puis vous vous mettez au lit avec le cœur en paix. — Ah ! fourbe ! ah ! fripon 1 s'écria Renzo, tu me reviens encore à la charge avec ces infamies de nom, de prénom, et d'affaires! — Tais-toi donc, farceur, et va te coucher, disait Thôte. > Mais Tautre, criant plus fort, continuait : « Ah ! je comprends : tu es aussi de la ligue. Attends, attends, je vais t'arranger, moi. Et, dirigeant sa bouche vers la porte du petit escalier, il commençait à crier à tue-tête : Ohé! les amis! L'hôte est de la li... — J'ai dit cela pour rire, cria celui-ci sous le nez à Renzo en le contenant et en le repoussant vers le lit. Pour rire, je te dis; tu n'as donc pas compris que j'ai dit cela pour rire? — Ah! pour rire? maintenant tu parles comme il faut. Du moment que tu Tas dit pour rire Ce sont bien là., en effet, de ces choses qui vous font rire. Et il tomba sur le lit. — A nous deux; déshabillez-vous; vite, dit l'aubergiste; et, au conseil, il ajouta l'aide; car le pauvre diable en avait bon besoin. Quand Renzo fut venu à bout d'ôter son pourpoint, l'autre, s'en étant emparé, mit aussitôt les mains sur les poches pour s'assurer s'il y avait le magot. Il l'y trouva; et, pensant que, le lendemain, le jeune homme aurait bien autre affaire que de le payer, et que le magot tomberait probablement en des mains d'où mi aubergiste ne pourrait pas le faire sortir ; pensant à tout cela, il voulut risquer une autre tentative. — Vous êtes un bon enfant, un galant homme, n'est-il pas vrai? lui dit-il. — Bon enfant, galant homme, répondit Renzo toujours occupé avec ses doigts après les boutons des autres vêtements dont il n'avait pas encore pu parvenir à se déba^ rasser. — Eh! bien, répliqua l'aubergiste : soldez-moi donc maintenant ce petit bout de compte, car demain matin je dois sortir pour certaines affaires... — C'est trop juste, dit Renzo. Je suis malin, mais galant homme... Mais mon argent? où donc vais-je maintenant trouver mon argent? — Le voici, dit l'aubergiste : et, mettant en œuvre toute

The text on this page is estimated to be only 21.37% accurate

LEB riANCéS DE KAKZONI. 277 i'oa expérience, toute sa patience, tonte son adresse, il vînt a bout de régler le compte. et d'empocher l'écot. — Donne-moi un coup de main, mon brave, pour achever de me déshabiller, dit Renzo. Je comprends, moi aussi, voistu, que je tombe de sommeil. » L'aubergiste lui. rendit le service qu'il lui demandait; i) lit mieux encore; il étendit sur lui la couverture; puis, non sans un peu d'humeur, i! lui dit i Bonne nuit ; mais Kenzo ronflait d^à. Par cett« espèce d'attrait qui nous porte souvent à considérer 11Q objet de dédain ft l'égal d'un objet' d'amour,et qui n'est peut-être autre chose que le désir que nous éprouvons de connaître ce qui exerce une puissante action sur notre esprit, l'aubergiste s'arrêta ensuite un moment & contempler cet hûte si ennuyeux pour lui, en levant la lampe et en faisant, avec sa main, refléter la lumière sur son visage, à peu près dans la même attitude où l'on nous peint Psyché en train d'épier furtivement les formes de son époux inconnu, < Grand toqué! grand niais! dit-il en son esprit au pauvre endormi : tu peux bien dire que tu es allé chercher ton malheur toi-mâme. Tu sauras me dire demain le bel agrément que tu y trouveras. Imbéciles, qni voulez courir le monde sans savoir seulement de quel cAté se lève le soleil, pour ensuite vous mettre dans l'embarras, vous et votre prochain. • Cela dit ou pensé, il retira la lampe, se retourna, sortit de la chambre et en ferma la porte ft double tour. Étant sur le palier, il appela l'hêtesse et lui ordonna de laisser les enfants à la garde d'une petite servante et de descendre à la cuisine pour y présider et veiller à, sa place. Il faut que je ^rie à cause d'un étranger qui est tombé ici pour mon nialheur, lui diMl ; et il lui raeonta en deux mots ce fâ«'lenx contre-temps. Puis il njoutarïAiel'œilàtout; et surtout de la prudence dans cette maudite journée. Nous avons là-bas une bande de mauvais sujets qui, un peu par la boisson, un peu parce que de leur nature ils sont mal embouchés, en disent de toutes sortes. C'est égal, si jamais quelque téméraire.... — Ohl je ne suis pas une enfant, et je sais bien aussi ce

 qu'il faut faire. Il me semble que jusqu'à présent Ton ne peut pas dire.... — Bien, bien ; et fais attention qu'ils ne s'en aillent pas sans payer ; et tous ces discours qu'ils tiennent sur le vicaire de la Provision, et sur le gouverneur, et sur Ferrer, et sur les décurions, et les chevaliers, et l'Espagne, et la France, et autres balivernes de cette espèce, il faut faire semblant de ne pas les entendre ; car, à vouloir les contre dire, cela peut mal aller sur-le-champ ; et, à vouloir les approuver, cela peut mal aller par la suite; et, du reste, tu sais bien aussi, toi-même, que ce sont souvent ceux qui en disent de plus grosses.... Enân, tu me comprends; aussi quand on entend certains propos,', il n'y a qu'à détourner la tête et à dire : j'y vais ; comme si quelqu'un vous appelait d'un autre côté. Je ferai en sorte de revenir le plus tôt possible.» Cela dit, il descendit avec elle à la cuisine, jeta un coup d'œil d'un bout à l'autre de la salle pour voir s'il n'y avait rien de nouveau ou de quelque importance; dépendit d*aprè§ une cheville son chapeau et sa cape, prit un bâton dans mi coin, résuma d'un autre coup d'œil à sa femme les instructions qu'il venait de lui donner, et sortit. Mais déjà, tout en faisant ces différentes opérations, il avait repris mentalement le fil de l'apostrophe commencée au lit du pauvre Renzo, et il la poursuivait en cheminant dans la rue. — Têtu de montagnard! — Car, quand bien môme Renzo aurait voulu dissimuler ce qu'il était, cette qualité se manifestait d'elle-même dans ses discours, dans son accent, dans sa mise et dans ses manières. — Une journée comme celle-ci! à force d'adresse, à force de prudence, j'allais en sortir sans accident; et il a fallu justement que tu viennes sur la fin me déranger les œufs dans le panier. N'y art-il pas assez d'autres auberges dans Milan, pour que tu doives précisément tomber dans la mienne? Encore si tu étais venu seul; j'aurais pu fermer les yeux pour ce soir, et demain matin je t'aurais fait comprendre la chose. Mais pas du tout : il a fallu que tu viennes en compagnie; et en compagnie d'un mouchard, pour mieux faire! A chaque pas, l'hôte rencontrait dans son chemin, ou des passants isolés, ou des couples, ou des petits groupes de personnes qui rôdaient en causant à voix basse. Il en était L

The text on this page is estimated to be only 18.91% accurate

LES FIANCAl DE HAHZONl. 2?9 la Jo sa muette allocution, lorsqu'il vit v&nir une patrouille de Eoliiats ; et, se tirant de côté, il les regarda passer do coin de l'œil, et continua à part soi : Les voilà, les rabatr joie. Et toi. gros hâta, pour avoir vu un peu de peuple s'agitfir et faire du tapage, tu t'es fourré dans la tôte que le monde allait changer ! Et sur ce beau fondement, tu t'es mis dans le pétrin, et tu voulais m'y mettre aussi ; ce qui n'est pas juste. Moi, je faisais tout mon possible pour te riauver; et toi, imbécile, pour reconnaissance, peu s'en est fallu que tu ne me fasses une esclandre dans mon auberge. A toi maintenant de te tirei' d'embarras ; quant k moi, je euis en train d'y pourvoir. Comme si je voulais savoir ton nom pour ma propre curiosité ! Que m'importe, à moi, que ta sois Taddée ou Barthélémy^ Avec cela que j'ai bien du plaisir, moi aussi, à mettre la main à la plume! Eh! vous n'êtes pas les seuls A vouloir que les choses aillent à votre guise. Je le sais, parbieu! moi aussi, qu'il y a des ordonnances dont on ne tient aucun compte. La belle nouvelle. ma foi, pour qu'oa ait besoin qu'un montagnard vienne TOUS l'apprendre. Mais tu ne sais pas, toi, que les ordonnances contre les hôteliers sont de celles qui comptent. Et 'tu prétends courir le monde et garder ton fhine parler; et tu es encore & apprendre que, lorsqu'on veut faire à sa guise et se moquer des ordonnances, la première chose, c'est de n'en pas dire de mal en public. Et a un malheureux hôtelier qui serait de ton avis et qui ne s'informerait pas du nom de celui qui lui fait l'honneur de descendre â son auberge, sais-tu bien, grand serin, ce qui lui pendrait de hoa k Voveillet Sous peine, contre qui que ce soit desdits aubergiites, cabaretiers et autres, comme dessus, de ti'ois cents éais. Ils sont là tout frais pondus, les trois cents écus; et pour'les ûien dépenser ! pour être appliqués, les deux tiers à la Chambre royale, et l'autre tiers à l'accusateur ou dinondateuT : ce joli coco ! E, au cas d'insolvabilité, cinq ans de galères; et une jteirie jilus forte, pécuniaire ou corporelle, à la diseri' tion de Son Excellence. Orand merci pourtant de bontés! Comme il achevait ces mots, l'hôtelier mettait le pied sur le seuil du palais du capitaine de justice. L&, comme dans toutes les autres sécrétai reries, on était fort affairéide toutes parts, ons'oceupaitàdoi'.r.er les ordres I.— 19

 qui semblaient les plus propres à prévenir les événements du lendemain, à ôter tout prétexte de désordre, à refréner Taudace des esprits désireux de nouveaux troubles, à. assurer la force aux mains accoutumées ft remployer. On doubla les postes & la maison du vicaire; tous les débouchés de la rue furent barricadés avec des poutres, retranchés avec des chariots. On ei^oignitft tous les boulangers d'avoir a travailler sans relâche à fabriquer du pain; et Ton expédia des estafettes aux villages circonvoisins pour donner Tordre d'envoyer du blé à la ville ; à chaque boulangerie, furent préposés des nobles qui devaient s'y rendre de grand matin pour surveiller la distribution du pain et pour contenir les impatients par l'autorité de leur présence et par de bonnes paroles. Mais, pour donner, comme on dit, un coup au cercle et un coup au tonneau, et, par un peu de terreur, rendre la douceur plus efficace, on songea aussi à trouver moyen de mettre la main sur quelques séditieux : et ce soin regardait principalement le capitaine de justice. Or, chacun peut aisément se figurer dans quelles dispositions d'esprit se trouvait celui-ci à l'égard des insurrections et des insurgés, avec une compresse d'eau vulnéraire sur l'un des organes de la profondeur métaphysiqfue. Ses limiers étaient en campagne déjà depuis le commencement du tumulte ; et ce soi-disant Ambrogio Fusella était, ainsi que Ta dit l'aubergiste, un mouchard déguisé, envoyé en exploration précisément pour prendre sur le fait quelqu'un que l'on pourrait plus tard reconnaître, et avoir l'œil sur lui, et le tenir, pour ainsi dire, sous la main, afin de Tempeigner ensuite à la nuit, une fois tout rentré dans le calme, ou le lendemain matin. Après avoir entendu quelques mots de ce sermon de Renzo, il avait aussitôt jeté son dévolu sur lui, Renzo lui paraissant un coupable débonnaire, précisément ce qu'il lui fallait. S'étant ensuite aperçu qu'il était tout à fait novice dans l'endroit, il avait tenté le coup de maître de le conduire tout chaud, tout bouillant à la prison, comme à Tauberge la plus sûre de la ville; mais ce coup avait manqué, ainsi que nous Tavons déjà dit. Il fut toutefois en mesure de porter à la police des renseignements positifs sur le nom, le prénom, et le pays de notre jeune homme, outre cent autres informations purement cor^ecturales ; si bien que,

 lorsque 1 hôtelier arriva pour dire ce qu'il savait sur le compte de Renzo, on en savait déjà beaucoup plus long que lui. Il entra dans la salle habituelle et fit sa déposition, comme quoi un étranger était venu loger chez lui, qui n'avait jamais voulu décliner son nom. € C'était votre devoir de nous en donner avis, dit un notaire criminel en déposant la plume; mais nous le savions déjà. •— Le beau mystère, pensa l'hôtelier : il y faut, en effet, une grande dose d'habileté ! — Et nous savons aussi, continua le notaire, ce respectable nom. — Diable! le nom, par exemple, comment ont-ils fait?... se demanda l'hôte cette fois. — Mais vous, reprit le notaire d*un air sérieux, vous ne dites pas sincèrement tout ce qu'il en est. — Que dois-je dire de plus? — Ah ! ah ! nous savons très-bien que cet homme a porté dans votre auberge une grande quantité de pain dérobé, pillé, acquis par le vol et par la sédition. — Un homme vient chez moi avec un pain dans sa poche; comment saurais-je, moi, où il est allé le prendre ! Car, à parler aussi vrai que si j'étais à l'article de la mort, je puis dire que je ne lui ai vu qu'un seul pain. — Ah I vous voilà bien : toujours prêt à excuser et à prendre la défense de ces gens-là ! A vous entendre, ils sont tout ce qu'il y a de plus honnête. Comment pouvez-vous prouver que ce pain fut légitimement acquis? — Qu'ai-je à prouver, moi? Cela ne me regarde pas; je suis aubergiste et je fais mon métier. — Vous ne pourrez pas nier, au moins, que votre client a eu la témérité de tenir des propos injurieux contre les ordonnances et de plaisanter d'une manière blessante et indécente sur les armes de Son Excellence. — Que votre seigneurie veuille bien me permettre : comment peut-il être mon client, puisque je le vois pour la première fois? C'est le diable, sauf votre respect, qui l'a envoyé chez moi; et, si je le connaissais, votre seigneurie comprend très-bien que je n'aurais pas eu besoin de lui demander son nom* d

 -— Cependant, dans votre hôtellerie, il s'est tenu des discours incendiaires, des propos insolents ôt séditieux : il y a eu des murmures, des clameurs, du boucan. — Comment votre seigneurie veut-elle que je fasse attention à toutes les balourdises que peuvent débiter tant de braillards qui parlent tous à la fois. Il me faut, avant tout, faire attention à mes intérêts; car je suis un pauvre homme, moi. Et puis votre seigneurie sait bien que celui qui est prompt en paroles, a aussi, le plus souvent, la main prompte, surtout quand ils sont plusieurs ensemble, et... — Oui, oui ; laissez-les, laissez-les faire et dire à leur guise : demain, demain vous verrez si les lubies ne leur seront pas sorties de la tête. Que croyez-vous? — Je ne crois rien. — Que la canaille soit devenue maîtresse de Milan Y — Ah ! bien, oui ! , — Vous verrez, vous verrez. — Je comprends très-bien. Le roi sera toujours le roi; mais, en attendant, celui qui aurait reçu des coups ne les aurait pas moins reçus ; et naturellement un pauvre père de famille n'a pas envie d'en recevoir. Vos seigneuries ont la force en main, et c'est elles que cela regarde. — Vous avez encore beaucoup de monde chez vous? — Une foule. — Et ce certain client que fait-il? continue-t-il à faire de l'esclandre, à monter les têtes, à exciter à la révolte? — C'est de cet étranger que veut parler votre seigneurie! Il est allé se coucher. — Ainsi vous avez encore beaucoup de monde?... N'importe : prenez toujours bien garde à ne pas le laisser partir. —• Est-ce que je dois faire le sbire, moi, maintenant? pensa l'hôte; mais il ne dit ni oui ni non. — Retournez-vous-en chez vous, et soyez prudent, reprit le notaire. — Je l'ai toujours été, prudent. Votre seigneurie peut dire si j'ai jamais eu maille à partir avec la justice. — C'est bien, c'est bien; et ne croyez pas que la justice ait perdu sa force. — Moi? pour l'amour du ciel! je ne crois rien : je ne m'occupe que de mon métier d'aubergiste, moi.

The text on this page is estimated to be only 18.67% accurate

LES Ft&Hcâs DE uiszom. 283 — Toujours le mflme refraÎD : vous n'ayez jamais autre chose à dire. — Dame! quelle autre chose Totre seigneurie veulrella qne je diseî La vérité est une. — Cela suffit : pour le moment nous prenons nota de ce . que vous avez déposé ; le cas échéant, vous aurez ensuite & Efooroir k la justice des informations plus circonstanciées ^eur ce qui pourra vous être demandé. — Quelles autres informations puis-je donner, moiî Moi, je ne sais rien ; c'est & peine si j'ai assez de tête pour veiller a mes propres affaires. — Veillez, en attendant, â ne pas le laisser partir. — J'espôre que l'illustrissime seigneur capitaine saura que je me suis empressé de venir faire mon devoir. Je baise les mains a votre seigneurie. > A la petite pointe du jour, Renzo ronflait depuis environ sept heures, et le pauvre diable était encore plongé dans le plus doux sommeil, quand deux fortes secousses aux bras et une voix qui, du pied du lit, criait : Loreozo Tramaglino! le réveillërent en sursaut. Il se remua, agita les bras, ouvrit les yeux à grand'peine et vit debout devant lui, au pied du lit, un homme vêtu de noir, et deux autres armés, l'un à droite, l'autre & gauche du chevet. Renzo, un peu par le saisissement, un peu parce qu'il n'était pas complètement réveillé, et un peu aussi parce qu'il était encore H moitié coiffé de ce vin que vous savez, demeura un moment comme ébahi ; puis, croyant rdver et ne trouvant pas le l'ave à son goAt, il se démenait comme pour se réveiller tout atïiit. < Ah ! vous avez enteiilu finalement, Lorenzo TramaglinoT dit l'homme à la cape noire, ce même notaire du soir précédent. Debout, allons; levez-vona et venez avec nous. — Lorenzo Tramaglino ! dit Renzo : Tramaglino ! Qu'estce que cela veut direî Que voulez-vous de tuoit Qui donc vous a dit mon nom? — Pas tant de questions, et dépéchoas-nous, dit l'un des sbires qui étaient à ses cétés,en le prenant de nouveau par le bras. — Holà! quelle est cette violence ï cria Renzo en retirant le bras. Hé! l'hâte! Ohé! l'hétel

The text on this page is estimated to be only 15.80% accurate

281 LES FIANÇAS DE HANZONI. — L'emmenons-nousen cliemiseî dit eticorece mSme ebirf en se tournant vers le notaire. — Vous avez entendu? dit celui-ci & Reiizo :c'rat 1& ce que l'on va foire, ei tous ne vous levez pus de suit^, & l'instaLi même, pour venir avec nous. — Et pourquoi donc^ demanda Renzo. — Le pourquoi, c'est le seigueut* capitaine de justice qui TOUS l'apprendra. — Moi t Moi, je suis un galant homme : je n'ai rien fait mui ; et je m'étonne — Tant mieux pour tous, tant mieux pour vous ; cela fait que vous en serez quitte en 'deux mots, et que vous pourrez toub en aller à vos affaires. — Laissez-moi y aller de suite alors, dit Renzo : moi, je n'ai rien à démâler avec la justice. — Une bonne fois. tJnissons-en l dit un sbire. — Faut-il l'emmener tout de bon comme il estî dit l'autre. — Lorenzo Tramaglino ! dit le notaire. — Comment votre seigneurie sait-elle mon nom^ — Faites votre devoir, dit le notaire aux sbires qui mirect aussitôt les mains sur Reoïo pour le tirer hors du lit. — Hoift I ne touchez pas à la peau d'un galant homme, sans quoil... Je suis bien capable de m'habiUer tout seul. — Alors dépfichez-vous de vous lever et de vous habiller, dit le notaire. — Je me lève, répondit Renzo ; et il allait, en effet, rar rnassant çà et 14 ses vêtements épars sur le lit, comme des épaves sur (e rivage. Puis, tout en commençant à se les mettre, il poursuivait encore en disant : Mais je ne veux pas aller chez le capitaine de justice, mot: je n'ai que faire avec lui. Puisqu'on me fait injustement cet affront, je veux être conduit chez Ferrer. Celui-là, je le connais, je sais que c'est un galant homme, et il m'a des obligations. — Oui, oui, mon garçon ; vous serez conduit chez Ferrer, répondit le notaire. En d'autres circonstances, il aurait ri de bon cœur d'une semblable proposition; mais ce n'était pas le moment de rire. Déjfi, en venant, il avait vu dans les rues nn certain mouvement qu'il était difflcile de définir si c'étaient les restes d'une émeute non encore comprimée, ou le prélude d'une nouvelle. Des citoyens arrivaient, dé

The text on this page is estimated to be only 20.49% accurate

IE9 ïlâNCÉB DE lotichaientdetousles cOt^s; on s'abordait, on marchait par Ijaniles, on stationnait par groupes. Et maintenant, sans en avoir l'air ou, tout au moins, en s'efforeant de ne pas le taisser paraître, il prêtait l'oreille, et il lui semblait que le bourdonnement allaiten augmentant. Il avait donc un grand désir de se hâter ; mais il aurait auBSi désiré pouvoir emmener Renzo à l'amiable et avec son consentement; car, si Ton s'était mis en lutte avec lui, il ne pouvait pas être sûr, nne fois arrivés dans la rue, de se trouver encore trois contre un. C'est pourquoi il faisait signe de l'œil aux sbires d'avoir patieaœ et de ne pas exaspérer le jeune homme^ et, de son cAté, il tâchait de le calmer par de bonnes paroles. Ea attendant, le jeune homme, tandis qu'il s'habillait à la hâte, allait recueillant du mieui qu'il pouvait les souvenirs âmbrouillés de la veille, et se rendait bien&peu prés compte que les ordonnances et le nom et le prénom devaient être la cause de tout ce désagrément; mais comment diable cet homme pouvaît-ll connaître son nom? Et que diantre était^il donc arrivé cette nuit, pour que la justice eût repris tant d'assurance et osât venir tout droit mettre les mains sur un de ces bons enfants qui, le jour précédent, avaient tant de voix au chapitre et qui ne devaient pourtant pas être tous endormis, puisque Renzo s'apercevait, lui aussi, d'une rumeur qui allait toujours croissant dans la i'ue! En Usant ensuito le notaire au visage, il y découvrait, pour ainsi dire, entre cuir et chair, l'irrésolution que celui-ci s'efforçait en vain de dissimuler. Là-dessus, comme pour a'éclaircip sur ses conjectures et sonder le terrain, pour gagner du temps et même pour tenter un coup, il dit : Je comprends bien ce qui est cause de tout ceci : c'est l'afiaire du nom et du prénom. Hier soir j'étais vraiment un peu en goguetie : ces aubergistes ont parfois de certains vins qui sont bien traîtres; et parfois, comme je dis, on le sait du reste, lorsque le vin a passé par le canal des paroles, il veut dire, ^«i aussi, la sienne. Mais, s'il ne s'agit que de cela, maintenan ■ ie suis prêt a vous donner toute satisfaction. Et puis, au fait, vous le savez déjà, mon nom. Et qui diable a pu vous le lire? — Très-bien, mon garçon ; c'est très-bien [répondit le notaire d'un ton tout afbble. Je vois que vous êtes sage ; et,

TWl 286 LB8 FIANCÉS DB HANZONI. croyez-m'en, moi qui suis du métier, vous êtes plus judicieux que beaucoup d'autres. C'est là Ip meilleur moyea de s'en tirer vite et bien : avec d'aussi bonnes dispositions, en deux mots vous allez être expédié et mis en liberté. Mais moi, voyez-vous, mon garçon, j'ai les mains liées, je n'ai pas le droit de vous relâcher ici, comme je le voudrais. Allons, dépôchez-vous et venez avec nous en toute conûance; car, lorsqu'on verra qui vous êtes.... Et puis je dirai un mot.... laissez-moi faire.... Mais enân, dépôchez-vous, mon garçon. — Ah ! vous ne pouvez pas : je comprends, dit Renzo ; et il continuait de s'habiller, repoussant du geste les gestes que faisaient les sbires chaque fois qu'ils se disposaient & lui mettre les mains dessus pour le faire se dépêcher. — Passerons-nous par la place de la Cathédrale? demanda-t-il ensuite au notaire. — Par où vous voudrez ; par le chemin le plus court, afin de vous laisser plus promptement en liberté, dit celui-ci, maugréant en son cœur de devoir laisser tomber cette question mystérieuse de Renzo, laquelle pouvait devenir le thème de cent interrogations. — Faut-il n'avoir pas de chance ! pensait-il. Voilà : il me tombe entre les mains un merle qui, cela est facile à voir, ne demanderait pas mieux que de chanter ; et, pour peu que l'on eût quelques instants de répit, là, extra formam, académiquement, par manière d'entretien amical, on lui ferait avouer sans corde tout ce qu'on voudrait : un homme à pouvoir conduire en prison déjà bien et dûment examiné, sans qu'il s'en fût seulement aperçu ; et un homme de cette espèce doit justement me tomber sous la main dans un moment aussi fâcheux. Eh ! il n'y a pas moyen, continuailril à penser en dressant l'oreille et en inclinant la tête en arrière : il n'y a pas moyen; la journée risque fort d'être encore plus chaude que celle d'hier. — Ce qui lui donna lieu de penser ainsi, ce ftit une rumeur extraordinaire qui se fit entendre dans la rue; et il ne put s'empêcher d'ouvrir la croisée pour jeter un coup d'œil à ce qui se passait. Il vit que c'était un rassemblement de citoyens qui, à la sommation de se débander que venait de leur faire une patrouille, avaient d'abord répondu par de gros mots et finalement se séparaient tout en murmurant. Mais ce qui sembla au notaire un indice du plus maa<

The text on this page is estimated to be only 19.45% accurate

' LES FIANCÉS DE «AHZOSI. 2S7 vais angure.c'estque les soldats procédaient avec beaucoup de politesse et de douceur. 11 referma le châssis et demeura un instant perplexe s'il devait mener & Un l'entreprise, ou bien laisser Reozo sous la garde des deux sbires, et courir lui-même chez le capitaine dejustice pour lui rendre compte de son embarras. Mais, pensa-t-il aussitôt, on me dira que je sois ui poltron, wi Iflche, et que jâ devais exécuter les ordres. Noos sommes en danse, il faut danser. Maudite soit la foule ! Que le diable emporte le métier I > Renzo était debout^ les deux sbires se tenaient, l'un & sa droite, l'autre & sa gancbe : le notaire fit signe à ces derniers de ne pas loi faire trop de violence ; puis, s'adressant & Renzo, il lui dit : Allons, mon brave garçon ; a nous, dépéchons-nouB. Mais Renzo, lui aussi, entendait, voyait, et réfléchissait. n ét&it désormais tout habillé, à l'exception du pom'point qu'il tenait d'une main, pendant que de l'autre il fouillait dans les poches. «Eh! eh! dit-il en regardant le notaired'un air trés-signiflcatif : il y avait là de l'argent et une lettre, mon cher seigneur ! — Tout vous sera restitué ponctuellement, dit le notaire, one fois qa'anront été remplies les quelques formalités nécessaires. Allons, marchons. — Non, non, non, dit Renzo en secouant la tête : cela ne me va pasdutont : je veux mes affaires. Je rendrai compte de mes actions, mais je veux ce qui m 'appartient. — Je veux vous prouver que je me fle & vcua : tenez ; et faisons vite, dit le notaire en tirant de son sein et en remettant,avec nn soupir, àRenzo les objets confisqués. Celuici, en les réintégrant à leur place, murmurait entre ses dents : Dieu m'en garde! Vous hantez tellement les voleurs que vous en avez un peu appris le métier. Les sbires ne pouvaient plus se contenir; mais le notaire les calmait du regard et. en attendant, il disait à part soi : Si tu parviens àfranchir le seuil du palais, tu me la payeras avec usure, tu me la payeras. Pendant qae Renzo endossait son pourpoint et prenait son chapeau, le notaire Ht signe à l'un des sbires de passer devant dans l'escalier; il fit ensuite marcher derrière lui le prisonnier, puis, derrière celui-ci, l'autre compère : après

28d LES I^IâKCÉS dé MÂNZOKt. quoi il se mit en marche à son tour. Dès qu'ils furent arrivés dans la cuisine, tandis que Renzo disait : Et ce diable d'hôte où s'est-il fourré? le notaire fait un autre signe aux deux sbires qui, s'emparant, l'un de la main droite, i^autre de la main gauche du jeune homme, lui attachent en toute hâte les poignets avec de certains engins que, par un ironique euphémisme, on nommait des manchettes (1). Celles-ci consistaient (il nous en coûte de devoir descendre à des particularités si peu dignes de la gravité historique, mais la clarté du récit l'exige), consistaient en une grosse ficelle, longue un peu plus que le tour d'un poignet ordinaire, munie, à ses extrémités, de deux morceaux de bois en forme de garrots, de chevilles droites. La petite corde entourait le poignet du patient, et les chevilles, passées entre le médius et l'annulaire de l'agent, restaient enfermées dans sa main, de telle sorte qu'en faisant exécutera celle-ci un demi-tour, il resserrait le lien à volonté ; ce qui lui donnait le moyen, non-seulement d'assurer sa capture, mais encore de torturer les récalcitrants ; et, pour rendre ce dernier moyen plus efficace, la ficelle était parsemée de nœuds. Renzo se débat et s'écrie : Quelle est cette trahison? A un galant homme.... ! Mais le notaire, qui avait toiyours de bonnes paroles pour dorer les mauvaises pilules : Ayez patience, disait^il : ils font leur devoir. Que voulez-vous? ce sont autant dé formalités ; et nous-mêmes, nous ne pouvons pas traiter le monde selon notre cœur. Si nous devions ne pas faire ce qui nous est ordonné^ nous serions frais, nous aussi, et bien pis que vous encore. Prenez patience. Pendant qu'il parlait, les deux agents donnèrent un tour aux manchettes. Renzo s'apaisa comme un cheval fringant qui se sent la bouche serrée par le mors ; et il s'exclama : € Patience ! — A la bonne heure, mon garçon, dit le notaire : voilà la vraie manière d'en sortir pour le mieux. Qu'est-ce que vous voulez? c'est très-désagréable, j'en conviens; mais, en vous comportant bien, en un clind'œil vous en serez quitte. Et, puisque je vois que vous êtes bien disposé, je me sens porté à vous venir en aide et je veux vous donner aussi oo (1) Manichim,

The text on this page is estimated to be only 18.86% accurate

LES FiAKCÉa DE MANZONI. 289 autre conseil dans votre intérflt. Croyez-moi, qui suis expert en ces sortes de choses : passez tout droit votre chemin, sans regarder autoui' do vous, sans vous faire remarquer ; de cette manière, personne ne fait attention & vous, personne ne s'aperçoitde rien.ot vous, voua sauvegardez votre honneur. D'ici a une heure voue et«8 en liberté : il y a tant à faire qu'ils auront hâte, eux aussi, de vous expédier : et puis je parlerai, moi Vous voils en allez alors à vos affaires, et personne ne saura que vous avez été entre les mains de la justice. Et vous, continua-i>-il ensuite, en s'adressant avec un visage sôvÈre aux deux gbires, vous prendrez garde & ne lui point faire de mal, car je le prends sous ma protection : faites votre devoir, mais rappelez-vous que c'est un honnête garçon, un jeune homme comme il faut, qni eons pea seramis en lihertéet qui doit âtre jaloux de son honneur. Que rien ne paraisse : absolument comme si vous étiez trois camarades qui vous promeniez tranquillement ensemble. Puis, d'un ton impératif et eu fronçant le sourcil, il ajouta : Vous m'avez compris? S'étant ensuite tourné vers Renzo avec un visage tout épanoui et devenu tout & coup souriant, et qui semblait vouloir dire : Oh! nous autres, nous sommes deux amis! il lui murmura de nouveau à l'oreille : Soyez raisonnable! faites comme je vous dis; ne regardez pas autour de vous ; flez-vous en qui vous porte intérêt. En routai » Et te convoi s'achemina. Cependant, de tons ces beaux discours, Renzo n'en cmt pas un traître mot : ni que le notaire lui voulût plus de bien, à lui, qu'aux sbires ; ni qu'il prît tant à cœur sa réputation ; ni qu'il eût l'intention de lui venir en aide ; pas un mot de tout cela. Il comprit très-bien que le brave homme, craignant qu'il ne lui vînt & se présenter le long du chemin quelque occasion propice de s'échapper de leurs mains, metr iait tout«s ces belles paroles en avant pour le détourner de toute idée de guetter cette occasion et de la saisir, le cas échéant. Si bien que toutescesexhortationsn'eurent d'autre effet que de confirmer Renzo d'une manière plus nette et plus précise dans le projet qu'il avait déjà vaguement ébauché dans son esprit, k savoir, de faire justement tout le contraire. Que l'on ne s'avise toutefois pas de conclure de là que le

 notaire fût un novice inexpert en fait de fourberie, car on se tromperait fort. C'était, au contraire, un fourbe fieffé, dit notre historien qui semble avoir été un de ses amis ; mais, en ce moLient, il se trouvait sous le coup d'une grande agitation. A tête reposée, je puis vous assurer qu'il se serait joliment moqué de celui qui, pour induire quelqu'un à faire une chose par elle-même suspecte, se serait ainsi évertué à la lui suggérer et à la lui inculquer avec tant d'insistance et avec cette pitoyable apparence de lui donner, un conseil désintéressé, un conseil d'ami. Mais c'est là une tendance générale des hommes, lorsqu'ils sont en proie à Tagitation et à l'inquiétude et qu'ils s'avisent du moyen qu'un autre pourrait employer pour les sortir d'embarras, de le lui demander avec instance et itérativementet avec toutes sortes de prétextes ; et les fourbes, lorsqu'ils sont troublés et en détresse, tombent, aussi bien que les autres, sous cette loi commune. De là vient qu'en de semblables occurrences ils font le plus souvent une si piètre figure. Ces surprenantes inventions, ces fines malices à l'aide desquelles ils ont coutume de triompher, qui sont devenues pour eux presque une seconde nature et qui, employées à propos et conduites avec le sang-froid et la présence d'esprit nécessaires, atteignent le but si adroitement et sans que personne s'en doute; et qui, même lorsque, après la réussite, elles viennent à être connues, n'en recueillent pas ipoins d'unanimes applaudissements, les pauvres hères, quand ils sont dans l'embarras, les emploient à la diable, sans ordre, sans finesse et sans grâce, tellement qu'ils deviennent un objet de risée et de pitié pour ceux qui les observent s'escrimer de la sorte et se donner tant de peine. Quant à celui qu'ils ont alors la prétention d'entortiller, bien qu'il soit moins rusé qu'eux, il parvient très-facilement à éventer tous leurs manèges, il s'éclaire à leurs artifices et les tourne contre eux-mêmes. C'est pourquoi on ne saurait jamais assez recommander aux fourbes de profession de toujours conserver leur sang-froid ou, ce qui est encore mieux, de ne jamais se trouver dans de& circonstances difficiles. Ainsi Renzo, dès qu'ils furent dans la rue, commença à jeter les yeux de côté et d'autre, à mettre sa personne en évidence, à avancer la tète, à dresser l'oreille. Il n'y avait

LES FIANCÉS DE MANZONI. 291 toutefois pas un concours extraordinaire de inonde; et, quoique sur le visage de plus d'un passant on eût pu lire facilement un certain je ne sais quoi de séditieux, néanmoins chacun passait droit son chemin ; et, de sédition proprement dite, il n'y en avait point. € Soyez prudent ! soyez prudent ! lui murmurait derrière les épaules le notaire. Votre honneur, l'honneur, mon enfant ! Mais lorsque Renzo, en tendant l'oreille vers trois individus qui arrivaient avec la figure enflammée, entendit parler d'une boulangerie, de farine cachée, de justice, il conamença aussi à faire des signes des yeux et des contorsions de bouche à leur adresse, et & tousser de cette manière qui exprime tout autre chose qu'un rhume. Ceux-ci regardèrent plus attentivement le convoi et s'arrêtèrent ; d'autres, qui arrivaient, s'arrêtèrent aussi avec eux; d'autres, qui l'avaient déjà dépassé, se retournant au bruit qui oonamençait déjà à se faire, revenaient sur leurs pas et se mettaient à la queue. — Prenez garde à vous; soyez prudent, mon enfant; ce sera tant pis pour vous, voyez-vous ; ne gâtez pas vos affaires ; l'honneur, la réputation, murmurait le notaire. Renzo faisait encore pis. Les sbires, après s'être consultés du regard et croyant bien faire (chacun est siget à se tromper), donnèrent un tour aux manchettes. — Aïe ! aïe ! aïe ! crie le patient. A ce cri, le monde se presse alentour ; il en arrive de tous les côtés de la rue : le convoi se trouve enrayé. C'est un mauvais sujet, disait le notaire à ceux qui étaient tout près ; c'est un voleur pris sur le fait. Retirez-vous; laissez passer la justice. Mais Renzo, voyant le moment propice, voyant les sbires devenir blêmes ou tout au moins pâles : — Si je ne m'aide pas maintenant, pensart-il, tant pis pour moi. — Et, élevant aussitôt la voix : Mes amis! s'écrie-t-il, on m'emmène parce que hier j'ai crié : pain et justice. Je n'ai rien fait; je suis un honnête homme : secourez-moi; ne m'abandonnez pas, mes amis ! En réponse à ces paroles, il s'éleva dans la foule un murmure sympathique auquel succédèrent aussitôt des cris d'une sympathie plus décidée. Les sbires ordonnent d'abord, puis ils demandent, pww ils conjurent les plus rapprochés M

The text on this page is estimated to be only 17.39% accurate

S92 LES PlANCâS DB HAHZOKI. de se retirer et de leur laisser le passage libre ; la foule m presse, au contraire, et les serre toujours de plus pr^s. Eux, voyant que la partie n'était plus tenable, lâchent les manchettes et ne s'occupent plus d'autre chci^e que de se perdre dans la foule, pour en sortir inaperçus. Le notaire souhaitait ardemment depouvoir en faire autant; mais cela ne lui était pas facile, ft cause de sa caige noire. Le pauvre homme, la p41eur but le visage, troublé, éperdu, cherchait & se faire petit, faisait mille contorsions pour se glisser hors de ce rassemblement; mais ilne pouvait lever les yeni qu'il n'en vît plus de vingt flsês sur lui. Il étudiait tons les moyens pour paraître un étranger qui, en passant, fortuitement par là, s'était trouvé pris dans la foule, comme un fétu dans la glace ; et, se rencontrant nez h nez avec un homme qui le regardait fixement et avec une mine plus rébarbative que les autres, composant sa bouche à un sourire et affectant un air candide et niais, il lui demanda: «Qu'estce donc que ce grabuge t — Hu ! vilaii corbeau ! répondit l'individu. Vilain coi'beau! grand corbeau !» répéta-lH)n de toutes parts. Aux cris, s'ajoutèrent les poussées et les bousculades, si bien qu'en peu de temps, partie avec ses propres jambes, partie avec les coudes d'aatrui, il réussit à obtenir ce qui lui tenait le pins au cœur en ce monient, de se tirer de cette cohue,

The text on this page is estimated to be only 19.04% accurate

CHAPITRE XVI * Sauveï-vous, mon ami ; sauvez-vous : Toiei nn CouTent, voilà une église; par ici! paria!»erie-t-oii à Renzode toutes parts. Pour ce qui est de se sauver, pensez si le conseil lui était nécesssdre. Des le premier moment où, comme un éclair, avait brillé dans son esprit l'espérance de s'échapper des griffes qui l'être ign aient, il avait commencé ft faire ses calculs, et avait résolu, si le coup lui réussissait, de marclier sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il fût hors, non-seulement de la ville, mais du duché. — Car, avait-il peàsô, de quelque manière qu'ils soient parvenus à le savoir, mon nom se trouve maintenant couché sur leurs affreux registres ; et, avec mon nom et mon prénom, ils peuvent venir me prendre quand bon leur semhte. — Et pour ce qui est d'un asile, il ne s'y serait arrétôqu'à la dernière extrémité. — Car, si je puis être oiseau des hois, avait-il aussi pensé, je ne veux pas me faire oiseau de cage. — Il s'était donc proposé, comme terme de sa course et comme refuge, ce pays, dans le territoire de Bergame, où était établi ce sien cousin Bortolo qui, s'ilvous en souvient, l'avait à plusieurs reprises engagé à aller, lui aussi, s'y fixer. Mais le point difficile, c'était de trouver la route. Laissé dans un quartier inconnu d'une ville, on peut le dire, inconnue pour lui, Renzo ne savait même pas par quelle porte il fallait sortir pour aller à Bergame ; et, quand bien même il l'aurait sa, il n'aurait pas

 8u ensuite se rendre & cette porte. Il eut on instant la pensôe de demander son chemin à ses libérateurs; mais comme, dans le court espace de temps qu'il avait eu pour méditer sur ses propres affaires, d'étranges pensées lui étaient venues k Tesprit sur le compte de ce certain fourbisseur si obligeant, père de quatre enfants, cela flt qu'il ne voulut pas, pour le coup, divulguer ses desseins devant une nombreuse réunion où il aurait pu se rencontrer un autre individu de la môme trempe; et il se décida aussitôt à s'éloigner en toute hâte de ce lieu, en se réservant de demander plus tard son chemin daiis on autre quartier où personne ne saurait qui il était, ni pourquoi il le demandait. Il dit à ses libérateurs : Merci, merci, mes amis : que Dieu vous bénisse! et, sortant de la foule qui s'ouvrit aussitôt pour le laisser passer, il prit ses jambes à son cou et.... courez après. Il enâla un petit passage, puis une ruelle, puis une autre, et il galopa assez longtemps sans savoir où il allait. Lorsqu'il lui sembla s'être suffisamment éloigné, il ralentît le pas« pour ne pas donner de soupçons, et commença à regarder autour de lui pour choisir l'homme & qui il ferait sa demande, une figure qui lui inspirât confiance. Mais, là aussi, la chose présentait ses difficultés. La demande, par ellemême, était suspecte ; d'autre part, le temps pressait : les sbires, à, peine dégagés de ce petit impédiment, devaient, sans aucun doute, s'être mis à la recherche de leur fugitif : le bruit de cette fuite pouvait être arrivé jusque là ; et, sous le coup de cette anxiété, Renzo dut peut-être faire dix jugements physiognomoniques avant de trouver la figure qui lui parût remplir les conditions nécessaires. Cet homme rondelet qui était là debout sur le seuil de sa boutique, les jambes écartées, les mains derrière le dos, la bedaine en avant, le nez en l'air, au triple menton, et qui, par délassement, allait alternativement soulevant sur la pointe des pieds et laissant retomber sur ses talons sa masse ondulante, avait tout l'air d'un bavard curieux qui, au lieu de réponses, l'aurait probablement accablé de questions. Cet autre qui s'en venait lentement, les yeux fixes et la bouche béante, loin de pouvoir vite et bien enseigner son chenain à quelqu'un, avait plutôt l'air de connaître à peine le sien. Ce jeune garçon qui, à vrai dire, paraissait assez éveillé;

 paraissait être aussi plus espiègle encore; et il y avait tout à croire qu'il se serait fait un malin plaisir de faire aller un pauvre villageois du côté opposé à celui qu'il demandait. Tant il est vrai que, lorsqu'un homme est dans rembarras, presque chaque chose devient pour lui un embarras nouveau l Ayant finalement aperçu un individu qui s'avançait en toute hâte, il pensa que celui-ci, ayant probablement quelque affaire pressante, lui répondrait promptement et en peu de mots pour se débarrasser de lui ; et, l'ayant entendu qui parlait tout seul, il jugea que ce' devait être un homme sincère. Il s'en approcha et lui dit : < S'il vous plaît, votre seigneurie, de quel côté sort-on pour aller à Bergame? — Pour aller & Bergame? Par la porte Orientale. — Merci bien, mon brave seigneur ; et pour aller à la porte Orientale? — Prenez cette rue à main gauche ; vous déboucherez sur la place de la Cathédrale, puis.... — Cela me suffit ; je vous remercie beaucoup : je sais le peste. Que Dieu vous le rende ! > Et il courut tout droit du côté qui lui était indiqué. L'individu le suivit un instant des yeux ; et, rapprochant dans sa tête ce qu'avait d'insolite sa démarche de la demande du jeune homme, il dit à, part soi : Ou il a fait quelque mauvais coup, ou c'est k lui qu'oi ▼eut le faire. Renzo arrive à la place de la Cathédrale ; il la traverse, passe à côté d'un monceau de cendres et de charbons éteints, et reconnaît les restes de ce feu de joie auquel il avait assisté le jour précédent ; il longe les marches de l'église, revoit la boulangerie délie grucce k moitié démolie, gardée par des soldats, et psisse outre : allant toujours et en suivant le chemin par lequel il était venu déjà avec la foule, il arrive devant le couvent des capucins, jette tin coup d'œil k cette petite place et k la porte de l'église, et se dit à lui-môme en soupirant : Il m'avait pourtant donné un bon conseil ce moine d'hier, en me disant de rester dans l'église à attendre et à faire un peu de bien. S'étant arrêté là un instant à regarder fixement vers la porte Orientale par où il devait sortir et ayant, ainsi de loûiy aperçu beaucoup de monde qui en gardait les abords ;

 ayant, d'autre part, rimagination passablement surexcitée (il faut Texcuser ; il y avait bien de quoi), il éprouva une certaine répugnance à en tenter le passage. Il se trouvait avoir là, pour ainsi dire, sous la main un lieu d'asile et où, avec cette lettre, il serait bien recommandé : il eut une forte tent9*tion d'y entrer. Mais aussitôt, ayant repris courage, il se dit : — Oiseau des bois tant que je pourrai. Qui me connaît ici? Quand le diable y serait, les sbires ne se seront pas mis en quatre pour aller m'attendre à toutes les portes. — Il regarda derrière lui pour voir si, par hasard, ils ne venaient pas de ce côté : il ne vit ni les sbires ni personne qui parût prendre garde à lui. Il se remit en marche, ralentit ces bienheureuses jambes qui voulaient pourtant toujours courir tandis qu'il convenait seulement de marcher; et doucement, doucement, en sifflotant, il arriva à la porte. Il y avait précisément sur le seuil une bande de gabelous et, pour renfort, une compagnie de miquelets espagnols ; mais toute leur attention était tournée vers le dehors, pour ne pas laisser entrer de ces vagabonds qui, à la première nouvelle d'une émeute, s'empressent d'accourir comme les corbeaux sur le champ où a été livrée une bataille; si bien que Renzo, d'un air ingénu, les yeux baissés, et avec une allure tenant un peu du voyageur et un peu du promeneur, franchit le seuil sans que personne lui dît mot; mais^ aa dedans de lui, son cœur battait à tout rompre. Voyant à sa droite un petit sentier, il s'y engagea afin d'éviter la grande route; et il marcha un bon bout de temps avant de seulement songer à regarder derrière lui. Il marche, il marche toujours ; il rencontre des hameaux, et il passe son chemin sans en demander le nom. Il est sûr de s'éloigner de Milan ; il espère aller vers Bergame : cela lui suffit pour le moment. De temps en temps il se retournait, et parfois il allait aussi regardant et frottant tantôt l'un, tantôt l'autre de ses poignets encore un peu endoloris et marqués tout autour d'une raie rouge : l'empreinte de la corde. Ses pensées étaient, comme chacun peut se le figurer, un tohu-bohu de repentirs, de regrets, d'inquiétudes, de chagrins, de tendresses ; c'était un travail, une recherche pénible pour se rappeler les choses qu'il avait dites et faites le soir précédent pour pénétrer la partie seciète de son his

The text on this page is estimated to be only 21.06% accurate

LB8 riÂHOâB DB UANZ03JI. 297 toire, et surtout la manière dont on avait pu découvrir son nom. Ses soupçons se portaient natnreilement sur le foui'blsseur, àijuî il se souvenait bien de l'avoir débité tout au long; et, ea repassant dans son esprit le moyen à l'aide duquel cet homme le lui avait si subtilement soutiré do la bouche, et -puis l'ensemble do ses manières, et puis touto.s ses offres de service qui aboutissaient toujours à Touloir savoir quelque chose anr son compte, le soupçon devenait presque une certitude; si ce n'est qu'il lui revenait aussi, comme une lueur, comme une vague réminiscence, d'avoir, aprâs le départ du fourbisseur, continué assez longtemps de babiller; mais avec qui? le devine qni peut; et sur qnoiî il avait beau interroger sa mémoire, elle ne savait pas le lai dire ; elle ne savait lui dire qu'une seule chose, c'est que dans ce moment-là elle s'était trouvée absente du logis. L© pauvre diable se perdait dans toutes ces recherches ; il était comme un homoie qui a souscrit beaucoup de blancseings et les a confiés k quelqu'un qu'il tenait pour sûr et pour honnête; et qui, venant ensuite & découvrir que ce quelqu'un est un fripon, voudrait connaître l'état de ses a.flaire8; mais quoi connaître? c'est un chaos. Une autre étude également pénible était celle de fonder sur l'avenir quelque projet qui nefûtpas en l'air ou fort triste. Mais bientôt, de toutes ces études, la plus scabreuse fut celle de tronvep son chemin. Après avoir assez longtemps marché, pour ainsi dire, & l'aventure, il sentit la nécessité de prendre langue. Il éprouvait bien une certaine répugnance a mettre en avant ce mot: Bergame; comme si ce mot avait eu en lui-même je ne sais quoi de suspect, de choquant; il n'était pourtant pas possible de s'en dispensée. Il résolut, ainsi qu'il l'avait fait à Milan, de demander sa route au premier passant dont la figure lui serait sympathique ; et c'est ce qu'il fit. « Vous n'êtes pas sur la voie, lui répondit celui-ci; et, après y avoir un moment réfléchi, partie en paroles, partie par gestes, il lui indiqua le chemin qu'il devait tenir pour se remettre sur la grande route. Renzo le remercia du renseignement, fit semblant de s'y conformer en tout, alla effectivement du côté qui lui avait été indiqué, avec l'iatention, cela est vrai, de s'approi-ber de cette bienJ

 heureuse grande route, de ne la point perdre de vue, de cheminer, autant que possible, parallèlement à elle, mais sans y mettre le pied. Le plan était plus facile à conceToir qu'à exécuter. La conclusion est qu'en allant ainsi de droite à gauche, en zigzag, un peu en suivant les indications qu'il obtenait en route, un peu en les corrigeant selon ses lumières et en les adaptant à ses vues, un peu en se laissant guider par les chemins où il se trouvait engagé, notre fugitif avait déjà fait peut-être douze milles qu'il ne s'était pas éloigné de Milan de plus de six : qua,nt à Bergame, c'était une grande chance s'il ne s'en était pas éloigné. Il commença à comprendre que, de cette manière, iln'en viendrait jamais à bout; et il songea à trouver quelque autre expédient. Celui qui se présenta à son esprit, ce fut d'avoir le nom de quelque pays voisin de la frontière et où Ton pourrait se rendre par des chemins vicinaux; et, en s'informant de. ce pays, pouvoir obtenir une indication sûre, sans semer sur son passage cette demande de Bergame qui lui semblait si fortement sentir la fuite, l'évasion, le criminel. Tandis qu'il médite le moyen de recueillir tous ces renseignements sans inspirer de soupçons, il voit un rameau vert suspendu au-dessus de la porte d'une chaumière isolée en dehors d'un village. Depuis déjà quelque temps il sentait croître en lui le besoin de réparer ses forces ; il pensa que là serait le lieu où il pourrait se renseigner et se restaurer tout à la fois; et il entra. Il n'y avait qu'une vieille femme, la quenpuille au côté et le fuseau à la main. Il demanda à manger un morceau; elle lui offrit un peu de stracchino (1) et du bon vin : il accepta le fromage, mais il refusp. le vin (il l'avait pris en aversion à cause du vilain tour qu'il lui avait joué le jour précédent), et il s'assit en priant la bonne femme de se hâter. Celle-ci en un clin d'œil eut apprêté la table ; et elle commença aussitôt à assaillir son voyageur de questions et sur sa condition, et sur les grands événements de Milan, dont le bruit était arrivé jusque-là. Renzo non-seulement sut louvoyer et éluder les questions avec beaucoup d'adresse ; mais, tirant profit de la difficulté elle(1) Espèce particulière de £i:oiuage, généralement trèB-estimée dans le Milanais»

The text on this page is estimated to be only 18.50% accurate

LES FIANCÉS DE MANZONI. 299 môme, il Ût aarvh- à ses tins la curiosité de la Tieille qnl lui demandait où il allait. < Jo dois :iller dans plusieurs endroit8,ditReiizo;etilEeteva, prit dans sa main un morceau de pain qui lui était resté de ce maigre banquet, an pain bien diffârent de celui qu'il avait trouvé la veille au pied de lacroix do San JHonigi, paya l'écot, sortit et prit le chemin à droite. Et, pour no pas allonger le récit plus que de raison, avec le nom de Gorgonzola & la bouche, de village on village, il chemina tant qu'il y arriva une heure environ avant le coucher du soleil. Déj&. tout en allant, il avait projeté de faire là une autre pause, et d'y prendre un repas un peu plus substantiel. Le corps aurait bien aussi agréé un petit brin de lit ; mais Renzo l'aurait plutôt laissé tomber d'épuisement sur la route, qne de lui accorder cette satisfaction. Son dessein était da s'informer dans quelque hôtellerie de la distance de l'Adda, de se procurer adroitement l'indication de quelque chemin de traverse qui pourrait y conduire et de se remettre en route dans cette direction aussitôt après le repas. Né et élevé k la seconde source, pour ainsi dire, de l'Adda, il avait plus d'une fois entendu dire qu'à un certain point

 et dorant on certain trajet, ce fleuve marquait la limite entre Tétat Milanais et l'état Vénitien. Quel était ce point, quel était ce trajet, il n'en avait pas une idée bien précise ; mais, pour le moment, la principale affaire, c'était de pouvoir gagner la rive opposée. S'il n'y parvenait pas ce joarlà, il était décidé à cheminer aussi longtemps que la nuit et ses forces le lui permettraient, et d'attendre ensuite l'aube du lendemain dans un champ, dans uneiande, où il plairait à Dieu, pourvu que ce ne fût pas dans une hôtellerie. Après avoir fait quelques pas dans Gorgonzola, il avisa une enseigne. 11 entra et demanda h l'hôte, qui vint à sa rencontre, de lui servir de quoi manger un morceau et un demi-setier de vin : quelques milles de plus et le temps avaient fait passer cette horreur si profonde, si exagérée que le vin lui avait un moment inspirée. Je vous prie de faire vite, ajoutart-il, parce que j'ai besoin de me remettre aussitôt en route. Et il ajouta cela, non-seulement parce que c'était la vérité, mais aussi de crainte que l'hôtelier, s' imaginant qu'il voulût coucher là, ne lui tombât sur le dos avec la demande de son nom, de son prénom, du lieu de sa provenance, de l'affaire qui l'amenait.... Au diable! L'hôte répondit à Renzo qu'il allait être servi à la minute; et celui-ci s'assit au bout de la table, tout près de la porte, la place des timides. 11 se trouvait dans la salle quelques oisifs de l'endroit, qui, après avqir disputé, discuté, glosé sur les grandes nouvelles de Milao du jour précédent, mouraient d'envie de savoir comment les choses s'étaient passées en ce jour ; d'autant plus que ces premières nouvelles étaient plutôt de nature k exciter la curiosité qu'à la satisfaire : une insurrection ni réprimée, ni victorieuse, suspendue par la nuit plutôt que terminée; une chose tronquée, la fin d'un acte, plutôt que la fin d'un drame. L'un d'eux se détacha ^du groupe, s'approcha du nouveau venu et lui demanda s'il arrivait de Milan. « Moi! dit Renzo, pris au dépourvu, pour prendre le temps de répondre. — Vous, si la demande n'est pas trop indiscrète. > Renzo, secouant la tête, serrant les lèvres et en faisant bortir un son inarticulé, dit : « Milan, d'après le peu que j'en entends dire de tous côtés ne doit guère être un

The text on this page is estimated to be only 19.45% accurate

LES FIAHCÉB DE MANZONI. 301 pays où il fasse bon aller pour le moment, hormis le cas d'une grande nécessité. — Le tapage continue donc encore aujourd'lmi? demanda le curieux avec plus d'instance. — Il faudrait y être pour le savoir, dit Renzo. i — Mais TOUS ne venez donc pas de Milan? — Je viens de Liscate, répondit carrément notre jeune homme qui, pendant ce temps, avait médité sa réponse. Il en venait, en effet, rigonreusement parlant, car il y avait passé ; et il en avait appris le nom, ft un certain point de sa route, par un voyageur qui lui avait indiqué ce pays comme étant le premier qu'il devait trav*ser pour arriver ft Gorgonzola. — Ah ! dit l'individu ; comme s'il avait voulu dire ; vous auriez mieux fait de venir de Milan ; mais patience. Et à Liscate, {youtart-il, ne savait-on rien de Milan? — Il se pourrait très-bien que quelqu'un en sût quelque chose, répondit notre montagnard ; mais moi je n'y ai rien entâDdu dire. Et il prononça ces derniers mots sur ce ton particulier qui semble vouloirdire ; j'ai fini. Le curieux retourna vers ses amis; et un Instant après l'hûte vint servir. — Combien y Srt-jl d'ici à l'Adda? lui demanda Renzo à demi-voix, en faisant l'indifférent et en affectant un air distrait que nous lui avons d^j^ vu prendre en d'autres circonstances. — A TAdda? poQT passer? dit l'héte. — C'estrft-dire oui & l'Adda. — Voulez-vous passer par le pont de Cassano ou par le bac de Canonica? — N'importe où.... Je demande cela par pure curiosité. — Eh! moi, je dis cela parce que ce sont Ik les endroits par où passent les honnêtes gens, ceux qui peuvent rendre bon compte de leurs actions. — C'est bien : et combien y art-il? — 11 faut compter qu'aussi bien 'à l'un qu'a l'autre enr droit, un peu plus, un peu moins, il peut y avoir, d'ici, environ six milles. — Six milles! Je ne savais pas, dit Renzo, Cependant, roprit-il ensuite d'un air encore plus affecté d'inditféi'euce, liouEsé jusqu'à l'exagération : Cependant, si l'on avait ba

802 LES FIANCêS DC ITANZONI. soin de prendre un chemin plus court, il y aura bien d'autres points pour passer? — Oh 1 certainement, il y en a, répondit Fhôte en lui plantant dans le visage deux yeux, pleins d'une curiosité maligne. Cela suffit pour faire mourir sur les lèvres de notre jeune homme les autres questions qu'il se disposait à fa.ire. Il attira le plat devant lui; et, regardant le demi-setier que rhôte avait aussi posé sur la table, il dit : Le vin est naturel? — Comme Tor, répondit Thôtelier. Demandez plutôt à tous les gens du pays et des environs, qui s'y connaissent d'ailleurs vous en jugerez. Et, ce disant, il retourna vers ses habitués. — Que le diable emporte tous les hôteliers l s'exclama Renzo en son cœur; plus j'en vois, et pires je les trouve! Malgré tout, il se mit à manger d'un bon appétit, prêtant en môme temps, sans en faire semblant, Toreille, dans le but de découvrir du terrain, de connaître l'opinion des gens de ce pays sur le grand événement auquel il avait pris une part si importante, et d'observer surtout si, parmi ces discoureurs, il ne se trouverait pas quelque galant homme ft qui un pauvre garçon pût se hasarder à demander sa route, sans crainte d'être mis au pied du mur et forcé de raconter ses affaires. € C'est égal, disait l'un : il semble vraiment que cette fois-ci les Milanais n'ont pas badiné. Enfin! demain, au plus tard, on en saura quelque chose. — Je regrette de n'être pas allé à Milan ce matin, disait un autre. — Si tu y vas demain, j'y vais aussi, dit un troisième puis un autre, puis un autre encore. — Ce que je voudrais bien, par exemple, reprit le premier, ce serait de savoir si ces beaux seigneurs de Milan songeront un peu aux pauvres diables du dehors ; ou bien s'ils ne feront faire de bonnes lois que pour eux seuls. Car vous savez, n'est-ce pas, comment ils sont? Citadins orgueilleux et égoïstes : tout pour eux ; quant aux villageois, bah ! oa dirait que ce ne sont pas des chrétiens. — Nous avons une bouche aussi, nous ; et pas seulement pour manger, mais pour dire notre raison, dit un autre sur

The text on this page is estimated to be only 20.57% accurate

LEE FIANCEE DB HANZOHI. 903 un ton d'autant plus modeat«, que la proposition était plus audacieuse .- et une fois que l'affaire sera bien ea train Mais il ne jugea pas à propos d'achsTer la phrase. — Ce D'est pas seulement à Milan qu'il 7 a du grain de y caché, > commençait à dire un autre d'un air malin et mystérieux, quand on entend tont à coup le trot d'un cheval qui s'approche. Ils se précipitent tous vers ta porte; et, ayant aussitôt reconnu l'homme qui arrive, ils se portent tous ks& rencontre. C'était un marchand de Milan, qui, allant plusieurs fois par an fk Bergamepour affaires de son commerce, avait coutume de passer la nuit dans 'cette auberge ; et, comme il y trouvait presque toujours la même compagnie, il avait lié connaissance avec chacun d'eux. Ou se presse aatour de lui; qui prend la bride, qui l'étrier. «Soyeis le bienvenu. — Soyez les bien trouvés. — Avez-vous fait bon voyage? — Excellent : et vous autres, comment allez-vouB t — Bien, trés-blen. Quelles nouvelles de. Milan? — Ah ! voil& les quêteurs de nouvelles ! dit le marchand en descendant à terre et laissant le cheval aux mains d'un garçon. Et puis, an surplus, oontinua-t-il en entrant par la petite porte suivi de tous les autres, à cette heure, vous savez les nouvelles probablement mieux que moi. — Envérité, nousne savons rien, dirent plusieurs d'entre eax en se mettant la main sur le cœur. — Pas possible? dit le marchand. Alors vous allez en entendre de belles... ou, pour mieux dire, de laides! Héll'hAte! mon lit habituel n'est pas occupé? C'est bien. Un verre de Tin et mon morceau d'habitude; laites vite, parce que je veux me coucher de bonne heure et partir demain de trèsgrand matin pour arriver & Bergame à l'heure du dîner. Et vous autres, poursuivit-il en s'asseyant & la table, à l'extrémité opposée à celle où Renzo se tenait silencieux et attentif, vous autres, vous ne savez donc rien de toutes ces diableries d'hier? — Oh 1 d'bier, nous en avons entendu parler. — Vous voyez donc bien, reprit le marchand, que vous les savez, les nouvelles. Je me disais bien aussi qu'étant là, toujours de faction, pour interroger les passants...

 — Mais aujourd'hui? Comment cela s'est-il passé, aujourd'hui? — Ah! aigourd'hui? Vous ne savez rien d'aujourd'hui? — Rien du tout : il n'est passé personne. — Alors laissez-moi me mouiller les lèvres, et puis je vous dirai les affaires d'aigourd'hui. Vous allez en entendre. » Il remplit le verre jusqu'au bord, le prit de la main droite, puis des deux premiers doigts de l'autre main il releva ses moustaches, de la paume il aplatit sa barbiche, il but et il reprit : c Aujourdliui, mes chers amis, peu s'enest fallu que la journée ne fût aussi rude que celle d'hier, et pire encore. Et c'est à peine si je puis croire que je suis ici à vous en entretenir; car j'avais déjà mis de côté toute idée de voyage pour rester à garder ma pauvre boutique. — Qu'y avait-il donc? dit l'un des auditeurs. — Ce qu'il y avait? Vous allez le voir. Et, découpant le mets qu'on venait de lui servir et se mettant ensuite à manger, il continua son récita Les assistants, debout k droite et à gauche de la table, se tenaient bouche béante à l'écouter. Renzo,de sa place, sans faire semblant d'y prêter attention, écoutait peut-être mieux qu'aucun autre en mâchant tont doucement, tout doucement ses dernières bouchées. — Ce matin donc, ces bandits qui avaient fait hier cet horrible tapage, se sont trouvés aux postes convenus (il y avait, bien entendu, des intelligences entre eux ; toutes choses préparées d'avance) ; ils se sont tous mis ensemble et ont recommencé cette belle histoire de se promener de rue en rue en criant pour amasser du peuple. Vous savez qu'il en est de /cela comme quand on balaye la maison, avec votre respect : plus on avance, plus le tas d'ordures grossit. Quand il leur a semblé être en nombre suffisant, ils se sont acheminés vers la maison du seigneur vicaire de la Provision ; comme si ce n'était pas assez des infamies qu'on lui a faites hier, à un si brave seigneur ! Oh ! les scélérats ! Et les horreurs qu'ils disaient contre lui! Tous mensonges; car le seigneur vicaire est un homme de bien, un homme ponctuel; et je puis en parler savamment, moi qui l'approche de très-près et qui le fournis de draps pour les livrées de ses domestiques. Ils se sont donc acheminés vers cette maison. Il fallait voir cette canaille, ces visages ! Figurez-vous qu^ils V^

The text on this page is estimated to be only 19.03% accurate

LES rusaÈB DE lUNzoNi. 305 8ont passés devant ma boutique! Des visagea!... Les Juifs de la Fia Crucis ne sont rien auprès. Et les abominations qui sortaient de ces bouches ! De quoi se boucher les oreilles ; si ce n'est qu'il y avait h se- bien donner de garde de de pas se foire remarquer. Ils y allaient donc avec la ferme intentiondela mettre & sac; mais.... Et, à ce moment, ayant levé et étendu la main gauche, il appliqua l'estrémité du pouce sur te bout de son nez. — Mais? dirent presque tons les assistants. — Mais, continua le marchand, ils ont trouva la rue barricadée avec des poutres et avec des chariots ; et, derrière la barricade, une belle rangée de mi quelets avec leurs arquebuses ajustées, leurs moustaches sur les crosses. Lorsqu'ils ont vu cette cérémonie Qu'auriea-vous feit, voua autres î — Rebrousser chemin. — Assurément; et c'est ce qu'ils ont foit. Mais voyez un peu si ce n'était pas vraiment le démon qui les poussait 1 Les voil& sur le Cordusio; ils voient cette boulangerie qu'ils avaient d^ft voulu saccager hier : et que faisait-on, dans cette boutique? on distribuait le pain à ceux qui venaient en acheter. Il y avait des chevaliers, et la fleur des chevaliers,pour veiller à ce que teut se passât en bon ordre; et ces brigands (ils avaient te diable au corps, vous dis-je ; et puis il yen avait aussi qui leur soniBaient ans oreilles), ces brigands se précipitent là-dedans comme des forcenés. Qui pille à droite, qui pille à gauche; en un clin d'œil, chevaliers, boulangers, acheteurs, pains, comptoir, bancs, huches, caisses, sacs, blutoirs, son, fcirine, pâte, tout est sens dessus — Et les miqnelets? — Les miqnelets avaient la maison du vicaire Â garder : OB ne peut pas chanter et porter la croix. Et puis tout cela s'est fait en un clin d'œil, vous dis-je. Prend qui veut, prond qui peut; tout ce qu'il y avait de bona été emporté. Ensuite. voilà que derechef on met sur te tapis ce bel amusement d'hier, de traîner le reste sur la place et d'en faire un feu de joie i Et déjà tes misérables commençaient à traîner dehors, qui une chose, qui une autre; quand l'un d'entre eux, encore plus coquin que tous ces coquins ensemble Devinez on peu la belle proposition qu'il met en avant?

306 LES FIANCÉS DB MAMZOKI. — Quoi donc? — Quoi? de faire un tas de tout cela dans la boutique et de mettre, du môme coup, le feu au tas et & La maison. Aussitôt dit, aussitôt fait — Ils y ont mis le feu? — Attendez. Un brave homme du voisinage a eu une ins piration du ciel. Il monte en courant dans les appartements, il cherche un crucifix, il le trouve, il le suspend au cintre d'une fenêtre, il prend au chevet d'un lit deux cierges bénits, il les allume et les place sur le rebord de la croisée, à droite et ft gauche du crucifix. Le monde regarde en haut. Dans un Milan, il faut le dire, il y a encore un peu de crainte de Dieu. Tous sont rentrés en eux-mômes : le plus grand nombre, veux-je dire. Il y avait bien des enragés qui, pour voler, auraient mis le feu môme au paradis ; mais, voyant que la foule «n'était pas de leur avis, ils ont dû rengainer leurs desseins et se tenir cois. Devinez maintenant qui est survenu ! Tous les Monsignori de la cathédrale, en procession, la croix levée, en habits pontificaux ; et monseigneur Tarchiprôtre a commencé à prêcher d'un côté et monseigneur le pénitencier de l'autre, et puis d'autres par-ci par-là. € Mais, braves gens; mais que voulez-vous faire? mais est-ce là l'exemple que vous donnez à vos enfants^ mais retournezvous-en chez vous; mais vous l'aurez, le pain à bon marché; mais allez voir, la taxe est affichée à tous les coins de rue.» — Est-ce que c'était vrai? — Comment! si c'était vrai? Voulez-vous que les Monsignori de la cathédrale viennent en grande cape pour conter des fariboles? — Et qu'a fait le peuple? — • Peu à peu la foule s'est dispersée; on a couru à tous les coins ; et, pour qui savait lire, la taxe s'y trouvait bel et bien. Dites un peu? Pour un sou, un pain de huit onces 1 — Quelle cocagne ! — Cocagne, en effet, pourvu qi^'elle dure. Savez-vous combien il y a eu de farine gaspillée entre hier et ce matin ? De quoi nourrir tout le duché pendant deux mois. — Et n'a-t-on fait aucune bonne loi pour nous autres du dehors? — Ce qu'on a fait pour Milan est entièrement aux frais

The text on this page is estimated to be only 17.59% accurate

us FUMCiB O» HAITZOHi. SO^ âe la Ville. Je ne sais que vous dire : pour vous antres, lien sera ce que Dieu voudra. En attendant, le tumulte est fini; tar je ne vous ai pas tout dit ; luaintenant vient le bouquet. — Qu'y a-tril encore 1 — Il y a que (je ne pourraispas vous dire si c'est hier oa ce matin) la police amis la main sur plusieurs des chefs; et l'on a su aussitôt que qnatre seront pendus. Apeinecebruit a-tril commencé & se répandre, que chacun a regagné son logis par te chemin le plus court pour ne pas s'exposer ft devenir le cinquième. Aussi Milan, lorsque j'en suis sorti, ressemblait à un couvent de moines. — Et croyez- vous vraiment qu'on les pendrai — Sans aucun doute ; et ce ne sera pas long, répondit le marchand. — Et que pensez-vous que fera le pfflipleT demanda celui qui avait fiût l'autre question. — Le peuple? Le peuple ira voir, dit le marchand. Ils avaient tant envie devoir moniir un chrétien en plein vent, qu'ils voulaient, les brigands, assassiner le seigneur vicaire de la Provision. Ils aui'ont en échange quatre coquins, servis avec toutes les formalité, accompagnés par des capucins et par les A^res de la Bonne-Mort (1) : et des gens, ma foi, qui Tout bien mérité. C'est une providence, voyez-vous ; c'était chose nécessaire. Ils commençaient d^à & prendre l'habitude d'entrer dans les boutiques, et de se servir sans mettre la main à la bourse : si on les avait laissés &ire, après le pain, serait venu le tour du vin; et ainsi de suite. FigureaTous si ces gens-l& auraient jamais voulu, de leur propre mouvement, laisser tomber une habitude si commode ! Et je puis vous assurer que, pour un honnête homme qu= tient boutique, c'était une pensée fort peu réjouissante. — Je le crois bien, dit un des assistants. Je lu crois bien, répétèrent les autres en chœur. (1) La coDfférie de la Borme-Mort existe dans la plupart dca grandes villea d'Italie, Elle eat, en gÉnéral, composée deB personnel les plus notables de la ville et a pour misalon d'assister et d'ensevelir les suppliciés, de porter secours ar.i blessés, etc. Cette conbëiie existe, BOQS le mSme nom et avec !38iiiS[neE.ittiibutiona,aa(i(io midi de la France. Note du tradudear.

â08 LB8 VIAKOâS DB ICAKZONl. — Et, continua le marchand en s' essuyant la hsxbe avec la nappe, c'était une trame ourdie de longue main; car il y avait un complot, savez- vous? — Il y avait un complot? — Il y avait un complot. Toutes cabales montées par les Navarrois, par ce cardinal là-bas, de France, vous savez, qui a un si drôle de nom, on dirait d'un nom à, moitié turc, et qui chaque jour en imagine une nouvelle pour tâcher de faire échec à la couronne d'Espagne. Mais c'est surtout à Milan qu'il vise à lui jouer quelque mauvais tour, parce qu'il sait bien, le fourbe, que c'est dans Milan que gît la force du roi. — Parbleu ! — Voulez-vous en avoir la preuve? Ceux qui ont fait le plus de tapage, c'étaient des étrangers : il rôdait par les rues de Milan des figures qu'on n'y avait jamais vues. J'oublais môme de vous raconter un fait qui m'a été donné pour certain. La police en avait attrapé un dans une auberge....» Renzo, qui ne perdait pas un mot de ce discours, en entendant toucher cette corde, fut saisi d'un frisson et tressaillit avant d'avoir eu le temps de songer à se contenir. Personne, toutefois, ne s'en aperçut; et l'orateur, sans interrompre un seul instant le fil de son récit, avait poursuivi : « On ne sait pas bien encore de quel côté cet individu était venu, ni par qui il avait été envoyé, ni quelle espèce d'homme ce pouvait ôtre ; mais, pour sûr» c'était un des chefs. Déjà hier, au fort du bacchanal, il avait fait le diable; puis, non content de cela, il s'était mis à' pérorer et à proposer un rien, une petite bagatelle : de tuer tous les riches. Misérable I qui donc ferait vivre le pauvre monde une fois que tous les riches seraient tués? La police, qui le surveillait de près, lui a mis la main dessus ; on l'a trouvé nanti d'un gros paquets de lettres ; et on le menait en prison ; mais quoi? Ses acolytes, qui faisaient le guet autour de l'hôtellerie, sont arrivés en force et l'ont délivré, le coquin ! — Et qu'est-il devenu? — On l'ignore. Il se sera sauvé, ou il se sera caché dans Milan. Ce sont des gens qui n'ont ni feu ni lieu, et qui trouvent à se loger et à se cacher partout : du moins, taat

The text on this page is estimated to be only 22.43% accurate

LES FIAKCiS DB H&NZOHI. 309 que le diable peutetveut les aider : ila donnent ensoite dans le panneau quaod ils 7 pensent le moins; car, une fois que la poire est mûre, il fiiut bien qu'elle tombe. Pour le moment, on sait de source certaine que les lettres sont restées aux mains de la justice, et que la cabale j est décrite tout au long ; et l'on dit même qu'il 7 aura beaucoup de monde de compromis. Tant pis pour ehx. N'ont-ils pas jeté la moitié de Milan sens dessus dessous? et n'anraientr-ils pas voulu faire pis encore? On dit que les boulangers sontdes coquins: je le sais, parbleu bien, moi aussi ; mais il &ut les pendre judiciairement. Ilyadu grain de caché : qui nelesaitîMaie c'est à ceux qui commandent d'avoir de bons limiers qui en sachent flairer le gîte, et d'aller le déterrer, et de faire danser un braule en l'air aux accapareurs en compagnie des boulangers. Et, si ceux qui commandent ne font rien, c'est à la Ville de réclamer ; et, s'ils n'écoutent pas la première réclamation, réclamer encore; car, & fbrce de réclamer, on finit par obtenir ; et ne pas prétendre d'introduire une coutume aussi abominable, d'entrer de force dans les boutiques et dans les magasins pour piller & beUes mains. > Ces quelques bouchées de nourriture que Renzo avait prises s'étaient pour lui converties en poison. Il lui tardait d'être dehors et bien loin de cette auberge, de ce village ; et plus de dix fois il s'était dit & lui-même : — Allons, partons. — Mais cette crainte d'inspirer des soupçons, accrue alors outre mesure et devenue son cauchemar, le tyran de toutes ses pensées, l'avait chaque fois retenu cloué sur son banc. Dans cette perplexité, il pensa que le bavard finirait bien, une fois ou l'autre, par cesser de parler de lui ; et il résolut en lui-même de se lever aussitôt qu'il entendrait entamer un autre discours. < Et c'est pour cela, dit l'un de ces oisifs, que moi, qui sais comment vont ces choses-là et que, dans les tumultes, les honnêtes gens 7 sont mal è, l'aise, je ne me suis pas laissé vaincre par la curiosité et suis resté tranquille t^es — Et moi, ai-je bougé? dit un autre. — Moi, ajouta un troisième, si je m'étais trouvé par hasard à Milan, j'aurais bien vite planté là n'importe quelle aHiûre et je me serais dépêché de revenir chez moi. J'ai

M tïS FIANCÉS DS itAI^ZOirt. femme et enfants ; et puis, je le dis comme je le pense, les tapages, je ne les aime pas. » A ce moment, Thôtelier, qui était, lai aussi, resté à écouter, alla vers l'autre exti'émitédela table pour voir ce que faisait notre voyageur. Renzo saisit la balle au bond, fit signe àThôte d'approcher, lui demanda son compte, le solda sans marchander, bien que ses eaux fussent très-basses; et, sans plus rien dire, il alla en droite ligne vers la porte de la rue, en franchit le seuil, observa bien de ne pas retourner du côté par où il était venu, et se mit en route du côté opposé, & la garde de la Providence. ^

> 11» • CHAPITRE XVII n suffit souvent d'un désir pour ôter à un homme tout repos : jugez alors ce que ce doit être si deux désirs le sollicitent à la fois, et Tun en opposition avec Tautre! Le pauvre Renzo était depuis plusieurs heures, comme vous le savez, combattu de la sorte entre Tenvie de courir et celle de se tenir caché; et les malencontreuses paroles de ce marchand avaient, du même coup, accru en lui Tune et l'autre au delà de toute mesure. Son aventure avait donc eu du retentissement ; on devait donc avoir grand intérêt à lui remettre les mains dessus : Dieu sait combien de sbires étaient en campagne pour lui donner la chasse, et quels ordres avaient été expédiés pour que Ton fît bonne garde et dans les villages, et dans les auberges, et sur les routes ! Il se disait bien aussi qu'en fin de compte il n'y avait que deux seuls sbires qui le connussent, et qu'après tout il ne portait pas son nom écrit sur sa figure ; mais il lui revenait à l'esprit tant d'histoires qu'il avait entendu raconter de fugitifs surpris et découverts de manières si étranges, reconnus à leur démarche, à leur air suspect et à tant d'autres indices auxquels on n'aurait jamais pu penser, que tout lui faisait ombrage. Bien que, au moment où il sortait de Gorgonzola, la cloche sonnât VAve Maria et que les ténèbres toujours croissantes diminuassent de plus en plus ces dangers, néanmoins il prit à regret la grande route et 86 promit l)ien d'entrer dans le premier sentier qui lui r. '-i

 paraîtrait devoir le conduire du côté où il lui tardait tant d'aboutir. Il rencontra d'abord, par-ci par-là, quelques passants ; mais, Timagination remplie de ces cruelles appréhensions, il ne se sentit le courage d'en aborder aucun pour prendre langue. — C'est six milles que l'hôte m'a dit, pensait-il. Si, en prenant les sentiers et les chemins de traverse, les six milles devaient môme devenir huit ou dix, les jambes qui ont fait les autres feront bien encore ceux-ci. Je suis sûr de ne pas aller du côté de Milan, donc je vais vers l'Adda. A force d'aller, tôt ou tard il faudra pourtant bien que j'y arrive. L'Adda a bonne voix; et, une fois que j'en serai assez près pour l'entendre, je n'aurai plus besoin de personne qui me l'indique. Si je trouve quelque barque pour la passer, je la passe de suite; sinon, je m'arrêterai jusqu'à* demain matin dans un Qhamp, sur un arbre, comme les moineaux : mieux vaut encore sur un arbre qu'en prison. Il vit bientôt un sentier s'ouvrir à sa gauche et il s'y engagea. A cette heure avancée, s'il avait ï^ncontré quelqu'un sur son chemin, il ne se serait plus fait scrupule de lui demandei» un renseignement ; mais on n'entendait les pas d'aucun être vivant. Il se laissait donc conduire par le sentier lui-même et, tout en allant, il pensait : — Moi faire le diable ! Moi vouloir tuer tous les riches ! Un gros paquet de lettres, moi! Et mes acolytes qui se tenaient là à me faire le guet! Je payerais vraiment quelque chose pour pouvoir me rencontrer nez à nez avec ce marchand de l'autre côté de l'Adda (ah ! une fois que je l'aurai passée cette bienheureuse Adda!...) et Tarrêter, et lui demander, là, à mon aise, où il a péché toutes ces belles nouvelles. Apprenez donc, mon cher seigneur, que les choses se sont passées de telle ^t telle manière ; et que le diable que j'ai fait, c'a été d'aider Ferrer comme s'il avait été mon propre frère ; sachez aussi que ces brigands qui, à vous entendre, étaient mes amis, ont failli me faire un mauvais parti parce que, à un certain moment, j'ai parlé comme doit parler un bon chrétien ; et apprenez enfin que, pendant que vous étiez à garder votre boutique, moi, je me faisais aplatir les côtes pour sauver votre seigneur vicaire de la Provision que je n'ai jamais vu ni connu. On m'y prendra une autre fois à me mettre en quatre pour venir en aide à

LES ^lAKOÉS DE StAl7k>Kl. HA des seigneurs!... Je sais bien qu'on doit le faire pour Tacquit de sa conscience : les seigneurs sont aussi notre prochain. Et ce gros paquet de lettres où se trouvait décrite toute la cabale et qui, ainsi que vous le savez de. science certaine, est présentement aux mains de la justice, voulezvous parier que je vous le fais apparaître ici, et sans besoin de rintervention du diable? Êtes-vous curieux de le voir, ce gros paquet? Eh bien! le voici Quoi! une seule lettre?,.. Ouibien, seigneur, une seule lettre; et cette lettre, si vous voulez le savoir, a été écrite par un religieux qui peut vous enseigner le catéchisme quand vous voudrez : un religieux, voyez-vous, que, sans vous mépriser, un seul poil de sa barbe vaut plus que toute la vôtre ; et cette lettre, voudrais-je aussi lui dire, a été écrite, comme vous pouvez le voir, à un autre religieux, un homme aussi, celui-là! Voyez un peu maintenant quels sont les brigands que j'ai pour amis. Oh ! apprenez donc à parler une autre fois, surtout quand il s'agit de vôtre prochain. Mais, après quelque temps, ces pensées et beaucoup d'^autres semblables Ûrent place & de plus sérieuses préoc* cupations. Les circonstances présentes occupaient toutes les facultés du pauvre voyageur. La cramte d'être poursuivi ou découvert, crainte qui avait si affreusement tourmenté son voyage diurne, ne lui donnait désormais plus de souci ; mais, en revanche, que de choses rendaient celui-ci bien plus triste ! Les ténèbres, la solitude, la fatigue beaucoup plus grande et portée presque jusqu'à la souffrance ; une bise âpre, pénétrante, soufflant d'une manière continue, et qui ne devait certes pas faire plaisir à celui qui n'avait toujours sur lé dos que ces mêmes habits de noce dont il s'était paré pour aller quelques instants à l'église et revenir ensuite triomphant au logis éloigné de là seulement de quelques pas; et ce qui rendait tout cela encore plus triste, c'était d'aller ainsi à l'aventure, cherchant, comme on dit, à Taveuglette un lieu où il pût être en sûreté et prendre un i>eu de repos. Quand il lui arrivait de traverser un village, il marchait doucement, doucement, en regardant, toutefois, s'il n'apercevrait pas quelque porte encore ouverte; mais il ne lui arriva jamais de voir d'autre indice de monde qm veillât, si

 ce n'est, par-ci par-l&, quelque faible lumière perçant à travers le châssis de papier d'une croisée. Sur la route, au milieu de la campagne, loin des habitations, il s'arrêtait de temps en temps et prêtait attentivement Toreille» écoutant, mais en vain, s'il n'entendrait pas cette bienheureuse voix de l'Adda : il n'entendait d'autre voix qu'un long hurlement de chiens, qui, partant de quelque masure isolée, se perdait dans le vague de l'air, plaintif à la fois et menaçant. S'il approchait d'une de ces masures, les hurlements se changeaient en aboiements animés, furieux : s'il passait devant la porte, il entendait, il voyait presque l'animal, le museau à rentre-b&illemcnt des battants, redoubler son sinistre tapage : ce qui lui ôtait toute tentation de frapper et de demander asile. Au reste, quand bien môme il n'y aurait pas eu de chiens, il ne l'eût probablement pas osé davantage. — Qui va là? pensait -il. Que voulez -vous, à cette heure? Comment êtes-vous venu ici? Faites-vous connaître. N'y a-t-il pas des auberges où passer la nuit? Voilà, si je frappe, ce qu'ils me demanderont, pour bien que cela aille ; et encore en admettant que ce ne soit pas quelque poltron qui couche là et qui, à tout hasard, se mette à crier : Au secours ! au voleur l II faut inmiédiatement avoir quelque chose de clair et de net à répondre : et que puis-je réxK)adre, moi? Quelqu'un qui entend du bruit la nuit ne peut naturellement supposer que voleurs, malfaiteurs et surprises : il n'ira jamais s'imaginer qu'un galant honmie puisse se trouver à rôder de nuit ; à moins que ce ne soit quelque chevalier qui voyage en carrosse. — Alors il gardait ce parti pour le cas d'une extrême nécessité, et passait son chemin, toujours avec l'espérance de pouvoir, cette nuit, arriver au moins à découvrir l'Adda, sinon à la passer, et de n'être pas réduit à aller encore à sa recherche en plein jour. En avant, en avant : il arriva en un lieu où la campagne cultivée mourait en une lande de fougères et de bruyères. Cela lui parut être, sinon un sûr indice, du moins une certaine présomption en faveur de l'approche d'un fleuve; etiï s'y engagea en suivant le sentier qui la traversait. Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta à écouter, mais en vain. Ce lieu agreste, où il ne rencontrait plus ni un mûrier, ni

The text on this page is estimated to be only 21.11% accurate

Txa FiAHcâs m haszori. 815 une Tigae, ai aacun autre vestige de calture humaine, 'outes choses qui jusqne-Iâ. avaieDt semblé presque lui l^lre ■me demi-compa^aie, rendait encore plus pénible lafatigue de la route. 11 alla toutefois de l'avant; etcomme, dans son imagination impressionnée, commençaientàsargircertaines images, certaines apparitions qui y avaient été déposées eu germe par une foule d'histoires dont il avait autrefois entendu les récits, pour chasser ou pour apaiser ces fantOmes, il récitait en cheminant et répétait les prières des morts. Peu a peu il atteignit des buisffims plus élevés de ronces, de pronelliers, de baliveauT et de palinres. En avançant toujours, et doublant le pas avec plus d'impatience que d'entrain, il commença à voir quelques arbres épars parmi les broussailles ; et, en avançant encore, tonjours guidé par le même sentier, il s'aperçut qu'il allait entrer dans un bois. Il éprouvait une certaine répugnance & s'y engager ; mais il la surmonta et, bien qu'a contre-cœur, il se jeta en avant. Plus il s'enfonçait dans les taillis, plus sa répngnance augmentait, plus chaque chose Ini portait ombrage. Les arbres qu'il fixait de loin prenaient & ses yeux des aspects étranges, difformes, fantastiques ; l'ombre des cimes légèrement agitées, qui ondulait sur le sentier éclairé par la lune, lui causait un souverain déplaisir ; le craquement même des feuilles sèches remuées et fonléea par ses propres pieds avait pour ses oreilles quelque chose d'odieux. Ses jambes éprouvaient une frénésie, une incitation à courir, et semblaient en même temps ne le sontânir qa'ft grand'peine. Il sentait la bise nocturne plus vive et plus mordante lui fouetter le front et les joues ; il se la sentait courir entre les vôt«ments et les chairs, les transir, les pénétrer jusqu'aux os endoloris et y éteindre ses derniers restes de vigueur. Il y eut un moment où cette poignante anxiéte, cette horreur indéfinissable contre laquelle son âme se débattait et luttait depuis quelque temps sembla tout à coup le vaincre et le dominer. Il était sur le point de s'abandonner ; mais, effrayé, plus que de tout autre chose, de sa frayeur même, il fit un suprême appel ft ses anciens esprits et ordonna fi son cœur de résister. Ainsi remis pour un moment, il s'arrêta immobile sur ses deux pieds pour délibérer; et il prenait el parti de sortir aussitét de ce lieu sinistre et, eu suivant

 la voie déjà parcourue, d'aller droit au dernier village qu'il avait traversé, de retourner parmi les hommes et de chercher là un asile, fût-ce môme dans une auberge. Or, tandis qu'il se tenait ainsi immobile, que le craquement des feuilles froissées par ses pieds avait cessé et que tout se taisait autour de lui, au milieu de ce profond silence, un bruit vint frapper son oreille, un murmure, un murmure d'eau qui court. Il écoute ; il s'assure; il s'écrie : C'est l'Âdda ! Ce fut comme la découverte d'un ami, d'un frère, d'un sauveur. Sa lassitude s'évanouit presque, son pouls se ranima, il sentit son sang couler plus librement et plus chaud dans toutes ses veines ; il sentit la confiance renaître dans son esprit et de beaucoup s'éclaircir cette teinte sombre et menaçante que chaque chose revêtait à ses yeux ; aussi -n'hésita-t-il pas davantage à s'enfoncer plus avant dans le bois, dans la direction de ce bruit propice. 11 arriva bientôt à Textrémité du terrain, sur le bord d'une berge escarpée ; et, en regardant à travers les broussailles qui la hérissaient de toutes parts, il vit, dans le bas, miroiter l'eau courante. Levant ensuite les yeux, il aperçut la vaste plaine, qui forme la rive opposée, parsemée de villages et, par delà, les collines et, sur l'une d'elles, une large tache blanchâtre dans laquelle il lui sembla reconnaître une ville : Bergame, sans doute. Il se glissa un peu le long de l'escarpement ; et, écartant et ébranchant des mains et des bras les buissons, il regarda fixement en bas, essayant de voir si quelque bateau se mouyait sur le fleuve, il écouta s'il n'entendrait pas quelque part un bruit de rames ; mais il ne vit ni n'entendit rien. Si c'avait été quelque chose de moins que l'Adda, Renzo serait à l'instant môme descendu pour en tenter le gué ; mais il savait bien qu'avec l'Adda il n'y avait pas à en user avec une pareille familiarité. Il se mit donc à délibérer en lui-môme, et trôB-posément, sur le parti à prendre. Grimper sur un arbre et demeurer là en attendant l'aurore durant peut-être six grandes heures qu'elle pouvait encore tarder à paraître, avec cette bise, avec ce givre, dans cet accoutrement, il y en avait plus qu'il n'en fallait pour transir de froid. Se promener de long en large pendant tout ce temps pour se tenir en exer*

The text on this page is estimated to be only 23.34% accurate

LB8 riAMCÉS DB HAKZOHI. 8t7 cice, outre qne c'eût été d'an bien faible secoars contre la rigueur du serein, c'eût été aussi vouloir trop prétendre de ces pauvres jambes qui avaient déjà fait plus que leur devoir. Il se souvint très à propos d'avoir vu dans un des champs les plus rapprochés de la lande inculte un casfiinotto. C'est ainsi que les paysans des plaines du Milanais appellent certaines cabanes couvertes de cbaume, construites avec des troncs et des branchages cimentés et calfeutrés avec de la boue, où ils ont l'habitude, l'été, de déposer les récoltes et de se mettre à l'abri, la nuit, pour les garder : dans les autres saisons , elles restent abandonnées. Il se le destina aussitôt pour demeure; il se remit sur le sentier, repassa le bois, les buissons, la lande; arrivé dans les champs labourés, il revit le eascimttû et y alla. Une vieille porte vermoulue et disjointe était rabattue sur l'entrée, sans clef ni verrou ; Renzo l'attira à lui et entra. 11 vit, suspendue en l'air et fixée aux nodosités saillantes de quelques-uns des troncs, une claie, en guise de bamac ; mais il ne se soucia pas d'y monter. Il vit un peu de paille sur le sol, et il se dit que, m€me Ift-dessus, on pouvait trôs-agréablemeut prendre un peu de sommeil. Toutefois, avant de s'étendre de son long sur le lit que la Providence lui avait apprêté, il s'y agenouilla pour lui rendre grâces de ce bienfait et de toute l'assistance qu'il en avait reçue dans cette terrible journée. Il récita ensuite ses prières habituelles; et, après les avoir terminées, il demanda pardon à Dieu d'avoir négligé de les dire le soir précédent ; méme(ce furent ses expressionsjd'ètre allô se coucher comme un chien, et pis encore. — Et c'est pour cela, ojouta-t-il ensuite & part soi en appuyant ses deux mains sur sa paillasse improvisée et en s'y allongeant, d'agenouillé qu'il y était, c'est pour cela que ce matin il m'est arrivé ce beau réveil. — Il ramassa ensuite le surplus de la paille qui débordait tout autour de lui et se l'c^usta sur le corps en s'en faisant, de son mieux, une sorte de couverture pour mitiger le froid qui, même là-dedans, se faisait sentir bel et bien; et il s'y blottit dessous avec l'intention de faire un bon somme ; lui semblant l'avoir, en ce jour, acheté beaucoup plus cher encore qu'il ne valait. Mais 11 n'eut pas sitôt fermé l'cell que, dans sa mémoire

818 LES FIANCÉS DB HANZOIilI, oa dans son imagination (le point précis, je ne saurais pas bien Tindiquer), commença un va-et-vient d'une telle foale de monde, une procession si incessante, que tout espoir de sommeil s'en alla bientôt à vau-Feau. Le marchand, l6 notaire, les sbires, le fourbisseur, l'hôtelier. Ferrer, le vicaire, la joyeuse brigade de F auberge, toute cette foule par les rues, puis don Abbondio, puis don Rodrigo r et, de tant de gens, pas un qui ne lui rappelât le souvenir d'une doaIçur ou d'un ressentiment. Trois seules images défilaient devant lui exemptes de tout amer souvenir, pures de tout soupçon, aimables en tout et pour tout; deux principalement, trôs-dissemblables assurément, mais intimement associées l'une k l'autre dans le cœur du jeune homme : une tresse noire et une barbe blanche. Mais le bonheur qu'il éprouvait en arrêtant [sur elles sa pensée, était loin d'être pur et sans reproche. En se représentant le bon moine, il ressentait plus vivement la honte de ses escapades, de son indigne débauche de la veille et de la belle manière dont il avait tenu compte de ses paternels conseils; et, en contemplant l'image de Lucia! nous n'essayerons pas de dire ce qu'il éprouva : le lecteur, au courant des circonstances, n'aura pas de peine à se le figurer. Et cette pauvre Agnese ! oh ! il ne l'oubliait pas non plus, cette Agnese qui l'avait choisi pour fils, qui l'avait déjà considéré comme ne faisant plus qu'un avec son unique fille bien-aimée ; et qui, avant de recevoir de lui le titre de mère, en avait adopté le langage et l'affection, et lui en avait témoigné dans les faits la tendre sollicitude. Mais aussi c'était pour lui une douleur de plus, et ce n'était pas la moins poignante, de penser que, précisément a cause de ses généreuses intentions et de sa grande bienveillance, la pauvre femme se trouvait maintenant expatriée, presque errante, incertaine de l'avenir, et ne puisait que peines et tribulations là où elle avait justement espéré trouver le repos et la joie de ses dernières années. Quelle nuit, pauvre Renzo! Cette nuit qui devait être la cinquième de ses noces! Quelle chambre'. Quel lit nuptial l Et après quelle journée! Et pour aboutir à quel lendemain, à quelle série de jours! •— A la volonté de Dieu ! répondait-il aux tristes pensées qui l'obsédaient de plus en plus; à la volonté de Dieii 1 11 sait ce

The text on this page is estimated to be only 16.78% accurate

LES FUHcda SB MANZDin. qu'il fait : il ne peut pas vouloir n résigne 4 tout en pénitence de mes péchés. Mais Lucia est si bonne! Dieu ne voudra pas permettre qu'elle ait à Eoufflir bien longtemps, bien longtemps, bien longtemps! Plongé dans ces réflexions et ayant déEonnais perda tout espoir de sommeil ; et, d'autre part, le lï'isson le gagnant d'une manière de plus enplns importune, àtel point que, de temps à antre, il était, malgré lui, forcé de grelotter et de claquer des dents, il soupirait après l'arrivée du jour et mesurait avec impatience le Lent écoulement des heures. Je dis qu'il mesurait, parce que, à chaque demi-heure, il entendait, au milieu de ce vaste silence, retentir 1^ coups d'une horloge : je pense que ce devait être celle de Trezzo. Et même, la première fois qu'il vint frapper son oreille, si inattendu et sans aucune idée de l'endroit d'où il pouvait partir, ce son éveilla dans son 4me un je ne sais quoi de mystérieux et de solennel, comme l'impression d'un avertissement lui venant d'une personne invisible avec une voix inconnue. Lorsque finalement le marteau ent frappé onze coups (1) qui annonçaient l'heure que Renzo avait fixée pour son lever, il se leva à moitié engourdi, s'agenouilla, récita,- et avec encore plus de ferveur que d'habitude, ses prières du matin, se mit debout, s'étira en allongeant les bras et les jambes, secoua le dos et les épaules, comme pour rassem(1) I/a dÎTlBion du jour en vingt-quatre parties, désignées Bons le nom d'heures, est commune à la plapart des peuples et remonte b-ès-loin) mais 1« point de départ a larié d'un peuple à l'autre. Comme les anciens Egyptiens, nous partons de minuit et, arrivée à midi, noua recommençons i. compter douze oonvelles beurea. Lee Boin^ùs, comme les Jnits et les Ohaldéens, partaient du lever du soleil, qu'ils plaçaient, comme moyenne de l'année, à six heures du matin- Les Athéniens partaient du coucher du soleil, qu'ils plaçaient, comme moyenne, i, six heures du soir; et il n'y a pas encore bien longtemps que les Italiens partaient aussi de six heures du soir, mais en continuant au delà de douze heures de nuit : ainsi minuit correspondait à six heures; six heures du matin à douze heures; midi Â dix-huit heures; six heures du soir à vingt-quatis heures. Quand l'horloge de Trezzo sonna onze coups, il était donc cinq benrea dn matin. (Note du Iradacteur.)

 bler tous ses membres dont chacun avait T air de faire cause à part ; il souffla dans Tune, puis dans Tautre main, se les frotta, ouvrit la porte du cascinotlo ; et la première chose qu'il fit, ce fut de jeter un coup d'œil alentour pour s'assurer s'il n'y avait personne. Personne n*y étant, il se retourna pour chercher du regard le sentier qu'il avait parcouru le soir précédent; il le reconnut aussitôt, bien plus net et plus distinct que l'image qui lui en était restée dans la mémoire ; et il s'y engagea. Le ciel annonçait une belle journée. La lune, dans un coin du firmament, pâle et sans rayons, se détachait pourtant encore sur le champ immense d'un gris azuré, qui, là-bas, au loin, vers l'orient, allait, par gradations^ insensibles, s' éclairant d'une teinte jaune rosée. Plus bas, tout près de l'horizon, s'étendaient, en longues bandes inégales, quelques nuages plutôt azurés que bruns, les plus inférieurs bordés en dessous d'un liseré de feu-, qui d'instant en instant devenait plus vif et plus tranchant. Vers le midi, d^autres nuages groupés ensemble, légers et, pour ainsi dire, vaporeux allaient s'illuminant de mille couleurs sans nom. C'était ce beau ciel de la Lombardie, si beau quand il est beau, si splendide, si calme. Si Renzo s'était trouvé là pour son plaisir, il aurait certainement levé les yeux pour admirer cette aube si différente de celle qu'il avait coutume de voir du sein de ses montagnes ; mais il les tenait baissés à terre et marchait à pas pressés, autant pour se réchauffer que pour arriver plus vite. Il traverse les champs, il franchit la lande, il dépasse les buissons et s'engage dans le bois qu'il traverse en regardant autour de lui et en repensant avec une sorte de honte et de pitié à l'effroi qu'il y avait éprouvé quelques heures auparavant. Arrivé à la crête de la berge, il regarde en bas et, à travers les broussailles, il aperçoit une petite barque de pécheur, qui, lentement et en remontant le courant, s'en venait de son côté en rasant la rive. Il descend aussitôt par le chemin le plus court, à travers les chardons et les ronces, et4e voilà au bord de l'eau. D'un léger son de voix, il appelle le pécheur ; et, avec l'intention d'avoir l'air de ne lui demander qu'un service de peu d'importance, mais a^^ec une mine qui le trahissait et, à son insu,

The text on this page is estimated to be only 19.14% accurate

LEB fiaugéb de hamzort. 321 quasi suppliante, il lui fait signe d'aborder. Le pêcheur jette un rapide coup d'œil tout le long de la rive, regarde atteutlTemetit devant lui, le long de l'eau qui vient, se retourne pour i^garder derrière lui, le long de Teau qui s'en va; dirigeensuitela proue vers Renzo,et aborde. Renzo, qui se tenait sur le bord extrême de larive, un pied presque dans Peau, saisit la pointe de laproue et saute dans le bateau. < Obligez-moi, je vous prie, lui dit-il, contre payement toutefois; je voudrais passer un moment de l'autre cùté. * Le pêcheur qui l'avait devina tournait déjà la proue vers la rive opposée. Renzo, apercevant une autre rame au fond de la barque, se baisse et s'en saisit, « Eh ! doucement, doucement, dit le patron ; mais, voyant ensuite avec quelle désinvolture le jeune liomme avait empoigné l'outil et s'apprêtait à le manier: Ah t ah! ajouta-Hl, vous êtes du métier. — Un tantinet, » répondit Renzo ; et il se mit a l' œuvi'O avec une dextérité qui n'était assurément pas celte d'un simjde amateur. Tout en voguant à tour de bras, il lançait de temps à autre un regard soupçonneux à la rive dont ils s'éloignaient, puis un regard anxieux à celle vers laquelle ils se dirigeaient ; et il pestait en son cceup d'être forcé d'y arriver par un si long détour, attendu que le courant était, en cet endroit, trop rapide pour pouvoir Le couper directement; et la barque, partie en brisant, partie en suivant le (11 de l'eau, était obligée de décrire une ligne diagonale. De même qu'il arrive, dans toutes les affaires un peu troubles et embrouillées, que les difficultés, qui ne se présentent tout d'abord qu'on bloc, se divisent ensuite et se multiplient par tous leurs détails au moment de l'exécution; de même Renzo, maintenant que l'Adda était, on peut dire, traversée, éprouvait une vive inquiétude de ue pas savoir nu juste si, en cet endroit, elle formait la limite des deux Etats; ou bien sî, cet obstacle une fois surmonté, il ne lui en resterait pas encore à surmonter un autre. C'est pourquoi, ayant appelé le pêcheur, qui se retourna, et lut montrant du regard cette tache blanchâtre qu'il avait entrevue la nuit précédente et qui lui apparaissait maiittenant beaucoup plus distincte : c Est-ce que c'est Bcrgamo, ob pays là-bas î lui dit-il.

322 LES FIANCÉS DE MANZONI. — C'est la ville de Bergame, répondit le pêcheur. — Et cette rive-là, est-elle bergamasque ? — - Terre de Saint-Marc. — Vive Saint-Marc ! » s'exclama Renzo. Le pêcheur ne dit mot. Ils touchent finalement cette rive. Renzo s'y élance; il rend d'abord grâces à Dieu en son cœur, puis, en paroles, il exprime sa reconnaissance au batelier; après quoi, il met la main à la poche, en tire une herlinga^ qui, vu les circonstances, n'était pas pour lui un petit denier, et la donne au brave homme. Celui-ci jeta derechef un coup d'oeil à la rive milanaise, ainsi que le long du fleuve en amont et en aval, allongea la main, reçut la pièce, la serra; puis il pinça ses lèvres et y apposa, pour plus de formalité, l'index en croix, avec une expression significative de toute sa physionomie : Bon voyage ! dit-il ensuite ; et il s'en retourna. Pour que Tobligeance si prompte et si discrète de cet homme envers un inconnu ne soit pas pour le lecteur un trop grand sujet d'étonnement, nous devons l'informer que ce batelier, requis souvent d'un semblable service par des contrebandiers et par des bandits, était habitué à le rendre, non pas tant pour l'amour du maigre et incertain bénéfice que cela pouvait lui rapporter, que pour ne pas se faire d'ennemis dans ces deux classes de gens. Il le rendait, dis-je, toutefois lorsqu'il se croyait bien sûr de ne pas être vu ni par les douaniers, ni par les sbires, ni par des espions. En sorte que, sans vouloir beaucoup plus de hieo aux uns qu'aux autres, il cherchait à les contenter tous, en y apportant cette impartialité à laquelle s*astreint d'ordinaire tout homme qui est obligé d'avoir afîiaire à de certaines gens et est sujet à rendre compte de ses actions à de certaines autres. Renzo s'arrêta un moment sur la rive à contempler la rive opposée, cette terre qui peu d'instants auparavant brûlait si fort sous ses pieds. — Ah ! à la fin 1 m'en voilà •dehors tout de bon ! — - Telle fut sa première pensée. — Reste là, pays maudit ! — Ce fut sa seconde, son adieu à la patrie. Mais sa troisième pensée se porta vers ceux qu'il laissait derrière lui. Alors il croisa les bras sur sa poitrine, poussa un profond soupir, baissa les yeux sur l'eau qui

 coulait & ses pieds et se dit : — - Elle a passé sous le pont l— C'est ainsi que, selon Tusage de ses compatriotes, il appelait par antonomase le pont de Lecco. — Ah ! mond^ infâme ! Mais enfin, que la volonté de Dieu s'accomplisse ! 11 tourna le dos à ces tristes objets et se mit en marche, en prenant pour point de mire la tache blanchâtre sur le penchant de la montagne, jusqu'à ce quMl trouvât quelqu'un qui pût avec certitude lui enseigner son chemin. Et il fallait voir avec quel aplomb il accostait les passants, et avec quelle hardiesse, sans tant d'hésitations ni de circonlocutions, il prononçait le nom du pays où habitait son cousin, pour en demander la route. Par le premier qui la lui indiqua, il apprit qu'il lui restait encore & faire un petit voyage de neuf milles. Ce voyage ne fût pas gai. Sans parler des soucis que Renzo portait en lui-môme, ses regards étaient à chaque instant attristés par des objets douloureux qui ne le firent que trop s'apercevoir qu'il devait s'apprêter à retrouver dans le pays où il entrait la même pénurie qu'il avait laissée dans le sien. Tout le long du chemin, et plus encore dans les hameaux et dans les bourgs, il voyait, pour ainsi dire, fourmiller les mendiants : mendiants, la plupart, de circonstance et non de profession, et dont la misère se peignait bien plutôt encore sur leurs visages, qu'elle ne se révélait daiis leurs vêtements : c'étaient des paysans, des montagnards, des artisans, des familles entières ; et, de toutes parts, un bourdonnement confus de supplications, de plaintes, de vagissements. Cette vue, outre le sentiment douloureux de pitié qu'elle éveillait dans son cœur, lui inspirait en même temps de sérieuses réflexions concernant son avenir. — Qui sait, se.disai1>-il, tout plongé dans ses méditations, qui sait si je trouverai à faire mes affaires ? Qui sait s'il y aura du travail comme les années précédentes? Enfin!... Bortolo me voulait du bien ; c'est un bon garçon ; il a gagné de l'argent ; il m'a invité à venir tant de fois ; il ne m'abandonnera pas. Et puis la Providence m'est venue en aide jusqu'à présent, elle m'aidera encore dans l'avenir. En attendant, l'appétit, réveillé déjà depuis quelque temps, allait croissant de plus en plus, en raison du chemin

 parcouru ; et, bien que Renzo, lorsqu'il commença à y prêter sérieusement attention, sentît qu'il pourrait tenir bon sans grande peine jusqu'au terme de son voyage, qui n'était pins désormais distant que de deux milles ; toutefois il réfléchit qu'il ne serait pas convenable de tomber chez son coosiii comme un mendiant affamé et de lui dire, pour premier compliment : Donne-moi à manger. I! sortit de sa pocbe toutes ses richesses, les fit courir du doigt dans le crenx de sa main et en ût le compte. Ce n'était pas un compte bien long, ni qui exigeât un grand effort d'arithmétique ; il y avait pourtant encore largement de quoi faire un bon petit repas. Il entra dans une auberge pour se restaurer ; et, en effet, lorsqu'il eut payé l'addition, il lui resta encore quelques sous. Comme il sortait, il vit, gisant sur la voie et si près de la porte qu'il les aurait presque heurtées du pied s'il n'y avait pris garde, deux femimes, l'une déjà âgée, l'autre beaucoup plus jeune et tenant un petit enfant qui, après avoir sucé en vain l'une et l'autre mamelle, poussait des cris lamentables : tous trois étaient pâles comme la mort. Debout, près d'eux, était un homme dont le visage et les formes portaient encore les traces d'une ancienne vigueur, domptée et presque éteinte par de longues privations. Tous trois tendirent la main vers celui qui sortait d'un pas assuré et avec la mine d'un homme réconforté : aucun ne parla : que pouvait exprimer de plus une prière? «Eh ! qu'on ne dise pas qu'il n'y a pas une Providence!» s'exclama Renzo ; et, fourrant en toute hâte la main dans sa poche, il y ramassa ces quelques sous qui lui restaient, les mit dans la main qui se trouva plus près de la sienne et reprit sa route. Le repas et la bonne action (puisque nous sommes composés d'une âme et d'un corps) avaient ranimé et réjoui toutes ses pensées. Ce qu'il y a de certain, c'est que, par cela môme qull s'était ainsi dépouillé, jusqu'à la dernière obole, du peu qui lui restait, il avait tout & coup senti renaître en son cœur une confiance plus grande dans l'avenir que s'il avait trouvé dix fois autant d'argent qu'il venait d'en donner. Car, si, pour secourir en ce jour ces infortunés qui tombaient d'inanition sur la voie, la Providence avait

 tenu en réserve précisément les derniers sous d'un étranger, d'un fugitif éloigné de sa maison, ne sachant pas lui-même comment il vivrait le lendemain, serait-il jamais permis de croire qu'elle voulût ensuite laisser en détresse celui dont elle s'était servie à cette an et à qui elle avait inspiré un sentiment si vif d'elle-même, un sentiment si efficace, si plein d'abandon? Telle était, au fond, la pensée du jeune homme ; toutefois, peut-être un peu moins nettement formulée dans son esprit que je n'ai pu la retracer dans ces lignes. Pendant le reste de son voyage, en reportant sa pensée sttr les circonstances et les futurs contingents qui lui avaient semblé les plus obscurs et les plus embrouillés, il voyait toutes les difficultés s'aplanir comme par enchantement. La cherté et la misère ne pouvaient pas, en définitive, toujours durer : tous les ans on fait la moisson : en attendant, il avait l'appui de son cousin Bôrtolo et sa propre habileté : comme secours extraordinaire, il avait chez lui un petit pécule en réserve qu'il se ferait aussitôt envoyer. Au pis aller, avec cette ressource, il vivrait au jour le jour, en économisant jusqu'au bon temps. — Puis, voilà finalement le bon temps qui revient, poursuivait Renzo dans son imagination ; les travaux reprennent à force : parmi les patrons c'est à qui aura des ouvriers milanais ; car, on a beau dire, ce sont encore les ouvriers milanais qui connaissent le mieux leur affaire : alors les ouvriers milanais lèvent la crête : celui qui veut des gens habiles est forcé de les bien payer : on gagne sa vie, et même on met quelque chose de côté : on arrange proprement une petite maisonnette et l'on fait écrire à ces deux chères femmes de venir Mais, au fa^it, pourquoi attendre si longtemps? N'est-il pas vrai qu'avec nos petites épargnes nous aurions Técu là-bas tout cet hiver? Nous vivrons bien ici tout de même. Des curés, il y en a partout. Voilà donc qu'elles arrivent, et nous montons ménage ici. Quel plaisir ce sera de venir nous promener tous ensemble sur cette même route! d'aller en chariot jusqu'à l'Adda et de faire une petite collation sur la rive, là, tout à fait sur la rive, et de montrer aux deux femmes l'endroit où je me suis embarqué, les buissons à travers lesquels je suis descendu au

 bord de Teau, la place où je me suis mis k regarder do haut de la berge si je voyais un bateau ! 11 arrive au pays du cousin. En y entrant, et même avant d'y mettre le pied, il aperçoit une maison très-haute, avec plusieurs rangées de longues fenêtres, les unes superposées aux autres et séparées par un intervalle beaucoup moins élevé que ne le comporte une division par étages. Il reconnaît une filature ; il entre et il demande à haute voix, au milieu du vacarme de Peau qui tombe et des roues qui tournent, si c'est là que demeure Bortolo Castagneri. < Le seigneur Bortolo? Le voilà. — Le seigneur!.... c'est bon signe, — se dit Renzo. Il aperçoit le cousin et court à lui. Celui-Kîi se retourne et reconnaît le jeune homme qui lui dit : Eh ! bien, rm voilà. Il ^ pousse un « oh ! » de surprise ; puis ils se tendent les bras et se jettent au cou F un de T autre. Après ces premières démonstrations, Bortolo tire notre jeune homme dans une autre pièce, loin du tapage des machines et des regards des curieux, et lui dit : Je te vois avec plaisir ; mais tu es un drôle de garçon. Je t'avais invité tant de fois, et jamais tu n'as voulu venir : maintenant tu arrives dans un moment difficile. — Que veux-tu que je te dise? ce n'est pas de mon plein gré que je suis parti de là-bas, dit Renzo ; et, aussi succinctement qu'il le put, non toutefois sans beaucoup d'émotion, il lui raconta la douloureuse histoire. — C'est une autre paire de manches, dit Bortolo. Mon pauvre Renzo l Mais, puisque tu as compté sur moi, sois tranquille, je ne t'abandonnerai pas. A vrai dire, il n'y a pas demande d'ouvriers, en ce moment; môme c'est à peine si chacun garde les siens pour ne pas les perdre et ne pas laisser chômer la fabrique ; mais le patron m'aime beaucoup et, de l'argent, il en a. Et s'il faut te le dire, c'est à moi, sans me vanter, qu'il le doit en grande partie : à lui le capital, mais à moi ce peu de talent qui le fait fructifier. Je suis le contre-maître, sais-tu l et puis, s'il faut te le dire, je suis le factotum de la maison. Pauvre Lucia Mondella ! Je me la rappelle comme si c'était hier. Une si bonne fille! toujours la plus modeste à l'église ; et, quand on passait devant sa maisonnette... Je la vois encore, cette maison

 nette, au bout du village, avec ce beau figuier qui dépassait le mur — Non, non ; ne parlons pas de cela. — Je veux dire que, lorsqu'on passait devant cette maisonnette, on entendait toigours ce dévidoir qui allait, qui allait, qui allait. Et ce don Rodrigo! oh! du reste, môme de mon temps, il était déjà sur ce mauvais chemin; mais maintenant, d'après ce que je vois, il fait tout & fait le diable ! tant que Dieu lui laisse la bride sur le cou. Ainsi, comme je te le disais, ici aussi on souffre un peu de la faim... Et, à propos, comment te sens-tu en appétit? J'ai mangé en route tout à l'heure. . — Et en fonds, comment sommes-nous? Renzo étendit une de ses mains et, l'approchant de sa bouche, il soufQa légèrement dessus. — Cela ne fait rien, dit Bortolo : j'en ai, moi, de l'argent ; et prends courage ; car, les choses venant à changer, s'il plaît à Dieu, tu seras bientôt en mesure de me le rendre et d'en mettre môme de côté pour toi. — J'ai un peu de réserve à la maison, et je me la ferai envoyer. — C'est bien; mais, en attendant, compte sur moi. Dieu m'a donné du bien pour que je fasse du bien ; et, si je n'en fais pas à mes parents et à mes amis, à qui en ferai-je? — C'est bien là ce que je pensais de la Providence ! s'écria Renzo en serrant affectueusement la main du bon cousin. — Ainsi donc, reprît celui-Kîi, là-bas, à Milan, ils ont fait tout ce tapage? Mais ils me font l'effet d'ôtre un peu fous, ces gens-là. Du reste, le bruit en avait couru jusqu'ici; mais je veux qu'un peu plus tard tu me racontes la chose plus en détail. Eh ! nous en aurons, des choses à nous dire ! Mais ici, vois-tu bien, tout se passe d'une manière beaucoup plus calme, et on fait les choses avec un peu plus de bon sens. La ville a acheté deux mille sacs de blé d'un marchand qui reste à Venise : c'est du blé qui vient de Turquie; mais, lorsqu'il s'agit de manger, on n'y regarde pas de si prôs. Vois un peu maintenant ce qui arrive ! Il prrive que les recteurs de Vérone et de Brescia ferment les aassages et disent : par ici, on ne laisse pas passer de blé

 Que font alors les Bergamasques ? Ils expédient k Venise un homme qui sait se faire écouter. Cet homme est parti en toute hâte, s'est présenté au doge et lui a demandé ce que c'était que cette mauvaise plaisanterie? Mais il lui a tenu un discours, à ce que Ton dit, un discours'.... digne d'être imprimé. Ce que c'est que d'avoir un homme qui sait parler ! Aussitôt Tordre est donné aux recteura d'avoir à laisser passer le blé ; et non-seulement d'avoir à le laisser passer, mais d'avoir môme à le faire escorter ; et il est en route. On a pensé aussi aux habitants de la campagne. Un «autre brave honmie a fait entendre au sénat que le monde, ici, du dehors, avait faim; et le sénat, a accordé quatre mille boisseaux de millet. Cela aide aussi ô. faire da pain. Et puis, après tout, faut-il que je te le diseî s'il n'y a pas de pain, nous mangerons du fricot. Le bon Dieu m'a donné du bien, te dis-je. Maintenant je vais te conduire chez le patron : je lui ai si souvent parlé de toi que je suis sûr qu'il te fera bon accueil. C'est un bon gros bergamasque, un homme d'une simplicité antique, un cœur d'or. A vrai dire, il ne t'attendait pas maintenant; mais quand il sauva l'histoire... Et puis il sait faire cas des ouvriers, parce que la disette passe et le travail reste. Mais, avant tout, il faut que je te prévienne d'une chose. Sais-tu comment on nous appelle dans ce pays-ci, nous autres de l'Etat de Milan? — Comment nous appelle-t-on? — On nous appelle nigauds (1). — Ce n est, ma foi, pas un joli nom. — Qu'importe? Celui qui est né dans le MUanais et veut venir vivre dans le Bergamasque doit, de toute nécessité, en prendre tranquillement son parti. Pour ces gens-

The text on this page is estimated to be only 18.51% accurate

LES riANCÉe DE UANZONI. 32j faadrai't avuir wDatmDiaent le couteau à la main. Et quand bien même, par supposition, tu en aurais tué deux, trois, quatre, tu finirais toujours par trouver celui qui te tuerait â ton tour : et alors, quel beau plaisir de comparaître au tribunal de Dieu avec trois ou quatre homicides sur la conscience ! — Et un Milanais qui aurait un peu de et ici, il se frappait le front du bout de l'index, comme il l'avait d^à fait dans l'auberge de la Fleine-Lune; je veux dire un Milar Dais qui saurait parfaitement son affaire? — C'eyt tout un ; ici c'est un nigaud comme les autres. Sais-tu comment s'exprime mon patron quand il parle de mot avec ses amis? — Ce nigaud a été comme uue bénétliction du ciel pour ma maison ; si je n'avais pas ce nigaudIfi, je me trouverais fort embarrassé. — C'est l'usage. — C'est, par ma foi, un sot usage ; et surtout en voyant ce que nous savons faire. Car, au bout du compte, qui estce oui a importa Ici cetto industrie? et qui est-ce qui la fait marcher? C'est nous, si je ne me trompe. Est-il possible qu'ils ne se soient pas corrigés? — Jusqu'il présent, non. Avec le temps, eela pourra venir. Les enfants qui grandissent changeront peut-être; mais, . pour tes hommes Mts, il n'y a pas de remède ; ils en ont pris le pli et ils le garderont. Mais qu'est-ce que eela, en fin de compte? Ces gentillesses que t'ont faites nos cbers compatriotes, et les autres qu'ils voulaient te feire par surcroît, étaient bien autre chose, ce me semble? — C'est vrai; tu as raison. Si tout le mal est là — Maintenant que ta conviction est faite l&-dessus, tout ira bien. Allons chez le patran ; et prt^nds courage. > Effectivement tout alla bien, et d'une manière si conforme aux prévisions de Bortolo, que nous jugeons inutile de nous attarder à faire le récit circonstancié de cette entrevue. Et ce fut vraiment une providence; car, pour ce qui était des petites épargnes que Renzo avait laissées & ' la maison, il n'avait guâre & pouvoir compter dessus, ainsi qne nous allons le voir.

CHAPITRE XVIll Ce môme jour, 13 de novembre, Il arrive un courrior extraordinaire au seigneur podestat de Lecco, et il lui remet une dépêche du seigneur capitaine de justice, contenant l*ordre d'avoir à faire toutes les recherches possibles et les plus opportunes pour découvrir si un certain jeune homme nommé Lorenzo Tramaglino, lîleur de soie, échappé des mains des agents prœdicti egregii domini capitanei (1), ne serait pas revenu, palam vel clam (2), à son village, ignotum (3) au juste lequel, vemm in territorio Leuci : quod si compertum faerit sic esse (4), que le dit seigneur podestat tâche, quanta maxima diligentia fierai poterit (5), de le faire empoigner ; et, après qu'on Taùra bien et dûment garrotté, videlicet (6) avec de bonnes menottes (7), vu Tinsuffisance déjà expérimentée des manchettes (8) pour le susdit siyet, qu'il le fasse conduire en prison et l'y retienne sous bonne garde, pour le remettre entre les mains des agents que Ton (1) Da susdit illustrissîme seigneur capitaine. (2) Ostensiblement ou clandestinement. (3) On ne sait pas an juste lequel. (4) Mais dans le territoire de Lecco ; et, si l'on venait à d(S couvrir qu'il en soit ainsi. (5) Avec la plus grande diligence possible. (6) C'est-à-dire. (7) Manette, (8) Manichinl

 ^Sl enverra pour le prendre ; et, aussi bien dans le cas de l'aftirmativeque dans le cas de la négative, accedatis addomum prsBdicti Laurentii Tramaglini ; et, facta débita diligentia, quidqmd ad rem repertum fuerit auferatis ; et informationes de illius prava qualitatCf vita et œmplicihus, sumatis (1) ; et sur tout ce qui aura été dit et fait, trouvé et non trouvé, pris et laissé, diligenter referatis (2). Le seigneur podestat, après s'être, par tous les moyens humainement possibles, assuré que le siget en question n'était pas revenu dans le pays, mande auprès de lui le consul du village et, guidé par lui, il se transporte à la maison indiquée suivi d'un grand appareil de notaire et de sbires. L.a maison est fermée ; celui qui en a les clefs n'y est pas ou ne se laisse pas trouver. On force les serrures ; on fait toutes les diligences nécessaires, c'est-à-dire qu'on procède comme dans une place prise 4'assaut. Le bruit de cette expédition se répand immédiatement dans tout le canton et parvient aux oreilles du père Cristoloro qui, non moins surpris qu'affligé, interroge le tiers et le quart pour avoir quelque éclaircissement sur les motifs d'un fait aussi inattendu ; mais, n'ayant pu en obtenir que des conjectures en l'air et des on dit contradictoires, il écrit aussitôt au père Bonaventura de qui il espère recevoir quelque information plus précise. Sur ces entrefaites, les parents et les amis de Renzo sont cités pour déposer sur ce qu'ils peuvent savoir de sa prava qualitate : avoir nom Tramaglino est un malheur, une honte, un crime : le village est sens dessus dessous. Peu à peu l'on parvient à savoir que Renzo s'eât échappé des mains de la justice au beau milieu de Milan, et puis a disparu ; on murmure qu'il doit avoir, pour sûr, commis quelque énormité ; mais quoi ? personne ne sait le dire, on le raconte de cent manières différentes. Plus la chose est exorbitante, moins elle trouve créance dans le (1) Transportez-vous au domicile du susdit Lorenzo Tramaglino; et, après avoir fait toutes les diligences de droit, emportez tout ce que vous y trouverez ayant rapport- à la chose ; et prenez des informations sur sa nature perverse, sur son genre de vie et sur les complices qu'il peut avoir. (2) Faites sans retard votre rapport

l. pays où Renzo est connu de tout le monde pour un Jeune homme de *bien. Il y en a beaucoup, et c'est même le plus grand nombre, qui présument et vont se chuchotant k l'oreille l'un de l'autre que c'est une machination montée par ce puissant scélérat de don Rodrigo i)our perdre son pauvre rival. Tant il est vrai que, à juger des choses par induction et sans la connaissance nécessaire des faits, l'on s'expose quelquefois à faire du tort môme à des coquins. Nous, toutefois, avec les faits en main, comme on a coutume de dire, nous pouvons affirmer que, si don Rodrigo n'avait eu aucune part au malheur de Renzo, il s'en réjouit néanmoins autant que si c'avait été son propre ouvrage, et s'en félicita, comme d*une victoire, avec ses affidés, et plus particulièrement avec le comte Attilio. Celui-ci, selon ses premiers calculs, aurait déjà dû, à l'époque dont nous parlons, se trouver à Milan ; mais, à la première nouvelle de l'eflEèrvescence qui s'y était produite et de l'attitude dans laquelle la canaille s'y donnait carrière dans une humeur tout autre que celle de recevoir des coups de bâton, il avait jugé prudent de prolonger son séjour à la campagne, jusqu'à meilleur avis ; d'autant plus qu'ayant offensé beaucoup de monde, il avait quelque raison de craindre que, parmi tant de gens qui ne restaient tranquilles que par impuissance, quelqu'un ne vînt à se trouver qui, encouragé par les circonstances, jugeât le moment propice pour se faire le vengeur de tous. Cette appréhension ne fut pas de longue durée. L'ordre venu de Milan des poursuites à exercer contre Renzo était déjà un premier indice que les choses avaient, là-bas, repris leur allure ordinaire; les informations positives qui arrivèrent presque en même temps en donnèrent la certitude. Le comte Attilio partit immédiatement en encourageant son cousin à persévérer dans son entreprise, à braver tous les obstacles et en lui promettant que, de son côté, il s'emploierait aussitôt à le débarrasser du moine, et que le bienheureux accident arrivé à son abject rival venait admirablement à point pour lui donner plus beau jeu dans la partie. Attilio avait à peine quitté le château que Griso y arriva sain et sauf de Monza et rapporta à son maître tous les renseignements qu'il avait pu recueillir: à savoir^ queLucia

 s^était réfugiée dans tel conyent sous la protection de la signora une telle; qu'elle s'y tenait renfermée; ni plus ni moins que si elle avait été elle-même une religieuse, et n^en franchissait jamais le seuil et assistait môme aux cérémonies de Téglise derrière la grille d'une petite fenêtre : ee qui était un sujet de désappointement pour beaucoup de personnes qui, ayant vaguement entendu parler de ses aventures et dire merveilles de son visage, mouraient d'envie d^ avoir un aperçu de ses linéaments. Ce rapport mit le diable au corps à don Rodrigo ou, pour mieux dire, rendit encore plus bestial celui qui depuis longtemps déjà y avait élu domicile. Il se rencontrait tant de circonstances toutes favorables à son dessein et qui enflammaient toigours davantage sa passion; je veux dire cet amalgame de point d'honneur, de rage, et d'infâmes désirs dont cette passion était pétrie ! Renzo absent, expulsé, banni, si bien que tout devenait permis contre lui, et que même sa fiancée pouvait, en quelque sorte, être considérée comme une chose de bonne prise : le seul homme au monde qui voudrait et qui pourrait prendre sa défense et faire assez de bruit pour être entendu même de très-loin et de trèshaut, cet enragé de moine, se trouverait probablement sous peu mis, lui aussi, hors d'état de nuire. Et voilà un nouvel obstacle non-seulement capable de contre-balancer toutes ces facilités, mais de les rendre, on peut dire, inutiles l Un monastère de Monza, lors même qu'il ne s'y serait pas trouvé une princesse, était un os trop dur pour les dents d'un seigneur don Rodrigo ; et il avait beau rôder en imagination autour de cet asile, il ne savait trouver ni voie ni moyen de s'introduire dans la place, soit par la force, soit par la ruse. Il fut presque sur le point de renoncer à l'entreprise ; il fut sur le point de se résoudre à aller à Milan, en prenant un détour pour ne point passer par Monza ; et, une fois à Milan, de se jeter au milieu des amis afin de s'étourdir et de chasser de son esprit, par des pensées toutes joyeuses, cette pensée devenue désormais le tourment de sa vie. Mais, mais, mais les amis ! pas si vite avec ces sortes d'amis! Au lieu de trouver dans leur société un peu d'oubli et de distraction, il pouvait bien s'attendre, au contraire, à ce qu'on lui rappellerait sans cesse, à

 ce qu'on lui jetterait sans cesse à la face le si^etde son char grin ; car Attilio devait déjà avoir embouché la trompette et les avoir mis tous dans Texpectative. De tous côtés on Ini demanderait des nouvelles de la montagnarde : il faudrait donner quelque bonne raison. On avait voulu, on avait tenté; et qu'avait-on obtenu? On avait pris un engagement, un engagement un peu ignoble, cela est vrai ; mais enfin, un homme n'est pas toujours maître de régler ses caprices ; le point essentiel, c'est de les satisfaire; or, comment se tirait-onde cet engagement? Comment? Bafoué par un paysan et par un moine ! Ouf! Et, quand une bonne fortune inespérée était venue écarter l'un, et qu'un habile ami s'était chargé de le débarrasser de l'autre, sans aucune peine pour le benêt, le benêt n'avait pas su tirer parti de la circonstance et abandonnait lâchement la partiel 11 y avait de quoi ne pins jamais oser lever les yeux entre gens comme il faut, ou de quoi avoir à chaque instant la main sur la garde de l'épée. Et puis, comment revenir ou comment môme rester dans ce château, dans ce pays où, sans parler des souvenirs continuels et poignants de sa passion, il lui faudrait subir la honte d'un coup manqué? où viendraient & se trouver, du même coup, et accrue la haine générale dont il était l'objet et diminué le prestige de sa puissance? où sur le visage du premier manant venu, même au milieu des révérences, on pourrait lire à tout instant quelque amôre ironie de ce genre: « Tu as été forcé de l'avaler, la pilule : c'est bien fait. > Le chemin de l'iniquité, observe ici notre manuscrit, est très-large ; mais cela ne veut pas dire qu'il soit commode : il a bel et bien ses difficultés, ses ronces et ses épines; il offre sa bonne part de tristesses et de fatigues, bien qu'il aille en descendant. Don Rodrigo, qui ne voulait ni lâcher prise, ni reculer, ni s'arrêter et qui, par lui-même, était impuissant à aller de l'avant, songeait bien k un moyen qui aurait pu rendre la chose possible : c'était de prendre comme allié et comme aide un certain personnage dont les mains arrivaient souvent là où c'était à peine si la vue des autres pouvait atteindre; un homme ou plutôt un démon, pour qui les difficultés d'une entreprise étaient souvent une incitation à la prendre pour son compte. Mais ce parti avait aussi ses in

The text on this page is estimated to be only 22.04% accurate

LES VIASCâs DB HAHZOHI. S36 coDVdnieuts et ses dangers, d'autant pins graves qu'il était moins possible d'en calculer d'avance la portée ; car personne n'aurait sn prévoir jusqu'où il faudrait aller avec cet homme, auxiliaire très-puissant, sans doute, mais non moins absolu et non moins dangereux capitaine. Ces pensées tinrent pendant plusieurs jours don Rodrigo dans une perplexité des plus cruelles. Sur ces entrefaites, il reçut nne lettre de son cousin, lui donnant avis que la cabale était en bon chemin. Peu après l'éclair éclata le tonnerre, c'est-à-dire qu'nn beau matin on entendit raconter que le père Criatoforo était parti du couvent de Pescarenico. Ce succès si complet et. si prompt, la lettre d'Attilio qui l'animait par ses encouragements, et le menaçait, d'antre part, des plus amères railleries, firent de plus en plus incliner donRodrigo vers le parti hasardeux. Ce qui lui donna la dernière impulsion, ce fut la nouvelle inattendue qu'Agnese était revenue a sa maison : c'était un autre obstacle de moins entre lui et Lucia. Rendons compte de ces deux événements, en commençant par le dernier. Les deux pauvres femmes étaieat & peine entréeset installées dans leur asile, que dans tout Monza, et par conséquent aussi dans le monastère, se répandit la nouvelle de cette grande émeute de Milan ; et, à la nouvelle principale, succéda bientôt une série interminable de particularité qui allaient se multipliant et variant d'heure en heure. La touriére, placée précisément entre la rue et le monastère, avait les nouvelles du dedans et celles du dehors, les ramassait & pleines oreilles et en faisait ensuite part & ses deux hâtes. — On en a arrêté deux, six, huit, quatre, sept; on dit qu'on les pendra, les uns devant la boulangerie des béquilles et les autres ft l'entrée de la rue où habite le vicaire de la Provision... Hé! hé! écoutez celle-ci 1 il s'en est échappé un qui était de Lecco, ou de ces parages-là. Son nom, je ne le sais pas ; mais il est probable que quelqu'un viendra qui me te saura dire : nous verrons si vous le connaissez. Cette nouvelle, jointe à la circonstance que Renzo avait dû arriver a Milan précisément en ce jour fatal, inspira quelque inquiétude aux deux femmes, et notamment h Lucia; mais ce fut bien autre chose quand la tourière vint leur dire : C'est bien vraiment un de vos compatriotes,

 celui qui a gagné le large pour ne pas être penda : c'est un flleur de soie, nommé Tramaglino : estrce que tous le connaissez? Lucia, qui était assise, ourlant je ie sais quel linge, à. ce nouveau coup de foudre, laissa échapper l'ouvrage de ses mains ; elle pâlit et changea tellement de visage, que la touriôre s'en serait certainement aperçue si elle s'était trouvée plus près d'elle. Mais elle était debout sur le pas de la porte avec Agnese qui, quoique aussi fort troublée, bien qu'un peu moins pourtant, put faire bonne contenance et prit sur elle de répondre aussitôt que dans un petit village chacun connaît tout le monde ; qu'elle le connaissait en effet ; qu'elle avait toutefois beaucoup de peine à ccoire que chose semblable eût pu lui arriver, attendu que c'était un jeune homme des plus tranquilles. Elle demanda ensuite si c'était bien sûr qu'il se fût sauvé, et en quoi lieu. € Quant & s'être sauvé, tout le monde le dit; mais oûT on ne le sait pas. Il peut très-bien se faire qu'on le rattrape encore, comme il peut se faire aussi qu'il soit en lieu de sûreté ; mais, s'il se fait prendre, votre jeune homme tranquille... > En ce moment, par bonheur, la touriôre fut appelée et partit ; je vous laisse à penser dans quelle situation restèrent la mère et la fille. Pendant plusieurs jours, la pauvre femme et l'infortunée Lucia durent demeurer dans cette mortelle anxiété, à rechercher, à imaginer les causes, les comment, les conséquences de ce douloureux événement, à commenter, chacune à part soi ou à voix basse entre elles, quand elles le pouvaient, ces terribles paroles. Finalement, un jeudi, un homme vînt au couvent demander Agnese. C'était un marchand de poisson de Pescarenico, qui allait à Milan, selon son habitude, pour y vendre sa marchandise; et le bon père Cristoforo l'avait prié de vouloir bien, en passant par Monza, faire un petit détour jusqu'au monastère, de saluer les deux femmes de sa part, de leur raconter ce qui Se savait de la triste aventure de Renzo, de les exhorter à prendre patience et à se confier en Dieu; qu'en attendant, lui, pauvre moine, ne les oublierait certainement pas ; qu'il épierait, pour les saisir, toutes les occasions propices de leur venir en aide ; et que, ne pouvant

 pas mieux faire pour le moment, il ne manqueripkit pas, chaque semaine, de leur envoyer de ses nouvelles, soit par le même moyen, soit par un autre semblable. En fait de renseignements nouveaux et certains sur le compte de Renzo, le messager ne put leur en donner d'autres que ceux de la descente de justice opérée dans sa maison, de la perquisition et de la saisie que Ton y avait pratiquées, des recherches que Ton avait faites pour le découvrir; mais il put leur dire, en même temps, que toutes ces recherches étaient restées sans résultat, et que Ton savait de bonne source qu'il s'était mis en sûreté sur le territoire de Bergame. Une telle assurance, il est à peine besoin de le dire, fut un vrai baume à la douleur de Lucia : dés ce moment, ses larmes coulèrent plus faciles et plus douces ; elle éprouva un plus grand soulagement dans ses épanchements secrets avec sa mère, et des actions de grâces se trouvèrent mêlées à toutes ses prières. Gertrude la faisait venir souvent dans son parloir particulier et l'entretenait parfois très-longuement, se délectant à ringénuité et à la douceur de la pauvre fille, conune aussi à s'entendre remercier et bénir par elle à tout instant. Elle lui racontait aussi en conlidence une partie (la partie avouable) de son histoire, de tout ce qu'elle avait souffert pour en venir là à souffrir encore, à souffrir toujours ; et ce premier étonnement, ces premières défiances de Lucia se changeaient insensiblement en pitié. Elle trouvait dans cette histoire des raisons plus que suffisantes pour expliquer ce qu'il y avait d'un peu étrange dans les manières de sa bienfaitrice ; surtout en y faisant intervenir cette fameuse doctrine d'Agnese concernant les cerveaux des seigneurs. Toutefois, quoiqu'elle se sentît portée à payer de retour la confiance que Gertrude lui témoignait, elle se garda bien de lui parler de ses nouvelles terreurs, de sa nouvelle infortune, et de lui dire ce qu'était pour elle ce fileur de soie qui s'était échappé des mains de la justice; et cela, afin d'éviter de répandre un bruit qui était si douloureux pour elle, et qui n'aurait pas manqué de lui attirer, par surcroît, une certaine défaveur. Elle se défendait aussi de tout son pouvoir de répondre aux curieuses interrogations de la signera sur la partie de son histoire antérieure

338 LES FIANCÉS Ût M ANZONL aux tlançailles ; mais ici oe n'était point par des raisons de 1 prudence ; c'était parce que la pauvre innocente regardait j cette histoire comme la plus épineuse, comme plus difiîcile | à raconter que toutes celles qu'elle avait entendues et qu'elle ■ croyait pouvoir entendre de la signora. Dans celles-ci, ii.l était question de tyrannies, d'embûches, de souffrances ; toutes choses révoltantes et douloureuses, mais qui toutefoisfj pouvaient se nommer : dans la sienne, il s'y trouvait par- j tout mêlé un sentiment, un mot qu'il ne lui semblait pas possible de proférer en parlant d'elle-même, et auquel elle n'aurait jamais trouvé à pouvoir substituer une périphrase | qui ne lui parût blesser sa pudeur : Famour ! Parfois Gertrude était tentée de se fâcher de ces refus ; J mais, au fond, elle y sentait tant d'affection, tant de resJ pect, tant de reconnaissance, voire même tant de confiance! 'j Parfois peut-être cette pudeur si délicate, si tendre, si sus- J ceptible lui déplaisait encore plus pour un autre motif:] mais tout cela se perdait dans la suavité d'une pensée qui j lui revenait à tout instant en contemplant Lucia : ~ En j voilà une au moins & qui je fais du bien. — Et c'était vrai; j car, outre Tasile, ces entretiens, ces caresses familières ap- 1 portaient, en effet, quelque soulagement à Lucia. Elle en trouvait aussi un autre dans un travail assidu; et elle était toujours à prier qu'on lui donnât quelque chose â faire : même au parloir, elle y apportait toi:gours quelque ouvrage I pour tenir ses mains en exercice ; mais, comme les pensées 1 douloureuses se glissent partout ! tout eh enfilant, tout en J tirant l'aiguille, métier auquel jusqu'alors elle s'était fort 1 peu appliquée, la pensée lui revenait & chaque instant de son dévidoir et, à la suite du dévidoir, que d'autres choses! Le second jeudi, revint le messager (était-ce le môme ou un autre ?) avec les salutations et les encouragements da père Gristoforo et avec une nouvelle confirmation de ce qui importait le plus pour Je moment : â savoir, que Reozo était en lieu de sûreté. Quant â des nouvelles plus positives J concernant sa mésaventure, aucune ; car, ainsi que nous l'avons dit au lecteur, le capucin avait compté en obtenir de son confrère de Milan, à qui il l'avait recommandé ; et celui-ci répondit qu'il n'avait vu ni la lettre, ni la personne; qu'un villageois était bien venu effectivement le demander I

 au couvent; mais que, ne l'ayant pas trouvé chez lui, il s'en était allé et n'avait plus reparu. Le troisième jeudi, point de messager : ce qui fut pour nos pauvres exilées non-seulement la privation d'une consolation désirée et espérée, mais, ainsi que cela arrive pour le moindre contre-temps à ceux qui se trouvent dans Taffiiction et dans rembarras, ce fut aussi un sujet d'inquiétudes et de mille soupçons fâcheux. Déjà, avant cela, Agnese avait conçu le projet d'aller faire un tour à sa maison : cette circonstance singulière, de ne point voir le messager promis, la ât se décider. Il semblait bien étrange k Lucia d'avoir à demeurer détachée de la jupe tutélaire de sa mère ; mais, d'une part, le désir ardent qu'elle éprouvait d*arriver à savoir quelque chose de plus positif, et se sentant, d'autre part, en si parfaite sûreté dans cet asile si sacré, si impénétrable, ces considérations lui firent surmonter ses répugnances. Il fut donc décidé entre elles qu' Agnese irait, le jour suivant, attendre sur la route le marchand de poisson, qui devait passer par là en revenant de Milan, et qu'elle lui demanderait la faveur d'une place sur sa petite charrette pour se faire conduire à ses montagnes. Elle le trouva, en effet, et lui demanda si le père Cristoforo ne lui avait pas donné de commission pour elle : le marchand lui répondit qu'il était resté à pêcher tout le jour qui avait précédé son départ, mais qu'il n'avait reçu du père ni nouvelle ni message. Agnese alors lui demanda cette faveur que le brave homme lui accorda sans se faire prier* Ellei alla prendre congé de la signera et de sa fille, non sans verser des larmes, en promettant d'envoyer aussitôt de ses nouvelles et de revenir bientôt; et elle partit. Le voyage se fit sans encombre. Ils se reposèrent une partie de la nuit dans une auberge sur la route, comme c'était l'habitude ; ils se remirent en chemin avaat le jour et arrivèrent de bon matin à Pescarenico. Agnese descendit sur la petite place du couvent, laissa aller son conducteur avec beaucoup de « Dieu vous le rende >; et, comme^ elle se trouvait là, elle voulut, avant d'aller chez elle, faire une visite au bon père, son bienfaiteur. Elle tira la sonnette; ce fut frère" Galdino qui vint ouvrir, celui de la quête des noix.

340 JLB8 FIANCÉS DB MÂKZONI. € Oh l ma brave dame, quel bon vent vous amôneT — J'aurais besoin de parler au père Cristoforo. — Au père Cristoforo? Mais il n'y est pas. — Oh l sera-t-il longtemps à rentrer ? — Qui sait!... dit le fiôre en haussant les épaules et en enfonçant sa tête rase dans son capuchon — Où donc est-il allé? — A RiminL — A...? -— A Rimini. *— Où est cet endroit ? — Eh, eeeh ! répondit le moine en allongeant le bras et en fendant Tair verticalement avec sa main étendue, pour indiquer une grande distance. — Oh ! quel malheur ! Mais pourquoi s'en est-il allé ainsi à rimproviste ? — Parce que le père provincial Ta voulu ainsi. — Mais pourquoi Ta-t-on renvoyé d'ici, lui qui faisait tant de bien dans notre pauvre pays? oh! quel malhear! — Si les supérieurs devaient rendre raison des ordres qu'ils donnent, où serait l'obéissance, ma bonne dame? — Oui ; mais c'est ma perte, ça ! — Savez-vous ce que ce sera ? Ce sera probablement qu'à Rimini on aura eu besoin d'un bon prédicateur (nous en avons de bons partout, mais quelquefois il faut un hommd tout exprès pour la circonstance) ; le père provincial de làbas aura écrit au père provincial d'ici pour savoir s'il n'aurait pas un sujet comme ceci ou comme cela ; et le père provincial se sera dit : il n'y a que le père Cristoforo qui puisse faire l'affaire. Et on voit bien, en effet, que la chose sera arrivée comme je vous le dis. — Oh ! quelle affreuse calamité pour nous ! Et quand est^ il parti ? ~ Avant-hier. — Voilà! Si j'avais écouté mon inspiration de venir quelques jours plus tôt ! Et l'on ne sait pas quand il pourra revenir ? là, à peu près ? — Eh! ma bonne dame! il n'y a que le père provincial qui puisse le dire ; si tant est que lui-même le sache. Quand uu do nos pères prédicateurs a pris son vol, on ne peut guère

The text on this page is estimated to be only 18.46% accurate

LES FIAKOËB DS HAHZOHl. • 341 prâToir snr quelle Jiranche il ira se poser. Od les demande ici, on les demande là : et nous avons des coavents dans les quatre parties du monde. Admettez, par supposition, qa'à Rimini le père Cristoforo fasse beaucoup parler de lui avec 863 sermons de cardme : car il ne faut pas vous figurer qu'il prêche toujours d'abondance, comme il disait ici pour l'usage des gens de la campagne : pour les chaires des villes, il a ses sermons bel et bien écrits, préparés d'avance ; et la âeur des sermons, des chefs-d'œuvre. Alors la renonamée de ce grand prédicateur se répand dans tous ces parages-Jft, et il peut arriver qu'on le demande Et... à... que sais-je. moi ? Et, eD pareil cas. il faut le donner; car nous vivons d« la charité de tout le monde, et il est juste que noua soyons au service de tout le monde. — Oh ! mieère ! misère ! s'exclama de nouveau Agnese presqueen pleurant. Comment vai&-je faire maintenant sans l'appui de ce saint homme? C'était lui qui nous servait de père '. Pour nous, c'est une raine. — Ecoutez, ma bonne dame : sans doute, le pare Cristoforo était vraiment un homme ; mais nous en avons d'autres, savez-vous bien t pleins de charité et très-capables, et qui savent se mettre ft la portée aussi bien des pauvres que des riches. Voulez-vous le père Atanasio? Voulez-vous le père Giroiamo» Voulez-vous le pére Zaccaria? C'est un homme de' mérite, voyez-vous, que le père Zaccaria. Eït n'allez pas, comme de certains ignorants, faire attention s'il a cet air malingre, cette voix si grêle et cette toute petite barbe si pauvre, si pauvre. Pour prêcher, je no dis pas, parce que chaciin a son talent ; mais, pour donner un conseil, c'est un homme, savez-voua î — Oh ! sainte patience \ s'écria Agnese avec ce mélange de gratitude et d'humeur que l'on éprouve k une offre A laquelle on trouve plus de bon vouloir que de convenance; qu'est-ce que cela me fait, à moi, qu'un autre soit un homme comme ceci ou comme cela, quand ce pauvre homme qui n'est plus ici était celui qui savait nos affaires et avait pristouteslesdtspositionsnécËSsaires pour nous venir en aidef — En ce cas, il faut avoir patience. — Eh ! sans doute, répondit Agnese. Pardon de vous avoir délKuigé.

 — Il n*y a pas de quoi, ma bonne dame ; j'en suis fâché pour vous. Et si jamais vous vous décidez à demander quelqu^un de nos pores, le couvent est ici qui ne bouge pas. Hé! je ne tarderai pas à me faire voir pour la quête de l^huile. — Portez-vous bien, > dit Agnese ; et elle se mit en route et prit le chemin de son village, désolée," confuse, déconcertée, comme un pauvre aveugle qui aurait perdu son bâton. Un peu mieux renseigné que frôre Galdino, nous pouvons dire maintenant de quelle manière la chose s'était réellement passée. Attilio, à peine arrivé à Milan, s'empressa, ainsi qu'il l'avait promis & don Rodrigo, d'aller rendre visite à leur commun oncle du conseil secret. (C'était un conseil composé alors de treize membres, personnages de robe et d'épée, dont le gouverneur prenait l'avis j et qui, si le gouverneur venait à mourir ou à être changé, en assumait provisoirement les fonctions.) Le comte-oncle, honmie de robe et l'un des anciens du conseil, y jouissait d'un certain crédit ; mais il n'avait pas son pareil pour faire mousser ce crédit et en tirer pai^ti. Un langage ambigu, un silence significatif, une tactique de toujours rester en suspens au milieu d'une phrase, certains clignements d'yeux qui voulaient dire : «je ne puisparler,» une manière de toujours donner des espérances sans jamais promettre, de menacer tout en gardant les formes de la plus exquise courtoisie : tout visait à ce but et tout, plus ou moins, tournait à son avantage ; tellement que jusqu'à un « je ne puis absolument rien dans cette affaire, » dit parfois comme étant l'expression de l'exacte vérité, mais dit sur un tel ton qu'on n'y ajoutait pas foi, servait également à augmenter l'opinion qu'on se faisait de son pouvoir et à augmenter, par conséquent, la réalité de ce pouvoir lui-môme : comme ces boîtes que l'on voit encore dans quelque boutique d'apothicaire, avec certains mots arabes pour inscription, et dans lesquelles il n'y a rien, mais qui servent à donner du relief à la boutique et à maintenir son crédit. Celui du comte-oncle, qui depuis fort longtemps était toujours allé en augmentant, mais par petits degrés, avait, tout dernièrement et d'un seul coup, fait, compae l'on dit, un pas de géant par une circonstance extraordinaire. C'était à Toccasion d'un voyage qu^ji

 avait fait, chargé d'une mission auprès de la cour de Madrid, où il avait reçu un de ces accueils dont il ftillait lui entendre raconter les merveilles. Pour ne rien dire de plus, le comte-duc Tavait traité avec une distinction toute particulière et l'avait admis dans son intimité, au point de lui avoir une fois demandé, en présence, on peut dire, de la moitié de la cour, si Madrid lui plaisait ; et de lui avoir, une autre fois, dit, entre quatre yeux, dans l'embrasure d'une fenêtre, qua la cathédrale de Milan était le plus grand temple qui fût dans les domaines du roi. Après avoir rendu ses devoirs au comt^oncle et lui avoir présenté les compliments de son cousin, Attilio, avec ce maintien sérieux qu'il savait prendre à l'occasion, dit : € Je. crois de mon devoir, sans manquer à la discrétion que j'ai promise à Rodrigo, d'informer le seigneur oncle d'une affaire qui, s'il n'y met pas la main, peut devenir fort sérieuse et avoir des conséquences... — Encore une des siennes, j'in^agine? — Pour rendre hommage ù. la vérité, je dois dire qu'en ceci le tort n'est pas du côté de Rodrigo ; seulement il est très-monté ; et, comme je disais, personne autre que le seigneur oncle ne peut... — Voyons, voyons. — Il y a, là-bas, un frère capucin qui s'est mis en pique avec mon cousin ; et la chose est à ce point que... — Combien de fois ne vous ai-je pas dit, à l'un et à l'autre, que les moines, il faut les laisser cuire dans leur jus? C'est déjà bien assez de tous les tracas, de tous les soucis que tous ces gens-là donnent à qui doit.... à qui est chargé.... Et ici il poussa un grand, soufâe. Mais vous autres qui pouvez les éviter... — Seigneur oncle, il est en cela de mon devoir de vous dire que Rodrigo l'aurait évité s'il eût été possible. C'est le moine , qui lui en veut et qui s'est mis à le provoquei de toutes les manières. — Que diable ce moine peut-il donc avoir contre mon neveu? '^ Il faut d'abord vous dire que c'est un homme turbulent, connu pour tel, et qui fait profession de chercher querelle aux chevaliers. De plus, cet homme protège, dirige,

 que sais-je, moi? une jeune paysanne de là-bas, et il a pour cette créature une charité, une charité je ne dirai pas suspecte, mais une charité trôs-jalouse, '(Soupçonneuse, chatouilleuse... — Je comprends, dit le comte ; et, sur un certain fond de sottise peint par la nature sur son visage, voilé ensuite et recouvert de plusieurs couchés de diplomatie, brilla un éclair de malice qui y faisait un magnifique effet. — Or, depuis quelque temps, continua Attilio, ce moine s'est mis en tête que Rodrigo a je ne sais quelles visées sur cette... — S'est mis en tête, s'est mis en tête ! Je le connais aussi, le seigneur don Rodrigo ; et il lui faudrait un autre avocat que Votre Seigneurie pour le justifier en ces sortes de matières. — Permettez, seigneur oncle. Que don Rodrigo puisse s'être. laissé aller à quelque badinage envers cette OTéature en la rencontrant sur son chemin, je ne serais pas éloigné de le croire": il est jeune et, après tout, il n'est pas capucin; mais ce sont là de ces futilités qui ne méritent pas qu'on en entretienne le seigneur oncle. Ce qui est sérieux, c'est que le moine s'est mis à parler de don Rodrigo comme on ferait d'un manant, qu'il cherche à exciter contre lui tout le pays... — Et les autres moines? — Us ne s'en mêlent pas parce qu'ils le connaissent pour un cerveau brûlé, et ils ont le plus grand respect pour Rodrigo ; mais, d'un autre côté, ce moine jouit d'un immense crédit auprès des villageois parce qu'il faut vous dire qu'il fait aussi le saint, et... — J'imagine qu'il ne sait pas que Rodrigo est mon neveu... — S'il le sait ! C'est môme là ce qui Tendiable encore davantage. — Comment ? comment ? — Parce que, et c'est lui-môme qui le dit à qui veut l'entendre, il trouve plus piquant de faire pièce à Rodrigo précisément'en raison de ce que celui-ci a un protecteur naturel aussi puissant que l'est Votre Seigneurie ; et qu'il se moque des grands et des diplomates ; et que le coi^on de

The text on this page is estimated to be only 21.49% accurate

LES riiNcâe DB vÀSzom. S45 eaint François suffit a tenir liées môme lea epees, et que... — Oh ! moine téméraire ! Et comment se nomme-t-ilî — Frépe Cristoforo' de '", dit Attilio ; et le oomte-oncle, bonCFant, Houfflant, sortit un petit calepin d'un tiroir et y inscrivit ce pauvre nom. Cependant Attilio continuait : Cet homme a toujours été d'une humeur inquiète : ou connaît sa vie et eea miracles. C'était un roturier qui, se trouvant avoir quatre sous, s'était mis en téta de vouloir rivaliser avec les gentilshommes de sou paya; et, de dépit de n'avoir pu leur GEÙreà tous baisser pavillon, il eu tua un; puis, pour échapper & la potence, il se flt capucin. — Mais bravo ! mais bien ! Nous verrons cela, nous verrous cela, disait le comte en soufHaut toujours. — Et maintenant, continuait Attilio, it est plus enragé que jamais, parce qu'un prqjet qu'il caressait, qui lui tenait même fort au cœur, a échoué : et c'est ici que le seigneur oncle va pouvoir se faire une juste idée ^e ce que peut être cet homme. 11 voulait marier sa créature : que ce fût pour la soustraire aux périls du monde, vous me comprenez, ou pour tout autre motif, il voûtait la marier à tout prix ; et il av^t trouvé le... l'homme, une autrede sescréOr tures, un sujet que peut-être, et même sans peut^tre, le seigneur oncle doit aussi connaître de nom, parce que je tiens pour certain que le conseil secret aura dû s'occuper de ce digne sujet. — Quel est cet homme î — Un fileur de soie, Lorenzo Tramaglino, celui qui... ' — Lorenzo Tramaglino ! s'écria le comte. Mais c'est parfait! Mais bravo, le cher père! Assurément... eu effet... il avait une lettre pour un... C'est dommage que... mais n'importe ; c'est très-bien. Et pourquoi le seigneur don Rodrigo ne me dit-il rien de tout cela, laisse-t-ii aller les choses si loin et ne s'adresse-t-il pas fi qui peut et & qui veut le diriger et le soutenir! — Je vous dirai aussi ta vérité sur ce point. D'une part, sachant que de tracas, que d'affaires le seigneur oncle a dans la tête... (celui-ci, en soufflant, y porta la main, comme pour laisser comprendre la grande peine qu'il avait à les y faite toutes tenir), il s'est fait, eu quelque sorte, conscience, poursuivait Attilio, de luidonneruDsoud deplua. Et puis, je

 vais tout vous dire : d'après ce que j'ai pu comprendre, il est si outré, si hors de lui, si excédé des avanies de ce moine, qu'il a beaucoup plus envie de se faire justice par lui-môme, de quelque façon sommaire, que de Tobtenir d'une manière régulière de la prudence et du bras du seigneur oncle. Moi, j'ai essayé de jeter de l'eau sur le feu; mais, voyant la chose prendre une mauvaise tournure, j'ai pensé qu'il était de mon devoir d'avertir de tout cela le seigneur oncle qui, en fin de compte, est le chef et la colonne de la maison... — Tu aurais mieux fait de parler un peu plus tôt. — Cela est vrai ; mais j'allais toujours espérant que la chose serait tombée d'elle-même, ou que le moine finalement se raviserait, ou qu'il, s'en irait de ce couvent, comme cela arrive & ces capucins qui sont tantôt ici, tantôt là ; et alors tout aurait été fini. Mais... — Maintenant le soin d'arranger cette affaire me regarde. — C'est bien aussi ce que j'ai pensé. Je me suis dit à part moi : le seigneur oncle, avec sa pénétration, avec son autorité, saura bien, lui, prévenir un scandale et sauver, en môme temps, l'honneur de Rodrigo, qui, en définitive, est aussi le sien. Ce moine, me disais-je, se retranche toujours derrière le cordon de Saint-François ; mais, pour l'employer à propos, ce cordon de Saint-François, pas n'est besoin de l'avoir noué autour du ventre. Le seigneur oncle a mille moyens que je ne connais pas; je sais que le père provincial a, comme de raison, une grande déférence pour lui; et, si le seigneur oncle juge qu'en cette conjoncture le meilleur expédient soit de faire changer d'air ft ce moine, avec deux mots... — Que votre seigneurie laisse le soin d'y penser à ceux à qui ce soin incombe, dit un peu âprement le comte-oncle. — Ah ! c'est vrai l s'exclama Attilio avec un léger hochement de tôte et avec un sourire de compassion pour lui môme. Je suis bien, en effet, homme de taille à donner des conseils au seigneur oncle. Mais c'est mon vif souci de l'honneur de la maison qui me fait parler. Et j'ai aussi peur d'avoir fait une autre sottise, ajouta-t-il en affectant un air pensif; j'ai peur d'avoir fait tort à Rodrigo dans l'esprit du seigneur oncle. Je serais inconsolable, si je devais être cause

The text on this page is estimated to be only 16.97% accurate

LES FlUtCéB DE MANZONI. S47 qne tous eussiez a penser que Rodrigo n'ait pas envers TOUS toute cette eonflaace, toute cette soumission qu'il doit avoip. Oie 'e sfii^neup nncle veuille bien croire qu'en cette circonstance c'est vraiment... — Allons! allons! quel tort, quel tort entre vous qui serez toujours anus tant qu'il n'y en aura pas un des deux qui devienne sage ! Libertins, libertins, qui en faites toujours des Tâtres; et puis c'est sur moi que retombe le soin de les réparer! qui... vous me feriez dire quelque sottise... me donnez, à vous deux, plus de tracas que... (et ici pensez quel lormidable souffle il poussa) que toutes cea diables d'affaires d'Etat. > Attilio fit encore quelques excuses, quelques promesses, quelques compliments; puis il prit congé et s'en alla accompagaéd'un«Et tâchons d'avoir un peu de raison, > qui était la formule usuelle de congé du comte-oncle envers ses neveax.

CHAPITRE XIX Celui qui, en voyant dans un champ mal cultivé une herbe sauvage, telle, par exemple, qu'un beau pied de patience, voudrait savoir au juste si elle provient d'une graine mûrie dans le champ même, ou d'une graine que le vent y a apportée ou qu'un oiseau y a laissé tomber, aurait beau méditer là-dessus, il n'arriverait jamais à aucune solution. C'est ainsi que nous-même, nous ne saurions jamais dire si la détermination du comte-oncle de se servir du père provincial pour trancher de la façon la plus convenable ce nœud embrouillé, avait pris spontanément naissance dans le fond de son cerveau ou si elle y avait été insinuée par la suggestion d'Attilio. Ce qu'il y a de certain, c'est que celui-ci n'avait pas jeté ce mot au hasard \ et, quoiqu'il dût bien s'attendre qu'à tine insinuation aussi peu déguisée, la vanité ombrageuse du comte-oncle a,urait regimbé, il avait voulu, malgré tout, faire luire à ses yeux l'idée de cet expédient et lui faire entrevoir la route dans laquelle il désirait qu'il s'engageât. D'autre part, l'expédient était si conforme à l'humeur du comte-oncle, si clairement indiqué par les circonstances, qu'il y a tout à parier que^ même sans aucune suggestion, il l'aurait, de lui-môme, imaginé et adopté. 11 s'agissait que, dans une querelle désormais trop ouverte, on homme qui portait son nom^ un de ses propres neveux, n'eût pas à avoir le dessous : c'était là un point très-essen

 tiel au prestige de son pouvoir, qui lui tenait tant au cœur. La satisfaction que son neveu pouvait se donner par luimôme aurait été un remède pire que le mal, une source de complications et de graves embarras; et il fallait y obvier n'importe à quel prix et sans perdre un instant. S'il avait, dans un pareil moment, donné Tordre à Rodrigo de partir de son château, il était à peu près certain que Rodrigo n'aurait pas obéi; et, s'il avait obéi, c'eût été céder le cbamp de bataille, c'eût été sa propre maison battant en retraite devant un couvent. D'autre part, les ordres, la force légale et tous les épouvantails de ce genre n'avaient aucune prise sur un adversaire de cette condition. Le clergé régulier et séculier était entièrement affranchi de toute juridiction laïque; et cette immunité s'étendait non-seulement aux personnes, mais aussi aux lieux qu'elles habitaient : c'est là un fait bien connu, même de ceux qui n'auraient jamais lu d'autre histoire que celle^i ; et ceux qui en seraient là seraient fi'ais, soit dit en passant. Tout ce que l'on pouvait contre un pareil adversaire, c'était de faire en sorte de l'éloigner; et le seul moyen d'y parvenir, c'était de s'adresser au père provincial qui seul pouvait à son gré le faire rester ou le faire partir. • Or le père provincial et le comte -oncle étaient d'ïinciennes connaissances ; ils s'étaient vus rarement, mais chaque fois avec de grandes démonstrations d'amitié et avec des offres de service à profusion. Il est parfois plus facile d'avoir bon marché de quelqu'un qui commande à un grand nombre d'individus que d'un seul de ses subordonnés ; car celui-ci ne voit que son affaire, ne sent que sa passion, ne prend souci que de son point d'honneur ; tandis que l'autre aperçoit d'un seul coup mille relations, mille contingences, mille intérêts, mille choses à éviter, mille choses à sauvegarder, et on peut ainsi le prendre par mille côtés. Après mûre réflexion, le comte-oncle invita un jour le père provincial à dîner, et il lui ménagea un choix de convives assortis avec la préméditation la plus finement calculée. Il s'y trouvait quelques-uns de ses parents des plus titrés, de ceux dont le nom était à lui seul un grand titre, et qui, par leur maintien, par une certaine aisance native et par le ton de protection avec lequel, du haut de leur ^ •«

 hauteur, ils daignaient parler de grandes choses en termes familiers, réussissaient, sans même le faire exprès, à imprimer et à rafraîchir à chaque instant Tidée de leur supériorité et de leur puissance. Il s'y trouvait aussi un certain nombre de clients attachés à la maison par un dôyouement héréditaire et, au personnage, par une servitude de toute leur vie, lesquels, commençant au potage à dire oui de la bouche, des yeux, des oreilles, de toute la tôte, de tout leur corps, de toute leur âme, vous avaient, au dessert, réduit un homme à ne plus se souvenir de la manière dont il fallait s'y prendre pour dire non. Une fois & table, le comte amphitryon ât bientôt tomber la conversation sur le chapitre de Madrid. On va à Rome par plusieurs chemins (1); à Madrid, il y allait par tous indistinctement. Il parla de la cour, du com£e-duc, des ministres, de la famille du gouverneur, des courses de taureaux, qu'il pouvait parfaitement décrire y ayant assisté et ayant joui de ce spectacle du haut d'une place d'honneur; il parla de TEscurial dont il pouvait rendre compte point par point, attendu qu'un favori du comte-duc lui en avait montré les plus petits recoins. Pendant quelque temps, toute la société demeura, comme un auditoire, attentive à n'écouter que lui seul.; puis elle se partagea en conversations particulières. Il continua alors à raconter une autre foule de ces belles choses au père provincial qui était assis à côté de lui et qui le laissa dire et dire jusqu'à satiété. Mais, à un moment donné, le comte changea de discours, le détourna de Madrid ; et, de cour en cour, de dignité en dignité, il l'amena sur le cardinal Barberini qui était capucin et frère du pape Urbain VIII alors régnant. Après avoir bien parlé, il dut finalement laisser aussi un peu parler les autres et se tenir à écouter, à son tour, et se souvenir qu'en fin de compte il n'y avait pas au monde rien que les per55hnages qui avaient ses préférences. Peu après s'être levés de table, il pria le père provincial de vouloir bien passer un instant avec lui dans une autre pièce. (1) On dit proverbialement en France : Tons les chemins mènent à Rome. Mais on dit en Italie : Si va a Roma per più sirade (on ya à Rome par plusieurs chemins). {Note du traducteur^)

IBS FIANOÉS DE HANZONI. 851 Deux puissances, deux têtes blanches, deux expériences consommées se trouvaient en présence. Le magniôque seigneur fit asseoir le très-révérend père ; puis il s'assit à son tour et commença en ces termes : € Vu l'amitié qui existe entre nous, j'ai cru pouvoir entretenir Votre Paternité d'une ixSaàre qui nous intéresse mutuellement et qui demande à être conclue entre nous, sans passer par d'autres mains qui pourraient... C'est pourquoi, sans détours, le cœur sur la main, je vais de suite vous dire de quoi il s'agit ; et je suis sûr qu'en deux mots nous allons nous mettre d'accord. Dites-moi : dans votre couvent de Pescarenico, vous avez, n'est-U pas vrai, un certain père Cristoforo de***?... Le père provincial fit signe que oui. < Que Votre Paternité veuille bien alors me dire franchement, en toute confiance... Ce sujet... ce père... Personnellement, je ne le connais pas; et pourtant, des pères capucins, j'en connais beaucoup, tous hommes d'or, zélés, prudents, humbles : j'ai toujours été l'ami de votre ordre depuis mon enfance... Mais, dans toute famille un peu nombreuse... il y a toigours quelque individu, quelque tête... Et, ce père Cristoforo, je sais, par de certains rapports, que c'est un homme... passablement amateur de querelles... qui n'a pas toute cette prudence, tous ces égards.... Je gagerais qu'il a dû plus d'une fois donner du fil à retordre à Votre Paternité. — Je vois ce que c'est ; il y a une pique là-dessous, pensait, en attendant, le père provi^cial. C'est ma faute ; je le savais pourtant, que ce bienheureux Cristoforo était un homme à faire voyager de chaire en chaire et à ne jamais laisser poser plus de six mois à la même place, surtout dans un couvent de campagne. — Ohl dit-il ensuite à haute voix: je suis vraiment désolé d'apprendre que Votre Magnificence ait une pareille opinion du père Cristoforo; car, selon ce que j'en sais, c'est un religieux d'une conduite exemplaire au couvent et trèsconsidéré même au dehors. — Je conçois très-bien que Votre Paternité... doit nécessairement... Cependant... cependant je veux, en ami sincère, vous prévenir d'une chose qu'il importe que vous sachiez ; et, quand même vous en seriez déjà informé, je puis,

852 LES riANcâfl de mâkzoni. sans manquer ft mon devoir, vous faire entrevoir certaines conséquences.... possibles ; je n'en dis pas davantage. Nous savons que ce père Cristoforo tenait sous sa protection un homme de ces parages-là, un homme... Votre Paternité n'est pas sans en avoir entendu parler : celui qui s'est échappé avec tant de scandale des mains de la justice, après avoir fait, dans cette terrible journée de la Saint-Martin, des choses... des choses... Lorenzo Tramaglino! — Aïe ! pensa le père provincial ; et il dit : C'est la première fois que j'entends parler de cette particularité; toutefois, Votre Magnificence n'ignore pas qu'une partie de notre mission consiste précisément à aller en quête des hommes égarés pour les ramener... — C'est très-bien ; mais la fréquentation des hommes égarés d'une certaine espèce!... ce sont choses épineuses, affaires délicates... Et ici, au lieu de gonfler les joues et de souffler, il serra les lèvres et aspira autant d'air qu'il avait «outume d'en émettre en soufflant. Puis il reprit : J'ad jugé nécessaire de vous donner cet avis parce que si jamais Son Excellence... Quelque démarche pourrait être faite à ce sujet auprès de la Curie romaine... je n'fen sais rien... et, de Rome, il pourrait vous venir quelque... — Je suis fort obligé à Votre Magnificence de cet avis ; toutefois je demeure convaincu que, si l'on vient à prendre des informations là-dessus, on trouvera que, si le père Cristoforo a fréquenté F homme que vous dites, ce n'a été qu'à seule fin de le convertir à de meilleurs sentiments. Le père Cristoforo, je le connais. — Vous savez, sans doute, mieux que moi quelle espèce de sujet il a été dans le siècle, les jolis exploits qui ont signalé sa jeunesse. — C'est là la gloire de l'habit, seigneur comte, qu'un homme qui, dans le siècle, a pu faire parler de lui, une fois qu'il en est revêtu, devienne un autre homme. Et depuis que le père Cristoforo porte cet habit... — Je voudrais le croire :)e le dis du fond du cœur, je voudrais le croire; mais quelquefois... comme dit le proverbe... l'habit ne fait pas le moine. > Le proverbe ne s'adaptait pas exactement à la circon* stance ; mais le comte l'avait cité à la place d'un autre qui

ttS ^lAKcés DE MAJMZOMt. 353 lai passait par la tête : le lonp a beau changer de poil, il reste toujours loup. € J'ai de certaines informations, continuait-il, j'ai de certains indices... — Si Votre Magnificence, dit le père provincial, sait positivement que ce religieux ait commis quelque faute (nous sommes tous sujets à faillir), vous me ferez une véritable faveur de m'en informer. Je suis le supérieur, indigne sans doute, mais je le suis précisément pour réprimer, pour réparer... — Je vais vous dire : à cette circonstance fâcheuse de la faveur affichée par ce père à Tégard de Tindividu en question, il s'en ajoute une autre également très-désagréable et qui pourrait... Mais, entre nous, nous arrangerons tou* du môme coup. Il arrive donc que ce môme père Cr* foro s'est mis en lutte ouverte avec mon neveu, don Rodrigo ***. — Oh ! voilà une chose qui me désole î qui me désole, qui me désole véritablement. — Mon neveu est jeune, bouillant; il se sent ce qu'il est; il n'est pas habitué à être provoqué... — Il sera de mon devoir de prendre de sérieuses informations sur un fait semblable. Comme je l'ai déjà dit à Votre Magnificence (et, avec votre longue expérience du monde et avec votre équité, vous connaissez ces choses mieux que moi), nous sommes tous de chair, tous sujets à faillir... tant d'un côté que de l'autre ; et si notre père Cristoforo a manqué... — Écoutez-moi, écoutez-moi : des choses de cette nature, ainsi que ie vous le disais tout à l'heure, sont de ces choses, voyest-vous, que nous devons terminer entre nous, ensevelir ici... de ces choses, qu'à vouloir trop les remuer... on fait pis encore. Votre Paternité sait ce qui arrive en pareil cas : ces querelles, ces piques commencent quelquefois par une pointillé, et puis elles vont, elles vont souvent bien loin... Et si l'on veut en trouver la racine, de deux choses l'une, ou l'on n'en vient pas à bout, ou bien l'on fait surgir une foule d'autres complications. Des affaires de ce genre, il faut les assoupir, les trancher, Père très-révérend : les trancher, les assoupir. Mon neveu est jeune ; le religieux.

 d'aprôs ce qu'il m'en a été dit, a encore toute Tardeur, toutes les... inclinations d'un jeune homme; c'est donc à nous que les années ont mûris (hélas 1 bien que trop, n'es1>-ce pas, père très-révérend), c'est à nous, dis-je, à avoir de la raison pour les jeunes et à réparer leurs sottises. Fort heureusement il en est encore temps ; la chose ne s'est pa^; ébruitée, et c'est encore le cas d'un bon principiis obsta. Il faut éloigner le feu de la paille. Il arrive parfois qu'un sujet qui ne fait pas très-bien dans un endroit, ou qui même y cause quelque désordre, réussit à merveille autre part Votre Paternité saura bien trouver où caser convenablement ce religieux. Il se trouve justement l'autre circonstance que ce père peut, par ses accointances... être devenu suspect à qui... ne serait probablement pas fâché de le voir envoyé au loin; et, en le colloquant dans quelque poste on peu éloigné, nous faisons d'une pierre deux coups : avec un seul voyage, nous rendons deux services; tout s'arrange de soi ou, pour mieux dire, il n'y a rien de dérangé. » Le père provincial s'attendait à cette conclusion depuis le commencement de la tirade. — - Eh l parbleu I pensait-il : je vois bien ou tu veux en venir. C'est toujours ainsi : dès qu'un pauvre moine se trouve aux prises avec vous autres ou avec l'un de vous, ou vous donne le moindre ombrage, incontinent le supérieur doit le faire promener sans chercher s'il a tort ou raison. Et lorsque le comte se tut et eut poussé un .ong souffle, qui équivalait à un point : € Je comprends parfaitement, dit le père provincial, ce que le seigneur comte veut dire; mais avant de faire un pas*... — C'est un pas et ce n'en est pas un, très-révérend père : c'est une chose toute naturelle, une chose tout à fait ordinaire; et, si l'on ne prend pas ce parti, et promptement, je prévois une foule de désordres, une iliade de malheurs. De se porter à quelque extrémité... je ne voudrais pas croire que mon neveu... et puis... je suis là pour l'en empêcher. Mais, au point où en sont les choses, si nous ne tranchons pas l'affaire ici, entre nous, sans perdre de temps, par un coup décisil, il n'est pas probable qu'elle s'arrête, qu'elle reste secrète... et alors ce n'est plus seulement mon neveu...

The text on this page is estimated to be only 21.99% accurate

LES 71aNo6b db hanzoni. 855 Noos ôveillonB un ga^pier, très-révérend père. Vous le -voyez : nous sommes une maison, nousavons des alliances... - Illustres... — Vous m'entendez : tous gens qui ont du sang dans les veines et qui, dans ce monde... comptent pour quelque chose. Le point d'honneur s'en mêle; chacun épouse la querelle; on en fait une affaire commune, et alors... celui-là môme qui

 un malin plaisir; et ils observent, ils bavardent, ils crient... Chacun a ses convenances à garder ; et moi, en particulier, comme supérieur (indigne), j*ai un devoir exprès... L'honneur de r habit... j'en suis responsable... ce n'est pas mon bien... c'est un dépôt dont... Votre seigneur neveu, du moment où il est si irrité, d'après ce que vient de me dire Votre Magnificence, pourrait peut-être prendre la chose comme une satisfaction qui lui serait donnée, et... je ne dis pas en tirer vanité, s'en glorifier, mais... — Votre Paternité plaisante : mon neveu est un gentilhomme. . . considéré dans le monde. . . selon son rang et selon ce qui lui est dû ; mais, vis-à-vis de moi, c'est un petit garçon ; et il ne fera ni plus ni moins que ce que je lui prescrirai. Je dis plus ; mon neveu n'en saura rien. Quel besoin avonsnous de rendre des comptes? Ce sont choses que nous faisons entre nous, en bons amis; et tout idoit rester enveloppé du plus profond secret. Ne vous préoccupez nullement de cela. Je dois savoir ce que c'est que de se taire. Et il souffla. Quant aux bavards, reprit-il, que voulez-vous qu'ils aient à dire? Un religieux qui quitte un endroit pour aller prêcher dans un autre, c'est chose si ordinaire l Et puis, nous qui voyons... nous qui prévoyons... nous qui devons... nous n'avons pas à nous soucier des bavardages. ' — Toutefois, afin de les prévenir, , il serait bien qu'en cette occasion votre seigneur neveu fît quelque démonstration, donnât quelque signe visible d'amitié, de déférence... Non pas pour nous, mais pour l'habit... — Assurément, assurément; ceci est trop juste... Pourtant ce n'est pas nécessaire : je sais que les bons frères capucins sont toujours accueillis par mon neveu comme il convient. Il le fait par inclination ; c'est un penchant naturel dans la famille : et puis il sait que cela m'est particulièrement agréable. Du reste, en cette circonstance... quelque chose de plus marquant... c'est trop juste. Laissez-moi faire, trèsrévérend père; j'ordonnerai à mon neveu C'est-à-dire, il faudra le lui insinuer avec prudence afin qu'il ne se doute pas de ce qui s'est passé entre nous ; car je ne voudrais pas que nous allassions étourdiment mettre un emplâtre là où il n'y a pas de plaie. Et, pour ce dont nous sommes convenus, le plus tôt yera le mieux. Et, si l'on pouvait trouver

 quelque endroit un peu éloigné... pour ôter absolument toute occasion... — On me demande justement un sujet pour Rimini ; qui sait même si, sans aucun autre motif, je n'aurai pas jeté les yeux... — Oh ! cela vient très à propos, on ne peut plus à propos. Et quand?... — Puisque la chose doit se faire, elle se fera promptement. — Oui, promptement, promptement, très-révérend père : plutôt aujourd'hui que demain. Et, poursuivait-il en se levant de son siège, si, par moi-môme ou par les miens, je puis être utile en quelque chose à nos bons pères capucins... — Nous connaissons par expérience la générosité de la maison, dit le père provincial qui s'était aussi levé et s'acheminait vers la porte derrière son vainqueur. — Nous avons étouffé une étincelle, dit celui-ci en marchant lentement, une étincelle, très-révérend père, qui pouvait allumer un grand incendie. Entre bons amis, en deux mots, on arrange de grandes choses. » Arrivé à la porte, il l'ouvrit à deux battants et voulut absolument céder le pas au père provincial. Ils entrèrent ainsi dans l'autre pièce et se mêlèrent au reste de la compagnie. Ce seigneur avait coutume de s'étudier avec un soin tout particulier et de mettre en œuvre un grand art et de grands mots dans le maniement d'une affaire; mais il obtenait aussi des effets correspondants. Et, de fait, grâce à l'entretien que nous avons rapporté, il parvint à faire aller le père Cristoforo à pied de Pescarenico à Rimini; ce qui est une jolie promenade. Un soir, arrive à Pescarenico un capucin de Milan, porteur d'un pli pour le père gardien. 11 y a l'ordre pour le père Cristoforo de se rendre à Rimini où il devra prêcher le carême. La lettre au père gardien porte l'instruction d'avoir à insinuer audit père Cristoforo d'abandonner toute pensée d'affaires qu'il pourrait avoir entamées dans le pays qu'il doit quitter et de n'y entretenir aucune correspondance : le fpère porteur devra être son compagnon de

 voyage. Le gardien ne dit rien le soir ; mais, au matin, il fait appeler le père Cristoforo, lui montre Tordre, lui dit d'aller prendre son cabas, son bourdon, son suaire et sa ceinture, et de se mettre aussitôt en route avec ce père compagnon qu'il lui présente. Si ce fut un coup pour notre .pauvre moine, je vous le laisse à penser. Renzo, Lucia, Agnese se présentèrent aussitôt à son esprit, et il s'exclama, pour ainsi dire, à part soi: — Ob! mon Dieu! que deviendront ces infortunés quand je ne serai plus ici l — Mais aussitôt il leva les yeux au ciel et s'accusa d'avoir manqué de confiance, de s'être cru nécessaire à quelque chose. Il croisa les mains sur sa poitrine, en signe d'obéissance, et inclina la tête devant le père gardien qui le tira ensuite à l'écart et lui donna cet autre avis confidentiel avec des paroles de conseil, mais sur le ton formel du commandement. Le père Cristoforo se rendit à sa cellule, prit son cabas, y déposa son bréviaire, son cahier de sermons et le pain du pardon ; ceignit ses reins d'une lanière de cuir, prit congé de tous ceux de ses confrères qui se trouvaient au couvent; alla, en dernier, recevoir la bénédiction du père gardien et prit, avec son compagnon, la route qui lui avait été prescrite. Nous avons dit que don Rodrigo, animé plus que jamais du désir de venir à bout de son infernale entreprise, avait résolu de rechercher l'appui d'un terrible personnage. De cet homme, nous ne pouvons donner ni le prénom, ni le nom, ni aucun titre, ni même la moindre conjecture sur rien de tout cela. Cela est d'autant plus étrange qu'il est fait mention de lui dans plusieurs ouvrages de l'époque, et des ouvrages imprimés, s'il vous plaît. Que ces différentes mentions se rapportent à ce même personnage, l'identité des faits ne permet pas d'en douter ; mais nous trouvons partout un soin, une attention toute particulière à en éviter le nom, comme si ce nom avait dû brûler la plume, les doigts de l'écrivain, Francesco Rivola, dans la vie du cardinal Federigo Borromeo, ayant à parler de cet homme, l'appelle «un seigneur aussi puissant par ses richesses qu'illustre par sa Haissance », et n'en dit pas davantage. Giuseppe Ripâmonti qui, dans le cinquième livre de la cinquième Décade de sa Storia PaMa, en fait une plus longue mention, l'appelles un

Y LiSS FilNC^S DE VAKZONÏi àoÔ tel, celui-ci, celui-là, cet homme, ce personnage. % Il dit en son beau latin que nous traduisons de notre mieux : < Je rapporterai le cas d'un certain individu qui, étant des premiers parmi les grands de la Tille, avait âxé sa demeure à. la campagne; et là, se rendant redoutable à force de crimes, il se moquait des jugements, des .juges, de toute magistrature, du souverain lui-môme. Établi sur l'extrême confln de rÉtat,ilymenait à sa guise une vie indépendante; il faisait de sa maison le réceptacle des criminels frappés de bannissement; et, banni lui-même pendant un certain temps, il était ensuite impunément revenu à sa demeure... »Nous emprunterons par la suite à cet écrivain quelque autre passage qui pourra venir à propos pour confirmer et pour élucider le récit de notre auteur anonyme sous la conduite duquel nous continuons. Être en révolte permanente contre les lois et coutumes universellement établies, entreprendre tout ce qui pouvait être délendu par une force quelconque ; s'arroger les droits d'arbitre, de maître dans les affaires d'autrui, sans autre intérêt que Tambition du commandement ; se faire craindre de tous et avoir le pas sur tous ceux qui avaient coutume de ravoir sur les autres : telles avaient été de tout temps îes passions dominantes de cet homme. Dès son adolescence, au spectacle et au bruit de tant de violences, de tant de concussions, de tant de rivalités, à la vue de tant de tyrans, il éprouvait à la fois un sentiment de rage et d'impatiente jalousie. Jeune homme et vivant à la ville, il ne laissai! échapper aucune occasion, bien plus, il les recherchait avidement, d'affronter les plus célèbres dans cette profession, de se jeter à la traverse de leurs entreprises afin de se me^ surer avec eux, soit pour leur faire échec, soit pour les amener à rechercher son amitié. Supérieur au plus grand nombre par ses richesses et par son entourage, et les surpassant peut-être tous en audace et en fermeté, il en contraignit plus d'un à renoncer à toute compétition, il en malmena beaucoup d'autres et il en eut beaucoup d'autres pour amis; non pas, toutefois, pour amis sur le pied de l'égalité; cela n'aurait jamais pu convenir à cet esprit hau tain et arrogant, inaccessible à toute autre idée qu'à celle de la domination ; mais pour amis subordonnés, qui fissent X.-24

The text on this page is estimated to be only 16.93% accurate

SGO tBB riAHcfa dk UAtd en quelque sorte, profession d'infériorité et conSH se t«nir, comme on dit, à Ea ^ fois, il se mettait ainsi dans le cas de devenir, b le factotum, l'instrument de tout ce monde-là : il quaient jamais, en effet, de requérir, dans lenrs * tions, l'aide et L'assistance d'un aussi puissant ausiliaûv; i lui, de son cAté, n'aurait jamais pu ret'useï leur appel sans déchoir de sa réputation, ^ans se motkt inférieur à la tâche qu'il s'était donnûe. Si bien que,* pour son propre compte, eoit pour le compte d'à se rendit coupable de tant de violences et perpétra t de crimes que, ni son nom ni sa parent(5 ni ses an " son audace ne pouvant plus suiBre à le protéger < les bans publics et contre tant de haines puissantei avait accumulées contre lui, il fut contraint de oéc de sortir de l'État. Je crois que c'est il la cire dont nous parlons que se rapporte im trait remarqni de cet homme relaté par Ripamonti. « 11 y eut une fi " il fut obligé de déguerpir dn pays ; le secret, le rei la pudeur qu'il y mit furent les suivants : il traver ville a cheval, suivi d'une nombreuse mente de chiens, ' son de trompe; et, passant devant le pylais de la cooi .il laissa aux gardes une ambassade d'injui'c^ pour le gon verneur. » Pendant son absence il ne se désista pas de ses menées ■ n'interrompit ses relations avec cette certaine banda d'w qui restèrent unis avec lui, pour traduire li phrase de Ripamonti, < en une ligue occulte de coi^bÇ atroces et de choses funestes ». 11 semble même qu'il i alors en plus hauts lieux certaines nouvelles et terribles,^ trigues dont l'historien d^à cité fait mention avec no t térieux laconisme. «Il y eut aussi quelques princes étra qui se servirent plus d'une fois de ses moyens d'action j quelque important assassinat ; et Bouycnt même ils dm lui envoyer de loin des gens de renfoi'i. liisstinés à n sous ses ordres. > Finalement (on ne sait pas après cim^hien de temps)».) que le décret qui le condamnait au liannissement fiit^ porté sous l'influence de quelque puis.'-aTite i soit que son audace tint & cet homntt' [i>^u de toute s

 sauvegarde, il résolut de retourner chez lui, et y retourna en effet ; non pas toutefois à Milan, mais dans un château situé sur un de ses fiefs, tout près des confins du Milanais avec le territoire Bergamasque; territoire qui. comme chacun sait, faisait alors partie de FÉtat Vénitien ; et c'est là qu'il fixa sa demeure. « Cette maison, je cite encore Ripamonti, était comme une officine de mandats sanguinaires, peuplée de serviteurs dont la tête était mise à prix, et dont la mission consistait précisément à trancher des têtes. Ni les cuisiniers, ni les marmitons n'étaient dispensés de commettre des homicides : là-dedans, toutes les mains étaient ensanglantées, jusqu'à celles des enfants. » Outre cette char* mante famille domestique, il en avait, ainsi que l'affirme le même historien, une autre de semblables snjets, dispersés et postés, pour ainsi dire, en garnison dans différents lieux des deux Etats sur la frontière desquels il vivait, et toujours prêts à ses ordres. Tous les tyranneaux, à bon nombre de milles à la ronde, avaient été contraints, qui dans une occasion, qui dans une autre, de choisir entre l'amitié et l'inimitié de ce tyran extraordinaire. Mais les premiers qui avaient voulu tenter l'essai de lui résister s'en étaient si mal trouvés, qu'aucun ne se sentait plus l'envie de s'y essayer. Et il n'est pas à dire que, même en ne se mêlant que de ses propres affaires et en ayant soin de rester, comme l'on dit, enveloppé dans son propre manteau, l'on pût se flatter de garder son indépendance vis-à-vis de lui. Au moment où vous vous y attendiez le moins, il vous arrivait de sa part un messager pour vous intimer Tordre d'avoir à vous désister de telle ou telle entreprise, d'avoir à cesser de molester tel débiteur, ou autres choses semblables : il fallait, séance tenante, répondre oui ou non. Lorsqu'une partie, avec un hommage de vassalité, était allée remettre à son arbitrage une affaire quelconque, l'autre partie était réduite à la dure alternative, ou de se conformer à sa sentence, ou de se déclarer son ennemie ; ce qui équivalait à être, comme on disait autrefois, plithisique au troisième degré. Beaucoup de gens, étant dans leur tort, recou raient à lui pour arriver, dans le fait, à avoir raison ; beaucoup d' autres, étant dans leur droit, y recouraient également pour accaparer les premiers un aussi

t t d6i LfeS tflANCàd DB If AKZONt haut patronage et en fermer raccôs à leurs adversaires : les uns et les autres devenaient ainsi plus spécialement ses dépendants. Il arriva parfois qu'un faible opprimé, vexé, persécuté par un despote s'adressât à lui ; et que lui, ayant pris le parti du faible, contraignît le persécuteur à se désister de ses vexations, à réparer le tort qu'il avait causé, à descendre même jusqu'aux excuses ; ou bien que, celui-ci ayant prétendu lui résister, il l'écrasât sous le poids de sa puissance, le forçât à décamper des lieux qu'il avait tyrannisés, ou môme qu'il lui fît payer un tribut plus expéditif et plus terrible. Et, dans ces circonstances, ce nom si redouté et si abhorré avait été pourtant béni un moment, attendu que cette espèce de compensation, cette, je ne dirai pas justice, mais réparation, quelle qu'elle fût, on n'aurait jamais pu, dans ces temps néfastes, l'espérer d'aucune autre force, soit privée, soit publique. Beaucoup plus souvent, la sienne avait été et était même d'ordinaire nc^ise au service de volontés iniques, de vengeances atroces, de caprices infâmes. Mais les emplois si divers qu'il faisait de cette force produisaient de toute manière le même effet, celui d'imprimer dans les esprits une haute idée de tout ce qu'il pouvait vouloir et accomplir au mépris de l'équité et de l'iniquité, ces deux choses qui apportent tant d'obstacles à la volonté des hommes et les font si souvent reculer. La célébrité des tyranneaux ordinaires demeurait le plus communément circonscrite dans le petit rayon de pays où ils étaient, soit d'une manière continue, soit d'une manière intermittente, présents pour opprimer : chaque district avait les siens, et tous se ressemblaient tellement qu'il n'y avait pas de raison pour que le monde s'occupât de ceux dont il n'avait pas à subir directement le poids et les ravages. Mais la célébrité de celui-ci était déjà depuis longtemps répandue dans tous les coins du Milanais : partout sa vie était le sujet de récits populaires, et son nom signifiait pour tout le monde quelque chose d'extraordinairement puissant, de mystérieux, de fabuleux. Le soupçon, la crainte qu'on avait partout de ses alliés et de ses sicaires contribuait encore à maintenir partout et toujours vivant le souvenir de sa personne. Ce n'était rien de plus que des craintes et

 des soupçons ; car, qui aurait professé ouvertement un tel Tasselage? Mais chaque tyranneau pouvait être un de ses alliés, chaque bandit un des siens; et cette incertitude même rendait encore plus vaste F opinion et plus profonde la terreur de la chose. Et chaque fois qu'en quelque lieu Fou voyait apparaître des figures de brigands inconnues et plus hideuses que d'ordinaire, à chaque crime énorme dont ou ne pouvait pas tout d'abord désigner ou deviner T auteur, on proférait, on murmurait le nom de cet homme que nous, grâce à cette bienheureuse, pour ne pas dire plus, circonspection de nos écrivains, nous serons contraint d'appeler rinnommé. Du château de celui-ci au manoir de don Rodrigo, il n'y avait guère plus de sept milles (1); et ce dernier, à peine devenu maître et tyran, avait dû comprendre qu'à si peu de distance d'un tel personnage il ne lui était pas possible de faire ce métier sans en venir aux prises ou sans se mettre en bonne intelligence avec lui. Il s'était, en conséquence, empressé de lui faire les avances et les offres indispensables; et il était devenu son ami, à la manière de tous les autres, s'entend ; il lui avait rendu plus d'un service (le manuscrit ne dit que cela), et il en avait chaque fois rapporté des promesses de retour et d'appui en toute occasion. Il mettait toutefois beaucoup de soin à cacher une telle amitié ou, tout au moins, à ne pas laisser voir combien elle était intime et quelle en était la nature. Don Rodrigo voulait bien faire le tyran, mais non le tyran sauvage : la profession était pour lui un moyen, non un but : il voulait pouvoir séjourner librement en ville, jouir des aises, des plaisirs, des honneurs de la vie civilisée; et, pour cela, il lui fallait user de certains ménagements, tenir compte des parentés , cultiver l'amitié de personnages investis de charges publiqyies, avoir une main sur la balance de la justice pour la faire, au besoin, pencher de son côté, ou pour l'escamoter, voire même pour, le cas échéant, la jeter à la (1) C'est près de CaloUio, admet-on généralement, que se trouve rentrée de l'étroite et sombre vallée dont il va être question au chapitre suivant» et qui conduisait au fantastique château de rinnommé. {Note du traducteur,)

 tète de quelqu'un dont il pourrait être, par ce moyen, plus aisé de venir à bout qu'avec les armes de la violence privée. Or, l'intimité, disons mieux, mie alliance avec un personnage d'une telle célébrité, avec un ennemi déclaré de la force publique ne lui aurait certainement pas donné beau jeu pour arriver à ses uns, et surtout ne l'aurait pas mis bien dans les papiers du comte-oncle. Cependant le peu àe cette liaison qu'il n'était pas possible de cacher pouvait passer pour un. tribut indispensable envers un homme dont l'inimitié était trop dangereuse, et recevoir ainsi son excuse de la nécessité ; au surplus, celui qui a charge de pourvoir aux affairés de quelqu'un et n'en a pas l'envie ou n'en trouve pas le moyen, îinit, à la longue, par consentir à ce que ce quelqu'un y pourvoie, jusqu'à un certain point, par lui-môme; et, s'il n'y consent pas expressément, il ferme, tout au moins, les yeux là-dessus. Un matin, don Rodrigo sortit à cheval, en attirail de chasse, avec une petite escorte de bravi à pied, Griso à l'étrier et quatre autres derrière, et se mit en route vers le château de l'Innommé.

The text on this page is estimated to be only 17.88% accurate

CHAPITRE XX Le château de ce mystérieux personnage dominait sur une Tallée étroit* et ombragée, du iiaut d'un pic qui se dresse sur le flanc d'une âpre chaîne de montagnes, et à laquelle on ne saurait pas bien dire s'il se rattache ou s'il en est séparé par une foule de crêtes et de ravins et par un dédale de grottes et de précipices qui le bordent aussi bien sur le derrière que sur les côtés. Le versant qui regarde la vallée est le seul praticable : c'est une pente plutôt raide, ûgale et continue, couvei'te, au sommet, de verts pâturages, cultivée dans sa partie 11 plus inférieure et semée ça et la de masures et de chaumières. Le fond est un lit de gros cailloux, où coule, selon la saison, un paisible ruisseau ou un impétueux torrent qui alors servait de limite aux deux territoires. Les montagnes opposées, dont la chaîne forme, pour ainsi dire, l'&utre paroi du vallon, ont aussi une petite partie de leur ba^e doucement inclinée et cultivée; mais cette culture ne s'élève qu'à une faible hauteur, au-dessus de laquelle on ne voit plus que rochers, aspérités et pentes abruptes, sans aucune trace de sentiers, arides et nues, sauf quelques broussailles qui poussent dans les crevasses et hérissent les crêtes. Du haut de cette sinistre demenre, comme l'aigle du haut de son aire ensanglantée, le sauvage seigneur dominait alentour sur tout l'espace où le pied d'un homme ponvalt

 s'aventurer, et n'entendait le bruit d'aucun pas retentir audessus de sa tête. D'un seul regard, il pouvait embrasser toute cette solitude, les penchants, le ravin et les quelques rares sentiers qui y étaient pratiqués : celui de ces sentiers qui, par des tours et des retours, montait vers le terrible manoir, se déployait en serpentant sous les yeux de qui le regardait de là.-haut, comme un long ruban disposé en zig> zag. Des fenêtres, des meurtrières, le seigneur pouvait ainsi, tout à son aise, compter les pas de celui qui montait, et le viser cent fois ; et, avec cette garnison de bravi qu'il entretenait là-haut, il lui aurait été facile de défier même une nombreuse troupe d'agresseurs: plus d'un, assurément, aurait été couché sur le sentier ou aurait roulé au fond du ravin avant qu'un seul fût parvenu à toucher le sommet. Au reste, jamais personne, même de passage, n'aurait osé mettre le pied, je ne dis pas là-haut, mais même seulement dans la vallée, hormis ceux qui étaient dans les bonnes grâces du maître du château. Quant au sbire qui aurait eu l'audace de s'y aventurer, il aurait subi le sort d'un espion surpris dans un camp ennemi. On racontait encore les tragiques histoires des derniers qui avaient voulu tenter l'entreprise; mais c'étaient des histoires déjà anciennes; et aucun des jeunes habitants de la vallée ne se souvenait d'avoir vu dans ces parages un sujet de cette espèce, ni vivant ni mort. Telle est la description que notre anonyme nous donne de l'endroit; quant au nom de l'endroit lui-môme, pas un mot; bien plus, pour ne pas nous mettre sur la trace et risquer ainsi de nous le faire découvrir, il ne dit rien du voyage de don Rodrigo qu'il porte de plein saut dans la vallée, au pied du pic, à l'entrée du sentier escarpé et tortueux^ En cet endroit était une taverne que l'on aurait pu tout aussi bien appeler un corps de garde. Une vieille enseigne suspendue au-dessus de la porte montrait sur ses deux faces un soleil rayonnant; mais le public, qui parfois répète les noms comme on les lui apprend et parfois les change et les refait à sa guise, ne désignait cette taverne que sous le nom de la Male-Nuit. Au bruit d'une monture qui s'approchait, un grand gaillard de garçon, armé de coutelas et de pistolets, accourut sur le pas de la porte; et, après avoir jeté un

 coup d'œil, il rentra pour avertir trois autres brigands qui, assis autour d'une table, jouaient avec de certaines cartes toutes crasseuses et recourbées en forme de tuiles. Celui qui avait Tair d'être le chef se leva, s'avança sur le seuil et, ayant reconnu un ami de son maître, il lui fit un profond salut. Don Rodrigo, après lui avoir, avec beaucoup de grâce, rendu le salut, lui demanda si le seigneur son maître se trouvait au château ; et cette espèce de caporal lui ayant répondu qu'il croyait bien que oui, il descendit de cheval et jeta la bride à Tira-dritto, un des bravi de la suite. Après quoi, il ôta le mousquet de son épaule et le remit à Montanarolo : en apparence, pour se débarrasser d'un fardeau inutile et pouvoir monter plus librement, mais, en réalité, parce qu'il savait bien qu'il était défendu de monter cette côte armé d'un mousquet. Il tira ensuite de sa poche quelques berlingJie et les donna à Tanabuso, en lui disant : Vous autres, restez ici à m'attendre ; et, pendant ce temps, vous vous amuserez un peu avec ces braves gens. Puis il tira quelques écus d'or et les mit dans la main du chef de l' escouade, lui en assignant la moitié et l'autre moitié à partager entre ses hommes. Finalement, accompagné de Griso, qui, lui aussi, avait déposé son mousquet, il commença à gravir pédestrement le sentier. Les trois bravi que nous avons nommés et Squinternotto, qui était le quatrième (voyez un peu les jolis noms, pour nous les avoir conservés avec tant de soin), restèrent avec les trois de l'Innommé et avec ce pendard de garçon élevé à si belle école ; et tous se mirent à jouer, à godailler et à se raconter mutuellement leurs prouesses. Un autre bravache de l'Innommé, qui montait aussi, rejoignit peu après don Rodrigo; il le regarda, le reconnut et marcha de compagnie avec lui : il lui évita de la sorte l'ennui de décliner son nom et de rendre autrement compte de sa personne à tous ceux qu'il aurait rencontrés et qui ne l'auraient pas connu. Une fois don Rodrigo arrivé et introduit dans le château, (ayant toutefois laissé Griso à la porte), on lui fit traverser un dédale de corridors obscurs, ainsi que plusieurs salles tapissées de mousquets, de sabres et de pertuisanes : dans chacune de ces salles étaient de garde quelques bravi. Après avoir assez longtemps attendu,

 il fat ûnalement admis dans celle où se trouvait Tlnnommé. Celui-ci se porta à sa rencontre en répondant à son salut et en le toisant, en même temps, de la tête aux pieds et en examinant d'un regard ses -mains et son visage : ce qu'il avait coutume de faire, et désormais presque instinctivement, à regard de quiconque venait vers lui, fût-il même de ses amis les plus anciens et les plus éprouvés. U était haut de stature, maigre, chauve; à première vue, cette calvitie, la blancheur du peu de cheveux qui lui restaient et les rides de ^on visage auraient pu le faire croire d'un âge beaucoup plus avancé que la soixantaine qu'il venait à peine de franchir. Son maintien, ses mouvements, la dureté fortement accusée de ses traits et un feu sombi'e dont ses yeux étincelaient indiquaient une vigueur de corps et d'esprit qui aurait pu paraître extraordinaire même chez un jeune homme. Don Rodrigo lui dit qu'il venait pour lui demander conseil et assistance ; que, se trouvant engagé dans une entreprise difficile dont son honneur ne lui permettait pas de se retirer, il s'était souvenu des promesses de cet homme qui ne promettait jamais ni trop ni en vain ; et il se mit à lui exposer sa scélérate intrigue. L'Innommé qui, bien que vaguement» en savait déjà quelque chose, écouta attentivement le récit, et comme amateur de semblables histoires et parce que, dans celle-ci, se trouvait mêlé un nom & lui bien connu, qu'il haïssait du fond du cœur, celui du père Cristoforo, l'ennemi déclaré des tyrans, et non-seulement en paroles, mais aussi, quand il le pouvait, en actions. Le narrateur se mit ensuite à exagérer à dessein les difficultés de l'entreprise : la distance du lieu, un monastère, la signera!... A ce nom, l'Innommé, comme si un démon caché dans son cœur le lui avait commandé, l'interrompit tout à coup en disant qu'il prenait l'affaire sur lui. Il prit bonne note du nom de notre pauvre Lucia et congédia don Rodrigo en lui disant : Sous peu, vous recevrez de moi Tavis de ce que vous aurez à faire. Si le lecteur se souvient de ce misérable Egidio dont la demeure était contiguê au monastère où la pauvre Lucia se trouvait .réfugiée, qu'il sache maintenant que c'était un des plus intimes et des plus audacieux collègues de scélé

LB8 FIANCAS DV MANZONT. 369 ratesse que possédât rinnommé ; c'est pourquoi celui-ci avait engagé si promptement et si résolument sa parole. Toutefois, à peine fu1>-il seul, qu'il se trouva, je ne dirai pas rei)entant, mais très-contrarié de l'avoir donnée. Déjà depuis quelque temps, il commençait à éprouver, je ne dirai pas un remords, mais une sorte de lassitude de ses iniquités. Toutes celles qui, en si grand nombre, étaient accumulées, sinon dans sa conscience, tout au moins dans sa mémoire, se réveillaient à chaque nouvelle iniquité qu'il commettait; et, en venant ainsi se ranger devant son esprit, lui causaient une désagréable impression et par leur nature et par leur nombre excessif : c'était comme une aggravation, et une aggravation de plus en plus pénible, d'un fardeau déjà bien lourd. Une certaine répugnance éprouvée dans la perpétration de ses premiers crimes, surmontée par la suite et presque entièrement évanouie, recommençait maintenant à se faire sentir. Mais, dans ces premiers temps, Timage d'un long avenir, d'un avenir indéterminé, le sentiment d'une vitalité vigoureuse remplissaient son cœur d'une confiance aveugle et insouciante : maintenant, tout au contraire, c'étaient les pensées de l'avenir qui lui rendaient le passé plus importun. — Vieillir ! Mourir ! Et après ! — Et, chose remarquable! l'image de la mort, qui, dans un péril imminent, en face d'un ennemi, avait coutume de redoubler son ardeur et de lui inspirer une rage pleine d'intrépidité ; cette même image, lui apparaissant dans le silence de la nuit, à l'abri de son château inexpugnable, le plongeait dans une subite et irrésistible consternation. Mais cette mort n'était pas celle dont aurait pu le menacer un ennemi quelconque, mortel lui aussi : on ne pouvait pas songer à la repousser avec des armes plus puissantes et avec une main plus prompte ; elle venait toute seule, elle naissait au dedans de lui-même ; elle pouvait être encore éloignée, mais à chaque instant elle faisait un pas ; et, tandis que son esprit luttait douloureusement pour en éloigner la pensée, elle s'approchait, elle s'approchait toujours, inexorable et sans répit. Dans les premiers temps, les exemples fréquents, le spectacle, pour ainsi dire, incessant de la violence, de la vengeance, de l'homicide, en lui inspirant une émulation féroce, lui avaient aussi servi comme d'une sorte d'autorité contre sa propre côn

370 ^ LES FTANCâS DB MANZONI. science ; maintenant se réveillait de temps en temps dans son esprit Tidée conftise, mais terrible, d'un libre arbitre individuel, d'une raison propre et indépendante des entraînements de l'exemple; maintenant l'idée d'être sorti de la foule des criminels vulgaires, de les avoir laissés tous bien loin derrière lui, cette idée lui donnait parfois le sentiment d'une effrayante solitude. Ce Dieu, dont il avait entendu parler, mais que depuis fort longtemps il ne se souciait ni de nier ni de reconnaître, occupé uniquement & vivre comme s'il n'existait pas, maintenant, dans de certains moments d'abattement sans cause, de terreur sans péril, il lui semblait l'entendre crier au-dedans de lui-même: «J'existe pourtant ! > Dans la première effervescence de ses passions, la loi qu'on lui avait aussi enseignée, qu' il avait aussi entendu annoncer au nom de ce Dieu, ne lui avait produit l'effet que d'une chose odieuse ; maintenant, lorsqu'elle se représentait subitement à son esprit, son esprit, malgré lui, la concevait comme une chose qui a son accomplissement. Mais, loin de jamais rien laisser paraître de cette inquiétude nouvelle ni dans ses paroles ni dans ses actes, il la dissimulait, il la cachait profondément et la masquait sous les apparences d'une férocité plus noire, plus intense; et, par ce moyen, il s'efforçait aussi de se la

LES l^tÂNCÉS DB MANZONI. 37] ses énormités et celni^ en môme temps, dont il avait coutume de se servir pour correspondre avec Egidio ; et, d'un air résolu, il lui donna Tordre de monter immédiatement à cheval, d'aller droit à Monza, d'instruire Egidio de rengagement qu'il avait contracté, et de lui demander conseil et assistance pour le remplir. Le triste messager revint plus tôt que son maître ne s'y attendait avec la réponse d' Egidio, que l'entreprise était d'une exécution facile, qu'il répondait du succès ; que l'Innommé eût à envoyer aussitôt une voiture que personne ne pût reconnaître, avec deux ou trois bravi convenablement déguisés; qu'Egidio prenait sur lui le soin de tout le reste et se chargeait du plan de l'expédition. A cet avis, l'Innommé, quelles que fussent les pensées qui traversèrent en ce moment son esprit, donna en toute hâte à Nibbio luimême l'ordre de tout disposer conformément à l'accord convenu, et d'aller en personne, avec deux autres qu'il désigna, prendre la part nécessaire à l'exécution de l'entreprise. Si, pour rendre l'horrible service qui lui avait été demandé, Egidio avait dune compter que sur ses seuls moyens ordinaires, il ne se serait certainement pas si* vite engagé par une promesse aussi formelle. Mais, dans cet asile même DÛ tout semblait devoir être un obstacle, l'atroce jeune homme avait un moyen connu de lui seul ; et, ce qui pour d'autres eût été la plus grande difficulté, devenait pour lui un instrument. Nous avons raconté comment l'infortunée signera eut le malheur de prêter une fois l'oreille ft ses paroles; et le lecteur n'est pas sans avoir compris que cette fois ne fut pas la dernière : ce ne fut qu'un premier pas dans une voie d'abomination et de sang. Cette même voix, devenue impérieuse, devenue, je dirais presque, sa maîtresse tyrannique pour le crime, lui imposa, en cette circonstance, le sacriâoe de l'innocente qui avait été confiée à sa protection et à sa garde. La propositioa parut effroyable à Gertrude. Perdre Lucia par un accident imprévu, sans sa faute, lui aurait semblé un malheur, un douloureux châtiment ; et c'était avec une lâche préméditation, avec une affreuse perfidie qu'il lui était eiyoint de s'en priver et de convertir en un nouveau

 st^et de remords oe qu'elle envisageait comme un moyen d'expiation. La malheureuse tenta toutes les voies pour se soustraire & Thorrible commandement; toutes, hormis la seule qui eût été infaillible, et qui était pourtant en son pouvoir. Le crime est un maître rigide, inflexible contre lequel peut seul espérer d'être fort celui qui se révolte avec la volonté de s'en affranchir entièrement. C'est ce à quoi Gertrude ne voulait point se résoudre, et elle obéit. C'était le jour fixé; l'heure convenue approchait. Gertrude, retirée avec Lucia dans son parloir particulier, la comblait de caresses plus affectueuses que de coutume ; et Lucia les recevait et y correspondait avec une tendresse croissante : comme la brebis, frémissant sans crainte sous la main du berger qui la flatte et l'entraîne mollement, se retourne pour lécher cette main, sans se douter que le boucher, à qui son maître l'a vendue un instant auparavant, est là dehors qui l'attend à la porte du bercail. « J'ai besoin d'un grand service, et vous seule. pouvez me le rendre. J'ai bien des gens à mes ordres et tout prêts à m' obéir ; mais je n'ai personne à qui je puisse me fier. Pour une affaire particulière et de la plus haute importance, que je vous raconterai plus tard, j'ai besoin de parler tout de suite, tout de suite à ce père gardien des capucins qui vous a conduite ici, auprès de moi, ma pauvre Lucia ; mais il est aussi très-important que personne ne sache que c'est moi qui l'ai envoyé chercher. Je n'ai que vous pour faire secrètement cette commission. > Lucia fut atterrée d'une telle demande ; et, avec sa timidité ordinaire, mais non sans une forte expression d'étonnement, elle allégua, pour s'en exempter, les raisons que la signera aurait pourtant dû comprendre et qu'elle aurait dû prévoir : sans sa mère, sans personne pour l'accompagner, ; sur une route solitaire, dans un pays inconnu... Mais Gertrude, instruite à une école infernale, témoigna à son tour une si grande surprise et un si vif regret de rencontrer une telle résistance de la part de celle qu'elle avait tant comblée de bienfaits, elle affecta de trouver ces excuses si frivoles!... Quoi! en plein jour, un si court trajet, un chemin que Lucia avait fait peu de jours auparavant et dont la simple indication l'aurait fait trouver, sans possibilité d'e>

 reur, môme à quelqu'un qui ne l'aurait jamais vu!... Elle en dit tant que la pauvrette, touchée de reconnaissance et de honte en même temps, laissa échapper de sa bouche : « Eh bien ! que dois-je faire? — Allez au couvent des capucins : et elle lui traça de nouveau la route ; faites appeler le père gardien et dites-lui qu'il vienne me parler de suite, de suite; mais qu'il ait soin que personne ne s'aperçoive que c'est sur ma demande. — Mais que dois-je dire à la tourière qui ne m'a jamais vue sortir et qui me demandera où je vais ?. — Faites en sorte de passer sans être vue ; et, si vous n'y pouvez parvenir, dites-lui que vous allez à telle église, où vous avez promis d'aller faire une prière. Nouvelle difficulté pour Lucia ; un mensonge ! Mais la signera se montra de nouveau si peinée de ses répugnances, lui fit tant de honte de ce qu'elle mettait un vain scrupule au-dessus de la reconnaissance que la pauvre fille, abar sourdie plutôt que convaincue, et surtout profondément émue par ces paroles, répondit : Eh bien ! je vais y aller. A la garde de Dieu! Et elle s'en alla. Lorsque Gertrude, qui, de la grille, la suivait d'un œil fixe et morne, la vit mettre le pied sur le seuil, comme saisie par un sentiment irrésistible, ouvrit instinctivement la bouche et s'écria : Écoutez, Lucia ! Celle-ci se retourna et revint vers la grille. Mais déjà une autre pensée, une pensée habituée à triompher de toutes les autres, avait prévalu dans l'esprit pervers de Gertrude. Faisant semblant de n'être pas satisfaite des instructions qu'elle lui avait d^à données, elle indiqua de nouveau à Lucia la route qu'elle devait suivre et la congédia en disant : Faites bien tout comme je vous ai dit et revenez aussitôt. Lucia partit. Elle franchit, sans être vue, la porte du cloître, suivit la rue les yeux baissés et en rasant le mur ; sur les indications qui lui avaient été données et guidée aussi par ses propres souvenirs, elle trouva la porte du bourg et en sortit toute recueillie en elle-même et un peu tremblante ; elle^prit la grande route, arriva bientôt à Tangle de celle qui conduisait au couvent et la reconnut. Cette route était et est encore aujourd'hui enfoncée, comme le lit d'un fleuve., entra

 deux hauts talus bordés d'arbres qui, étendant aa-dessufi d'elle leurs branches touffues,- la recouvrent comme d'une sorte de voûte. Lucia, en s'y engageant et en la voyant entièrement déserte, sentit redoubler sa frayeur, et elle hâtait le pas; mais, après un court trajet, elle se rassura un peu en voyant une voiture de voyage arrêtée et, près de cette voiture, à côté de la portière ouverte, deux voyageurs qui regardaient de côté et d'autre, comme des gens qui cherchent à s'orienter, incertains de leur chemin. Arrivée plus près, elle entendit l'un des deux qui disait : Voici une brave femme qui nous indiquera notre route. En effet, lorsqu'elle fut tout près de. la voiture, ce même voyageur, avec des manières plus gracieuses que ne l'était sa mine, se tourna vers elle et lui dit:, «S'il vous plaît, jeune fille, pourriez-vous nous enseigner la route de Monza? — Ces seigneurs sont tournés à l'opposé, répondait la pauvrette : Monza est par là... »et elle se retournait pour l'indiquer du doigt, quand l'autre compagnon (c'était Nibbio), la saisissant à l' improviste par le milieu du corps, la soulève de terre. Lucia, épouvantée, retourne vivement la tête en arrière et jette un long cri ; le brigand la pousse dans la voiture : un troisième, qui s'y était tenu caché, assis . dans le fond, l'appréhende d'en haut et force la malheureuse, qui se débat en vain et crie de toutes ses forces, à s'asseoir en face de lui ; un autre, lui mettant un mouchoir sur la bouche, lui renfonce ses cris dans le gosier. En attendant, Nibbio, d'un bond, se précipite, lui aussi, dans la-voiture ; la portière se referme et la voiture part à fond de train. Celui qui avait adressé cette demande insidieuse à Lucia, resté seul sur la route, jette vivement un regard inquiet tout alentour et, ne voyant personne, prend son élan, gravit la pente de l'un des talus, s'accroche là-haut à une des branches de la haie qui en couronne le sommet, enjambe cette haie et, s'étant enfoncé dans un buisson de chênes nains, qui longeait la route durant un certain trajet, s'y tapit pour n'être pas vu du monde qui pouvait accourir aux cris poussés par Lucia. Cet homme n'était autre qu'un des bravi d'Egidio : il était resté à faire le guet près de ' la porte du monastère; il avait vu Lucia en sortir: il ' avait remarqué sa mise et ses traits, et était accouru pai'

The text on this page is estimated to be only 19.60% accurate

LBs rrAHcSs DE HAKzotn. 375 un chemin de traverse poar l'attendre k l'eodrott eoi^ Qui poarra maintenant dépeindre la terraor, l'angoisse de ceite infortunée, retracer ce qui se passait dans son esprit! L'aiixiëtâ de connaître son horrible situation luifoisait onvriv de grands yeux eiïxréa qu'elle refermait auesitât, saisis d'horreup et d'épouvante & la vue de ces affreux visages; elle se tordait, essayait de se dégager, mais elle était maintenue de tous cMés : elle rassemblait toutes ses forcée et s'élançait pour se jeter vers la portière, mais deux bras vigoureux la tenaient comme clouée dans le fond de la voiture, et quatre antres mains de fer l'y arc-boutaient. A chaque mine qu'elle faisait de vouloir pousser un cri, le mouchoir venait le lui étouffer dans te gosier. Pendant ce temps, trois bouches d'enter, avec la voix la plus humaine qu'ii leur était possible de aire entendre, lui répétaient à tout instant : Silence, taisez-vous, n'ayez pas peur; nous ne voulons vous faire aucun mal. Après quelques instants d'une lutte si violente, elle parut s'apaiser : elle laissa aller ses bras, sa tête retemba en arrière, elle entr'ouvrit péniblement les paupières, son œil devint fixe, immobile, et ces horribles visages qui étaient devant elle lui semblèrent Be confondre et tournoyer dans un monstrueux pëte-méle : une pâleur mortelle se répandit sur ses traits, son visage se couvnt d'une sueur fi?oide; elle s'affaissa et s'évanouit. « Allons, allons, courage! lui criait Nibbio, Courage, courago! répétaient les deux autres bandits; maisl'égarcroent de tous ses sens préservait en ce moment la pauvre Lucia d'entendre les encouragements de ces horribles voix. — Diable lellea l'air d'une morte! dit l'un de ces hommes: Si elle allait être morte tout de bout — Bah ! dit l'autre, c'est une de ces pâmoisons comme il en prend aux femmes. Je sais bien, moi, que quand j'ai voulu expédier quelqu'un & l'autre monde, homme ou femme, il en a lUUu bien d'autres. — Assez ! dit Nibbio : occupez-vous de votre devoir et n'allez pas chercher autre chose. Sortez les tremblons ds dessous le siège st tenez-les prêts; car, dans ce bois ott noua 1,-25

 entrons, il y a toujours de mauvais garnements de cachés. Eh ! mais non, pas à la main, diable ! mettez-les derrière votre dos ; là, couchés. Ne voyez-vous donc pas que nous avons affaire aune poule mouillée qui se pâme pour un rien? Si elle venait & apercevoir des armes, c'est pour le coup qu'elle serait capable d'en mourir ! Et, lorsqu'elle va avoir repris connaissance, faites bien attention de ne point lui faire peur : ne la touchez pas si je ne vous fais pas signe ; pour la contenir, je suffis seul. Et silence : laissez-moi parler quand il le faudra. » En attendant, la voiture, qui allait toujours un train de poste, était entrée dans le bois. Après quelque temps, la pauvre Lucia commença à revenir de son évanouissement, comme d'un sommeil profond et agité, et elle ouvrit les yeux. Elle eut d'abord assez de peine à distinguer les hideux objets qui l'environnaient, à coordonner ses pensées, à recueillir ses souvenirs : finalement elle comprit de nouveau son effroyable situation. Le premier usage qu'elle ât du peu de forces qui lui étaient revenues, ce fut de se jeter vers la portière pour s'en précipiter dehors; mais elle fut bientôt maîtrisée et ne put voir qu'un instant la sauvage solitude du lieu par où elle passait. Elle poussa de nouveau un cri ; mais Nibbio, en levant sa grossière main avec le mouchoir : « Allons, lui ditr-il le plus doucement qu'il put, tenez-vous tranquille, et il n'en sera que mieux pour vous : nous ne voulons pas vous faire du mal ; mais, si vous ne vous taisez pas, nous vous ferons taire. — Laissez-moi aller! Qui ôtes-vous? Où me menez-vous. Pourquoi m' avez-vous prise? Laissez-moi aller, laissez-moi aller ! — Je vous dis de ne pas avoir peur : vous n'êtes pas une enfant, et vous devez comprendre que nous ne voulons pas vous faire de mal. Ne voyez-vous pas que nous aurions pu vous tuer cent fois, si nous avions de mauvaises intentions? Soyez donc tranquille. ^ — Non, non ; laissez-moi continuer ma route ; je ne vous connais pas. — Nous vous connaissons bien, nous. — Oh ! bonne Sainte Vierge I Laissez-moi aller, par eh»

 rite! Qui donc êtes-vous? Pourquoi m'avez-vous prise? — Parce que cela nous a été ordonné. — Mais qui? Qui donc? Qui peut vous l'avoir ordonné? — Chut! dit Nibbio en se refrognant : ce n'est pas à nous qu'il faut faire de semblables questions. » Lucia tenta encore une fois de se précipiter par la portière ; mais voyant que tous ses efforts étaient vains, elle eut de nouveau recours aux prières ; et, le visage baissé, les yeux inondés de larmes, la voix entrecoupée par les sanglots, les mains jointes devant sa bouche : « Oh! disait>-ellei pour l'amour de Dieu, pour l'amour de la Sainte Vierge, laissez-moi aller! Quel mal vous ai-je fait? Je suis une pauvre créature qui ne vous ai fait aucun mal ! Celui que vous m'avez fait, je vous le pardonne du fond du cœur ; et je prierai Dieu pour vous. Si vous avez, vous aussi, une fille, une femme, une mère, songez à ce qu'elles souffriraient si elles étaient dans une pareille situation. Souvenez-vous que nous devons tous mourir un jour, et qu'en ce jour vous aurez besoin que Dieu use de miséricorde envers vous. Laissezmoi aller ; laissez-moi là : le Seigneur me fera retrouver ma route. — Nous ne le pouvons pas. — Vous ne le pouvez pas ? Oh Seigneur ! Pourquoi ne le pouvez-vous pas? Où voulez-vous me conduire? Pourquoi?.,. — Nous ne le pouvons pas : c'est inutile ; mais soyez sans crainte, car nous ne voulons vous faire aucun mal : tenezvous tranquille, et personne ne vous touchera. » Consternée, le cœur navré, et en proie à une terreur toujours plus grande en voyant que ses paroles ne produisaient aucun effet, Lucia se tourna vers Celui qui tient dans ses mains le cœur des hommes et peut à son gré attendrir les plus endurcis. Elle se blottit dans le coin où elle avait été placée, croisa ses bras sur sa poitrine et fit une fervente prière du fond du cœur ; puis, ayant tiré son chapelet de sa poche, elle commença à le dire avec plus de foi et de dévotion qu'elle ne l'avait encore fait de sa vie. De temps en temps, espérant d'avoir obtenu la grâce qu'elle demandait, elle se tournait de nouveau vers ces hommes pour les prier, pour les supplier encore, mais toujours en vain. Puis de

 rdchef elle s'évanouissait, puis elle reprenait ses sens pour retomber dans de nouvelles alarmes. Mais notre cœur se refuse désormais à en poursuivre plus longtemps le lamentable récit : un sentiment trop douloureux de pitié nous presse d'arriver au terme de ce voyage, qui dura plus de quatre heures, et après lequel il nous faudra pourtant traverser d'autres heures de mortelles'angoisses. Transportonsnous au château où Tinfortunée était attendue. L'Innommé l'attendait, en effet, mais avec une inquiétude et dans une perplexité tout à fait insolites. Chose étrange! Cet honmie qui, d'un cœur léger et imperturbable, avait disposé de tant d'existences ; qui, dans tant de méfaits qu'il avait commis, n'avait jamais compté pour rien les angoisses qu'il avait fait endurer, si ce n'est quelquefois pour y puiser et pour y savourer avec un plus cruel raffinement les sauvages voluptés de la vengeance ; maintenant, & l'idée de la violence qu'il exerçait sur cette Lucia, une inconnue pourtant, une humble villageoise, il éprouvait comme une répugnance, comme un regret, je dirais presque une sorte d'effroi. D'une haute fenêtre de son sinistre castel. il regardait depuis déjà quelque temps vers un des débouchés de la vallée, lorsque voilà tout à coup la voiture apparaître et s'avancer lentement : cette première course échevelée ayant épuisé la fougue et dompté les forces des chevaux. Et bien que, du point où il so tenait en observation, le convoi ne parût pas plus grand qu'une de ces petites voitures que les enfants traînent après eux pour leur amusement, il la reconnut néanmoins aussitôt^ et il sentit de nouveau son cœur tressaillir et battre avec plus de violence. — Y serart-elle? pensart-il aussitôt ; et il continuait ft se dire à lui-môme à haute voix : Quel tourment me cause cette femme ! Débarrassons-nous-en. Et il se disposait à appeler un de ses bravaches et à Texpédier au plus vite au-devant de la voiture pour donner l'ordre à Nibbiô de tourner bride et de conduire cette filîe au château de don Rodrigo. Mais un non impérieux qui vibra incontinent dans son esprit fit évanouir ce dessein. Aiguillonné pourtant par le besoin d'ordonner quelque caose, ne pouvant supporter de rester là inactif à attendre cette

 voiture qui s'avançait pas à pas, comme un gaet-apens, que sais-je, comme un châtiment, il fit appeler une vieille femme, une des servantes de la maison. Cette femme était la fille d'un ancien garde du château ; elle était née dans le château même et y avait passé toute (sa vie. Ce qu'elle y avait vu et entendu depuis sa plus tendre enfance avait inculqué dans son esprit une haute et fornoddable opinion du pouvoir de ses maîtres; et la maxime principale qu'elle avait puisée dans les instructions et dans les exemples, c'était qu'il fallait leur obéir en toute chose parce que, s'ils pouvaient faix^ beaucoup de mal, ils pouvaient aussi faire beaucoup de bien. L'idée du devoir, d^ posée comme un germe dans le cœur de tous les hommes, en se développant dans le sien simultanément avec les sentiments d'un respect, d'une crainte, d'un dévouement serviles, s'y était associée et, en quelque sorte, identifiée avec eux. Lorsque l'Innommé, devenu seigneur et maître, commença à faire de son pouvoir l'épouvantable usage dont nous avons parlé, cette femme en éprouva d'abord tout ensemble et un certain sentiment d'horreur et un sentiment plus profond de sujétion. Avec le temps, elle s'était par degrés habituée à ce qu'elle voyait et à ce dont elle entendait parler tout le jour : la volonté puissante et sans frein d'un aussi redoutable seigneur était â ses yeux comme une sorte de justice fatale. Parvenue à un âge déjà mûr, elle avait épousé un serviteur de la maison, qui, bientôt après, étant allé à une expédition périlleuse, laissa ses os sur une grande route et sa fename veuve au château. La prompte ven* geance que le seigneur tira alors de cette mort lui procura une consolation féroce et accrut en elle l'orgueil d'être sous une telle protection. À partir de ce moment, elle ne mit que bien rarement le pied hors du château ; et, peu à peu, il ne lui resta presque plus, de la vie humaine, que les seules idées qu'elle en puisait en ce lieu. Elle n'était attachée à aucun service particulier; mais, parmi cette cohorte de bandits, tantôt l'un, tantôt l'autre lui donnait atout instant quelque chose à faire : ce qui était son cauchemar. Elle avait tantôt des hardes à rapiécer, tantôt à apprêter en toute hâte le repas à ceux qui revenaient d'une expédition, tantôt à panser des blessés. Quant aux ordres, aux re

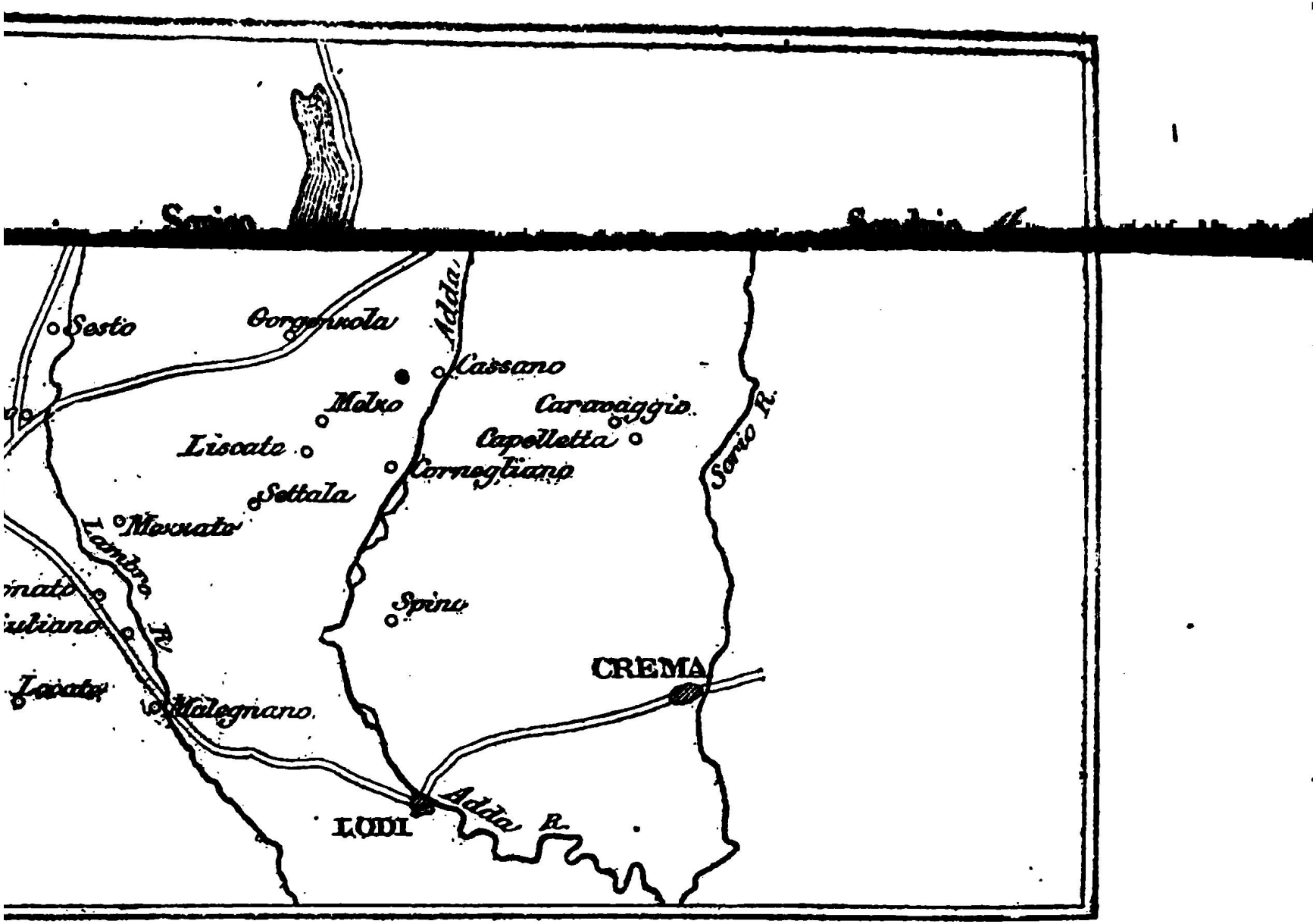
 proches aussi bien qu'aux remercîments de ces gen&-l&, ils étaient presque toujours assaisonnés de railleries et de gros mots : la vieille, telle était le sobriquet dont on rappelait usuellement ; les épithôtes ensuite, car il était rare que Ton n'y en accolât pas quelqu'une, variaient selon les circonstances et selon le caprice de Finterlocuteur. Dérangée dans sa paresse et piquée dans sa rageuse susceptibilité, qui étaient deux de ses passions prédominantes, elle ripostait souvent à ces compliments par des paroles dans lesquelles maître Satan aurait pins reconnu de son esprit que dans celles des provocateurs. « Tu vois là-bas cette voiture? lui dit le seigneur. — Je la vois, lépondit-elle en avançant son menton de galoche et en braquant ses yeux caves, comme si elle eût voulu les faire ressortir à fleur des orbites. — Fais au plus vite, au plus vite apprêter une litière ; entres-y et fais-toi porter & la Male-Nuit au plus vite, au plus vite : il faut que tu y sois avant que cette voiture n'y arrive : elle n'avance, du reste, que comme on va au supplice. Dans cette voiture, il y a... il doit y avoir... une jeune flUe. Si elle y est, dis à Nibbio, par mon ordre, qu'il la place dans la litière, et qu'il ait à se rendre inunédiatement auprès de moi. Tu monteras dans la litière avec cette jeune fille ; et, lorsque vous serez arrivées ici, tu la conduiras dans ton logement. Si elle te demande où tu la mènes, k qui appartient ce château, gardo-toi bien... — Oh ! dit la vieille. — Mais, poursuivit rinnommé, donne-lui du courage : rassure-la. — Que dois-je lui dire? — : Ce que tu dois lui dire? Rassure-la, te di&je. Es-tu donc venue jusqu'à ton âge sans savoir de quelle manière il faut s'y prendre pour rassurer quelqu'un, quand on lèvent? N'as-tu jamais éprouvé aucune peine de cœur? N'as-tu jamais eu peur ? Ne sais-tu pas quelles sont les paroles qui peuvent faire plaisir dans de pareils moments ? Eh bien ! dis-lui de ces paroles-là : trouves-en, que le diable t'emporte ! Et va vite. » Une fois la vieille partie, il s'arrêta quelque temps devant la fenêtre, les yeux fixés sur cette voiture qui déjà parais

LES FIANCÉS DE MÂNZONI. 381 sait de beaucoup plus grande; puis il regarda le soleil qui, en ce moment, se cachait derrière la montagne ; il regarda ensuite les nuages épars au-dessus, qui, de gris qu'ils étaient, devinrent presque en un instant couleur de feu. Il se retira, referma la fenêtre et se mit à se promener en tous sens à travers la chambre, & pas rapides, comme quelqu'un de pressé. VIN DU PBEMIEB YOLUMH

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 1172-1900.

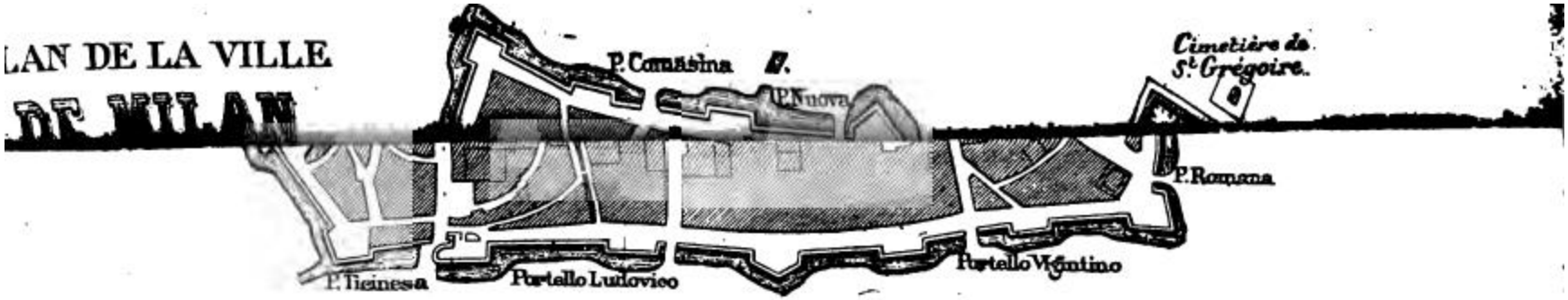
The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

.^jdi


Sesto
Gorgonzola
Adda
Cassano
Melzo
Caravaggio
Capelletta
Liscate
Cornegliano
Sonio R.
Settala
Mezzate
Lambro R.
Spino
CREMA
Malegnano
LODI
Adda R.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

N

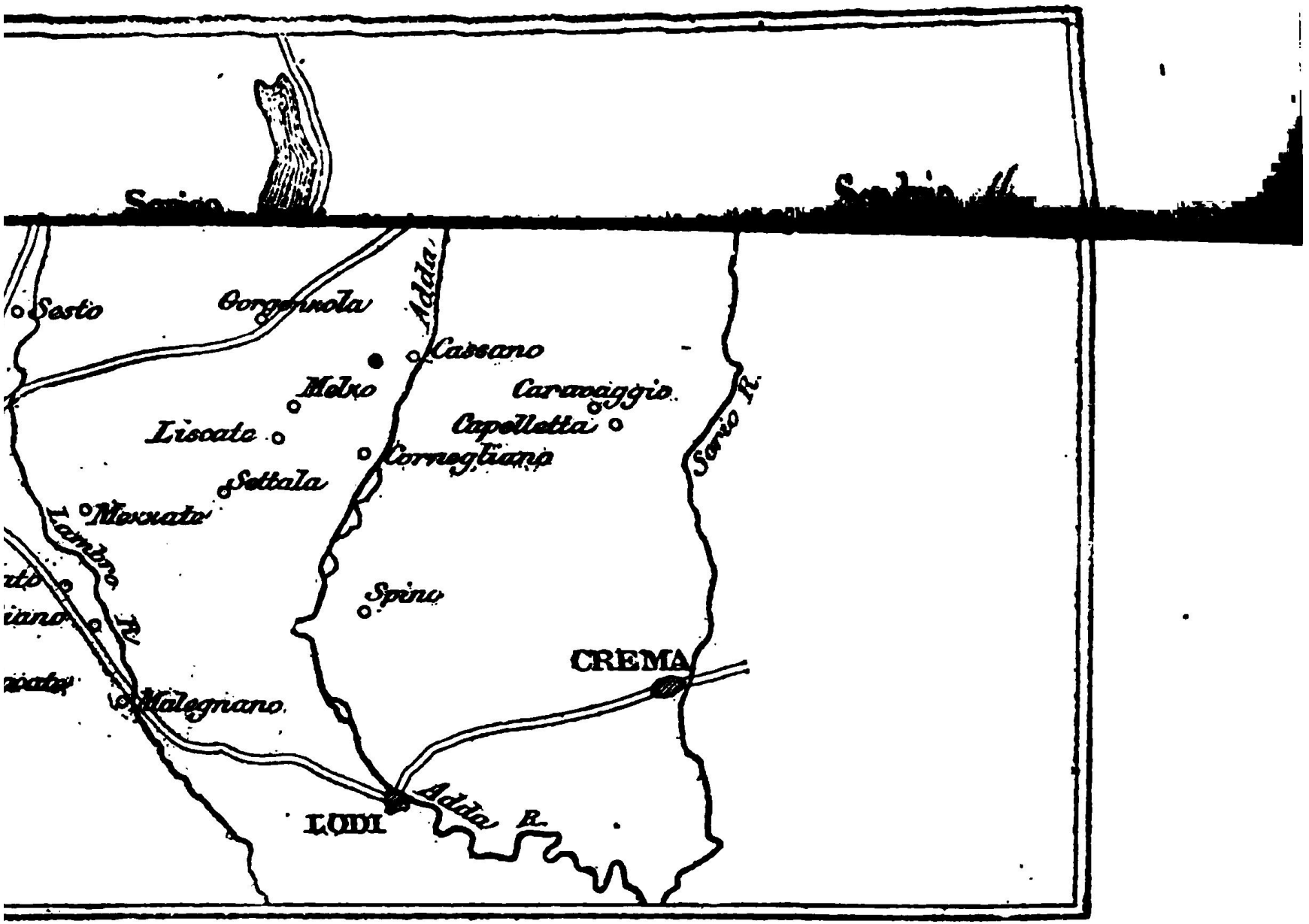


LÉGENDE

.Il Lazzaretto
.Borgo di Porta Orientale
.Croce di S. Dionigi
.Contrada del Borghetto
.Chiesa e Convento dei Cappuccini
.Strada Marina
.Corsia dei Servi
.Via degli Scalini
.Il Duomo
.Piazza del Duomo
11. Contrada di Pescheria Vecchia
12. Piazza dei Mercanti
13. Contrada de Fustagnai
14. Il Cordusio
15. Contrada del Dazio di Porta Nuova
16. Borgo S. Angelo
17. Croce di S. Eusebio
18. Stradone di Santa Teresa
19. Strada di S. Marco
20. Piazza di S. Marco
21. Chiesa di S. Marco
22. Il Ponte Marcellino
23. Contrada di Borgo Nuovo
24. Carrobio di Porta Nuova
25. Chiesa di Santa Anastasia
26. Il Canale del Naviglio
27. Il Castello di Porta Giovia
28. Palazzo Reale
29. l'Ospitale Maggiore
30. Contrada del Morone

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

J

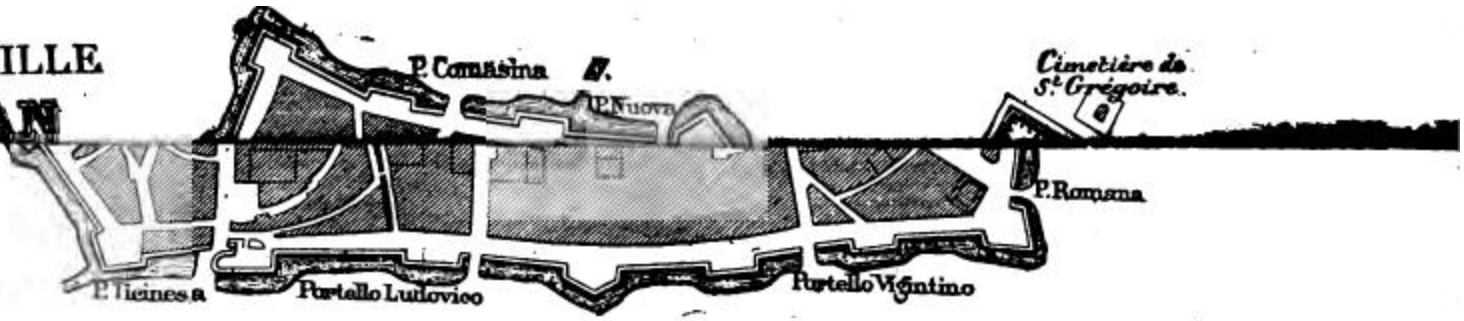

Sesto
Cornegliana
Melzo
Cassano
Caravaggio
Capelletta
Liscate
Cornegliana
Settala
Mezzate
Lambro R.
Spino
CREMA
Malegnano
LODI
Adda R.
Serio R.

The text on this page is estimated to be only 7.00% accurate

\

LAN DE LA VILLE

DE MILAN



LÉGENDE

1. *Il Lazzaretto*
2. *Borgo di Porta Orientale*
3. *Croce di S. Dionigi*
4. *Contrada del Borghetto*
5. *Chiesa e Convento dei Cappuccini*
6. *Strada Marina*
7. *Corsia dei Servi*
8. *Via degli Scalini*
9. *Il Duomo*
10. *Piazza del Duomo*
11. *Contrada di Pescheria Vecchia*
12. *Piazza dei Mercanti*
13. *Contrada de' Fustagnai*
14. *Il Cordusio*
15. *Contrada del Dazio di Porta Nuova*
16. *Borgo S. Angelo*
17. *Croce di S. Eusebio*
18. *Stradone di Santa Teresa*
19. *Strada di S. Marco*
20. *Piazza di S. Marco*
21. *Chiesa di S. Marco*
22. *Il Ponte Marcellino*
23. *Contrada di Borgo Nuovo*
24. *Carrobio di Porta Nuova*
25. *Chiesa di Santa Anastasia*
26. *Il Canale del Naviglio*
27. *Il Castello di Porta Giovia*
28. *Palazzo Reale*
29. *l'Ospitale Maggiore*
30. *Contrada del Merone*

The text on this page is estimated to be only 22.62% accurate

THE BORROWER WILL BE CHARGED THE COST OF OVERDUE NOTIFICATION i^ IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO ■ THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. ~BÔ3ir5ËS5~ MAR Ô ®0 67C

Ital 8611.53
Les fiances;
Widener Library 003488633
3 2044 082 306 770